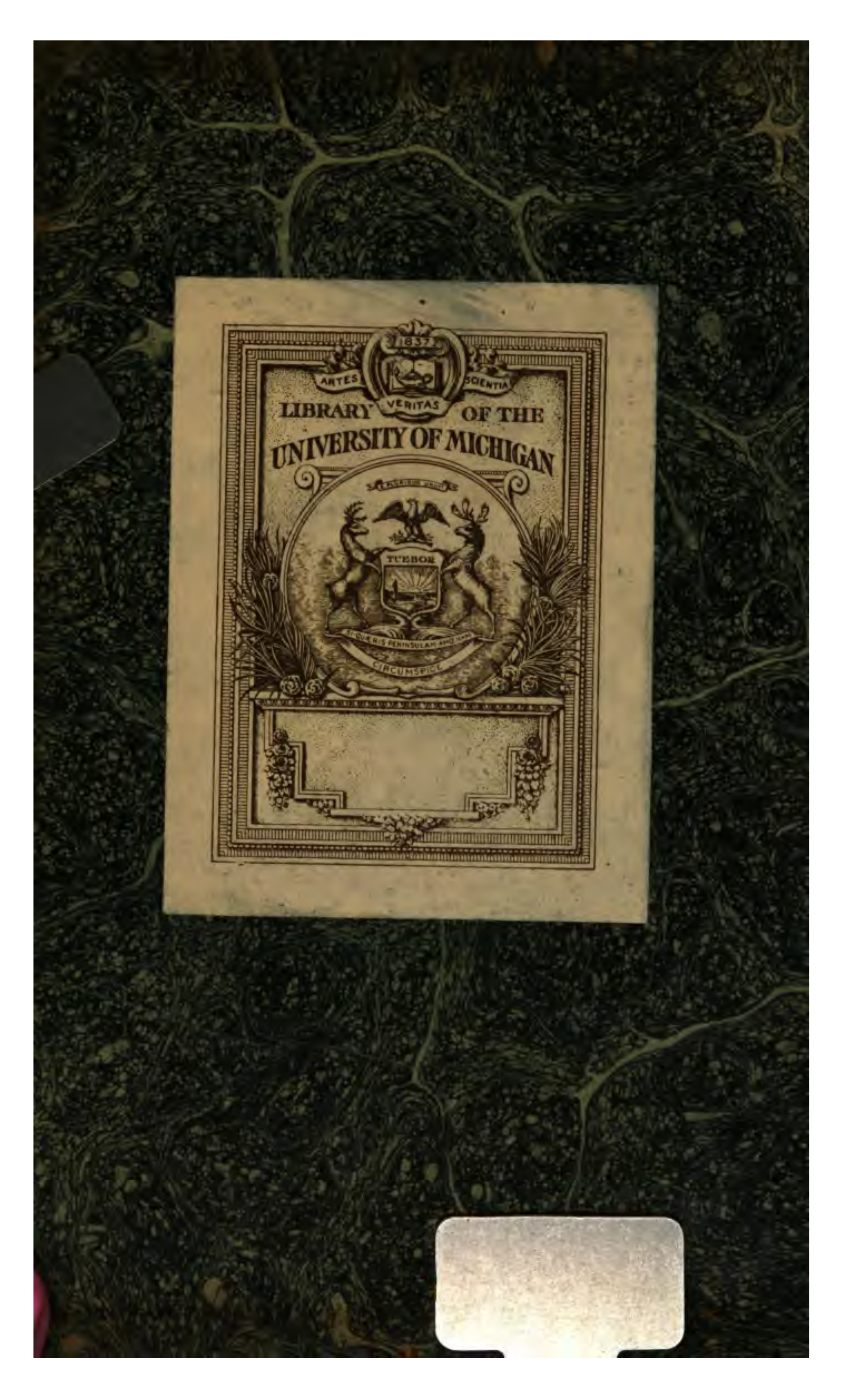
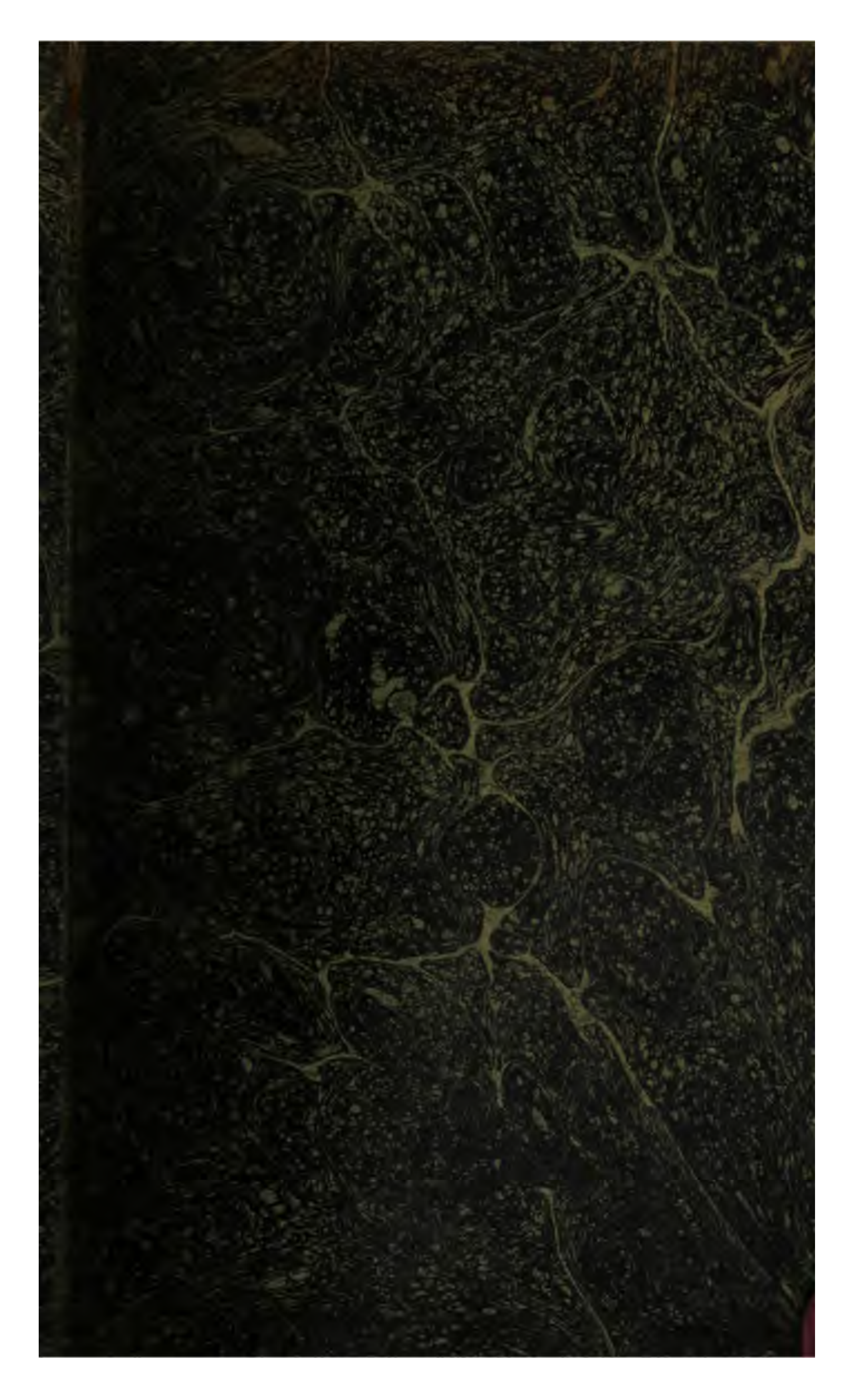

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, etc.

Troisième et dernière Partie.

T. II.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE

A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE,

PENDANT UNE PARTIE DES ANNÉES 1775-1776, ET PENDANT LES ANNÉES 1782 A 1790 INCLUSIVEMENT,

PAR LE BARON DE GRIMM

ET PAR DIDEROT.

Troisième et dernière Partie.

TOME SECOND.

PARIS,

F. BUISSON, LIBRAIRE, RUE GILLES-COEUR, Nº 10.

1813.

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE,
PHILOSOPHIQUE,
CRITIQUE, etc.

AOUT 1782.

Il n'y a guère plus de deux mois que le *Poëme des Jardins* a paru, et l'on en a déjà fait une demi-douzaine de critiques, dont quelques-unes ne manquent assurément ni d'esprit, ni de malignité. La seule défense que M. l'abbé Delille ait opposée à toutes ces attaques, et c'est la meilleure sans doute, quoiqu'elle ne soit pas à l'usage de tout le monde, a été de laisser multiplier en silence les éditions de son ouvrage; on en est actuellement à la septième, et ces éditions se sont succédées plus rapidement encore que les libelles où on le déchirait avec un zèle si louable et si littéraire.

De toutes les critiques du *Poëme des Jardins*, la plus amère, la plus injuste peut-être, mais aussi la plus piquante, est une *Lettre de M. le*

*président de*** à M. le comte de****; elle est d'un jeune homme qui s'est fait appeler long-temps M. de Parcieux, et qui, n'ayant pu prouver le droit qu'il avait de porter ce nom, s'en est vengé fort noblement en prenant celui du chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartient pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter, tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre.

La première idée du critique porte sur le sort qu'éprouvent communément tous ces ouvrages si vantés dans les cercles et dans les soupers dont ils ont fait les délices, lorsqu'on les voit exposés au grand jour de l'impression, dépouillés de tout l'artifice et de tout le prestige attaché aux lectures particulières : Ce sont, dit-il, des enfans gâtés qui passent des mains des femmes à celles des hommes. Si l'analyse générale qu'il fait du Poëme n'est pas très-exacte, elle est du moins assez plaisante. « Dans le premier Chant, » dit-il, l'auteur entreprend de diriger *l'eau, les* » *fleurs, les gazons, les ombrages;* dans le se- » cond, *les fleurs, l'eau, les ombrages et les ga-* » *zons;* dans le troisième et dans le quatrième, » il dirige encore *les ombrages, les fleurs, les* » *gazons et les eaux.* Ce cliquetis, ce désordre » qui règnent avec art dans tout le Poëme dé- » routent et fatiguent ses amis, qui n'ont, pour » se délasser, qu'une continuité de préceptes, des » semblans d'épisodes, une maigreur générale » et un défaut absolu d'intérêt et de mouve-

» ment; car bien que le poëte ait varié son mé-
» canisme et donné à son vers des attitudes
» différentes, ce n'est après tout qu'une volubi-
» lité de rhythme, un mouvement intestin, et le
» Poëme ne marche pas; on peut le prendre et
» le commencer, le quitter et le reprendre à
» chaque page, sans que le plan et le sens même
» en souffrent.... » Essayons de réduire ces exagérations à leur juste valeur.

Le plan du Poëme de l'abbé Delille, sans être fort ingénieux, n'est cependant pas aussi absurde que M. le chevalier de Rivarol voudrait nous le persuader. Il est question, dans le premier Chant, du choix des sites et de la disposition générale du terrain; dans le second, de la culture des arbres; dans le troisième, des gazons, des fleurs et des eaux; dans le quatrième, de la manière dont la sculpture et l'architecture peuvent orner les jardins.

Quel est le Poëme de ce genre dont la conduite soit beaucoup plus heureuse? Un Poëme à-la-fois didactique et descriptif! voilà malheureusement deux raisons trop éprouvées pour manquer de chaleur et d'intérêt; plus méthodique, il n'en eût été que plus froid; plus libre dans sa marche, il n'en eût été que plus confus. L'art des transitions plus ou moins faciles, plus ou moins piquantes, est peut-être le seul qu'on doive exiger dans ce genre de poésie, quant au plan, et la ressource des épisodes, l'unique moyen de réchauffer sa langueur naturelle.

Ce n'est presque jamais du fond du sujet que peut naître l'intérêt du Poëme didactique ou descriptif; tout tient à l'imagination du poëte; ce sont des objets inanimés, il n'y a qu'un souffle divin qui puisse leur inspirer le mouvement et la vie.

Nous sommes forcés d'avouer qu'en se renfermant même dans ce cercle de beautés, dont la poésie didactique et descriptive nous paraît susceptible, on pourra trouver beaucoup de choses à désirer dans le *Poëme des Jardins*; mais du moins n'aura-t-on pas alors l'injustice de lui reprocher ce qui n'est que le défaut du genre et non celui du talent. La Nation française est la Nation la moins poétique de l'Europe. Elle n'aime, elle ne connaît guère que deux espèces de poésie, les Chansons et le Théâtre : tout ce qui ne l'amuse pas autant qu'une chanson, tout ce qui ne l'intéresse pas autant qu'un drame, lui paraît froid et languissant.

Le tort le mieux senti du *Poëme des Jardins* est donc de n'être ni chanson ni drame; un autre, qui ne l'est guère moins, c'est de manquer d'idées et d'esprit. Y en a-t-il beaucoup plus dans les *Géorgiques* de Virgile? Je ne le pense pas; mais on y trouve à la vérité ce qu'on chercherait plus inutilement encore dans l'ouvrage de l'abbé Delille, une grande richesse d'images, une grande variété de mouvemens, une sensibilité vraiment poétique, des épisodes pleins de mouvement et d'intérêt. La marche du poëte

des *Jardins* est on ne peut pas plus uniforme, ce sont des préceptes dont les formules éternellement répétées fatiguent bientôt le Lecteur; ces préceptes sont suivis ou précédés de quelques traits de critique assez heureux, mais tenant presque tous à la même idée; des descriptions composées de vers brillans, harmonieux et pittoresques, mais formant rarement de grands tableaux, sont pour ainsi dire les seuls épisodes du Poëme; car pourrait-on appeler ainsi le petit morceau déjà cité dans ces feuilles sur l'O-Taïtien Potavéri, celui des Amours de Pétrarque et de Laure, l'Eloge du capitaine Cook, les Vœux pour la paix, et quelques autres également faibles?

Nous ne nous piquons que d'être justes; M. de Rivarol trouve beaucoup mieux à faire et poursuit ainsi.

« Les amis de M. l'abbé Delille (pour des en-
» nemis je ne lui en connais pas...), les amis de
» M. l'abbé Delille sont très-fâchés que dans
» un ouvrage sur la Nature il ait dédaigné cette
» sensibilité des anciens qui anime tout jus-
» qu'aux moindres détails, et cette philosophie
» des modernes qui allie sans cesse les observa-
» tions de la ville aux sensations de la campa-
» gne (1); qu'il ait méprisé la mélancolie douce
» des Allemands et la richesse des imaginations
» anglaises. Mais si les indifférens veulent con-

(1) C'est ce que personne n'a su faire plus heureusement que M. de Saint-Lambert, et c'est ce qui doit assurer au Poëme des *Saisons* un succès durable.

» clure de ces plaintes même que M. l'abbé De-
» lille n'a jamais eu ni *sensibilité* ni *enthou-*
» *siasme*, ses amis le disculpent très-bien, en
» disant qu'on doit chercher le secret du génie
» d'un écrivain dans la vie qu'il a menée; ils
» observent que M. l'Abbé s'est trop dissipé avec
» tout Paris, et qu'il y a trop réussi par son en-
» jouement et ses bons mots pour qu'il ait songé
» à plaire aux âmes sensibles et mélancoliques.
» C'est dans la solitude qu'on approfondit son
» cœur et sa langue, et M. l'Abbé déteste la so-
» litude; c'est aux champs que Virgile s'écriait:
» *O ubi campi!* et M. l'Abbé n'aime pas les
» champs. Mais ils espèrent bien que ses ta-
» bleaux légèrement esquissés et ses images de
» profil plairont aux gens du monde, sans leur
» causer la fatigue d'une seule sensation. »

Quoiqu'il manque de sensibilité, de philosophie et d'enthousiasme, et quoique M. de Saint-Lambert, Gesner et Tompson aient de tout cela, n'est-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-dessus d'eux par la voix publique? et n'est-ce pas moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer? Tant l'éclat des épithètes, quelques formes de style, le mécanisme de certains vers, et surtout la coquetterie des lectures particulières ont excité le zèle des Dames et des gens du monde (1)!

(1) Un homme d'esprit, qui avait des succès fous dans les sociétés, disait : *Où n'irai-je point, si les gens de lettres laissent dire les gens du monde?*

« Mais au fond je suis charmé de vous dire,
» Monsieur, que ses amis sont vraiment consternés de ne pas retrouver au *Poëme des Jardins*
» quelque physionomie des *Géorgiques* ; ils s'attendaient que leur poëte aurait rapporté du
» commerce de Virgile cette logique lumineuse
» qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet, ces transitions heureuses, enfin
» ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'esprit
» dans sa route invisible. »

Je me lasse de transcrire les observations malignes qu'accumule le détracteur d'un excellent poëte, d'un homme aimable et qui méritait plus d'égards.

Tout méchant qu'est ce persiflage, il renferme quelques traits de vérité. Le *Poëme des Jardins* a été plus acheté qu'il n'a été lu, et beaucoup plus lu dans ce moment qu'il ne le sera dans l'avenir; on peut douter même qu'il ait ajouté infiniment à la réputation de l'auteur. Sa Traduction des *Géorgiques* avait déjà prouvé tout son talent pour les vers ; les gens de lettres s'accordent même assez généralement à trouver dans la versification de ses *Géorgiques* un goût plus pur, une correction plus soutenue, moins de manières et le mérite d'une plus grande difficulté vaincue. On voit, d'un autre côté, si peu d'invention dans le *Poëme des Jardins*, tant de réminiscences, tant d'imitations des Poëtes étrangers, et surtout de Pope et de Milton, qu'il ne paraît guère s'être élevé dans ce nouveau Poëme au-

dessus du rang qui lui était déjà si bien acquis. A la bonne heure ; il n'y en aurait pas moins d'ingratitude à ne pas le remercier d'avoir enrichi notre langue de tous les beaux vers dont le *Poëme des Jardins* est rempli. S'il y a beaucoup de négligences dans le troisième Chant, si dans tous les autres on rencontre de la sécheresse, de l'affectation, de la recherche et de l'uniformité, le style de l'ouvrage ne se distingue pas moins en général par une grande élégance, par le rhythme le plus flexible et le plus harmonieux. La peinture des jardins de Versailles et de Marly, la destruction de ce parc, le *chef-d'œuvre d'un grand Roi, de Le Nôtre et des ans*, le tableau des ruines de Rome, la Ferme, tous ces morceaux, restés dans le souvenir de toutes les personnes qui les avaient entendus, n'ont rien perdu à l'impression, et suffiraient pour prouver que personne depuis Racine n'a possédé, dans un degré plus éminent que M. l'abbé Delille, et tous les secrets de notre langue, et toutes les ressources de notre poésie. Remercions-le ainsi de ses *Jardins ;* mais demandons-lui l'*Énéide*, qu'il nous promet depuis tant d'années. Traduire paraît être son vrai talent, et il n'y eut jamais un talent plus digne de traduire Virgile. *Munus Apolline dignum.*

VERS *sur M. le comte du Nord.*

Quand d'une nouvelle Astrée
J'entendais célébrer l'empire glorieux,
Aux transports qu'inspirait sa puissance adorée
Une larme en secret s'échappait de mes yeux.
Immortelle, sans doute au sein de l'Empirée
Elle doit remonter un jour.
Peut-être, hélas! de tant d'heureux prodiges
L'avenir ne verra que de faibles vestiges....
Mais un astre nouveau sourit à notre amour.
Sa jeune et vive lumière
Ouvre aux destins du Nord la plus vaste carrière.
Loin de tes bords, Newa, l'erreur fuit sans retour.
Fils d'Astrée, il suivra ce sublime modèle,
Et du torrent des temps il domptera le cours.
Des monumens fondés par elle
La gloire durera toujours.

Il faut qu'une comédie satirique soit bien médiocre pour ne pas même obtenir le succès du moment; mais il faut que l'auteur de cette comédie soit plus gauche encore que sa pièce pour la donner, lorsque le seul intérêt qui pouvait la soutenir est sinon oublié, du moins entièrement refroidi. C'est la sottise que vient de faire M. Cailhava d'Estandoux. *Ses Journalistes anglais,* représentés, pour la première fois, le 20 du mois dernier, avaient déjà été reçus par les Comédiens en 1778. Telle qu'elle est, si la pièce eût été jouée alors, on peut présumer que tant d'auteurs si mal menés par M. de La Harpe n'eussent rien négligé pour la faire applaudir; car c'est contre lui que sont dirigés les principaux traits du

pamphlet dramatique; mais aujourd'hui qu'il a renoncé généreusement à sa férule de journaliste, et que, dans la disette où nous sommes de vrais talens, personne, depuis quelques années, n'a occupé plus que lui le Théâtre et la Littérature d'ouvrages intéressans, cette satire a paru non-seulement injuste, mais, ce qui est beaucoup pis, hors de propos. On a jugé avec raison qu'il y avait de la bassesse et de l'indignité aux Comédiens français à se permettre de traduire ainsi sur leur Théâtre un homme de talent qui aurait assez de droit à leur reconnaissance, n'eût-il jamais fait que *Molière à la nouvelle salle* et la charmante pièce des *Muses rivales*, l'hommage le plus aimable que les Lettres aient encore rendu aux mânes du grand homme.

Il n'y a pas un prodigieux effort d'imaginative dans la fable des *Journalistes anglais*. M. Sterling, un riche négociant de Londres, qui a la manie des Lettres et de plus celle d'avoir un profond respect pour les Journaux, veut que sa fille Émilie épouse le sieur Discord, journaliste en chef, qu'il loge chez lui pour s'assurer mieux les honneurs de son suffrage. La jeune Émilie a, comme de raison, un amant qu'elle préfère à M. Discord, c'est le colonel Sedley, qui s'est introduit dans la maison sous le nom de M. Smith, et qui a su engager son propre rival a le prendre pour son secrétaire. Ce stratagème, assez extraordinaire sans doute pour un colonel, facilite tous les mauvais tours qu'on veut jouer à M. Discord.

Celui-ci finit par se trahir lui-même; mais, par un moyen fort usé, il confie imprudemment à ses ennemis un extrait injurieux qu'il a fait d'un ouvrage de M. Sterling, dans l'espoir que le secours de sa plume lui en paraîtra plus nécessaire pour repousser de si rudes atteintes. On montre l'extrait écrit de la main de Discord au bon homme; il n'en faut pas davantage pour le désabuser. Cette heureuse intrigue est terminée par une espèce de farce, où tous les personnages de la pièce défilent sur le théâtre en robe de palais pour former le tribunal facétieux auquel M. Sterling préside, et où l'on plaide fort ennuyeusement pour et contre les journalistes.

L'auteur s'est permis de désigner le personnage de Discord par plusieurs traits connus de la vie de M. de La Harpe, par des phrases entières prises mot à mot dans ses écrits, par une foule d'allusions aux aventures les plus équivoques de sa première jeunesse, et c'est après l'avoir caractérisé si grossièrement qu'il lui fait jouer le rôle du monde le plus avilissant. On peut s'étonner également et que l'auteur ait obtenu la permission de faire représenter une satire si outrée, et qu'une satire de cette espèce, représentée publiquement, ait cependant fait si peu de bruit; elle n'a excité ni plaisir ni indignation; le public a paru se soucier on ne peut pas moins et de la critique et de celui qui l'avait faite, et de celui qui en était l'objet. Cet excès d'indifférence est en vérité plus piquant pour M. de La Harpe

que toutes les injures du sieur d'Estandoux.

Quelque faible que soit la comédie des *Journalistes anglais*, quelque commun qu'en soit le plan, on y a pourtant remarqué quelques scènes dont l'idée est assez gaie, assez originale. Telle est, par exemple, celle où M. Sterling lit à sa servante Nicole le sujet d'un de ses drames : Nicole, pendant la lecture, a caché son visage avec son tablier pour ne pas laisser voir qu'elle riait; le bon homme croit qu'elle fond en larmes : « Laisse-moi, lui dit-il, laisse-moi jouir déli» cieusement de tes pleurs.... » Il lui arrache le tablier, il la voit éclatant de rire. « Comment, » malheureuse, tu ris! et Molière, cet auteur si » vanté, s'en rapportait à sa servante! Ah! je » me doutais bien qu'il choisissait aussi mal ses » juges que ses sujets, etc. »

Discord reçoit deux invitations à dîner;ce sont deux piéges que lui tend son rival pour se donner l'amusement de le faire berner. L'une de ces invitations est faite au nom d'un Grand d'Espagne, l'autre au nom de Cydalise, caillette, qui tient bureau d'esprit. Discord, dédaignant d'accepter la dernière, pour punir la vanité de cette petite bourgeoise, s'avise de lui envoyer son valet Crispin. Elle ne me connaît point, lui dit-il, va chez elle me représenter. «Écoutez, lui répond » Crispin, ce ne serait peut-être pas la punir... » Je vous sais par cœur. Je dirai comme vous de » ces mots qui tranchent et qui n'empêchent » pas de boire et de manger, *détestable*, *char-*

» *mant*, *divin*, *exécrable*, *délicieux*....., *sans* » *goût*... diable ! j'oubliais *sans goût*... Allons, un » bon dîner me tente. Vous me prêterez un de » vos justaucorps. Je voudrais bien votre.... » là... votre Titon... Timo... (1) votre...; quelle » diable d'imagination aussi de donner à cha- » cun de ses habits le nom de l'ouvrage qui a » payé le tailleur? votre... — *Discord.* Prends » le dernier. — *Crispin* (avec dédain). Non, » parbleu! ce n'est qu'un petit frac, court et » étroit. — *Discord.* L'avant-dernier? — *Cris-* » *pin* (grelotant). Y pensez-vous, je gelerais — » *Discord.* Prends donc ma Traduction (2). — » *Crispin.* Fi donc! il est tout décousu... Vous » avez sur le corps votre premier ouvrage (3); » mais je vous avertis qu'en y regardant de près, » on voit une trame usée et que les pièces de » rapport paraissent; croyez-moi, ménagez-le » bien; ce sera, toute votre vie, votre habit de » bonne fortune, etc. »

Crispin, burlesquement couvert des habits de son maître, revient, vers la fin de l'acte, fort mal satisfait de son dîner. On l'a pris véritablement pour M. Discord, et, en conséquence des ordres donnés par le colonel Sedley, on l'a fait sauter sur la couverture. A peine a-t-il fini de raconter à Nicole sa triste mésaventure, que Discord rentre tout aussi maltraité que son pauvre valet.

(1) *Timoléon.*

(2) La *Traduction de Suétone.*

(3) *Warwick.*

Aux premiers mots de plainte échappés à Crispin sur son propre compte, il le soupçonne instruit de ce qui vient de lui arriver à lui-même; cette méprise produit une double confidence entre le maître et le valet; confidence qui n'est pas aussi bien filée qu'elle pourrait l'être, mais dont l'intention est théâtrale et comique.

La scène où Franck, le quartier-maître de Sedley, vient, en qualité de poëte du régiment, demander raison à monsieur le journaliste de l'impertinence avec laquelle il s'est avisé de décrier sa dernière chanson, cette scène, pour être un peu grossière, pour rappeler un peu trop clairement une certaine Histoire de M. de La Harpe avec M. de Sauvigny, une autre avec M. Blin-de-Saint-Maure, etc., n'en eût pas moins réussi si les anecdotes auxquelles elle fait allusion eussent été plus présentes au souvenir des spectateurs.

On trouve encore quelques traits assez plaisans dans la scène du troisième acte, où M. Sterling a rassemblé chez lui tous les journalistes de Londres; mais ces traits sont émoussés par le bavardage qui les précède, ou qui les suit. Le journaliste qui prêche l'union et l'honnêteté est M. Pierre Rousseau, l'auteur, ou plutôt le fermier du *Journal Encyclopédique*. Vous parlez bien à votre aise, lui dit M. Discord, vous qui avez gagné mille livres sterling de rente. « Je » suis venu, répond-il, dans le bon temps, tout » le monde ne se mêlait pas alors du métier le

» plus difficile, celui de juger. Au surplus, je » fais les honneurs de ma fortune à mes amis; » ceux qui voudront venir me demander à » dîner me feront toujours plaisir, etc. »

Ce qui a peut-être nui plus que tout le reste au succès de M. Cailhava, c'est le sujet même de sa pièce. Eh! que font aux spectateurs les torts et les injustices de messieurs les journalistes? On souscrit pour leurs feuilles; on les lit sans les estimer; à la livrée qu'ils prennent on devine leur jugement; on s'amuse quelquefois de leurs querelles, plus souvent on en bâille et plus sûrement encore on les oublie.

Les Courtisanes, ou l'Ecueil des mœurs, comédie en trois actes et en vers, par M. Palissot, a été représentée, pour la première fois, au Théâtre français, le vendredi 26 Juillet. Il y a long-temps que la pièce est imprimée; le compte que nous en avons rendu lorsqu'elle parut nous dispense aujourd'hui d'en faire une nouvelle analyse. De toutes les comédies de l'auteur remises depuis quelques mois avec un empressement si désintéressé de la part des Comédiens, c'est celle qui a le mieux réussi. Mademoiselle Contat a eu dans le rôle de Rosalie un succès qu'elle n'avait point encore obtenu. La situation du second acte a paru poussée un peu plus loin que la décence du Théâtre ne semblait le permettre; mais cette situation est du sujet, et, grâce à la charmante figure de l'héroïne, il eût

été difficile de ne pas faire grâce au tableau; aussi l'a-t-on supporté, mais non sans quelque murmure. Ce que nous avons plus de peine à pardonner à l'auteur, c'est que son Lysimon, pour ramener à la vertu le jeune homme égaré par sa passion, ne trouve rien à lui dire qui puisse le toucher véritablement; ce sont des lieux communs, sans âme, sans énergie, sans sensibilité. Le dénouement de la pièce est assez théâtral, assez comique; mais est-il vrai, et le but moral en est-il bien conçu? Gernance, si passionné pour Rosalie, après avoir résisté aux considérations les plus graves, revient tout-à-coup à lui-même en apprenant par hasard que sa maîtresse est la sœur d'un cocher de remise. Est-ce là un motif suffisant pour désabuser un cœur profondément épris? Et que font à l'amour porté à cet excès tous les préjugés de la naissance et du rang? N'est-ce donc que parce que Rosalie est née dans la misère qu'elle devient méprisable, et n'y a-t-il que l'orgueil des conditions qui puisse sauver des piéges du vice et des erreurs de l'amour?

Cette comédie, ainsi que toutes les pièces de M. Palissot, se soutient principalement par le mérite du style; on peut dire cependant que l'invention de celle-ci lui appartient plus que celle des autres. On y a remarqué un grand nombre de vers heureux; mais il n'en est point qu'on ait plus applaudis que ceux-ci qui terminent le premier acte.

Ces coupables excès ont duré trop long-temps,
Et j'oserais m'attendre à d'heureux changemens;
Le Français suit toujours l'exemple de son maître;
Tout m'invite à penser que les mœurs vont renaître.

Mesdemoiselles Arnoud, Raucour, d'Hervieux, du Thé, etc. ont affecté, le jour de la première représentation, de se placer au balcon et d'honorer les premières de leurs applaudissemens les traits les plus vifs de l'ouvrage.

Couplet *de M. de La Harpe sur M. Naigeon.*

Je suis philosophe et m'en pique,
Et tout le monde le sait;
Je vis de métaphysique,
De légumes et de lait.
J'ai reçu de la nature
Une figure à bonbon;
Ajoutez-y ma frisure,
Et je suis M. Naigeon.

La Reine a bien voulu prendre la qualité de première chanoinesse du Chapitre noble de Notre-Dame de Bourboug en Flandre, diocèse de Saint-Omer, et permettre à ce Chapitre de se qualifier du nom de *Chapitre de la Reine.* Sa Majesté a revêtu les chanoinesses d'un cordon jaune liseré de noir, auquel est attachée une croix émaillée portant l'image de la sainte Vierge, et sur le revers le portrait de Sa Majesté. C'est à M. le duc de Nivernois qu'on doit l'idée de la légende autour de l'image de la sainte Vierge;

Ave, Maria, et autour du portrait de la Reine, *gratiâ plena*.

Une des plus jolies miniatures que nous ayons vues depuis long-temps au Théâtre, ce sont les *Jumeaux de Bergame*, comédie, en un acte et en prose, du chevalier de Florian, auteur des *Deux Billets*, de *Blanche et Vermeille*, etc. Cette pièce, représentée, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le mardi 6, est un charmant petit imbroglio, relevé de toutes les grâces du dialogue de Marivaux, avec moins d'esprit peut-être, mais aussi avec moins de recherche, plus de naturel et plus de vérité. Quelque rebattu qu'en soit le fonds (c'est celui des *Ménechmes*), notre jeune poëte en a su tirer quelques situations tout-à-fait neuves ou qui l'ont paru du moins, grâce à la manière piquante dont il a eu l'art de les rajeunir.

Un extrait de cette pièce ne pourrait donner qu'une faible idée du plaisir que fait au Théâtre ce joli petit drame; c'est que nous ne saurions exprimer ici la légèreté, la grâce, la vivacité avec laquelle le sieur Carlin y joue encore le rôle d'Arlequin; à soixante-dix ans passés, son talent conserve tout le charme, toute l'illusion de la jeunesse. Coraly, le frère cadet, fait tout ce qu'il peut pour ressembler à son jumeau, et quelquefois il y réussit; le son de sa voix a de la sensibilité et n'est pas sans agrément. La jolie figure de mademoiselle Carline n'ajoute pas peu

d'intérêt au rôle de Rosette ; celle de madame Gontier n'est pas faite assurément pour rendre celui de Nérine trop aimable.

Nous ne nous étendrons point sur la Parodie de la *Tragédie d'Agis*, représentée, pour la première fois, sur le même Théâtre, le vendredi 2. C'est l'essai d'un très-jeune homme et qui mérite au moins l'indulgence avec laquelle il a été accueilli par plusieurs détails agréables. La marche de la Parodie est calquée exactement sur celle de la Tragédie, et n'en est pas plus divertissante ; mais une scène passablement originale est celle où Empharès, chargé par le Tyran de former un nouveau Sénat, vient lui déclarer qu'il n'a pu trouver un seul homme qui voulût y siéger, et qu'il s'est vu forcé de le composer de femmes : Comment, dit Léonidas, pourront-elles juger, trancher, décider, condamner sans appel? Eh! Monseigneur, répond Empharès, elles ne font que cela toute la journée.

SEPTEMBRE 1782.

PAR la Coutume de Franche-Comté, *Tit. des Main-Mortes*, le serf ne cultive jamais pour lui, jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare, et les enfans en sont frustrés si ces enfans n'ont pas toujours habité la maison de leur père, et si la fille du serf ne prouve pas que, la première nuit de ses noces, elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Tout Français, tout étranger qui a le malheur d'habiter un an et un jour dans une terre main-mortable devient serf et communique cette tache à toute sa postérité.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfans, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'a qu'un seul moyen d'éviter la servitude, on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage, on le porte sur une terre libre pour qu'il y rende le dernier soupir, et la liberté de ses enfans est le prix de ce trajet qui avance l'agonie du père de famille. De graves auteurs disputent encore cette liberté aux enfans. Traité de la Main-Morte, page 48.

Douze mille Français sont soumis à cette loi atroce dans huit paroisses main-mortables du Chapitre de Saint-Claude. En 1770, elles ont présenté à Louis XV un Mémoire imprimé à Paris, qui contient tous les détails de cette horrible coutume.

Ces huit paroisses sont à présent les seules malheureuses du royaume de Louis XVI, dont le premier Edit a eu pour objet d'affranchir les serfs de ses domaines. La seule Franche-Comté n'a point participé à ses bienfaits; l'Edit mémorable de 1779 n'est pas encore enregistré au Parlement de Besançon, et la main-morte subsiste toujours dans les possessions du Chapitre de Saint-Claude.

Les religieux de la Mercy, dit M. de Voltaire, passent les mers pour aller délivrer nos frères lorsqu'on les a faits serfs à Maroc ou à Tunis; qu'ils viennent donc délivrer douze mille Français esclaves en Franche-Comté!

Le comte et la comtesse du Nord, Anecdote russe, mise au jour par M. le chevalier du Coudray, brochure in-12, avec cette épigraphe: *Delectando pariterque monendo.* M. le chevalier du Coudray est la créature du monde la plus sensible. Il est si reconnaissant de l'accueil prodigieux que le public daigna faire à la Relation qu'il mit au jour en 1777, sous le titre d'*Anecdotes de l'illustre Voyageur*, qu'il aurait cru manquer à

ce public si juste et si éclairé s'il ne s'était pas empressé à satisfaire aujourd'hui sa curiosité sur le séjour de Leurs Altesses impériales à Paris. Voilà du moins le sentiment qu'il déploie dans la préface de son Livre avec une candeur et avec une satisfaction également touchantes. Il est seulement malheureux que tant de zèle n'ait pas été mieux servi; il se plaint avec beaucoup d'humeur de ce que les personnes les plus capables de lui fournir les matériaux nécessaires à la perfection de son ouvrage se sont toujours obstinées à les lui refuser. Ce n'est donc pas sa faute s'il s'est vu réduit à se contenter de ce qu'il a pu ramasser par-ci par-là dans les Journaux, dans les Gazettes et dans les cafés. La célérité avec laquelle il a cru devoir répondre à l'empressement du public a pu occasioner des transpositions de dates, des fautes de typographie, des omissions de faits; mais l'intelligence du Lecteur, et c'est ce qui le console, y pourra suppléer aisément; en effet, quel est le Lecteur tant soit peu ingénieux qui ne puisse suppléer aisément aux omissions de faits? Quant au style de l'ouvrage, voici ce qu'en pense l'auteur lui-même : « J'aurais désiré, dit-il, avoir un style » plus correct, une diction plus élégante pour » célébrer les vertus qui décorent les personnes » de M. le comte et de madame la comtesse du » Nord; mais je pense que le public impartial » me tiendra compte de mon zèle et de ma

» bonne volonté quand certains journalistes...
» *Vox faucibus hæsit...* » Que de choses cette heureuse réticence laisse entendre !

Quoi qu'il en soit, le diamant le plus précieux de ce nouveau Recueil de M. le chevalier du Coudray, c'est sans contredit ce charmant madrigal à M. le comte du Nord pour lui demander la clef de chambellan.

Le Dieu du Pinde et de la double cime
Ne me fournit qu'un son rauque et raclé ;
Mais, après tout, peu m'importe la rime,
Si de mes vers tu me donnes la clé.

Il y a peu de traits de cette force, même dans les meilleures productions de M. le chevalier du Coudray.

Nouveau Théâtre allemand, par M. Friedel, professeur en survivance des Pages de la Grande-Ecurie du Roi; in-8°. Il n'a paru encore que deux volumes de ce nouveau Théâtre, et ces deux volumes n'ont pas fait une grande fortune. Les pièces que M. Friedel nous a fait connaître jusqu'ici offrent sans doute, même à travers les défauts d'une traduction peu soignée, des beautés de détail, des scènes originales, des traits de nature et de sensibilité ; mais on trouve qu'elles réunissent trop souvent l'exagération et l'insipidité de nos drames modernes avec les irrégularités monstrueuses de la scène anglaise. On a essayé de donner le *Page* sur le Théâtre des grands Danseurs du Roi ; quoique la pièce n'eût

pas obtenu un succès bien merveilleux, les Comédiens français ont jugé que l'ouvrage n'était pas du ressort de la Foire, et en conséquence ils ont obtenu l'ordre d'en faire arrêter les représentations : la pièce n'a été jouée que deux fois.

On nous annonce une demi-douzaine de Poëmes nouveaux prêts à éclore; un de l'abbé Delille, sur les *Paysages;* un autre, de M. Roucher, sur les *Jardins;* encore un autre sur le même sujet, par le président de Rosset, auteur des *Géorgiques françaises; les Champs* de l'abbé Le Monnier. La *Nature*, par M. de Fontanes; la *Nature*, par M. Lebrun; que sais-je! nous en oublions peut-être autant que nous venons d'en citer. Plus nos poëtes s'éloignent de la Nature, et plus ils s'obstinent à la chanter. Cette espèce d'engouement a fait dire à M. Lemierre, dans un accès de mauvaise humeur :

Ennuyeux formés par Virgile,
Qui nous excédez constamment,
De grâce, Messieurs, un moment,
Laissez la Nature tranquille.

M. de La Roche, valet de la garde-robe du Roi, gouverneur de la Ménagerie, chevalier de Saint-Louis, est un des plus fidèles, mais aussi l'un des plus sales serviteurs de nos Rois. Il s'était avisé d'acheter un grand troupeau de dindons qui importunaient fort Sa Majesté toutes les fois qu'elle passait devant la Ménagerie. A qui tous

ces dindons? lui dit l'autre jour le Roi.—A moi, Sire.—*Que je ne les retrouve plus, ou je vous fais casser à la tête de votre Compagnie.*

*

Un marchand de modes qui passe pour avoir cinquante ou soixante mille livres de rentes, risque d'en perdre une trentaine dans la banqueroute de M. le prince de Guemené. En contant ce désastre à ses amis du Palais-Royal : *Me voilà réduit*, leur disait-il, *à vivre en simple particulier.*

*

Le curé qui vint voir Duclos dans sa dernière maladie s'appelait Chapeau. Il le pressait vivement de s'acquitter des devoirs de l'Eglise, de recevoir les saints Sacremens et de les recevoir de sa main. — Comment vous appelez - vous, monsieur le curé? — Chapeau. — *Eh! Monsieur, je suis venu au monde sans culottes, je puis fort bien en sortir sans chapeau.*

*

Deux jeunes médecins de Genève, MM. La Roche et Odier, avaient mis leur science en communauté, et voyaient tous leurs malades de compagnie. Leur pratique n'étant pas toujours fort heureuse, on ne les désignait plus que par le nom de *La Roche Odier, la Mort et Compagnie.* Ce M. La Roche n'en est pas moins un homme de mérite; il a fait, sur les maladies des nerfs, un petit ouvrage fort estimé.

*

Madame de Chenonceau est née Rochechouart : ce n'est pas la seule fille de qualité qui ait épousé un homme de finance. Après la mort de son mari, madame Dupin, sa belle-mère, discutant avec elle le traitement qu'il convenait de lui fixer, et cherchant à le réduire autant que la décence pouvait le permettre, lui disait : Cela pourrait, ce me semble, vous suffire; vous n'avez pas de grandes dépenses à faire, vous n'allez point à la Cour. — *Madame*, lui répliqua madame de Chenonceau, *s'il y a des gens qu'on paye pour aller à la Cour, il en est aussi qu'on paye pour n'y point aller...* — Cette madame de Chenonceau avait été fort liée avec Jean-Jacques ; c'est pour elle qu'il conçut le projet de faire son *Emile;* c'est d'elle qu'il disait : *Par ses grâces elle est l'ornement de son sexe ; par ses vertus, elle en est l'exception.*

*

« J'ai vu, écrivit dernièrement le Roi de Prusse à M. d'Alembert, j'ai vu l'abbé Raynal. A la manière dont il m'a parlé de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples du globe, j'ai cru m'entretenir avec la Providence... Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude du moindre de ses calculs; j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie, même sur un écu... »

On a oublié de dire que le *Mort marié*, comédie, en deux actes et en prose, de M. Sedaine, représentée sur le Théâtre de la Comédie italienne, le mardi 13 Août, n'avait pas eu plus de succès sans ariettes qu'elle n'en avait eu, en 1777, avec la musique du signor Bianchi. On pourrait bien oublier aussi que la première représentation des *Deux Aveugles de Bagdad*, autre comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, donnée, sur ce même Théâtre, le lundi 9, n'a pu être entièrement achevée. Les paroles sont de M. Marsolier de Vivetières, auteur du *Vaporeux*; la musique, le coup d'essai d'un M. Meunier, violon de Montpellier. Cette pièce, dont je ne sais quel conte des *Mille et une Nuits* a pu fournir l'idée, est de la plus plate et de la plus froide bouffonnerie. C'est un jeune homme qui abuse de la cécité de deux Aveugles pour épouser la pupille de l'un d'eux, et pour toucher la dot destinée à l'autre. L'extrême facilité avec laquelle on ne cesse de tromper les deux Aveugles, malgré toutes les précautions de la plus juste défiance, a paru avec raison plus révoltante que comique; le parterre, prenant parti, peut-être pour la première fois, en faveur des vieillards et des tuteurs, n'a ri qu'aux dépens du poëte, et les huées sont devenues si tumultueuses vers le milieu du second acte qu'il a été impossible d'aller jusqu'à la fin.

L'Académie royale de Musique, après avoir remis successivement *Castor*, la *Reine de Golconde* et *Roland*, nous a donné, le mardi 24, trois actes détachés, l'acte du *Feu*, tiré du ballet héroïque des *Elémens*, de Roy, mais avec une musique nouvelle du sieur Edelman, *Ariane dans l'île de Naxos*, poëme imité de l'allemand par M. Moline, musique du même M. Edelman, suivis d'*Apollon* et *Daphné*, paroles de M. Pitra, auteur d'*Andromaque*, musique de M. Mayer, auteur de celle de *Damète* et *Zulmis*.

L'acte du *Feu* n'a rien d'intéressant; mais, si vous en retranchez quelques vers ajoutés par M. Moline, il a du moins l'élégance du style convenable au genre. La nouvelle musique, quoique fort soignée, est de peu d'effet; ce ne sont pas les beaux vers, mais les sentimens passionnés, les situations vives et dramatiques qui peuvent offrir au génie du compositeur des intentions nouvelles, des motifs heureux.

M. Edelman a prouvé, dans l'acte d'*Ariane*, que son talent n'avait besoin, pour réussir, que d'un sujet propre à l'inspirer. Le récitatif, les chœurs et plusieurs airs de cette seconde composition ont paru pleins de chaleur, de verve et de sensibilité; le dernier air d'Ariane, *Il n'est donc plus pour moi d'asile*, est de l'expression la plus simple et la plus touchante. Quant au Poëme, nous ne pouvons que répéter ici ce que nous en avons dit lorsqu'il fut représenté, l'année

dernière, en prose, sur le Théâtre de la Comédie italienne. C'est la même fable, la même marche, le même intérêt, les mêmes invraisemblances; les vers de M. Moline ne font assurément pas plus d'illusion que la prose anonyme de M. J. B. D. B. La manière dont Thésée abandonne Ariane n'est pas mieux motivée dans l'opéra que dans le mélodrame; les chœurs bruyans, qui entraînent le héros et ne troublent point le sommeil de son amante, ne rendent la scène ni plus naturelle, ni plus pathétique. Ce n'est qu'après le départ de Thésée que l'action intéresse, et nous ne voyons pas pourquoi ce n'est pas là l'instant où le drame commence. Une simple pantomime, quelques traits d'un dialogue rapide suffiraient, ce me semble, pour en faire l'exposition; ce qu'on ne peut développer avec intérêt ne saurait passer trop promptement sous les yeux du spectateur.

La charmante romance de M. Marmontel sur l'aventure de Daphné paraît avoir été le premier germe du nouvel acte. Le plan en est bien conçu, les scènes naturellement liées, quelques airs même assez bien écrits; mais le public n'a pas jugé à propos de se prêter à l'idée de la métamorphose, encore moins à celle du *trio* dialogué entre Apollon, Penée et Daphné, qui chante sa partie sous l'écorce du laurier. Ce qui peut excuser le public d'avoir été si difficile, c'est que la métamorphose a été on ne peut pas plus gauchement exécutée par le décorateur, et que

le *trio* est de la dernière insipidité, ainsi que tout le reste de la musique, à l'exception du premier air dont le chant, sans être fort piquant, a du moins de la grâce et de la fraîcheur. La scène où Apollon détache une branche du laurier qui lui a ravi l'objet de sa tendresse, pour en former une lyre, quoique d'une conception assez poëtique, ne fait que peu d'effet au Théâtre, et cela n'est pas difficile à concevoir; il serait très-possible que la plus jolie ode d'Anacréon ne produisît qu'une scène d'opéra fort commune et fort ennuyeuse. Le ballet qui termine cet acte, de la composition de M. Gardel, a fait le plus grand plaisir; ce sont les Muses, les Grâces et l'Amour qui se rassemblent pour célébrer le bonheur d'Apollon et de Daphné; car il faut savoir que, pour ne point renvoyer le spectateur désolé, Penée, après avoir changé sa fille en laurier, cède enfin au vœu de l'Amour et lui rend sa première figure. Une des plus agréables scènes de la fête est celle où l'Amour, s'échappant aux liens que veulent lui donner les Nymphes et les Grâces, vole à Daphné, en reçoit la lyre d'Apollon, et fait danser Terpsichore au son qu'il en tire. Terpsichore est mademoiselle Guimard, l'Amour est la petite Nanine, enfant de huit ou neuf ans, plein d'intelligence et pétri de grâces. C'est ce même enfant qui a joué avec tant de succès le rôle d'Astianax dans *Andromaque*, et celui du petit-fils de Julien dans le *Seigneur Bienfaisant*.

A quelques cris, à quelques convulsions près, mademoiselle Saint-Huberti a déployé un véritable talent dans le rôle d'Ariane; ce sera incessamment la seule actrice qui reste à ce spectacle: la musique de Gluck a tué mademoiselle Le Vasseur, et mademoiselle la Guerre se meurt, mais ce n'est ni de la musique de Gluck, ni de celle de Piccini.

OCTOBRE 1782.

IL serait difficile de dire quelle sensation ont faite en France les *Essais* de M. J. G. Lavater *sur la Physiognomonie*. Depuis trois mois que la Traduction de cet ouvrage est à Paris, et que plusieurs Feuilles périodiques l'ont annoncée, nous n'avons pas encore eu la satisfaction de rencontrer deux personnes qui aient eu la curiosité de la lire. Il est vrai que le pays de l'Europe où l'on juge avec plus de confiance toute espèce de productions est celui où on lit le moins ; où, malgré la décadence trop bien reconnue de la Littérature nationale, on dédaigne plus que jamais la Littérature étrangère ; où tout ce qui n'est ni chanson, ni pièce de Théâtre, ni pamphlet, ne peut guère prétendre à faire beaucoup de bruit, où le meilleur ouvrage enfin n'obtient que lentement le degré d'estime qui lui est dû, lorsque quelque circonstance extraordinaire n'en favorise pas le succès.

Quoique M. Lavater ait refondu en grande partie le texte de son Livre, et pour le rendre moins intraduisible et pour l'adapter, autant que sa conscience a pu le permettre, au goût du Lecteur français, il y a laissé cependant beaucoup de choses peu faites pour lui plaire, et beaucoup d'autres très-propres à l'effaroucher. Le vernis de théologie mystique, répandu pour

ainsi dire sur toutes les feuilles du Livre, ne peut manquer de paraître étrange dans une discussion où il ne s'agit que d'art et de philosophie. Un grand nombre de personnalités minutieuses, qui n'ont ni le mérite d'être intéressantes, ni celui d'être malignes, en fera trouver souvent la lecture insipide. Le ton d'inspiration que l'auteur emploie trop fréquemment à relever des idées communes, en perdant dans la traduction la seule espèce d'excuse qu'il peut avoir dans l'orignal, ne leur laisse qu'une empreinte de ridicule. On ne saurait blâmer M. Lavater de ne nous avoir donné que des fragmens sur une science aussi nouvelle que la *Physiognomonie;* un ouvrage plus systématique eût mérité moins d'attention et moins de confiance; mais, sous la forme même qu'il eut raison d'adopter, on pourrait désirer sans doute plus de suite, des liaisons plus heureuses, une marche plus piquante et plus rapide. Son Livre ressemble à un édifice dont le plan est non-seulement irrégulier, fort imparfait, mais dont toutes les approches sont encore embarrassées des débris de la pierre, du plâtre et de tous les échafaudages qui ont servi à le construire.

Les critiques plus ou moins fondées auxquelles cet ouvrage a donné lieu en Allemagne, toutes les bonnes ou mauvaises plaisanteries qu'on en pourra faire en France, s'il parvient à y être plus connu, n'en détruiront point le mérite; il n'en sera pas moins vrai qu'aucun écrivain depuis Aristote n'a développé plus de vues sur la science

physiognomonique que notre prédicant zuricois, ni des vues plus utiles et plus lumineuses. Ses recherches prouvent, ce me semble, d'une manière assez sensible, premièrement, que la science peut exister; et pourquoi celle-là n'existerait-elle pas aussi-bien que tant d'autres que notre ignorance n'a guère mieux approfondies? secondement, que les progrès de cette science, en suivant les traces qu'il indique, pourraient devenir également intéressans et pour les mœurs et pour les arts; c'est du moins ce que nous avons cru voir dans son Livre. Essayons d'en recueillir ici les idées les plus frappantes.

« Connaître, désirer, agir, voilà ce qui rend » l'homme un être *physique*, *moral*, *intellectuel*.... Cette *triple* vie, qu'on ne saurait contester à l'homme, ne peut devenir pour lui » un objet d'observations et de recherches qu'autant qu'elle se manifeste par le corps, par ce » qu'il y a de visible, de sensible, de *perceptible* » en l'homme. Dans la nature entière, il n'est » point d'objet dont on puisse découvrir les » propriétés et les vertus que par des relations » extérieures qui tombent sous les sens; c'est » sur ces déterminations externes que se fonde » le *caractéristique* de tous les êtres, la base de » toutes les connaissances humaines. L'homme » serait réduit à tout ignorer, et les objets qui » l'environnent et lui-même, si, dans toute la » nature, chaque force, chaque vie ne résidait » pas dans un *extérieur perceptible*, si chaque

» objet n'avait pas un caractère assorti à sa na-
» ture et à son étendue, s'il n'annonçait pas ce
» qu'il est, s'il n'était pas possible de le distin-
» guer de ce qu'il n'est pas. »

Ainsi, vous le voyez, non-seulement il existe une science physiognomonique, mais cette science est la base des autres, ou plutôt c'est la science unique, la seule qui soit à notre portée. Tout ce que nous connaissons, tout ce que nous pouvons connaître et de nous-mêmes et des êtres qui nous environnent, c'est la physionomie; il ne faut plus méditer, il ne faut plus écrire sur la *nature*, mais sur la *physionomie* des choses. Sans nous arrêter trop à l'analogie qu'il pourrait y avoir entre cette manière de raisonner et celle du maître de musique du *Bourgeois Gentilhomme*, examinons sans prévention si le système de l'auteur ne repose pas sur quelques principes moins vagues ou moins abstraits.

« On ne saurait nier que la *force physique*,
» bien qu'elle s'exerce dans toutes les parties du
» corps, surtout dans ses parties animales, ne
« soit plus remarquable, plus frappante encore
» dans le *bras*, depuis sa racine jusqu'à l'extré-
» mité des doigts.... Il n'est pas moins évident
» que la *vie intellectuelle*, les facultés de l'en-
» tendement et de l'esprit humain, se manifestent
» surtout dans la conformation et la situation
» des *os de la tête* et principalement du *front*....
» La *vie morale* se découvre surtout dans les

» traits du visage et dans leur jeu.... Cette triple
» vie de l'homme, bien qu'elle se réunisse en
» une seule dans chaque point du corps, pour-
» rait néanmoins être divisée par étages, et il y
» aurait matière à *physionomiser* là-dessus si
» nous vivions dans un monde moins dépravé.
» *La vie animale*, la plus basse et la plus ter-
» restre, placée dans le *ventre*, s'étendrait jus-
» qu'aux organes de la génération et aurait le
» cœur pour foyer. *La vie intellectuelle* trouve-
» rait son siége dans la *tête*, et l'œil serait son
» foyer. Ajoutons que le visage est le représen-
» tant ou le sommaire de ces trois divisions : le
» front jusqu'aux sourcils, miroir de l'intel-
» ligence; le nez et les joues, miroir de la vie
» morale et sensible; la bouche et le menton,
» miroir de la vie animale, tandis que l'œil serait
» le centre et le sommaire de tout; mais on ne
» peut trop répéter que les trois vies, se retrou-
» vant dans toutes les parties du corps, y ont
» aussi partout leur expression. »

Que d'explications curieuses n'aurait-on pas à demander ici à l'auteur, et combien la dépravation même du siècle ne les rendrait-elle pas utiles et importantes! Que de méprises fâcheuses, que de maux épargnés, s'il existait, par exemple, pour les *cœurs* du chevalier de Boufflers, une physiognomonie dont les signes fussent certains et faciles à reconnaître!

... Notre auteur distingue la Physiognomonie de la Pathognomonique. Selon lui, *Physiognomo-*

nie, dans un sens restreint, est l'interprétation des forces, ou la *science qui explique les signes des facultés*; la *Pathognomonique*, l'interprétation des passions ou la *science qui traite des signes des passions*. La première envisage le caractère dans l'état de *repos*, l'autre l'examine lorsqu'il est en *action*. Le caractère dans l'état de repos réside dans la forme des parties solides, et dans l'*inaction des parties mobiles*. Le caractère de la passion se trouve dans le *mouvement des parties mobiles*. La passion a un rapport déterminé avec l'élasticité de l'homme, ou cette disposition qui le rend susceptible de passions, etc.

En partant des principes qu'on vient d'exposer, M. Lavater ne néglige aucun moyen d'établir et la vérité de la *Physiognomonie* et ses droits à porter le nom de science. « Puisqu'il est aussi impossible de trouver deux caractères d'esprit parfaitement ressemblans, que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite, la différence extérieure du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur..... » Sans doute la difficulté n'est que de connaître ce rapport et de le déterminer par des caractères constans, invariables. Mais pourquoi exiger une précision plus rigoureuse d'une science presque nouvelle que de tant d'autres qu'on ne cesse de nous enseigner depuis plusieurs milliers de siècles avec autant de suffisance que d'incertitude et d'obs-

curité...? « La *Physiognomonie*, dit fort bien notre auteur, peut devenir une science aussi-bien que tout ce qui porte le nom de science; aussi-bien que la physique, car elle appartient à la physique aussi-bien qu'à la médecine, puisqu'elle en fait partie; que serait la médecine sans sémiotique, et la sémiotique sans physionomie? aussi-bien que la théologie, car elle est du ressort de la théologie: qu'est-ce en effet qui nous conduit à la Divinité, si ce n'est la connaissance de l'homme; et qu'est-ce qui nous fait connaître l'homme, si ce n'est son visage et sa forme? aussi-bien que les mathématiques, car elle tient aux sciences de calcul, puisqu'elle mesure et détermine les courbes, les grandeurs et leurs rapports connus et inconnus; aussi-bien que les Belles-Lettres, car elle y est comprise, puisqu'elle développe et détermine l'idée du beau et du noble. La *Physiognomonie*, comme toutes les autres sciences, peut jusqu'à un certain point être réduite en règles déterminées, avoir des caractères qu'on pourra enseigner et apprendre, communiquer, recevoir et transmettre. Mais ici, comme dans toutes les autres sciences, il faut beaucoup abandonner au génie, au sentiment, et dans bien des parties elle manque encore de signes et de principes déterminés ou déterminables. ».

Nous passons sans scrupule tout ce que dit encore l'auteur dans la suite de ses fragmens, de la vérité de la Physiognomonie, de son utilité, de ses

inconvéniens et de ses difficultés sans nombre ; ces différens articles ne sont que le développement des idées annoncées au commencement de l'ouvrage, ainsi que le caractère du physionomiste, et le long Traité de l'Harmonie entre la beauté morale et la beauté physique, où l'on se borne simplement à prouver que si la vertu n'est pas la cause unique de la beauté et le vice de la laideur, il n'en est pas moins certain que la vertu embellit et que le vice enlaidit ; résultat assez vague, assez commun. Un morceau plus piquant est la réponse à l'objection tirée du jugement si connu du physionomiste Zopire sur Socrate, savoir qu'il était stupide, brutal, voluptueux et adonné à l'ivrognerie. M. Lavater démontre fort bien que ce Zopire ne voyait pas finement, et voici comme il analyse le portrait du plus sage des hommes, en comparant différentes têtes de Socrate copiées d'après l'antique, et dont la ressemblance est trop frappante pour ne pas assurer que ce sont autant de portraits assez ressemblans de la même personne.

« Ceux qui ont pu chercher, dit-il, dans la structure de ce front le siége de la stupidité, et qui ont cru en reconnaître les signes dans cette voûte, cette éminence, ces enfoncemens, n'ont jamais étudié la nature du front de l'homme, ils n'ont jamais ni observé ni comparé des fronts. Quelle que soit l'influence d'une bonne ou mauvaise éducation..., un front tel que celui-ci est toujours semblable à lui-même quant à la forme et au caractère princi-

pal, et le vrai physionomiste ne devrait point s'y méprendre. Oui, dans cette voûte spacieuse habite un esprit capable de porter le jour dans la nuit des préjugés et de vaincre une foule d'obstacles. D'ailleurs le saillant des os de l'œil, les sourcils, la tension des muscles entre les sourcils, la largeur du dos de ce nez, l'enfoncement de ces yeux, cette élévation de la prunelle, combien toutes ces parties, considérées séparément ou dans l'ensemble, sont expressives! combien elles concourent à marquer les grandes dispositions intellectuelles, même des facultés déjà toutes développées et parvenues à leur parfaite maturité...! Un visage aussi énergique annonce que celui qui le porte a un prodigieux empire sur lui-même; et qu'ainsi il peut devenir, en usant de sa force, ce que des milliers d'autres ne seront que par une sorte d'impuissance... Mais ce qu'il avait de massif et de fortement prononcé effrayait ou offusquait les yeux des Grecs, accoutumés aux formes élégantes, au point qu'ils ne voyaient plus l'*esprit* de la physionomie, etc... »

Le vengeur de la physionomie de Socrate était bien fait assurément pour prendre parti en faveur de M. d'Alembert : « On m'écrit, dit-il dans la Réponse à quelques objections particulières ; on m'écrit que M. d'Alembert a l'air commun. Je ne puis rien dire jusqu'à ce que j'aie vu M. d'Alembert; mais je connais son profil gravé par Cochin, qu'on dit être fort au-dessous de l'original, et, sans faire mention de plusieurs indices

difficiles à caractériser, il est sûr que le front et une partie du nez sont tels que je n'en ai jamais vu de semblables à aucun homme médiocre. »

Si l'imperfection d'une science suffisait pour en dégoûter les bons esprits, il faudrait renoncer à toutes nos connaissances, à toutes nos études. Que savons-nous, que pouvons-nous savoir sur quelque objet que ce puisse être? des aperçus formés sur un certain nombre d'observations plus ou moins étendues, plus ou moins précises, que nous nous pressons de lier ensemble pour en faire ce que nous appelons un système, mot qui, suivant son étymologie, ne signifie qu'une manière de concevoir ce que nous ne pouvons connaître parfaitement, et qui, grâce à l'usage, ne signifie plus souvent encore qu'une manière d'exprimer ce que nous ne concevons pas. En réduisant ainsi le titre de science à sa juste valeur, nous ne voyons pas pourquoi l'on s'obstinerait à le refuser à la *Physiognomonie*, et nous regrettons de bonne foi toute la logique et toute l'éloquence employées par notre auteur à démontrer une vérité si simple. Il faut convenir cependant qu'il avait à cet égard de violens préjugés à détruire; mais ces préjugés tenaient moins sans doute à l'imperfection même de la science physiognomonique qu'à la sottise des docteurs qui s'étaient chargés jusqu'ici de l'enseigner. Il n'y a peut-être aucun objet de nos recherches, sans en excepter l'alchimie et la théologie, il n'en est peut-être

aucun sur lequel on ait écrit avec moins de sens, moins de principes et moins de méthode. Quoique M. Lavater ne nous ait donné que des essais et des fragmens, on y reconnaît une suite d'observations bien ordonnées; on sent qu'en cherchant des règles fixes et constantes, il ne s'est pas permis de les adopter légèrement; on voit surtout qu'il a mieux senti que personne avant lui quelles étaient les routes qu'il fallait suivre pour arriver à des résultats intéressans, et pour en écarter tout ce qui n'était qu'accessoire ou purement arbitraire.

Il n'est pas le seul qui ait observé que c'est dans la conformation des parties solides qu'on doit chercher à reconnaître les signes distinctifs des facultés intellectuelles, et ceux du caractère et des passions dans l'expression habituelle des parties mobiles. Je me souviens d'avoir trouvé il y a long-temps la même idée dans un *Traité des Physionomies*, d'un auteur anglais dont je ne puis dans ce moment me rappeler le nom; mais il n'en est pas moins certain que cette idée, qu'on peut regarder comme une des premières bases de la science physiognomonique, n'a jamais été mieux déterminée que dans l'ouvrage de M. Lavater, et qu'aucun autre avant lui n'en a fait des applications plus simples, plus lumineuses et plus multipliées. Une des preuves les plus sensibles de la vérité de cette expression, indépendante de celle des yeux, du regard,

du sourire, de la bouche, du mouvement des muscles, est le masque du célèbre Heidegger (1) dessiné après sa mort, et l'analyse qu'en a donnée l'auteur. En observant ce dessin, quelque nue, quelque imparfaite qu'en soit la gravure, on ne peut s'empêcher de dire comme M. Lavater :

« La sagesse ne repose-t-elle pas sur ces sourcils, et ne semblent-ils pas couvrir de leur ombre une profondeur respectable? Un front voûté comme celui-ci serait-il le siége commun d'un esprit ordinaire et d'un esprit supérieur? Cet œil fermé ne dit-il plus rien? Le contour du nez et *la ligne* qui divise la bouche, et ce muscle creusé en fossette entre la bouche et le nez, et enfin l'harmonie qui règne dans l'ensemble de tous ces traits, n'ont-ils aucune expression? Je ne crois pas qu'un homme doué de sens commun puisse répondre négativement à ces questions... Depuis le sommet de la tête jusqu'au cou.... devant et derrière, tout est expressif, tout parle un langage uniforme, tout nous indique une sagesse exquise et profonde.... un homme presque incomparable, qui dispose tranquillement ses plans et qui jamais dans l'exécution ne se rebute, ne se précipite ou s'égare; un homme plein de lumières, d'énergie et d'activité, et dont la seule présence arrache cet aveu : Il m'est supérieur.... Cet arc du front, cet os saillant de l'œil, ce sourcil

(1) Bourgmestre de Zurich : ce fut l'Aristide de la Suisse, un des hommes les plus éclairés de son siècle, et qui consacra uniquement toutes ses lumières et ses connaissances au bonheur de son pays.

avancé, cet enfoncement au-dessous de l'œil, la forme de cette prunelle... Ce contour du nez, ce menton saillant, les éminences et les creux du derrière de la tête...., tout porte la même empreinte et la retrace à tous les yeux.... »

Notre physionomiste zuricois va plus loin encore, et si loin peut-être, qu'on ne sera plus tenté de le suivre. Après avoir montré, par de simples contours, des silhouettes, des profils de toute espèce, par des bustes, des portraits en face et des portraits faits après la mort des personnes qu'ils représentent, que la signification du visage de l'homme est totalement indépendante du jeu des muscles, il ose soutenir encore qu'on peut déterminer mathématiquement, par les simples contours du crâne, la mesure des facultés intellectuelles ou du moins les degrés relatifs de capacité et de talent. Outrée ou non, cette idée nous paraît trop neuve et trop ingénieuse pour ne pas mériter au moins quelque indulgence et quelque attention.

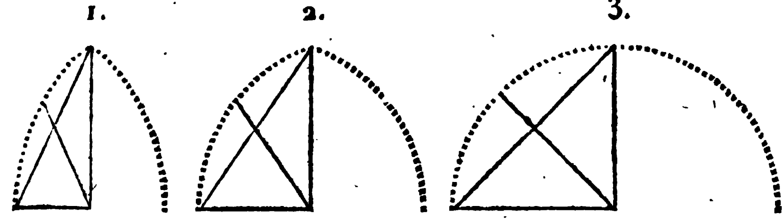
«.... Mes lecteurs, dit-il lui-même, trouveront peut-être de la folie dans cette assertion. Quoi qu'il en soit, le penchant qui me porte à la recherche de la vérité m'oblige d'avancer encore qu'en *formant un angle droit du zénith et de l'extrémité de la pointe horizontale du front pris en profil, et en comparant les lignes horizontale et perpendiculaire et leur rapport avec la diagonale, on peut en général connaître la capacité du front par le rapport qui se trouve entre*

ces lignes. Au moment où j'écris ceci, je m'occupe de l'invention d'une machine au moyen de laquelle on pourra, même sans le secours des silhouettes, prendre la forme de chaque front, et déterminer avec assez d'exactitude le degré de sa capacité, et surtout trouver le rapport qui est entre la ligne fondamentale et le profil du front. »

Notre auteur s'attend à toutes les plaisanteries qu'on ne manquera pas de faire sur une pareille découverte; mais il y répond tranquillement.

« Essayez, et vous verrez bientôt, j'ose le garantir, que le front d'un idiot, né tel, diffère essentiellement, dans tous ses contours, du front d'un homme de génie reconnu pour tel. Faites des essais, et vous trouverez toujours qu'un front dont la ligne fondamentale est plus courte des deux tiers que sa hauteur est décidément celui d'un idiot. Plus elle est courte cette ligne, et disproportionnée à la hauteur perpendiculaire du front, plus elle marque de stupidité; au contraire, plus la ligne horizontale est prolongée et conforme à sa diagonale, plus le front qu'elle caractérise annonce d'esprit et de jugement. Appliquez l'angle droit d'un quart de cercle sur l'angle droit du front tel que nous l'avons proposé, plus les rayons... (ceux, par exemple, entre lesquels il y a une distance de 10 degrés...) plus, dis-je, les rayons se raccourcissent dans un rapport inégal, plus la personne sera stupide...; et d'un autre côté, plus il y aura de rapport entre

ces rayons, plus ils indiqueront de sagesse. Quand l'arc du front et surtout le rayon horizontal excèdent l'arc du quart de cercle, on peut compter que les facultés intellectuelles sont essentiellement différentes de ce qu'elles seraient si cet arc du front était parallèle, ou enfin s'il était non parallèle avec l'arc du quart de cercle.



« Ces figures peuvent en quelque sorte expliquer mon idée. Un front qui aurait la forme du n° 3 annoncerait bien plus de sagesse que celui qui aurait les proportions du n° 2, et celui-ci serait fort supérieur au front qui se rapprocherait du n° 1 ; car il faut être né imbécille pour avoir un front pareil.

» Nous avons tous les jours sous les yeux une preuve bien frappante de la vérité de ces observations..., c'est la forme du crâne des enfans qui change à mesure que leurs qualités intellectuelles augmentent ou plutôt se développent, forme qui ne varie plus quand les facultés ont acquis tout leur développement, etc. »

Que ces idées soient hasardées ou non, pourquoi se presser de les rejeter? pourquoi refuser de les examiner sans prévention? Si par une longue suite d'expériences on parvenait à les

confirmer, à leur donner plus d'exactitude et de précision, n'aurait-on pas découvert une vérité assez utile, assez intéressante? Quelle belle machine que celle qui nous apprendrait à peser les hommes comme on pèse les métaux, à juger pour ainsi dire à l'œil, si tel ou tel sujet est propre à devenir un homme d'Etat, un philosophe, un poëte, un artiste!

L'objection de ceux qui croiraient la morale ou la théorie de l'éducation compromise par un système où l'on établirait une différence si essentielle et si nécessaire d'un homme à l'autre ne peut étonner que les esprits assez subtils pour savoir au juste si nous sommes libres ou non, et comment nous le sommes, quelles sont les bornes de l'empire que nous pouvons exercer sur nos propres facultés et sur celles de nos semblables, et s'il dépendait en effet de Voltaire ou de son précepteur qu'il ne fût un imbécille ou Voltaire.

L'observation de l'auteur sur les changemens qu'éprouve le crâne des enfans pourrait bien être susceptible encore d'une application plus générale. Sans prétendre expliquer ici les raisons d'un phénomène si remarquable, il nous paraît assez évident que l'éducation ou les circonstances peuvent modifier à quelques égards la conformation même des parties solides. L'expérience prouve assez qu'il n'est aucun de nos organes que l'exercice ne fortifie; comment cet accroissement de forces n'aurait-il pas des signes sensibles? Sup-

posons, au sortir de la première enfance, deux têtes absolument pareilles; que l'une reste oisive, que l'autre soit occupée; je suis très-persuadé qu'au bout d'un certain temps un observateur attentif y reconnaîtrait des différences assez frappantes; si leur étendue restait toujours la même, ce que je ne voudrais pas assurer, l'une aurait acquis du moins des traits d'énergie et de solidité qui manqueraient sans doute à l'autre. Une tête forte est plus capable d'une grande contention d'esprit qu'une tête légère. Mais, pour vérifier cette remarque, il faut bien se garder de confondre une tête forte avec une tête lourde et pesante; comme il faut bien se garder aussi, en cherchant les lignes horizontale et perpendiculaire du front, d'en prendre la hauteur à la naissance des cheveux, une tête qui aurait la forme du n° 3 pouvant avoir indifféremment les cheveux plantés plus ou moins haut. Quoique cette dernière différence ait bien sa signification physiognomonique particulière, elle ne doit être comptée pour rien dans la mesure dont il s'agit.

Mais il est temps de nous arrêter; la doctrine de M. Lavater est trop contagieuse; c'est assez de l'exposer sans partialité, n'allons point *physionomiser* à notre tour. Et le pourrait-on avec quelque succès dans un pays où, pour se ressembler, tous les visages se masquent ou se défigurent?

CHANSON *de M. le duc de Nivernois à madame la marquise de Boufflers.*

Sur l'air de la Pantoufle.

Il est un trésor
Dans le fond de la Lorraine,
Il est un trésor,
Quoiqu'il ne soit pas de l'or.
Il n'est pas de l'or
Ce trésor de la Lorraine,
Il n'est pas de l'or,
Mais il vaut bien mieux encor.

Il est d'un beau blanc
Des pieds jusques à la tête;
Il est d'un beau blanc,
Quoiqu'il ne soit pas d'argent.
S'il était d'argent,
Il tournerait moins la tête;
S'il était d'argent,
Il ne serait pas si blanc.

Il a de l'esprit,
Il n'aime pas la louange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.
Il a de l'esprit,
Il fait des vers comme un ange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.

Il fait peur aux sots
Quand il veut ouvrir la bouche,
Il fait peur aux sots
Qui n'aiment pas ses bons mots.
Laissons-là les sots
Que son esprit effarouche;

Laissons là les sots,
Jouissons de ses bons mots.

Il a deux enfans
Qui sont dignes de leur mère,
Il a deux enfans
Distingués par leurs talens;
Mais les deux enfans
Ne vaudront jamais leur mère,
Mais les deux enfans
N'ont point d'aussi beaux talens.

Il n'a qu'un défaut,
C'est d'aimer trop sa Lorraine;
Il n'a qu'un défaut
D'y rester plus qu'il ne faut.
Disons-lui qu'il faut
Renoncer à sa Lorraine,
Disons-lui qu'il faut
Corriger son seul défaut

Enfin, grâce à Dieu,
Je le tiens dans ma retraite,
Enfin, grâce à Dieu,
Il est au coin de mon feu.
Je demande à Dieu
Qu'il se plaise en ma retraite;
Je demande à Dieu
Qu'il reste au coin de mon feu.

VERS *de M. le chevalier de Florian à M. Michu et à madame Trial, après les avoir vus jouer dans la pièce du* Baiser.

Jeune Alamir, adorable Zélie,
Votre ingénuité, vos grâces, vos talens
Nous ont fait croire à la féerie;
Vous rendez vrais les vieux Romans.

Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne;
Du même feu que vous l'on se sent embraser,
Et de vos spectateurs, jaloux de ce baiser,
La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.

Zoraï, ou les Insulaires de la Nouvelle-Zélande, tragédie en cinq actes et en vers, est le coup d'essai de M. Marignié, jeune médecin de la Faculté de Montpellier, mais qui depuis plusieurs années a renoncé à la Médecine pour se livrer entièrement à la Littérature. Cette pièce avait été reçue par les Comédiens avec transport; toutes les sociétés où l'on avait engagé l'auteur à la lire en avaient conçu la plus haute idée. L'espèce de célébrité qu'elle avait acquise ainsi, même avant de paraître au grand jour, pourrait bien lui avoir été funeste à beaucoup d'égards; mais c'est à cette célébrité qu'est due aussi l'affluence du monde prodigieuse qu'il y eut à la première et unique représentation qui en a été donnée, sur le Théâtre de la Comédie française, le samedi 5. Il y a long-temps qu'on n'y avait vu une assemblée aussi brillante et aussi nombreuse; excepté le Roi, toute la Cour honorait le spectacle de sa présence. Mais tout cela n'a pu préserver la pièce d'une chute complète.

Les défauts de vraisemblance et d'intérêt dont cette pièce est remplie, quelque révoltans qu'ils soient, ont peut-être moins déplu que les éloges fastidieux qu'on y prodigue à chaque instant à la Nation française, à ses mœurs, à son gouver-

nement; ces éloges, répandus sans mesure et sans goût, ont paru également froids, fades et ridicules. L'idée d'aller chercher le despotisme en Angleterre est d'une absurdité que rien ne peut justifier, et donne à tous les personnages du drame un caractère louche et faux. A Versailles, on a trouvé qu'il était fort impertinent de vouloir discuter au Théâtre les fondemens de l'autorité, les avantages ou les inconvéniens du gouvernement monarchique. Que dire du caractère de Tango, qui paraît jusqu'à la moitié du quatrième acte l'homme du monde le plus défiant, et qui passe ensuite tout-à-coup de la plus extrême défiance à la confiance la plus imbécille; de la platitude de Zoraï, qui renonce si légèrement à son amour, et qui, sans le conseil d'un personnage subalterne, devenait si ridiculement la dupe de son rival, de ces lueurs d'intérêt qui ne naissent qu'à la fin d'un acte, et qui s'éteignent dès le commencement de l'acte suivant? etc., etc.

Les discussions politiques qui occupent les trois premiers actes paraîtront toujours froides au Théâtre; ce n'est qu'à force de génie et d'éloquence que Corneille est parvenu quelquefois à nous les rendre intéressantes, et toute discussion de ce genre, qui n'est pas soutenue par de grands motifs ou par de grandes passions, ressemblera toujours à des déclamations de collége.

Avec quelque sévérité que la pièce ait été ju-

gée en général, on y a remarqué des beautés de détail qui ont été fort applaudies et qui nous ont paru dignes de l'être; de ce nombre sont les vers où l'auteur s'est emparé si heureusement de l'image employée par Montesquieu pour peindre le gouvernement despotique (1). C'est uniquement en faveur de l'application qu'on en a faite à M. Necker que les vers suivans ont été applaudis avec tant de transport, et à six ou sept reprises, de manière à suspendre assez long-temps le spectacle; car ces vers par eux-mêmes n'ont rien de fort remarquable; c'est Zoraï qui parle au troisième acte; il explique à Tango comment un seul homme peut veiller au bonheur d'une Nation entière.

Les mortels près du trône appelés par leur maître,
Eclairés, vertueux, car tels ils doivent être,
De ses soins vigilans partagent le fardeau,
Et même l'étranger qui, d'un emploi si beau,
Par d'utiles vertus s'est fait connaître digne
Citoyen adoptif, monte à ce rang insigne
Où des hommes actifs, unissant leurs travaux,
Sont pour le souverain des organes nouveaux, etc.

M. Marignié s'était fait justice lui-même, et quoique la pièce eût été jusqu'à la fin, il avait eu la modestie de la retirer le soir même de la première représentation; on avait eu l'attention de l'annoncer dès le lendemain dans le *Journal de Paris*. Les Comédiens n'en ont pas moins

(1) Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique.

reçu l'ordre positif de ne la plus jouer, et il a été enjoint encore depuis à l'auteur, par l'ordre exprès du Roi, de ne point l'imprimer.

Pendant le séjour de M. d'Alembert à Ferney, où était M. Huber, on proposa de faire chacun à son tour quelque conte de voleur. La proposition fut acceptée. M. Huber fit le sien, qu'on trouva fort gai ; M. d'Alembert en fit un autre qui ne l'était pas moins. Quand le tour de M. de Voltaire fut venu : *Messieurs*, leur dit-il, *il y avait une fois un fermier-général... Ma foi j'ai oublié le reste.*

Un avare, qui n'était pas moins attaché à son plaisir qu'à son trésor, avait beaucoup de peine à satisfaire deux penchans dont le contraste faisait le supplice habituel de sa vie. Voici le moyen qu'il avait imaginé pour les mettre d'accord. Il s'était imposé d'abord la loi de ne jamais dépenser au-delà d'une certaine somme fort audessous de son revenu. Lorsque quelque fantaisie l'exposait à la tentation d'enfreindre la loi, il capitulait avec lui-même, se mettait à genoux devant son coffre-fort, lui exposait de la manière la plus touchante le besoin d'un secours extraordinaire, lui demandait ensuite comme un emprunt la somme qu'il lui fallait ; mais, pour se garantir à lui-même la sûreté du prêt, il ne manquait jamais de déposer dans le coffrefort un diamant qu'il avait coutume de porter

au doigt, et ne se permettait de le reprendre qu'après que le vide dont ce bijou était le gage avait été rempli par son économie sur d'autres dépenses, ou par quelque nouvelle spéculation d'intérêt.

Encore deux nouveautés au Théâtre de la Comédie italienne dont nous n'avons rien dit et qui courent déjà grand risque d'être oubliées, ce sont le *Diable Boiteux ou la Chose impossible*, et la *Parodie de Tibère*; l'une représentée, pour la première fois, le 27 Septembre, et l'autre le 8 Octobre.

Le *Diable Boiteux*, qui a été donné sous le nom de M. Favart le fils, pourrait bien appartenir encore de plus près à M. Favart le père; c'est une petite pièce en prose et en vaudevilles, dont le dénouement n'est qu'une espèce de rébus assez fade, mais où l'on a remarqué plusieurs couplets d'un tour agréable et spirituel.

La Parodie de Tibère de M. Fallet est de M. Radet, à qui nous devons déjà celle d'*Agis*. Tout l'artifice du parodiste a été de leur prêter un langage familier et burlesque. Cette pièce est en général triste et froide, remplie de trivialités et de calembours. Le dialogue en est très diffus, mais facile et semé de plaisanteries assez piquantes, telles que la réflexion de Sérénus dans la prison ; puisque tout le monde entre

si facilement ici, pourquoi ne pas essayer un peu d'en sortir?

Tom-Jones à Londres, comédie, en cinq actes et en vers, de M. Desforges (1), représentée, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le mardi 22 Octobre, a eu le plus grand succès, après avoir couru le risque de tomber tout à plat avant la fin du premier acte et pour ainsi dire dès la première scène. Le sujet de cette comédie est assez annoncé par son titre. L'auteur a suivi le plus fidèlement qu'il lui a été possible toute la fable du charmant Roman de Fielding; il s'est borné seulement à en retrancher quelques personnages inutiles au fonds de l'intrigue, et qu'il eût été trop difficile de transporter au Théâtre sans embarrasser la scène et même sans en blesser toutes les convenances.

Le dialogue de cette comédie, sans être brillant, est vif et facile; si le style manque souvent d'élégance, il est du moins presque toujours clair et naturel; les caractères en sont variés et soutenus; peut-être même n'a-t-on pas su assez de gré à l'auteur d'avoir osé leur conserver cette espèce de vérité locale qui les rend si piquans dans l'ouvrage de Fielding. Si le rôle de Western a paru trop agreste, il faut s'en prendre surtout à l'acteur qui, n'ayant pas su en saisir le véritable ton, a mis plus de caricature en-

(1) M. Desforges a joué long-temps la comédie sur différens Théâtres du Nord, en Suède et en Russie, peut-être sous un autre nom.

core dans son maintien que dans ses discours. On a fort applaudi ces vers du rôle de Fellamar; il s'agit d'un rival de Jones :

De mon amour jaloux on le croira victime,
Car le monde est toujours pour celui qu'on opprime,
Et le monde a raison....

Que dire des *Amans Espagnols*, comédie en cinq actes et en prose, représentée, le mercredi 23, sur le Théâtre de la Comédie française? Que c'est un imbroglio plus extravagant encore que romanesque, plus ennuyeux que ridicule, et qui a cependant eu l'honneur d'être exécuté en présence de la Reine et de toute la Cour, sans que les murmures et les huées aient pour ainsi dire discontinué depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin. Les seuls traits applaudis ont été ceux dont on a pu faire une application maligne à l'ouvrage même, et rien ne l'a jamais été plus universellement que ces mots d'un des principaux personnages du drame au cinquième acte : *Nous avons passé une cruelle soirée.* C'est à un M. Beaujard, de Marseille, qu'on attribue cette misérable production. Le sieur Molé s'était chargé, dit-on, de la corriger et de la faire réussir. Des curieux, qui prétendent pénétrer les plus profonds secrets de la Comédie et de la Littérature, assurent que M. Beaujard n'est qu'un prête-nom, que le véritable auteur de ce triste drame est M. Caron de Beaumarchais, que c'est un ouvrage de sa jeunesse, du temps où il faisait

Eugénie et les *Deux Amis*, temps qui en effet ressemble fort peu à celui où il écrivit ses *Mémoires* contre la dame Goesman, son *Barbier de Séville* et son *Mariage de Figaro*. Ce qui a pu donner à cette conjecture un air de vraisemblance, c'est qu'on a trouvé dans le Dialogue des *Amans Espagnols* une imitation très-marquée de la manière de dialoguer de M. de Beaumarchais : quoique la pièce soit en général parfaitement détestable, on y a cependant aperçu quelques traces d'un esprit d'intrigue assez hardi, quelques scènes dont l'intention mieux développée aurait pu produire un effet assez théâtral. La sérénade où se rencontrent les deux amans qui se croient rivaux sans l'être est d'une conception vraiment dramatique. La manière dont le vieux don Ulriquez se trouve engagé à introduire lui-même dans sa maison l'un après l'autre les deux amans de ses filles a paru plus ingénieuse encore; mais ces deux situations tiennent à trop de circonstances ennuyeuses pour entreprendre de les expliquer ici; ce qu'on peut avancer sans craindre de se tromper, c'est que l'auteur des *Amans Espagnols*, quel qu'il soit, a pris M. de Beaumarchais pour son modèle. Si c'était lui-même et qu'il n'eût pas mieux réussi, cela serait sans doute plus amusant, du moins pour ses bons amis les Marin, les Baculard, les Goesman et le journaliste de Bouillon.

Essai sur l'Architecture théâtrale, ou de l'Ordonnance la plus avantageuse à une Salle de spectacle relativement aux principes de l'optique et de l'acoustique; par M. Patte, architecte de monseigneur le prince des Deux-Ponts. Brochure in-8°. Après avoir fait une critique modérée des principaux Théâtres de l'Europe, l'auteur examine quelle est la forme qui convient le mieux à une salle de spectacle, et c'est la figure elliptique qu'il préfère, en observant qu'il ne faut pas la confondre avec l'ovale. Cette forme a l'avantage de concentrer la voix vers les auditeurs dans toute sa plénitude. « Supposons, dit-» il, un billard de forme véritablement ellip-» tique, et que son fer ait été fixé à un des » foyers, alors une bille placée à l'autre foyer, » étant poussée vers un endroit quelconque des » bords de ce billard, retournera toujours frap-» per le fer par bricole, etc. »

L'ouvrage de M. Patte nous a paru rempli de vues utiles et d'observations ingénieuses.

QUATRAIN.

C'est la fête de notre Pierre,
Chacun lui fait son compliment;
Il est vrai, son cœur est de pierre,
Mais c'est une pierre d'aimant.

LETTRE *de M. le marquis de Villette à madame la comtesse de Coaslin.*

Madame, le temps que j'ai passé sans vous faire ma cour semble m'en avoir ôté le droit; mais, dans notre commune détresse, je me serais déjà présenté chez vous si j'avais un visage comme tout le monde. Celui qui me reste est tellement décomposé par la plus horrible fluxion, qu'en me voyant vous seriez plus tentée de rire que de m'écouter. En attendant que j'aie figure humaine, qu'il me soit permis de vous dire un mot de cette illustre banqueroute (1).

Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude.

C'est à lui qu'il faut s'adresser directement, si l'on ne prend pas des mesures promptes et vraies, si l'on ne cherche qu'à nous leurrer par de vaines espérances pour apaiser les premiers cris d'une juste indignation, enfin si l'on se prévaut de l'autorité que nous aurions seuls le droit d'invoquer.

On murmure d'un arrêt de surséance obtenu pour trois mois; mais il n'y avait que ce moyen d'échapper aux formes dévorantes de la justice. On nous menace d'un semblable arrêt à l'expiration de ces trois mois: voilà de ces choses qu'il n'est pas honnête de croire.

Ce qui me ferait beaucoup plus de peur, c'est ce que racontait un colleur de papier à qui il est dû

(1) La banqueroute de M. le prince de Guemené, dans laquelle M. de Villette risque de perdre trente mille livres de rente.

16,000 livres pour les colles qu'il a données à madame de Guemené. Il a ordre, ainsi que les autres ouvriers, d'achever Montreuil. A ce vers charmant du *Poëme des Jardins*,

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil,

il faudra substituer

Les rentiers en pleurant achevèrent Montreuil.

Ce que je vois de plus clair dans cette vilaine histoire, c'est que madame la Comtesse a, pour être payée, cent moyens réfusés à un honnête bourgeois de Paris tel que moi; et que si j'avais l'honneur d'être à sa place, je serais sûr de ne rien perdre.

Si l'on pouvait se consoler par les charmes de l'esprit et de la figure, par la conscience de ce que l'on vaut, c'est à cela qu'il faudrait vous renvoyer; mais vous aurez encore cela par-dessus le marché; ce sont les vœux bien sincères du plus respectueux de vos admirateurs.

Après avoir vu si bonnement le public sous le charme, MM. de Piis et Barré s'étaient persuadés sans doute que l'illusion devait durer toujours. Le triste accueil qu'on a fait à leur *Gâteau des Rois* ne parut pas même les avoir désabusés; ils avaient annoncé hautement qu'ils se vengeraient du peu de goût que le public avait montré pour leur *Gâteau*, en le régalant de leurs *Foins;* mais cette ingénieuse gaieté a mal réussi. La *Coupe des Foins, ou l'Oiseau perdu et retrouvé*,

donné, pour la première fois, sur le Théâtre de leurs succès, le mardi 5, n'a pas survécu long temps au *Mariage in extremis*, dont ils l'avaient fait précéder, et qui n'a pas reparu depuis la première représentation. Les deux nouveautés ne méritaient guère un meilleur sort.

Le sujet du *Mariage in extremis* est tiré des *Lettres du chevalier d'Her.....*, de Fontenelle. C'est l'Histoire du jeune homme qui, pour obtenir la main de la veuve dont il est amoureux, lui déclare qu'il est résolu de se laisser mourir de faim, et qu'il ne sortira de chez elle que mort ou marié. Le valet du jeune homme fait la même déclaration à la soubrette. Un bon souper, que le jeune homme a eu soin de faire cacher dans un secrétaire de l'appartement de la Dame, rend l'épreuve moins pénible; mais l'action de cette petite comédie n'en est ni plus naturelle ni plus piquante. Dans les *Lettres*, le jeûne prétendu de l'amant dure au moins quatre jours; dans la comédie, il dure à peine quelques heures, et la veuve n'en est pas moins attendrie. Ces invraisemblances, quelque choquantes qu'elles soient, le sont moins que la platitude et le mauvais ton d'un dialogue rempli de pointes, de quolibets et de trivialités, défauts plus sensibles encore dans un ouvrage qui paraît avoir toutes les prétentions d'une vraie comédie.

Le sujet de la *Coupe des Foins* n'est pas beaucoup plus heureux. Alain est l'amant d'Hélène.

Il lui donne un oiseau qu'il voit bientôt après entre les mains de Blaise son rival; il se croit trahi; mais une explication le rassure, et les deux amans réconciliés ne songent plus qu'à se divertir aux dépens de Blaise. On joue à la cligne-musette, aux quatre-coins. Alain, sans être aperçu, se tapit adroitement dans une charrette de foin; Hélène l'y suit. Blaise se hâte de faire entrer la voiture dans sa grange; au lieu d'y trouver Hélène seule, il l'aperçoit avec son rival qui l'embrasse.

Tous ces petits tableaux, quoiqu'assez variés, ont paru peu intéressans, et le dénouement, qu'on devine long-temps d'avance, traînant et embrouillé. On a remarqué cependant dans les premières scènes quelques couplets assez jolis, et comment ne pas les applaudir? C'est madame Dugazon qui les chante; le seul son de sa voix donne à tout ce qu'elle prononce un charme inexprimable; et tant de grâces, tant d'attraits se partagent, dit-on, dans ce moment entre un jeune seigneur russe et cet illustre Jeannot, qui fut long-temps l'homme de la Nation, et qui continue encore aujourd'hui d'être le héros des boulevards. Le sieur Dugazon, son époux, vient d'avoir une affaire d'honneur avec son camarade d'Azincourt; mais ce n'est point pour les beaux yeux de sa femme, c'est pour les rôles qu'on appelle de la *grande-casaque*, tels que ceux de Mascarille, d'Hector, etc. Nos deux Crispins prétendaient l'un et l'autre à cet emploi; la que-

relle s'est échauffée au point que leur *société* a décidé qu'ils ne pouvaient se dispenser de se battre. Il y a eu un rendez-vous donné, des témoins, un juge du camp; aucun des combattans n'a été dangereusement blessé; mais tout s'est passé dans les règles, et le combat d'Ulysse et d'Ajax, pour les armes d'Achille, eut moins de solennité, je crois, que le combat de MM. d'Azincourt et Dugazon pour la *grande-casaque*. Voilà peut-être de quoi dégoûter beaucoup d'honnêtes gens du plus barbare, du plus ridicule et cependant du plus respecté de tous nos usages.

Les *Rivaux Amis*, comédie en un acte et en vers, par M. Forgeot(1), ont été représentés, pour la première fois, au Théâtre français, le mercredi 13, et le lendemain, à Versailles, devant Leurs Majestés. Cette bagatelle a été parfaitement bien jouée et parfaitement bien accueillie.

Le fonds n'est presque rien; il est plus faible encore que celui des *Fausses Infidélités*, avec lequel il paraît d'ailleurs avoir quelques rapports; mais l'exécution en est charmante; les scènes, bien liées, se succèdent rapidement; le dialogue en est vif, facile, aisé, plein de grâce et de légèreté : si l'on y trouve peu de traits saillans, on n'y trouve aussi presque rien à reprendre, et peut-être n'a-t-on jamais an-

(1) C'est un très-jeune homme, auteur des *Deux Oncles* et de quelques autres pièces jouées avec succès sur le Théâtre de la Comédie italienne.

noncé un talent plus naturel pour la comédie, et surtout pour le style propre à ce genre. Il est difficile d'en citer des vers qui ne perdent infiniment à être détachés de la liaison où ils se trouvent; il en est cependant qui ne perdent pas tout comme ceux-ci :

Vous doutez d'un aveu,

Dit Melcour à la Comtesse. Julie répond :

Qui chez nous est beaucoup, et chez vous n'est qu'un jeu...
.... Vous êtes jeune encor,

Dit la Comtesse à Damis.

DAMIS.

J'aimerai plus long-temps.

LA COMTESSE.

L'hymen est un lien dangereux à votre âge.

MELCOUR.

Je suis plus vieux que lui?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas plus sage, etc.

Mademoiselle Contat a joué le rôle de la Comtesse avec beaucoup de grâce, de finesse et de naïveté. Les rôles de Melcour et de Damis ont été parfaitement bien rendus par le sieur Molé et le sieur Fleury.

DÉCEMBRE 1782.

Je me souviens d'avoir entendu dire, il y a quelques années, à M. l'abbé de Mably qu'ici la classe de la société où il avait trouvé le plus d'hommes respectables était celle des fiacres; sous le joug même de l'oppression, ils conservent une âme libre, soutiennent leurs droits à coups de poing, et disent, dans l'occasion, des injures à tout venant, sans aucune acception de rang ni de personne. On ne peut guère s'étonner d'une préférence si bien motivée, après avoir lu l'ouvrage qu'il vient de publier sur la *Manière d'écrire l'Histoire*. A l'exemple de ses héros, M. l'abbé de Mably s'y livre, sans aucun égard, à toutes les saillies de sa mauvaise humeur; il n'y a point de nom, point de réputation qui en impose à la liberté de sa plume; nos plus illustres écrivains sont traités par lui en vrais écoliers, et le plaisir d'une censure si grossière semble avoir été véritablement l'unique but de son Livre; car qu'apprend-il d'ailleurs? Que, pour bien écrire l'Histoire, il faut avoir étudié la Politique et le Droit naturel, connaître la morale, la marche des passions, leur jeu, leur progrès, le caractère propre de chacune d'elles. Etait-ce la peine de faire un Livre pour ne dire que des vérités si communes et si triviales? Ce qui est plus piquant sans doute, plus neuf du moins, c'est la manière

dont l'auteur s'est permis d'apprécier M. de Voltaire. « Ce qui m'étonne davantage, dit-il (et » qui n'étonnera-t-il pas par un pareil juge- » ment?) ce qui m'étonne davantage de la part » de cet historien, le patriarche de nos philoso- » phes, et qu'ils nous présentent comme le plus » puissant génie de notre Nation, c'est qu'il ne » soit qu'un homme, pardonnez-moi cette ex- » pression, *qui ne voyait pas au bout de son* » *nez...* »; et les preuves par lesquelles on justifie la hardiesse d'une expression si heureuse, les auriez-vous devinées? Les voici : « Si M. de » Voltaire voyait au bout de son nez, aurait- » il remarqué avec surprise que les chrétiens » se livrèrent à la vengeance lors même que » leur triomphe sous Constantin devait leur » inspirer l'esprit de paix? — Oh! l'admirable » connaissance du genre humain, s'écria Cida- » mon en éclatant de rire (car nous avons eu la » prétention de faire une espèce de Dialogue.) » Votre historien, ajoutait-il, ne savait donc pas » ce que personne n'ignore, que la prospérité » étend et multiplie nos espérances? Voulait-il » donc que les chrétiens sans mémoire et sans » ressentiment oubliassent dans un instant tous » les maux qu'ils avaient soufferts? *Cet homme* » *avisé et prudent* (l'excellent persiflage!) leur » aurait sans doute conseillé de se venger quand » l'idolâtrie était encore sur le trône, qu'il fallait » la craindre, l'éclairer et non pas l'irriter pour » se rendre dignes d'être tolérés... » En admirant

la légèreté des plaisanteries de M. l'abbé de Mably, on doit lui pardonner sans doute de n'avoir pas mieux saisi celles de M. de Voltaire; mais ce qu'on a quelque peine à comprendre, c'est que l'ennemi des philosophes, l'écrivain sage et circonspect qui se fit toujours un devoir de parler respectueusement de la Religion et de ses Ministres, ne s'attende à voir dans le zèle du christianisme triomphant que la marche ordinaire des passions humaines. Il est donc ridicule de s'étonner de la contradiction qui règne entre la conduite des Disciples de Jésus et les principes de leur doctrine; à votre gré, cette doctrine est comme tant d'autres, elle nous laisse tous nos préjugés, toutes nos passions, et il est tout simple qu'elle ne nous rende pas meilleurs que nous ne sommes. Il y a lieu de croire que M. de Voltaire pensait à-peu-près comme vous, M. l'Abbé; mais est-ce à vous de trouver mauvais qu'il s'exprime au moins quelquefois avec plus de réserve? Et quand on pense si profondément comme tant d'honnêtes gens, pourquoi s'afficher encore leur ennemi?

Une autre preuve également évidente des vues bornées de M. de Voltaire, c'est d'avoir dit que « cette cour voluptueuse de Léon X, qui pou- » vait blesser les yeux, servit en même temps à » policer l'Europe et à rendre les hommes plus » sociables... » Voilà, s'écrie M. l'Abbé, la première fois que j'ai entendu dire « que la société » se perfectionnait par des vices et non pas par

» des vertus.... » Vous n'aviez donc jamais entendu parler ni du siècle d'Alexandre, ni du siècle d'Auguste? Les hommes de ces deux siècles étaient, ce me semble, assez policés; en étaient-ils plus vertueux? On trouvera peut-être quelque jour le secret de rendre le genre humain et plus sage et plus éclairé; mais jusqu'ici les progrès de la société, en multipliant nos besoins, ont toujours multiplié nos vices, et nos connaissances et nos lumières n'ont pu s'étendre sans donner lieu à de nouveaux moyens d'en abuser. On ne dit point que la société se perfectionne par les vices, mais que la société perfectionnée fait naître de nouveaux vices et de nouvelles vertus.

C'est dans ce même esprit que M. de Voltaire a pu dire « que les Suisses ignoraient les sciences » et les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils » étaient sages et heureux... »; et l'a pu dire, ce me semble, sans en être moins partisan des sciences et du luxe. Il est des degrés différens de sagesse et de bonheur. Qui borne ses besoins est plus sûrement heureux que celui qui en a beaucoup; mais n'a-t-il pas aussi très-sûrement moins de jouissances et moins de bonheur? Ce sont cependant quelques critiques de cette importance, d'après lesquelles M. l'abbé de Mably s'est cru autorisé à dire que « les maximes raisonnables qui échappent quelquefois à M. de » Voltaire ne servent qu'à prouver qu'il a peu » de sens; qu'on ne trouve dans ses ouvrages

» que des demi-vérités qui sont autant d'erreurs,
» parce qu'il leur a donné ou trop ou trop peu
» d'étendue; que rien n'y est présenté dans ses
» justes proportions, ni peint avec des couleurs
» véritables; qu'on était disposé à lui pardonner
» sa mauvaise politique, sa mauvaise morale,
» son ignorance et sa hardiesse; mais qu'on au-
» rait au moins voulu trouver dans l'historien
» un poëte qui eût assez de sens pour ne pas
» faire grimacer ses personnages, assez de goût
» pour savoir que l'Histoire ne doit jamais se
» permettre de bouffonneries; que son *Histoire*
» *universelle* n'est qu'une pasquinade digne des
» lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos phi-
» losophes; que dans son *Histoire de Charles XII*,
» le héros agit toujours sans savoir pourquoi,
» et que l'historien marche comme un fou à la
» suite d'un autre fou, etc., etc. »

M. de Voltaire n'est pas le seul historien moderne que M. l'abbé de Mably se permette de juger avec tant d'amertume et de dureté; il les méprise tous, il n'excepte absolument que l'abbé de Vertot; et c'est au Lecteur à chercher le motif d'une exception si difficile à mériter. Dans l'*Histoire de Hume*, il ne voit que « des faits décou-
» sus qui échappent à sa mémoire; c'est un ou-
» vrage que, soit par ignorance de son art, soit
» par paresse ou lenteur d'esprit, l'auteur n'a
» qu'ébauché; c'est un labyrinthe sans issue... »
M. Gibbon est plus maltraité encore. « Est-il rien
» de plus fastidieux qu'un M. Gibbon (quelle

» politesse de style!)? Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Gibbon qui, dans son *Histoire éternelle des Empereurs romains*, suspend à chaque instant son insipide et lente narration, pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire? qui s'empêtre dans son sujet, ne sait ni l'entamer, ni le finir, et tourne pour ainsi dire toujours sur lui-même?... » Le sage Robertson n'a pas même pu trouver grâce aux yeux de notre censeur. L'*Introduction à l'Histoire de Charles-Quint*, regardée si généralement comme un chef-d'œuvre, « n'est qu'un » ouvrage croqué, où rien n'est approfondi; et » ce qui prouve que l'auteur n'a entendu aucun » des écrivains qu'il cite, c'est qu'il en adopte » à-la-fois différentes opinions qui ne peuvent » s'associer, et qui, réunies, forment un parfait » galimatias historique... » L'*Histoire politique et philosophique du Commerce des deux Indes* est condamnée sur son titre seul : « Comment » l'auteur n'aurait-il pas fait un mauvais ouvrage, puisqu'il ignore que toute Histoire raisonnable doit être politique et philosophique, » sans affecter de le paraître, etc. »

Nous sommes las de n'extraire que des injures; mais comment faire autrement, il n'y a que cela dans l'ouvrage, il n'y a du moins que cela de curieux. Les jugemens de l'auteur sur les historiens anciens, beaucoup plus équitables, n'ont presque rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué. Il propose avec raison Tite-Live et

Thucydide comme les modèles les plus parfaits dans l'art d'écrire l'Histoire; mais la manière dont il développe le mérite de ces deux historiens manque également de finesse et de profondeur. Quoiqu'il avoue que Tacite mérite d'être appelé le plus grand peintre de l'antiquité, cet historien lui laisse encore quelque chose à désirer. «En ouvrant ses *Annales*, dit-il, je ne suis » point préparé à la politique ténébreuse d'un » tyran qui croit n'être jamais assez puissant et » craint toujours de le trop paraître. Je vois le » despotisme le plus intolérable se former, et » je ne sais point à quoi cela aboutira. Je me » lasse des cruautés et des injustices presque » uniformes qu'on me rapporte, et je ne vois » point qu'il soit nécessaire de multiplier ces dé» tails pour me faire connaître Tibère, sa Cour, » la honteuse patience du Sénat, et la lâcheté » du peuple, etc. »

On peut, sur ce point, être de l'avis de M. l'abbé de Mably; on pourrait l'être encore sur beaucoup d'autres; mais qui ne serait pas révolté du ton dont il juge les écrivains qui honorent le plus leur Nation et leur siècle? Qu'aucun historien moderne n'ait égalé les grands modèles que nous a laissés dans ce genre l'antiquité, c'est une vérité dont il n'est pas difficile de convenir; mais il eût été plus intéressant sans doute de l'expliquer, que de se borner à nous l'apprendre. Que les ouvrages de M. de Voltaire ne soient pas très-propres à enseigner

l'Histoire à ceux qui ne l'ont jamais sue; que M. de Voltaire n'ait pas lu nos anciens capitulaires avec autant de patience que M. l'abbé de Mably, nous voulons bien le croire; mais en sera-t-il moins vrai que M. de Voltaire a porté en général, dans l'étude de l'Histoire, une critique très-sage et très-lumineuse; qu'il a eu peut-être plus qu'aucun autre l'art de rassembler avec intérêt les grands résultats qu'offre l'Histoire des révolutions de l'esprit et des mœurs des différens peuples; qu'enfin, s'il n'est pas l'historien le plus parfait, il n'en a pas moins écrit sur l'Histoire des ouvrages charmans, pleins d'instruction, de philosophie et d'humanité?

Beaucoup de gens ont remarqué avec surprise que la mauvaise humeur de M. l'Abbé ait attendu, pour éclater, que M. de Voltaire fût mort depuis quatre ans, bien sûrement mort; mais ce sont des gens qui *ne voient pas au bout de leur nez*. Lui auraient-ils conseillé, ces gens avisés et prudens, d'attaquer M. de Voltaire *lorsqu'il fallait le craindre*, lorsqu'une pareille témérité l'eût exposé à se voir couvert d'un ridicule éternel? Non; l'on sait que les personnes même dont M. l'Abbé admire le plus la franchise et la respectable indépendance ne se permettent guère d'insulter d'honnêtes gens que lorsqu'ils se croient à l'abri de la correction; et ce calcul est, comme vous voyez, d'une profonde politique.

EPIGRAMME *sur madame Duvivier, ci-devant madame Denis.*

L'hommasse et vieille Climène,
Plus informe qu'un paquet,
Prit époux tant soit peu laid,
Et passant la cinquantaine.
Un ouvrier en bonnet
Qui jamais ne l'avait vue,
A qui mainte somme est due,
Entre comme ils sont au lit,
Et sous cornette de nuit
Ne voyant ombre de femme,
Le sire, incertain, leur dit:
Qui de vous deux est Madame?

LETTRE *du roi de Suède à M. le prince de Nassau.*

De Stockholm, ce 11 Novembre 1782.

Vous nous rappelez en tout point, M. le Prince, les temps de l'ancienne chevalerie; vous joignez à leur valeur leur courtoisie et leur générosité; la dernière action périlleuse que vous avez été chercher si loin en est une preuve, ainsi que les soins que vous avez pris de tous ceux qui vous ont suivi. Recevez-en mes complimens, surtout de l'intérêt que vous avez marqué à mes compatriotes. Je suis bien aise qu'ils se soient, par leur bonne conduite, rendus dignes de leur chef, et qu'ils aient si bien soutenu la réputation du nom suédois.

J'ai fait donner, à votre recommandation, une pension aux sœurs du brave Myrin, et je vous prie de vouloir bien donner, en mon nom, à

M. d'Armenfeld, la croix de mon Ordre militaire qu'il a si bien méritée; c'est y mettre un nouveau prix, sans doute, que de la lui faire recevoir des mains de son brave général.

C'est avec les sentimens de la plus parfaite considération que je suis, M. le Prince, votre affectionné. — *Signé* Gustave.

L'*Embarras des Richesses*, comédie lyrique, en trois actes, représentée, pour la première fois, par l'Académie royale de Musique, le mardi 26 Novembre, a été jugée avec plus de sévérité qu'un ouvrage de ce genre ne semble en mériter. Les paroles sont de M. Lourdet de Santerre, auteur de *Colinette à la Cour*; la musique de Grétry. Le titre et le sujet du Poëme sont pris d'une ancienne Comédie du Théâtre italien, de Dalainval, qui, après avoir été fort riche lui-même, et après avoir fait l'*Embarras des richesses*, finit par aller mourir très-philosophiquement à l'hôpital.

La musique de l'*Embarras des richesses* est remplie de choses agréables; elle est peut-être même plus soignée que celle de *Colinette à la Cour*; mais on y a trouvé plus de réminiscences et moins de variété.

Voici un extrait du nouvel Opéra, qui peut suppléer à tout ce que nous avons oublié d'en dire.

Air de la Béquille du père Barnabas.

On donne à l'Opéra
L'*Embarras des richesses ;*
Mais il rapportera,
Je crois, fort peu d'espèces.
Cet Opéra comique
Ne réussira pas,
Quoique l'auteur lyrique
Ait fait son embarras.

Embarras d'intérêts,
Embarras de paroles,
Embarras de ballets,
Embarras dans les rôles ;
Enfin de toute sorte,
On ne voit qu'embarras ;
Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

La *Nouvelle Omphale*, comédie en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes, a été donnée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie italienne, le jeudi 22 Novembre. Les paroles sont de M. de Beaunoir, ci-devant connu sous le nom de l'abbé Robineau, attaché à la Bibliothèque du Roi : nous lui devons l'*Amour quêteur* et beaucoup d'autres chefs-d'œuvre qui ont fait et qui feront encore long-temps les délices du Théâtre de Nicolet et d'Audinot; la musique est du sieur Floquet.

C'est le Conte si connu de Senecé, intitulé *Camille*, ou *la Manière de filer le parfait amour*,

qui a fourni le sujet de la *Nouvelle Omphale*. Dans le Conte, la scène se passe au temps de Charlemagne ; dans la Comédie, sous le règne de Henri IV. Il n'y est question ni de l'Enchanteur, ni de la Figure de cire blanche dont la couleur doit se conserver pure si Camille est sage, et devenir noire si elle devient infidèle; mais, à l'exception de ces circonstances qu'il eût été difficile de faire réussir au Théâtre, tout se passe à-peu-près dans le Drame comme dans le Conte. Le dénouement est fort adouci. Le jeune fat, au lieu d'être dépouillé de tous ses biens et promené dans le camp de Charlemagne une quenouille au côté, revient de son erreur, continue d'être l'ami du mari, de M. de Montandre, et Camille consent même à le nommer son chevalier.

La marche du Poëme est froide et lente, le dénouement de nul effet; il est prévu, et n'en est pas plus heureusement amené. On a trouvé généralement le caractère de la musique trop uniforme; mais on y a remarqué différens morceaux qui sont au-dessus de tout ce que nous avons vu jusqu'ici de M. Floquet; la finale du second acte a eu le plus grand succès et nous a paru du meilleur genre.

C'est le lundi 16 Décembre qu'on a représenté, pour la première fois, au Théâtre français, le *Vieux Garçon*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Dubuisson, auteur de *Thamas Kouli*-

Kan. Quelque médiocre qu'en ait été le succès, l'ouvrage nous a paru assez estimable pour mériter au moins une critique réfléchie. Le Vieux Garçon est un nouveau célibataire, et c'est probablement le St.-Géran du *Célibataire* de Dorat qui a fait naître la première idée de celui-ci. On ne peut s'empêcher d'observer, à cette occasion, que les travers qui semblent les plus propres aux mœurs de ce siècle n'ont pas été jusqu'ici les plus heureux au Théâtre. Nous y avons vu paraître successivement deux Célibataires et deux Egoïstes; aucun n'a fait fortune. Serait-ce uniquement la faute des peintres de nos jours? ne serait-ce pas aussi celle de leurs modèles? Nos vices ne seraient-ils bons à rien, pas même à fournir de bons originaux à la Comédie? un tel paradoxe ne serait pas bien difficile à soutenir, mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper dans ce moment.

On ne peut refuser à l'auteur quelques intentions neuves et heureuses; l'idée d'avoir donné au Vieux Garçon un fils naturel est un trait de génie, et par l'intérêt qu'il pouvait répandre dans toute l'action du drame, et par la morale utile et frappante que cette circonstance amène naturellement. Quelque défauts qu'on puisse reprendre d'ailleurs dans cet ouvrage, les mœurs et l'honnêteté qu'il respire semblaient solliciter en sa faveur plus d'indulgence qu'il n'en a obtenu. Le style en est fort inégal; quelquefois trop élevé, plus souvent trop bourgeois; il fourmille

de fautes de ton et de goût; mais on y remarqué un assez grand nombre de vers doux, sensibles et d'une belle simplicité. Nous nous reprocherions d'avoir oublié ceux-ci.

Réparé! de ce mot combien l'effet est rare!
On sait quand on outrage, et non quand on répare.

Le rôle du Vieux Garçon a été joué indignement par le sieur Préville. Mademoiselle Contat, qui fait tous les jours de nouveaux progrès, a paru charmante dans celui de Sophie.

LA VIEILLE *de seize ans, romance, par M. Grouvelle.*

Sur l'Air : *A cet affront devions-nous nous attendre?*

Lise à quinze ans plut et fut peu cruelle ;
Mais Lise, hélas! fut quittée à seize ans.
La pauvre enfant alors, n'accusant qu'elle,
Crut d'être aimable avoir passé le temps.

Son miroir même, à ses yeux pleins de larmes,
Ne montrait plus ni beauté ni fraîcheur ;
Toute charmante elle pleurait ses charmes
Et cet air simple exprimait son erreur :

« J'avais quinze ans quand tu me trouvais belle,
» Un an détruit ma beauté, ton ardeur.
» Mon cœur, hélas! t'aime encore infidèle ;
« Mais à seize ans peut-on offrir son cœur?

» Tu me pressais; quel feu...! quelle tendresse...!
» Mais j'ai seize ans; adieu tous tes désirs!
» Du doux plaisir je sens encor l'ivresse;
« Mais j'ai seize ans; adieu tous tes plaisirs!

» Quoi ! vingt printemps que toi-même as vus naître
» A tous les yeux n'ont fait que t'embellir !
» Moi, j'ai seize ans, je n'ose plus paraître ;
» Un an d'amour a donc pu me vieillir !

» Hier Damon, qui me poursuit sans cesse,
» M'offrait un cœur tout prêt à s'enflammer ;
» Allez, lui dis-je, allez à la jeunesse :
» Moi, j'ai seize ans, on ne doit plus m'aimer.

» Mais non, cruel, reviens à ta bergère,
» Reviens, pardonne à mes seize printemps ;
» S'il faut quinze ans, perfide, pour te plaire,
» Viens, dans tes bras j'aurai toujours quinze ans. »

CHARADE-CALEMBOUR, *pour la fête d'un Nicolas, attribuée à M. de B**** (1).

Il a fallu, mes chers amis,
Toujours des coqs pour coquer nos poulettes,
Il a fallu toujours des nids
Pour y déposer leurs petits.
De tout temps les jeunes fillettes
Tendent des lacs où tous nos cœurs sont pris.
Et de ces nids, de ces coqs, de ces lacs
L'Amour a formé Nicolas.

EPIGRAMME *de M. le marquis de Ximènes, après avoir lu le dernier ouvrage de M. l'abbé de Mably sur la Manière d'écrire l'Histoire.*

Apprenez, Badauds, apprenez
Pourquoi ce niais de Voltaire
Ne vit pas au bout de son nez :
Il loua Condillac et ne lut point son frère.

(1) On croit que cette Charade est déjà imprimée. (*Note de l'Edit.*)

Madame la comtesse de Bussi avait prophétisé à la Reine, lors de sa première grossesse, un Dauphin; la prophétie ne se vérifia pas, et la Reine en fit faire des reproches au joli poëte, qui s'excusa ainsi :

Oui, pour fée étourdie à vos traits je me livre ;
Mais si ma prophétie a manqué son effet,
Il faut vous l'avouer, c'est qu'en ouvrant mon livre
J'avais pour le premier pris le second feuillet.

Toutes les Lettres galantes du chevalier d'Her... valent-elles le billet qu'on vient de nous confier? Il est d'un président de Cour souveraine, et sur la connaissance que nous avons de l'esprit et du style de l'homme, nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité. Notre président entretenait mademoiselle Désorages; mais comme il ne lui donnait que quinze louis par mois, il avait fallu consentir qu'elle en reçût trente d'un fermier-général qui partageait avec lui l'honneur de ses bonnes grâces. Toutes les fois que le financier arrivait, on faisait disparaître notre robin. Un soir, la surprise fut si imprévue qu'on n'eut que le temps de le cacher derrière le rideau d'une fenêtre ouverte; l'appartement était à l'entresol et donnait sur un jardin public. Notre président ne fut pas aussi tranquille dans sa retraite que la Demoiselle l'eût désiré; en passant devant le rideau, elle lui détacha un si grand coup de poing, qu'il en sauta par la fenêtre. Voici ce que cet amant malheureux lui écrivit le lendemain.

« Mademoiselle, le coup de poing que vous
» m'avez donné hier dans le dos ne me sort
» point de la tête; je crois que j'en resterai boiteux.
» Ainsi trouvez bon que je ne vous aime
» plus, et ne soyez point surprise si je cesse de
» vous voir. C'est dans ces sentimens que je serai
» toute ma vie votre tendre et fidèle amant le
» président de ***. »

Le zèle infatigable des Comédiens italiens vient d'enrichir encore leur répertoire de deux nouveautés, l'*Indigent* (1), drame de M. Mercier, et *Anaximandre*, petite comédie, en un acte et en vers, de M. Andrieux, donnée le vendredi 20 de ce mois. L'*Indigent* est imprimé depuis si long-temps que nous nous dispenserons d'en faire l'analyse; il suffira de remarquer que cette pièce, malgré tous ses défauts, le romanesque de sa conduite, l'emphase de son style et un grand nombre de détails de mauvais goût, n'est cependant pas sans effet au Théâtre; on y trouve des situations intéressantes, une morale sensible, des mots d'âme et de vérité. Le rôle du Notaire est très-neuf et très-beau; celui du jeune Dulys a été parfaitement bien rendu par le sieur Granger.

Anaximandre est un philosophe amoureux de sa pupille et honteux de l'être. Après lui avoir arraché son secret, on lui apprend que, pour se faire aimer, il faut devenir plus aimable,

(1) Représenté, pour la première fois, le 22 Novembre.

acquérir des talens, même ceux qui passent pour frivoles, et en conséquence on lui fait prendre une leçon de danse. Cette leçon ne suffit pas. On fait intervenir un oracle : les Dieux ont décidé qu'Anaximandre ne plairait à sa pupille qu'après avoir sacrifié aux Grâces. Il obéit, et soudain il se fait dans toute sa personne un si grand changement qu'Aspasie, c'est le nom de sa pupille, le méconnaît. Il profite de l'illusion pour éprouver son cœur; il voit qu'elle préfère Anaximandre à tous ses rivaux. Transporté de joie, il tombe à ses genoux, se fait connaître et obtient le prix de l'amour le plus tendre.

Le sujet de cette bagatelle n'a pas plus de vraisemblance que d'intérêt et de mouvement; mais elle n'en a pas moins réussi, grâce au jeu piquant des acteurs, et surtout du sieur Granger, qui donne au rôle du philosophe amant toutes les nuances dont il pouvait être susceptible. Le style de ce petit ouvrage a paru d'ailleurs plein de grâce, de fraîcheur et de facilité; c'est le premier essai dramatique de M. Andrieux.

L'*Espion dévalisé*, brochure attribuée peut-être fort injustement au chevalier de Rutlige, auteur de la *Quinzaine anglaise*; avec cette épigraphe : *Feliciter audax.*

Nous ne nous serions pas permis de parler de cet ouvrage de ténèbres, si le malheur du libraire de Neufchâtel, qui a eu l'imprudence de l'imprimer, et qui, à la requête des Puissances,

en a été grièvement puni, ne lui avait pas donné une sorte de célébrité. Cet éclat, consigné dans plusieurs papiers publics, a pu contribuer à le faire rechercher dans les pays étrangers, et il n'est peut-être pas inutile de prévenir l'impression qu'y peuvent faire des libelles de ce genre, où quelques vérités, mêlées plus ou moins adroitement aux plus grossiers mensonges, en aggravent encore l'atrocité. Qui pourrait lire sans indignation tout ce qui concerne la mort de madame la Dauphine? On y livre aux soupçons de la plus infâme calomnie un Ministre aussi connu par la franchise et la générosité de son caractère que par la souplesse et la légèreté de son esprit. En se servant avec art de quelques gaucheries du docteur Tronchin et de quelques imprudences de l'abbé Galiani, on s'est flatté de donner au plus horrible Roman un air de vraisemblance; mais il n'y a que des lecteurs imbécilles à qui de si noirs artifices puissent encore en imposer. Un chapitre moins révoltant et qui porte même un assez grand caractère de vérité, du moins quant au fond, c'est l'Histoire de la nomination de M. de Silhouette à la place de contrôleur-général. Entre plusieurs autres distractions de Louis XV, on y trouve celle-ci : Il demanda un jour à Gradenigo, ambassadeur de Venise : *A Venise, combien sont-ils au Conseil des Dix? — Sire, quarante,* répondit l'ambassadeur... — Le Roi ne fit pas plus d'attention à la réponse qu'à la demande. Ces

distractions, qui tenaient uniquement à la timidité de son caractere et à l'embarras que lui causait toute espèce de représentation, ne peuvent faire oublier les mots pleins de grâce et de finesse qui lui échappèrent.

Le chapitre sur l'émeute de 1775, à l'occasion de la cherté des grains, ne contient aucune anecdote intéressante et fourmille des plus insignes faussetés; pour en donner un exemple, nous ne citerons que ces lignes de la fin : « Pour » la petite pièce, Pezai, qui détestait M. Turgot, » détermina Thomas à donner son ouvrage sur » les blés, et Necker le fit répandre comme en » étant l'auteur... » L'ouvrage de la *Législation et du Commerce des grains* a paru quelques mois avant l'émeute. M. Thomas était l'ami particulier de tous les amis de M. Turgot. Il faut se connaître aussi peu en style que l'auteur de ces Mémoires pour confondre celui de M. Thomas et celui de M. Necker; il ne faut point du tout connaître ce dernier pour penser qu'il voulût jamais avouer une page ni de M. Thomas ni de quelque homme de lettres que ce puisse être.

La conversation prétendue de M. de Maurepas sur l'éducation du Roi n'a rien qui réponde à l'intérêt du titre; ce sont des lieux communs, des portraits sans caractère, et qui n'ont pas même la sorte d'esprit que donnent quelquefois l'audace et la malignité.

La Notice historique sur les intendans et maîtres des requêtes n'est qu'un catalogue d'in-

jures. Parmi les pièces fugitives que l'auteur s'est permis d'insérer dans ce Recueil, une des plus impertinentes est sans doute l'épigramme suivante contre le maréchal de Duras, à qui les amis de Linguet s'obstinent toujours d'attribuer la plus fâcheuse de ses disgrâces :

Monsieur le Maréchal, pourquoi tant de réserve ?
Quand Linguet le prend sur ce ton,
Que ne le faites-vous mourir sous le bâton,
Afin qu'une fois il vous serve.

Moins long, moins diffus, on eût trouvé le conte de la Mystification de l'*écran du Roi* assez plaisant. L'aventure très-indécente et très-comique du juif Peixotto a passé constamment pour être vraie; mais quel intérêt peut-on trouver à conserver le souvenir de pareilles ordures?

Encore une fois, si l'ouvrage avait fait moins de bruit, on se reprocherait même de l'avoir cité.

Histoire de la Vie privée des Français depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours, par M. Le Grand d'Aussy, auteur des Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècle, traduits ou extraits d'après divers Manuscrits du temps, etc. Trois vol. in-8°, avec cette épigraphe :

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

L'ouvrage, dont ces trois gros volumes ne sont que le commencement, sera divisé en quatre parties. La première traite de la nourriture;

c'est celle que nous avons l'honneur de vous annoncer. La seconde traitera du logement, la troisième des habillemens, la quatrième des divertissemens ou jeux. L'auteur a senti lui-même qu'à l'aspect de ce qu'a fourni le seul article de la nourriture, on pourrait être effrayé d'avance de la multitude de volumes que pourraient produire les parties suivantes; mais il a l'attention de nous rassurer en nous prévenant que cette première partie est seule aussi abondante que les trois autres ensemble; quelque consolante que soit cette attention de M. Le Grand pour ses lecteurs, elle ne saurait faire oublier tous les détails fastidieux dont cette première partie est surchargée. On a bien tâché de la semer d'anecdotes, de rapprochemens curieux, de digressions intéressantes; mais il n'en faut pas moins une patience peu commune pour suivre une lecture dont le fonds est par lui-même si froid et si minutieux. Des sujets de ce genre ne sauraient être approfondis avec intérêt; et quelque peine qu'on ait prise pour y réussir, le public vous en sait toujours peu de gré; ce sont des objets dont il ne faut donner que la fleur, au risque de laisser ignorer à jamais la fatigue, les soins qu'il en a coûtés pour découvrir cette fleur et pour en ôter toutes les épines. C'est au goût seul à faire de bonnes compilations; et quel est l'homme de goût qui ait le courage d'entreprendre les recherches ennuyeuses que cette espèce de travail exige?

M. Le Grand se loue fort, dans sa préface, des secours que lui a procurés M. le marquis de Paulmy; mais il ne dissimule pas que depuis un certain temps il a eu beaucoup à s'en plaindre, et laisse même entendre assez clairement que ce protecteur littéraire n'a pas dédaigné de s'approprier une grande partie de son travail dans ses *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque.* Il n'est pas fort aisé de juger une pareille querelle, et il importe sans doute assez peu à la postérité de savoir au juste comment la décider.

Mémoire sur le passage du Nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces; par le duc de Croy. Brochure in-4°. On ne vit peut-être jamais autant de ducs et de pairs occupés d'arts et de connaissances utiles que nous pourrions en compter dans ce moment, et le bon abbé de Saint-Pierre aurait fort mauvaise grâce à dire aujourd'hui qu'il était encore à chercher quel usage on pourrait tirer en France des ducs et des marrons d'Inde. Le Mémoire de M. le duc de Croy renferme beaucoup de réflexions importantes et curieuses sur les différentes espèces de glaces et sur leur formation, sur la cause du plus grand froid et de la plus grande quantité de glace vers le pôle sud que vers le pôle nord. L'Académie des Sciences semble avoir adopté son opinion sur ce passage, cherché avec tant d'opiniâtreté par les plus fameux navigateurs; cette opinion se réduit à ceci : Si ce passage par le Nord existe,

il n'est pas assez libre pour être praticable, et ne sera jamais d'aucune utilité ni pour le commerce ni pour la navigation. C'est un résultat dont il faut lire les preuves dans le Mémoire même; elles y sont développées d'une manière si concise, qu'il serait à-peu-près impossible d'en faire l'extrait sans copier tout l'ouvrage.

Recueil de Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire des Règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Un volume in-12, avec plusieurs portraits assez soigneusement gravés, par Le Bert, sur les dessins de Dugoure. L'éditeur de ce Recueil est M. de La Borde, ancien valet-de-chambre du Roi, auteur de plusieurs opéras et de l'*Essai sur l'Histoire de la Musique*. On y voit toutes les pièces du procès de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, décapité en 1626. Ces pièces, copiées d'après les titres originaux conservés dans la bibliothèque de M. le maréchal de Richelieu, peuvent servir à éclaircir quelques points d'Histoire assez intéressans. On y trouve, par exemple, la preuve évidente que le maréchal d'Ornano mourut de maladie dans sa prison de Vincennes, et non pas de poison, ainsi que presque tous les historiens le laissent soupçonner.

La Lettre de Marion de Lorme, qui termine ce Recueil, est une espèce de Roman historique, dont l'objet principal est de rendre vraisemblable l'anecdote rapportée dans l'*Essai sur l'His-*

toire de la Musique, qui fait vivre cette femme célèbre, née, comme l'on sait, le 5 Mars 1606, jusqu'au 5 Janvier 1741. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette dernière époque mourut une femme extrêmement âgée qui portait le même nom de famille que Marion de Lorme, et qui se souvenait, disait-elle, d'avoir vu le cardinal de Richelieu et la cour de Louis XIII : sans secours, sans parens, elle ne subsistait plus que des aumônes de la paroisse. Ces faits sont attestés d'une manière assez authentique par son extrait mortuaire levé à Saint-Paul, et par le témoignage de plusieurs personnes qui l'ont vue dans les dernières années de sa vie.

JANVIER 1783.

La pièce de vers suivante, dont il court des copies manuscrites, est certainement d'un auteur exercé; mais elle excite la curiosité autant par la licence des idées que par le talent qui s'y fait remarquer.

Les Paradis.

L'autre monde, Zelmis, est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée;
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers Paradis qu'imagina l'erreur :
Il en est bien peu d'agréables;
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.

Vous mourez, nous dit Pythagore;
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais est par vous habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grâce
Qui créa l'Elysée et les eaux du Léthé.
Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

Le Dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, à d'Estaing j'applaudis;
Mais je pense qu'en Paradis
On ne doit plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le nègre infortuné
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné.
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Non, Zelmis, après mon trépas,
Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître :
Mon Paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Ecosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien.
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.
Ce passe-temps est assez doux;
Mais de ces sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre;
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux;
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son Paradis on entrait avec eux.

Des houris c'est l'heureux empire;
Là, les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce Paradis des amours,
Si vous vouliez, Zelmis, on l'aurait en ce monde.

La Création, *poëme en sept chants, calomnieusement attribué au c... de B......*

De la Création je chante les merveilles,
Sujet neuf; écoutez, ouvrez bien les oreilles.

PREMIER CHANT.

Rien n'était; les brouillards se coupaient au couteau.
L'Esprit d'un pied léger était porté sur l'eau.
Il dit : Je n'y vois goutte...., et créa la lumière.
Aussitôt nuit, journée, et ce fut la première.

SECOND CHANT.

Il place au ciel les eaux qui tombèrent soudain
Et dès le second jour la pluie alla son train.

TROISIÈME CHANT.

Une mer se rassemble en dépit des lagunes,
La terre produisit; ce jour fut pour les prunes.

QUATRIÈME CHANT.

Mais il convient encor régler chaque saison,
Et d'un mot le soleil vint dorer l'horizon.

Bientôt las d'allumer sa lampe sur la brune,
Le quatrième jour il fit naître la lune.

CINQUIÈME CHANT.

Bien, très-bien, dit l'Esprit, ce que j'ai fait est bon;
Mais il nous manque encor volatile et poisson.
Peuplez-vous, terre et mer; que maître corbeau perche!
Et le cinquième jour l'Eternel fit la perche.

SIXIÈME CHANT.

Eh quoi! les animaux n'auraient-ils pas de loi?
Non, non, pour les manger créons un petit roi.
Faisons semblable à nous ce jeune gentilhomme.
Il fit ce souverain; c'est vous, c'est moi, c'est l'homme.
Quoi, l'homme seul? Oh non; de sa côte il lui fit
De quoi le divertir et le jour et la nuit.
Allez vous faire, allez, lui dit-il, sans remise.
Et depuis ses enfans y vont sans qu'on leur dise.

SEPTIÈME CHANT.

C'est ainsi qu'en six jours l'univers fut bâclé,
S'enfila de soi-même et se trouva réglé;
Et l'Esprit en repos, toujours, toujours le même,
Comme dit Beaumarchais, ne fit rien le septième.

TRÈS-HUMBLES *Remontrances du Fidèle Berger, confiseur, rue des Lombards, à M. le V. de S., qui avait envoyé à toutes les Dames de sa société des pastilles avec des devises de sa composition; par M. le comte de Thiard.*

O vous dont la muse légère,
L'enjouement, la grâce et le ton
Cueillent les roses de Cythère
Et les lauriers de l'Hélicon;
Vous, qui des amans infidèles
Présentez à toutes les belles

Et les charmes et le danger,
Avez-vous besoin de voler,
Ségur, pour vous faire aimer d'elles,
Les fonds du Fidèle Berger?

Que deviendront mes friandises,
Mes petits cœurs et mes bonbons?
Qui brisera mes macarons
Pour y chercher quelques devises?
Assuré, pour le nouvel an,
De Messieurs de l'Académie,
J'avais épuisé leur génie,
Et j'en étais assez content.
Mais près de vous quel auteur brille?
Vous possédez assurément
Plus d'esprit et plus de talent
Qu'il n'en tient dans une pastille.
Entre nous autres confiseurs,
Nous savons ce que sur les âmes
Peuvent produire les douceurs;
Si donc une des nobles Dames,
Que vous peignez si joliment,
S'échauffant à vos douces flammes,
Vous accorde un heureux moment,
Songez au dédommagement
Que vous devez à ma boutique,
Et donnez-moi votre pratique
Pour le baptême et pour l'enfant.

Il n'y a point eu d'étrennes, cette année, dont on ait plus parlé que de celles que M. le duc de Penthièvre a envoyées à mademoiselle d'Orléans sa petite-fille. En voici l'histoire : Après avoir daigné parcourir elle-même tous nos grands magasins de joujoux, Son Altesse s'était décidée enfin pour un beau petit palais qui à tous égards sem-

blait mériter la préférence. L'idée en était neuve, la structure aussi élégante qu'ingénieuse : grâce au jeu d'un ressort facile à mouvoir, toutes les fenêtres du palais s'ouvraient l'une après l'autre, et l'on y voyait paraître je ne sais combien de poupées les plus aimables du monde. Ce joujou, porté à la petite Princesse au couvent de Belle-Châsse, devint bientôt l'objet de l'admiration de toutes les religieuses rassemblées pour le voir; une des plus jeunes professes surtout ne se lassait point de le contempler; à force d'en examiner tous les détails, d'en essayer tous les ressorts, elle aperçoit enfin un petit bouton secret auquel on ne s'était point encore avisé de toucher; son doigt le presse avec vivacité : Jésus-Marie! quelle étrange surprise! toutes les poupées qui s'étaient montrées jusqu'alors disparaissent, et sont remplacées aussitôt par les figures les plus piquantes de l'Arétin. Le scandale fut grand sans doute pour toute la communauté; mais on assure que la piété même de madame la Gouvernante-Gouverneur ne put s'empêcher de sourire en voyant de quelles mains le diable avait osé se servir pour jouer un pareil tour. Le marchand de joujoux a été censuré comme il méritait de l'être; mais il a protesté de son innocence, et quelque impertinente qu'ait été l'aventure, il a été bien prouvé que le hasard en avait fait lui seul tous les frais.

Isabelle et Fernand, comédie en trois actes, à vers mêlés d'ariettes, paroles de M. Fort, secrétaire de M. le duc de Fronsac, musique de M. Champein, a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le jeudi 9. Le fonds de cette petite comédie est tiré d'une pièce de Calderon, intitulée l'*Alcade de Zelméa*. On ne saurait blâmer M. Fort d'en avoir adouci l'atrocité. Qu'Isabelle ne soit point violée comme dans la pièce espagnole, que son ravisseur ne soit point étranglé par l'Alcade, le père même de la jeune personne, à la bonne heure, l'Opéra-comique se passe fort bien de ces grands événemens; mais ce que le poëte français a jugé à propos d'y substituer ne produit aucune situation attachante : au premier acte, on ne s'intéresse que faiblement aux amours d'Isabelle et de Fernand; on les oublie au second; on n'en est guère plus occupé au troisième. Le projet de l'officier, qui, ne pouvant voir Isabelle ni s'en faire aimer, se décide par les conseils de son valet à l'enlever, est si froid qu'il n'inquiète personne, et l'on sait à peine l'exécution de ce triste projet qu'on est aussitôt rassuré sur les suites. Le peu de mouvement qu'il y a dans la pièce vient des rôles accessoires, et principalement de celui du fils de l'Alcade, jeune homme qui porte pour la première fois l'habit de soldat, et qui veut absolument se battre contre le ravisseur de sa sœur. Ce rôle, qui ressemble beaucoup à ce-

lui de Lindor dans *Heureusement*, a été fort bien rendu par mademoiselle Dufayel. Il y a quelques couplets agréables dans le rôle de la suivante, chantés par madame Dugazon; ils ont été fort applaudis et méritaient de l'être. La musique de cet opéra est, comme toutes les compositions de M. Champein, surchargée d'accompagnemens, pauvre d'idées, riche de notes, et par conséquent d'une brillante monotonie.

L'*Electre* de M. de Rochefort, le traducteur d'Homère, est une imitation ou plutôt une traduction de l'*Electre* de Sophocle ; cette Traduction, comme celle qu'il a faite d'Homère, est gauche et sèche. Les Comédiens avaient refusé la pièce; ils ont reçu l'ordre de la jouer sur le théâtre de la Cour; elle y a été représentée, ces jours derniers, avec des chœurs de la composition de M. Gossec: la Tragédie et les chœurs ont tellement ennuyé, que les Comédiens ont obtenu sans peine de leurs supérieurs la permission de ne point la donner à Paris. On nous pardonnera de ne pas nous étendre davantage sur une production dont le succès a été si bien décidé.

Un étranger avait demandé pourquoi de madame Graig et de ses deux sœurs on n'en voyait jamais que deux à-la-fois dans les bals et les as-

semblées de Philadelphie; M. le chevalier de Chastellux lui fit la réponse suivante :

LES *Trois Grâces du nouveau Monde*, *conte.*

On sait assez quand et comment
Le Dieu qui lance le tonnerre
Un jour qu'il n'avait rien à faire,
Pour tromper son désœuvrement,
S'avisa de créer la terre.
Trois sœurs en furent l'ornement;
Ces aimables sœurs sont les Grâces:
C'est près d'elles, c'est sur leurs traces
Qu'on voit les jeux et les plaisirs,
Et les amours et les désirs,
Et la vive et tendre saillie,
Et le timide sentiment,
Et le caprice et l'enjouement:
Enfin, sur la terre embellie,
De tout ce qui plaît dans la vie
Elles offrent l'assortiment.
Sur la terre! non, c'est trop dire:
Il faut savoir que leur empire
A l'ancien Monde était borné,
De vastes mers environné,
Séparé de notre hémisphère,
A l'affreux oubli condamné,
Enfant négligé de sa mère,
Aux yeux du Dieu qui nous éclaire
Ce monde-ci n'était pas né.
Son heure vint : heure propice,
Heure favorable aux humains,
Qui, préparant d'heureux destins,
Du Ciel attesta la justice.
Bientôt il fut déterminé
Par les Dieux et par les Déesses

Qu'ils prodigueraient leurs largesses
A ce continent fortuné,
Qu'il parut beau dans sa jeunesse !
Gloire, force, grandeur, richesse,
Que manquait-il à son bonheur ?
Les Grâces. . . . c'est bien quelque chose.
Mais quoi ! sans légitime cause,
Pouvait-on avec quelque honneur
Dépouiller l'ancien possesseur ?
Le vieux Monde est opiniâtre :
Aurait-il cédé sans humeur
Ces Déités qu'il idolâtre ?
Le partage même en ce cas
Eût été chose difficile ;
A la Cour, aux champs, à la ville
Il faut qu'elles portent leurs pas.
Arbitres de nos destinées,
Otant ou donnant les appas,
Elles sont tant importunées,
Qu'à parcourir tous les Etats
Leur pied léger ne suffit pas.
Vous que l'Amérique intéresse,
Dans le souci qui vous oppresse,
Comptez sur la bonté des Dieux :
C'est à celui de la tendresse
Qu'elle devra des jours heureux.

CHANSON *sur le Printemps, par M. de Cérutti.*

Le printemps, ma Glycère,
Vient ranimer ces lieux pour nous,
Profitons, ma bergère,
D'un moment si doux.
A sa première aurore
Le ciel semble être encore;
Sur le monde enchanté

Descend la beauté
Et la volupté.
L'Amour les suit,
Son flambeau luit,
Et tout se reproduit.
L'habitant du hameau
Reprend son chalumeau;
Le faune dans les bois
Fait retentir sa voix.
D'un antre profond
L'écho répond
Et l'interrompt.

Les torrens des montagnes
Cessent d'inonder nos travaux;
Le fleuve des campagnes
Roule en paix ses flots.
Le cristal des fontaines
Se divise en nos plaines.
Il partage aux vallons
Ses fertiles dons,
Ses germes féconds.
Vers nos séjours
Par cent détours
L'art dirige leur cours.
Nos jeunes arbrisseaux
S'abreuvent de leurs eaux.
Le roi de la forêt,
Le vieux chêne renaît,
Sa sève revit.
Son front verdit
Et rajeunit.

Parés de leur feuillage,
Ornés de fleurs, de fruits naissans,
Nos vergers sont l'image

De nos jeunes ans.
Aux yeux de l'espérance
Ils montrent l'abondance.
Entourés de soutiens,
Exempts de liens,
Ils versent leurs biens.
Leur liberté
Fait leur beauté
Et leur fécondité.
Dans nos bois à l'écart
Le sauvageon, sans art,
Pour le pauvre des champs
Prépare ses présens.

A bon Chat bon Rat, fable allégorique (1).

Un chat brillant, pour augmenter son lustre,
Tout près d'un rat qui n'était pas trop rustre

(1) Pour deviner ce mauvais calembour, il faut savoir que M. ......, capitaine en survivance des gardes de Monsieur, piqué de ne plus trouver de place au balcon le jour de l'ouverture de la nouvelle salle, s'avisa fort mal-à-propos de disputer la sienne à un honnête Procureur. Celui-ci, maître Pernot, ne voulut jamais désemparer. — Vous prenez ma place. — Je garde la mienne. — Et qui êtes-vous ? — Je suis monsieur Six francs...... (c'est le prix de ces places). — Et puis des mots plus vifs, des injures, des coups de coude. Le comte de ...... poussa l'indiscrétion au point de traiter le pauvre Robin de voleur, et prit enfin sur lui d'ordonner au sergent de service de s'assurer de sa personne et de le conduire au corps-de-garde. Maître Pernot s'y rendit avec beaucoup de dignité, et n'en sortit que pour aller déposer sa plainte chez un commissaire. Le redoutable Corps dont il a l'honneur d'être membre n'a jamais voulu consentir qu'il s'en désistât. L'affaire vient d'être jugée au Parlement. M. de ...... a été condamné à tous les dépens, à faire réparation au Procureur, à lui payer deux mille écus de dommages et intérêts, applicables

Se rengorgeait, se léchait, miaulait,
Faisait gros dos, dressait et queue et griffes
Non de ces rats rongeant fromage et lait,
Et qu'à bon droit on appelle escogriffes,
Mais de ces rats qui sont fort peu rongeurs,
Tels que l'on voit d'honnêtes procureurs.
Le rat, craignant la pate meurtrière
De ce gros chat fanfaron de gouttière,
Pour se sauver se tapit dans un coin.
Pour l'en tirer on redouble de soin,
On l'en arrache, on le traîne en ratière,
On l'y retient, malgré les plus grands cris,
On le maltraite, et voilà la matière
D'un grand procès jugé par tout Paris.
Le rat sera maintenu dans sa place,
. . . .
Et le matou, par un vilain verni,
De chat brillant devient un chat terni.

---

de son consentement aux pauvres prisonniers de la Conciergerie; de plus, il est enjoint très-expressément audit Comte de ne plus prétexter des ordres du Roi pour troubler le spectacle, etc. Cette aventure a fait beaucoup de bruit, il s'y est mêlé de grands intérêts : toute la robe a cru être insultée dans l'outrage fait à un homme de sa livrée; le Parlement, qui prétend à la grande police, n'a pas été fâché d'avoir à juger une affaire de ce genre. Cependant on a voulu éviter la question qui pouvait s'élever, dans cette circonstance, sur les droits respectifs de la Cour et du maréchal de Biron, chargé, en qualité de commandant du régiment des Gardes, de veiller à la sûreté des spectacles; on a senti aussi quels ménagemens l'on devait à un homme attaché aussi particulièrement au frère du Roi. Toutes ces considérations ont déterminé les formes de l'arrêt dont on vient de rendre compte. M. de . . . . . ., pour faire oublier son aventure, est allé chercher des lauriers au camp de Saint-Roch. Il ne pouvait mieux faire, a-t-on dit; car on ne peut douter de son talent pour emporter les places de haute lutte.

VERS *de M. le comte de Tressan aux Vieillards mes contemporains.*

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas...
Eloignez ces cyprès, apportez-moi des roses,
Disait le vieillard Philètas.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Et même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse n'est qu'un repos...
Mais... il faut l'animer... les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses rians propos
Emousseront pour moi le ciseau d'Atropos,
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos
On y couronnera ma tête.
Vieillards! fuyez les soucis, les pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour et le dieu de Délos;
Sachez que sur le Temps et sa faux qui s'apprête
Un jour heureux de plus est un jour de conquête
Et le prix des plus longs travaux.

Tout le monde sait que la maison de Rohan a prétendu depuis long-temps au titre de maison souveraine. On parlait devant madame la duchesse de Grammont de la banqueroute effroyable de M. le prince de Guemené, banqueroute qui paraît surpasser en effet et l'audace et les ressources des plus riches et des plus illustres particuliers de l'Europe. *Il faut espérer*, dit madame de Grammont, *que c'est là du moins*

la dernière prétention de la maison de Rohan à la souveraineté.

Madame la princesse de Guemené, en quittant la Cour et en recevant les adieux de sa belle-fille, madame la duchesse de Montbazon, lui dit : *Je me flatte que, malgré cet événement, vous n'en serez pas moins heureuse du nom que vous portez. — Non, Madame, si M. de Montbazon est un honnête homme.* — C'est elle qui, ayant appris que les diamans et les bijoux qui lui avaient été donnés le jour de son mariage n'étaient pas encore payés, les a rendus tous au marchand qui les avait fournis, en lui promettant de le dédommager de la perte que ces effets pouvaient avoir éprouvée...... Et c'est une jeune femme de dix-huit ans qui s'est imposé elle-même ce généreux sacrifice !

Le *Chardonneret et l'Aigle, fable attribuée à M. le duc de Nivernois.*

Il vous souvient de cette bonne Dame
Qui perdit son chardonneret;
Pas si bonne pourtant puisqu'elle l'enchaînait,
Et qu'un ardent courroux s'empara de son âme;
Car je n'ai raconté que la moitié du fait :
Voici la suite. On vint lui dire
Ce qu'avait répondu l'oiseau :
Que d'un joug si pénible échappé bien et beau,
Il ne voulait jamais rentrer sous son empire.
Alors la Dame hors de sens,
De bâtons fait armer ses gens,

Et des chardonnerets jure la perte entière.
Elle-même prend une pierre,
Et court les assaillir dans l'épaisseur d'un bois,
Où l'oiseau, trop long-temps privé de tous les droits
De l'amour et de la nature,
Etait fêté des siens qu'avait mis aux abois
Une captivité si dure.
La Dame avec ses gens y retourna vingt fois;
Vingt fois le peuple ailé se moqua d'eux et d'elle;
Quelques nids cependant, atteints par la cruelle,
Périrent avec les petits.
Ce dernier trait, hélas! passe toute croyance;
Mais je l'ai lu dans maints écrits.
Femme dénaturée! attaquer jusqu'aux nids,
D'un innocent amour douce et frêle espérance!
Ah! le Ciel te regarde, il saura t'en punir.
Le Ciel eut en effet horreur de cette guerre,
Où des milliers d'oiseaux avaient tant à souffrir.
L'Aigle, à qui Jupiter a remis son tonnerre,
Descend vite les secourir.
L'Aigle sauve à jamais et nids et père et mère,
Enfin tout le pays, domiciles et gens
Que désolait une mégère.
Et l'on ose douter qu'ils soient reconnaissans!
On connait mal leur caractère.

Guimard, ou l'Art de la Danse pantomime, Poëme, par M. Duplain. C'est un véritable amfigouri, un amas de termes techniques, de métaphores déplacées, d'idées et d'images également vagues, le tout divisé en cinq cadres ou en cinq tableaux. Voici peut-être les vers les moins ridicules du Poëme, et qui pourront cependant en donner quelque idée.

Amour, si de ces jeux interprètes des tiens
J'ai dignement chanté les impérieux riens,
Ma muse ne demande à ton aile légère
Que de graver ces vers au temple du Mystère.
Pour qui chante ses pas, les ris, la volupté
Un souris de Guimard vaut l'immortalité.

Almanach des Muses, ou *Choix de Poésies fugitives, de* 1782. MM. Imbert, de Parny, Berquin, sont à-peu-près les seuls noms déjà connus qu'on retrouve dans ce Recueil; on y voit en revanche une liste fort nombreuse de noms tout nouveaux; cette foule de poëtes empressée d'éclore chaque année, au lieu de nous donner de grandes espérances, pourrait bien prouver seulement et combien la poésie est aujourd'hui un métier facile, et combien sont rares les génies capables encore de se distinguer dans un métier devenu si commun.

ÉPIGRAMME, *par M. le marquis de ...., sur Robé, auteur d'un Poëme sur la* Religion chrétienne, *et d'un autre sur la* V.....

L'Homme-Dieu but jusqu'à la lie
Le calice de la douleur;
C'est sa dernière ignominie
D'avoir Robé pour défenseur.

CONTE.

Un petit Duc, un petit avorton,
Bouffi d'orgueil et du plus mauvais ton,
Fait au mépris et se riant du blâme,
Se préparait non pas à rendre l'âme

(On ne rend pas ce qu'on n'a jamais eu).
Sans plus de phrase, il se croyait perdu.
Privé de force, épuisé de débauche,
Ce mannequin, cette fragile ébauche,
Allait partir bien cousu dans un sac;
(Ce mot est mis pour rimer à Fronsac.)
Lors deux rivaux du grand dieu d'Épidaure,
Dont le talent mérite qu'on l'honore,
Viennent soudain, quoiqu'appelés bien tard,
En le sauvant prouver l'abus de l'art.
Les deux amis, heureux de leur victoire,
Modestement s'en renvoyaient la gloire.
Dans ce moment, du fond de ses rideaux
Le Duc, encore étendu sur le dos,
Glapit ces mots, injure sotte et vaine :
« Bravo ! Docteurs, voilà du La Fontaine.
» Les deux baudets, qui, se faisant valoir,
» Ont tour-à-tour reçu de l'encensoir...
» Bien, dit Barthès, je goûte cette fable;
» Mais j'aime encor l'histoire véritable
» De ce dauphin qui, voyant un vaisseau
» Non loin du port disparaître dans l'eau,
» Vint sur son dos, à l'instant du naufrage,
» Sauver lui seul presque tout l'équipage.
» A terre il porta ce qu'il put;
» Même un singe en cette occurrence,
» Profitant de la ressemblance,
» Lui pensa devoir son salut.
» Mais le dauphin tournant la tête,
» Et le magot considéré,
» Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
» Du fond des eaux rien qu'une bête.
» Il l'y replonge et va trouver
» Quelque homme afin de le sauver. »
Les deux Docteurs, après cette aventure,
Livrent le Duc aux soins de la nature,
Qui le sauva par l'unique raison

Qu'elle fait naître en la même saison
L'aigle et l'aspic, les fleurs et le poison (1).

Après les pertes irréparables que notre Littérature a faites depuis quelques années, il n'en est presqu'aucune qui puisse nous paraître indifférente; nous croyons cependant devoir nous borner à ne donner ici qu'une notice très-abrégée des hommes de lettres qui nous ont encore été enlevés dans le cours de l'année dernière.

Jean-Baptiste Bourguignon-d'Anville, premier géographe du Roi, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société des Antiquaires de Londres, adjoint géographe de l'Académie des Sciences, né à Paris le 11 Juillet 1697, mort le 28 Janvier 1782.

Il posséda bien plus l'érudition de la géographie qu'il n'en possédait la science; il savait peu de géométrie, encore moins d'astronomie; c'est principalement à la lecture des Auteurs grecs et romains qu'il dut la plus grande partie de ses découvertes. Les différentes cartes qu'il nous a données de l'Italie et de la Grèce sont autant de chefs-d'œuvre d'exactitude et de précision. Il avait rassemblé une immense collec-

(1) Quelque impertinent que soit ce Conte, s'il l'eût été moins, il aurait bien mieux rempli l'intention de l'auteur. Voici l'anecdote véritable qui en a fourni le sujet. M. le duc de Fronsac, entendant ses deux médecins, MM. Lorri et Barthès, se renvoyer modestement l'un à l'autre la gloire de sa guérison, leur cria du fond de ses rideaux: *Asinus asinum fricat.* A cette plate grossièreté M. Barthès répondit simplement, mais avec la vivacité de son pays : *Laissez-nous faire, M. le Duc, nous vous frotterons à votre tour.*

tion de cartes; le Roi en fit l'acquisition, il y a quelques années, en lui en laissant la jouissance le reste de sa vie. Le soin de mettre cette collection en ordre a été le dernier de ses travaux. Quoique son caractère fût modeste et doux, il supportait avec peine la plus légère contradiction sur l'objet dont il s'était occupé uniquement depuis sa plus tendre jeunesse; mais on sent qu'un amour-propre ainsi concentré ne devait pas trouver souvent l'occasion ni de blesser les autres, ni d'en être blessé lui-même.

*

Joseph-Honoré Remi, avocat au Parlement, né le 2 Octobre 1738, mort le 12 Juillet 1782.

Les premières productions de l'abbé Remi, son *Cosmopolisme*, ses *Jours pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, son *Code des Français*, sont entièrement oubliées; son *Éloge de Fénélon* n'obtint qu'un accessit en 1773; celui de *Colbert* une *mention honorable*; l'*Eloge du Chancelier de l'Hôpital*, couronné par l'Académie française en 1777, ne méritait guère mieux le prix; mais la censure qu'en fit la Faculté de Théologie lui donna quelque célébrité. C'était un homme instruit et laborieux. Il a travaillé long-temps au *Mercure de France*, au *Répertoire universel de Jurisprudence de M. Guyot*, et il avait été chargé, en dernier lieu, de la rédaction du Dictionnaire de Jurisprudence de la nouvelle Encyclopédie méthodique.

*

Gabriel-François Coyer, né à Baume-les-Dames en Franche-Comté, le 18 Novembre 1707, mort le 18 Juillet 1782.

L'abbé Coyer avait fait ses études chez les Jésuites ; il quitta cette Compagnie en 1736, après y avoir passé huit ans. Ses *Bagatelles morales*, ses *Dissertations sur le vieux mot Patrie*, la *Noblesse commerçante*, le *Roman* de *Chinki*, lui donnèrent quelques momens de vogue. *Sa Vie de Jean Sobieski* n'eut pas les mêmes succès. Ses *Voyages d'Italie*, *d'Angleterre et de Hollande* ne sont que de fastidieuses compilations ; c'est la critique de nos mœurs et surtout de la frivolité qui a fourni le fonds de ses meilleurs écrits, et ce censeur amer de la frivolité nationale n'a fait cependant lui-même que des Livres très-frivoles. Les premiers parurent du moins écrits avec une sorte de légèreté ; mais cette légèreté n'était point du tout le caractère naturel de son esprit ; sa conversation fut toujours pesante et pénible, et ses derniers ouvrages ressemblent beaucoup trop à sa conversation.

*

Jacques de Vaucanson, de l'Académie royale des Sciences, mort à Paris le 22 Novembre 1782.

Ses *Automates* et nommément son célèbre *Flûteur* lui assurent la réputation d'un des plus ingénieux mécaniciens de notre siècle ; et ces prodiges ne furent en quelque sorte que les jeux de son enfance. Il a fait une application plus utile et de

ses connaissances et de son génie dans la construction des moulins établis par lui à Aubenas et ailleurs, pour simplifier la dépense de la main-d'œuvre et perfectionner la préparation des organsins. On sait qu'il avait encore inventé un métier avec lequel un enfant pouvait exécuter nos plus belles étoffes de Lyon, et que les ouvriers de cette ville se révoltèrent lorsqu'ils en virent l'expérience, trop économique pour leurs intérêts. Nous tirons cette anecdote d'une lettre de madame de Meynières aux *auteurs du Journal de Paris.*

*

Boutet de Monvel, reçu parmi les Comédiens du Roi en 1770, mort à Stokholm (1), âgé d'environ trente-huit ans, vers la fin de l'année dernière.

Il eut des succès et comme acteur et comme auteur; son talent, ainsi que ses ouvrages, manquait absolument de force et d'énergie; mais il y suppléait avec un art plein de chaleur et de finesse. Il avait fort bien étudié le Théâtre, et sentait vivement tout ce qui pouvait faire de l'effet. Ses *Trois Fermiers* sont remplis de tableaux charmans. Il y a d'heureux détails dans l'*Amant Bourru.* Quelque horrible que soit le sujet de sa *Clémentine*, ce drame n'en est pas moins d'une conception assez théâtrale. Le Roman de *Frédegonde* est de toutes ses productions la plus insipide et la plus triste. Son âme ne semblait pas

(1) Ce faux bruit de la mort de Monvel s'était répandu alors, et dura quelque temps.

faite pour les vices qu'on lui reproche, et cette âme méritait d'habiter un corps plus raisonnable.

Sur le Bonheur des Sots, brochure in-16, de l'imprimerie de Didot.

Il y a près de dix ans que cet écrit a été inséré dans nos Feuilles; c'est, comme l'on sait, un des premiers essais d'une plume qui depuis mérita l'admiration de l'Europe, et peut-être un prix plus doux encore, l'éternelle reconnaissance d'une Nation frivole et légère, mais aimable et sensible. Après avoir lu cet ingénieux badinage, on pourra dire sans doute :

Qui sic jocatur, tractantem ut seria vincat,
Seria quum faciet, dic, rogo, quantus erit?

Ce petit ouvrage a été entièrement défiguré dans les éditions qui en ont paru en Allemagne; celle-ci est la seule qui ait été faite sur une copie parfaitement conforme à l'original; mais on ne s'est permis d'en tirer qu'une cinquantaine d'exemplaires. Comment aurait-on risqué de la rendre publique? Le titre seul de la brochure n'eût-il pas suffi pour donner de l'ombrage aux ennemis de l'auteur?

C'est à la confiance la plus distinguée que nous devons quelques exemplaires d'une édition précieuse, du moins par sa rareté. Nous n'avons désiré cette faveur que pour la mettre aux pieds de Votre Majesté; trop heureux si elle daigne

agréer ce faible hommage du culte le plus reconnaissant et le plus respectueux !

Depuis long-temps il n'y a guère eu de tragédie nouvelle, dans le nombre même de celles qui prouvaient le plus de talent, qui ne servît à confirmer une observation qu'on a pu se rappeler plus d'une fois en parcourant nos différens Théâtres; c'est que le cercle de combinaisons dont notre système dramatique paraît susceptible est infiniment borné, que les ressources en sont épuisées, et qu'il est peut-être impossible au génie même d'obtenir encore aujourd'hui quelques succès dans cette carrière, sans s'y frayer des routes absolument nouvelles. Si M. Ducis, guidé par Sophocle, l'avait déjà tenté assez heureusement dans son *OEdipe chez Admète*, appuyé sur Shakespeare, il vient de l'entreprendre avec plus de hardiesse encore dans son *Roi Léar*. Quelle idée en effet plus extraordinaire que celle d'oser présenter sur la scène française le tableau d'un Roi dépouillé par ses propres enfans, et que ses malheurs et son désespoir ont rendu tour-à-tour imbécille et furieux! Quelques reproches qu'on puisse faire d'ailleurs au plan et à la conduite de l'ouvrage pour mériter notre admiration, ne serait-ce point assez d'être parvenu à nous intéresser par un tableau si neuf, si hasardé sans doute, mais tout à-la-fois si vrai, si profondément tragique ? Un tel jugement pourrait être mal justifié par

l'analyse de ce singulier ouvrage; mais, en montrant la pièce dépouillée de l'illusion qui peut seule en faire supporter les invraisemblances, les disparates, les absurdités même, nous nous efforcerons cependant de donner une idée de l'impression qu'elle nous a paru faire, malgré tant de défauts, sur tous les cœurs, sur toutes les imaginations sensibles.

Cette Tragédie, donnée à la Cour, le jeudi 16, a été représentée, pour la première fois, à Paris, le lundi 20. La scène, au premier acte, est dans un château du duc de Cornouailles. M. Ducis a rejeté dans l'avant-scène tout ce qui tient à l'action principale du premier acte de la pièce anglaise. Le roi Léar a déjà partagé son royaume entre ses deux filles, Volnérille et Régane. La première est mariée au duc d'Albanie; la seconde au duc de Cornouailles; la troisième, qu'il a déshéritée, n'épouse point, comme dans Shakespeare, le roi de France; persécutée par son père et par ses sœurs, elle n'a d'autre asile que la cabane d'un vieux ermite, habitant la forêt voisine du château où le duc de Cornouailles est venu s'établir avec le duc d'Albanie, pour observer de plus près le mouvement des rebelles, rassemblés, dit-on, dans cette contrée pour favoriser l'invasion dont Ulrich, roi de Danemarck, menace leurs états. Cet Ulrich est l'époux que Léar destinait à sa fille Elmonde. On lui fit craindre les suites dangereuses que cet hymen pourrait avoir pour le repos de l'Angle-

terre; et le projet de cet hyménée ne fut pas plutôt rompu, qu'on accusa Elmonde d'avoir conservé avec ce Prince des relations secrètes et perfides. C'est cette calomnie qui servit de prétexte à l'exil de la Princesse, et qui fut la cause de tous ses malheurs.

On ne reproche point à M. Ducis d'avoir supposé tous ces événemens antérieurs à l'action du Poëme; on lui reproche encore moins d'avoir cherché à donner à l'injustice de Léar envers Elmonde un motif moins frivole et moins puéril; mais ce qu'on a de la peine à lui pardonner, c'est l'embarras d'une exposition qui, sans un degré d'attention peu commun, ne saurait être entendue, et qui, suivie même avec cette grande attention, n'en paraît encore à beaucoup d'égards ni plus claire, ni plus intéressante.

Il serait sans doute très-inutile de faire observer combien le dénouement est romanesque et forcé; combien la conduite générale de l'ouvrage est vicieuse; combien les différentes parties en sont mal liées. La pièce de Shakespeare, chargée d'épisodes, infiniment plus compliquée, infiniment plus extravagante encore, est cependant plus claire et plus suivie. Si, dans cette singulière production, tout ce qui exigeait de l'esprit et du jugement a paru aussi mal exécuté que mal conçu, il faut avouer aussi que presque tout ce qui ne supposait que du génie, de la sensibilité, et cet instinct dramatique dont la réflexion ne saurait atteindre les sublimes élans,

est fort au-dessus de tout ce que nous avions vu depuis long-temps au Théâtre. M. Ducis ne sait point combiner un plan; il ignore l'art d'enchaîner heureusement toutes les circonstances qui peuvent constituer une action intéressante et vraie; mais son talent s'est fait des ressources indépendantes de cet art; il les a trouvées dans une sensibilité douce, vive et profonde. S'il dispose mal les événemens de la scène, il en prépare admirablement bien les impressions; le spectateur se trouve entraîné comme malgré lui à recevoir celles qu'il veut lui faire éprouver, et ce secret, M. Ducis ne l'eût-il appris que de son propre cœur, vaut bien tous ceux d'Aristote et de l'abbé d'Aubignac. Les plus belles scènes du second, du troisième et du quatrième actes, pour être indiquées dans Shakespeare, n'en sont pas moins à lui; les développemens de la dernière lui appartiennent pour ainsi dire en entier, et sont sans doute une des conceptions les plus originales qu'on ait jamais hasardées sur la scène française.

Il n'y a que deux rôles dans cette pièce; celui de Léar et d'Elmonde, ou, pour mieux dire, il n'y en a qu'un, c'est le premier, et celui-là est rendu par le sieur Brizard d'une manière étonnante; le caractère de sa voix si noble et si naturelle, la simplicité de son jeu, sa belle tête et ses beaux cheveux blancs, tout contribue à en augmenter l'intérêt, à conserver même aux traits les plus naïfs je ne sais quoi d'auguste et d'im-

posant. Madame Vestris, qui joue le rôle d'Elmonde, nous a paru faire surtout un grand effet dans la dernière scène du troisième acte.

La pièce a eu beaucoup de succès à la ville et à la Cour. On a demandé l'auteur, mais sans trop d'empressement, le dernier acte ayant moins réussi que les autres; l'auteur a cependant eu la faiblesse de paraître, et même au moment où personne ne songeait plus à lui; car l'acteur chargé d'annoncer la seconde représentation de la pièce venait d'apprendre au public que la paix était signée.

Pour ajouter au ridicule d'une présentation que l'usage a déjà si fort avilie, le sieur Dugazon en a fait la parodie dans la petite pièce; il y avait ajouté un impromptu de sa façon sur la paix. Le parterre l'ayant applaudi, et en ayant aussi demandé l'auteur, il se retira bien vite dans la coulisse, et reparut aussitôt appuyé sur un de ses camarades, avec tous les lazzis d'un auteur modeste et confus de sa gloire.

IMPROMPTU *de M. Imbert à M. Molé.*

Dieu! quel mot enchanteur a frappé nos oreilles!
Notre Roi nous apprend qu'il nous donne la paix
Aux lieux où le génie étale ses merveilles;
Ainsi l'humanité déclare ses bienfaits.
Mais sans vouloir ici par un jaloux langage
Offenser le génie et flétrir ses attraits,
Molé, tu ne nous vins jamais
Annoncer un si bel ouvrage.

COUPLET *de M. Lemierre à madame la comtesse de Maupeou, qui vient de gagner un procès qu'elle avait été menacée de perdre.*

Votre adresse peu commune
Vient de fixer votre sort;
Du droit et de la fortune
Les Grâces ont fait l'accord.
C'est vers vous que Thémis penche ;
Ce succès n'est pas nouveau :
Vous avez dans votre manche
Tout ce qui porte bandeau.

L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier, a donné aux *Conversations d'Emilie*, de madame d'Epinay, le prix d'utilité fondé par le citoyen anonyme dont tout le monde sait le nom, M. de Monthion, chancelier de M. le comte d'Artois. Différens ouvrages avaient paru d'abord partager l'attention des juges : un livre de M. Daubenton sur les *Moutons;* un autre de M. Parmentier, sur les *Pommes de terre; Adèle et Théodore*, de madame de Genlis; l'*Ami des Enfans*, de M. Berquin, etc.; mais il fut bientôt décidé que les Moutons et les Pommes de terre n'étaient pas du ressort de l'Académie française, et devaient être renvoyés à l'Académie des Sciences; l'ouvrage de madame de Genlis et celui de madame d'Epinay restèrent pour ainsi dire seuls en concurrence. Ce dernier méritait de l'emporter sans doute, et comme plus utile, et comme plus original. Nous avons de meilleurs Traités d'éducation que le Roman

d'*Adèle*; nous n'avons aucun Livre à mettre entre les mains des enfans qui puisse être comparé aux *Conversations d'Emilie*, et par les vues dans lesquelles l'ouvrage est conçu, et par la manière dont il est écrit. Traduit avec succès dans plusieurs langues, cet excellent ouvrage avait déjà le sceau de l'approbation publique; il avait obtenu le suffrage le plus auguste; Catherine II l'avait mis au nombre des Livres élémentaires destinés à l'instruction des jeunes personnes, dont elle ne dédaigne pas de surveiller elle-même l'éducation. Sa Majesté en a témoigné, l'année dernière, sa satisfaction à l'auteur de la manière la plus sensible et la plus flatteuse, en lui envoyant pour sa jeune élève, la comtesse Emilie de Belzunce, sa petite-fille, son chiffre impérial dans un médaillon garni de diamans; distinction accompagnée de toutes les grâces qui donnent aux bienfaits de cette grande souveraine, quelque multipliés qu'ils soient, un intérêt toujours nouveau.

Le jugement de l'Académie n'a étonné que madame de Genlis, qui ne comprenait pas, du moins il y a quelques mois, qu'on pût se dispenser de donner le prix d'utilité à l'ouvrage qui *contient tous les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes*, au sublime Roman d'*Adèle*. Elle se console aujourd'hui de cette petite disgrâce, en ne l'attribuant qu'à l'indiscrétion qu'elle a eue de parler trop bien de la Religion, et trop légèrement

des philosophes. Il y a lieu de croire en effet que la philosophie n'a pas été fâchée de trouver une si belle occasion de rabattre un peu l'orgueil de madame de Genlis, et de lui apprendre qu'on ne manquait pas impunément de respect pour ses oracles; au plaisir d'être juste, il est doux de pouvoir joindre encore celui de se venger. Mais comment cette vengeance philosophique pourrait-elle atteindre la haute piété de notre illustre gouvernante? Quand on a renoncé à la toilette, au rouge, à tous les plaisirs, à toutes les vanités de ce monde, regretterait-on encore de frivoles, de profanes lauriers?

Sur les dix-huit juges qui composaient l'Aréopage académique, madame d'Epinay a eu dix ou douze voix; madame de Genlis trois ou quatre; M. Berquin deux; M. de La Croix, pour ses petites *Réflexions sur l'Origine de la Civilisation*, une; M. Moreau, pour son Traité de la Justice, ce fastidieux *Commentaire de l'Histoire de France à l'usage de nos Rois*, encore une. Ce qui est trop digne du caractère soutenu de M. de Tressan pour être oublié, c'est qu'après avoir sollicité de maison en maison les suffrages de ses confrères en faveur de sa cousine, madame de Genlis, il a fini par ne lui donner lui-même qu'une demi-voix. On a su qu'il avait été du petit nombre de ceux qui ont proposé au scrutin de partager le prix entre *Adèle* et les *Conversations*.

Madame la duchesse de Grammont dit avec

sa franchise accoutumée « qu'elle est ravie que » madame d'Epinay ait eu le prix, d'abord parce » qu'elle espère que madame de Genlis en » mourra de dépit, ce qui serait une excellente » affaire, ou qu'elle se vengera par une bonne » satire contre les philosophes, ce qui serait en- » core assez gai; ensuite parce qu'elle est bien » aise que tout le monde voie ce qu'elle soup- » çonnait depuis long-temps, que l'Académie » tombe en enfance. »

LETTRE *de madame d'Epinay à M. d'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie française.*

L'Académie française vient de donner, Monsieur, une grande preuve de son indulgence en accordant aux *Conversations d'Emilie* le prix d'utilité. Sans doute elle a eu plus d'égard à l'intention qu'à l'exécution de l'ouvrage, et peut-être le zèle d'une mère lui a-t-il tenu lieu de talent. Le suffrage de l'Académie serait un grand motif d'encouragement pour travailler à le mériter, si une santé continuellement vacillante n'opposait trop souvent à ce projet des obstacles invincibles. Ce serait alors que je croirais m'être rapprochée des vues du respectable citoyen fondateur du prix, et avoir en quelque façon répondu à l'honneur que l'Académie m'a fait. Veuillez, Monsieur, être auprès d'elle l'interprète de ma respectueuse reconnaissance; le bonheur que j'ai de la lui présenter par vous, Monsieur, et

le choix de l'organe (1) par qui elle m'a fait part de sa décision, sont deux circonstances qui ajoutent infiniment à ma juste satisfaction.

Vous connaissez l'attachement aussi sincère qu'invariable avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

Le 18 Janvier 1783.

Signé D'ESCLAVELLES D'EPINAY.

RÉPONSE *de M. d'Alembert.*

L'Académie me charge, Madame, d'avoir l'honneur de vous répondre que vous ne lui devez aucun remercîment du jugement qu'elle a porté en donnant à votre ouvrage le prix d'utilité; elle n'a fait que rendre justice aux excellens principes que cet ouvrage renferme, et à la manière aussi nette que simple dont ils sont présentés. La Compagnie désire beaucoup, Madame, que vous lui fournissiez, par de nouveaux succès, l'occasion de rendre encore la même justice à vos talens et à votre zèle pour les rendre utiles. Permettez-moi d'ajouter que je partage ce sentiment avec tous mes confrères.

Je suis avec respect, Madame, votre, etc. — *Signé* D'ALEMBERT, secrétaire perpétuel de l'Académie française, au Louvre, le 19 Janvier 1783.

Un grand scandale pour la philosophie et pour les philosophes, le voici : M. l'abbé de Mably vient de recevoir le plus glorieux de tous

(1) M. de Saint-Lambert.

les hommages auxquels un homme de lettres puisse prétendre. Messieurs Franklin et Adams l'ont requis, au nom du Congrès des Etats-Unis de l'Amérique, de vouloir bien rédiger un projet de Constitution pour la nouvelle République. A en juger par le ton de son dernier ouvrage, il n'est pas à craindre au moins que ce moderne Solon rende nos bons alliés trop polis. Si l'on pouvait espérer que les Américains voulussent se soumettre aveuglément à ses lois, leur avoir indiqué un pareil législateur, serait sans doute de notre part un trait de la plus profonde politique; car, en suivant les admirables vues développées dans son Traité de la *Législation*, que leur recommandera-t-il? de cultiver la terre, d'être pauvres et sans ambition. C'est assurément ce qui convient le mieux aux intérêts de la France, au repos de l'Europe entière.

Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société, petit in-12. Ce petit Recueil de Pensées détachées est dédié aux mânes de M. Saurin. Il est de mademoiselle de Sommery, une vieille demoiselle de condition, qui s'est occupée toute sa vie de l'étude des hommes et des lettres, mais qui n'avait encore rien publié jusqu'ici. Tous ceux qui fréquentent les assemblées publiques de l'Académie française la connaissent; elle n'en a jamais manqué une seule, et sa figure est remarquable; c'est une grande brune presque noire, des sourcils fort épais, de grands

yeux pleins d'esprit et d'attention. Son Livre prouve combien elle s'est nourrie de la lecture des *Maximes de La Rochefoucauld*, et plus particulièrement encore des *Caractères de La Bruyère*. On y trouve à la vérité beaucoup de pensées communes, mais dont l'expression a presque toujours de la finesse, de l'élégance et de la précision. L'article qui nous a paru renfermer le plus d'observations neuves et piquantes est celui de la Société; nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques morceaux.

*

« Le bon ton est le ton du grand monde; il se sent mieux qu'il ne se définit; c'est une facilité noble dans le propos, une politesse dans les expressions, une décence dans le maintien, une convenance dans les égards, une manière de rendre qui ne confond ni les rangs, ni les titres, ni les états, ni les personnes; un tact qui nous avertit également et de ce que nous devons rendre aux autres et de ce que les autres nous doivent rendre.

*

» Quelque frivole qu'on puisse estimer le bon ton, il n'est homme ni ouvrage qui puisse s'en passer.

*

» On pourrait demander peut-être où se trouve la grande Compagnie; je ne sais s'il est une maison qui puisse en donner une idée complète.

*

» Causer avec un petit esprit semble aussi difficile que de voyager à pied avec un cul-de-jatte.

*

» Les gens à bonnes intentions sont ordinairement si gauches et malheureux si constamment, qu'ils feraient naître l'envie d'essayer ceux qui en ont de mauvaises.

*

» Que de gens ont la réputation d'être méchans, avec lesquels ou serait trop heureux de passer sa vie!

*

» L'homme d'esprit est facile à séduire. On ne séduit pas un sot, on le dompte. »

Les *Jeunes gens du siècle, vaudeville* (1).

*Sur l'*Air : *Avec les jeux dans le village.*

Beautés qui fuyez la licence,
Evitez tous nos jeunes gens,
L'Amour a déserté la France
A l'aspect de ces grands enfans.
Ils ont par leur ton, leur langage,
Effarouché la volupté,
Et gardé pour tout apanage
L'ignorance et la nullité.

Malgré leur tournure fragile,
A courir ils passent leur temps;
Ils sont importuns à la ville,
A la Cour ils sont importans.
Dans le monde en rois ils décident,
Au spectacle ils ont l'air méchant.

(1) Cette pièce, attribuée à M. le chevalier de Boufiers, est de M. de Champcenetz le fils; il l'avoue du moins, et c'est à la pointe de l'épée qu'il s'en est assuré la gloire, s'étant battu fort bravement, ces jours derniers, contre un de ses camarades du régiment des Gardes, qui avait osé soutenir que l'auteur d'une pareille chanson était un homme à jeter par les fenêtres.

On croit que ces couplets sont imprimés. (*Note de l'Editeur.*)

Partout leurs sottises les guident;
Partout le mépris les attend.

Pour eux les soins sont des vétilles
Et l'esprit n'est qu'un lourd bon sens.
Ils sont gauches auprès des filles,
Auprès des femmes indécens.
Leur jargon ne pouvant s'entendre,
Si leur jeunesse peut tenter
Ceux que le besoin a fait prendre,
L'ennui bientôt les fait quitter.

Sur leurs airs et sur leur figure
Presque tous fondent leur espoir;
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils pensent avoir.
Dans le cercle de quelques belles
Ils vont s'établir en vainqueurs;
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aisance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes
Ils ne se prévalent jamais:
Leurs maîtresses sont si communes,
Que la honte les rend discrets;
Ils préfèrent, dans leur ivresse,
La débauche aux plus doux plaisirs:
Ils goûtent sans délicatesse
Des jouissances sans désirs.

Puissent la Volupté, les Grâces
Les expulser loin de leur cour,
Et favoriser en leurs places
La Gaîté, l'Esprit et l'Amour!
Les déserteurs de la tendresse
Doivent-ils goûter ses douceurs?
Quand ils dégradent la jeunesse,
En doivent-ils cueillir les fleurs?

BILLET *à M. le marquis de Villette, en le remerciant du Recueil de ses OEuvres, où l'on trouve plusieurs Lettres très-paternelles de M. de Voltaire à l'auteur.*

Sur nos vices charmans lorsque d'un ton de père
Le sage de Ferney vous faisait la leçon,
Je ne décide point s'il eut tort ou raison.
Mais, avouons-le sans mystère,
Le goût brillant et sûr qui règne dans vos vers,
Dans ces vers délicats dictés par l'art de plaire,
Décèle assez sans doute aux yeux de l'univers
Tous les droits que sur vous pouvait avoir Voltaire (1).

EPIGRAMME *sur M. le comte de Barruel, capitaine de dragons, qui n'a pas dédaigné de signer la satire contre l'abbé Delille, intitulée le* Chou et le Navet.

Débonnaire en champs clos, brave sur l'Hélicon,
Quand Virgile est abbé, Mœvius est dragon.

(1) On sait que M. de Villette prétend à l'honneur d'être le fils de Voltaire, et que la réputation de madame sa mère a laissé en effet le champ le plus vaste aux présomptions de ce genre.

FÉVRIER 1783.

LETTRE *de M. le comte de L...... à M. Suard.*

De Paris, le 13 Février 1783.

J'AI l'honneur de vous envoyer, Monsieur, ma comédie des *Originaux*, que les Comédiens ont reçue, parce qu'ils ont jugé qu'une comédie qui les avait fait rire pouvait plaire au public. Voilà, Monsieur, ce que la lecture que je leur en ai faite leur donnait seulement à juger, parce qu'ils savent que le Gouvernement a des officiers pour nettoyer les ouvrages des ordures littéraires qui peuvent les souiller, comme la police a ses officiers pour nettoyer les rues.

Vous sentez, Monsieur, que, si Racine, dans ses *Plaideurs*, fait chercher la boîte au poivre quand M. Dandin demande ses épices, j'aurais pu me méprendre d'autant plus facilement entre les officiers de la politesse et ceux de la police, que, si l'on est étonné de rencontrer autant de conseillers du Roi dans les marchés publics, j'ai vu quelquefois dans le monde des censeurs qui devaient, ce me semble, être ailleurs.

Mais si l'on voit trop souvent des hommes avilir leurs places, on voit aussi les vertus, les talens des individus honorer les places, et rendre pro-

tectrice de la raison la force qui leur était confiée. Comment cela n'arriverait-il pas? Comment les hommes resteraient-ils des complices fidèles de l'odieux et méprisable esprit de persécution, lorsque nous voyons le génie du despotisme se trahir lui-même, lorsque nous voyons le cardinal de Richelieu croire s'élever un temple en fondant l'Académie française, et se flatter de perpétuer l'imposture de sa gloire en forçant l'éloquence de n'en transmettre que la renommée? Après avoir combattu avec trop de succès la liberté de son pays, il crut pouvoir détruire la vérité; mais il ne sentit pas la différence essentielle entre un siècle et les temps; il n'aperçut pas que, si dans des circonstances particulières un homme de génie peut s'emparer de son siècle, le temps n'appartient qu'à la vérité. Le cardinal de Richelieu crut confondre tous les rangs au pied de ses autels; mais il préserva de l'anarchie la république des Lettres, il en forma un empire dont la première loi, imposant à ses membres la nécessité de distinguer la louange de la flatterie, les prépare à condamner la licence qui s'échappe des conventions, et à protéger la liberté qui rentre dans la nature. Cette loi du cardinal de Richelieu vous excite à poursuivre non-seulement la licence lorsqu'elle paraît comme une bacchante obscène, mais encore lorsqu'elle se cache sous les voiles d'une vestale, et à respecter la voix de la nature, quand

même ses accens seraient durs et grossiers (1). Voilà pourquoi le langage de Molière n'est jamais qu'énergique, quoique les mêmes mots employés par Dufrény, par exemple, deviennent quelquefois scandaleux peut-être, et sûrement de mauvais goût, parce qu'ils ne sont pas inspirés par la nature, mais recherchés par la plaisanterie.

En vous envoyant, Monsieur, ma farce des *Originaux*, au lieu de vous parler d'un ton si grave, je devais (à quelques égards du moins) vous prier de penser au *Bourgeois Gentilhomme*, à *George Dandin*, au *Malade Imaginaire* et aux *Précieuses Ridicules*; se sont là de véritables conquêtes par lesquelles Molière a donné un empire à la raison, en combattant la sottise, les scrupules, les préjugés, les faux airs de la Cour et le mauvais ton de la bonne compagnie de l'hôtel de Rambouillet. Enfin, Monsieur, comme je veux mettre de l'ordre dans mes affaires, après avoir vendu beaucoup de boue et de sable dans le royaume de France, je veux acquérir quelques possessions dans l'empire de Molière. Je vous prie de me mander si on n'en a pas changé les routes, de m'en envoyer une carte, et de m'informer un peu des événemens qui s'y passent. Il me semble que ce grand empire n'a pour voisin que celui de Racine. Ils ne se feront sûre-

(1) La comédie des *Originaux* en offre un grand nombre. On y dit à une femme : *Tais-toi, garce;* à un jeune homme : *Croyez-vous être au boucan?* et il répond : *Plût à Dieu!*

ment jamais la guerre; mais je vous prie de me mander s'il n'y a pas des brigands sur les grands chemins que je dois parcourir; je prierai alors Jean Truçon (1) de m'accompagner.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé B., comte DE L......

Quel parti la plume d'un Le Sage n'eût-elle pas tiré de l'anecdote suivante! La maison de M. de La R...... continue d'être l'auberge la plus distinguée des gens de qualité. M. le chevalier de N*** avait désiré d'y être reçu; il engage quelques femmes de ses amies à demander au maître de la maison la permission de lui être présenté. Celui-ci commence par refuser fort sèchement, c'est son usage; on insiste, il s'obstine. « Non, » ze ne veux pas, le zevalier de N*** fait » des épigrammes et des zansons; z'en fais » bien aussi, mais elles ne sont pas piquantes. » Ze ne veux pas... » Le lendemain il reçoit un billet de M. de N***, qui lui demande un rendez-vous d'une manière assez simple à la vérité, mais trop pressante pour ne pas l'intriguer beaucoup. « Aurait-on eu l'indiscrétion de lui » rapporter ce que z'ai dit hier? » Il se consulte avec ses amis. L'affaire est délicate; on décide qu'il est impossible de refuser le rendez-vous; mais, pour rassurer notre amphitryon, on lui promet de ne pas l'abandonner dans une cir-

(1) Personnage de la pièce des *Originaux*.

constance si embarrassante. L'heure est donnée, et M. de La R....... a grand soin de se faire entourer de ses meilleurs amis. Il est dans l'attente la plus pénible lorsqu'il voit entrer dans sa cour une chaise de poste avec beaucoup de bruit et de fracas, c'est le chevalier de N*** qui en sort, qui arrive dans le salon, tout poudreux, en frac gris, les cheveux défaits, un grand chapeau à la main, une énorme brette au côté; cet aspect n'était pas propre à rassurer. Il s'approche de M. de La R........, devenu plus pâle que la mort: Monsieur, j'avais demandé à vous parler en particulier; je ne m'attendais pas à trouver ici ces Messieurs; voulez-vous bien que nous passions dans votre cabinet...? Le cruel moment! On cède, et c'est l'excès même du trouble qui fait faire ce dernier effort de courage. Entré dans le cabinet, les portes bien fermées, M. le chevalier de N*** tire.... un grand papier de sa poche et lui dit : Monsieur, c'est le Mémoire d'un homme pour qui je m'intéresse infiniment; il sollicite un emploi au bureau des Postes; son sort dépend de vous... Ravi d'en être quitte à si bon marché, M. de La R...... l'assure que, quelque faible que soit son crédit, il ne négligera rien pour faire réussir l'affaire : « Mes zevaux » sont mis, ze cours m'en occuper... » Ainsi finit cette action si chaude, et la meilleure chanson n'eût pas couru plus promptement et la ville et la Cour que cette cruelle facétie.

Il y avait des siècles que M. de L...... n'avait été à l'Académie des Sciences; il y fut dernièrement : Messieurs, dit-il à ses illustres confrères, je me suis fait cultivateur; il faut toujours en revenir là. Entre beaucoup d'expériences que j'ai été à portée de faire à la campagne, en voici une dont je crois devoir vous faire part. J'ai coupé la tête à une demi-douzaine de canards qui nageaient dans mon vivier; sur-le-champ je les ai remis à l'eau; sans tête ils ont encore nagé long-temps. Ce fait m'a paru d'autant plus curieux qu'il pourrait bien servir à expliquer comment vont une infinité de choses en France. — Mais, monsieur le Comte, lui dit M. de Condorcet, ces canards, quoique sans tête, conservaient le mouvement de leurs pates? — Assurément. — Eh bien! ils pouvaient donc signer; tout n'est-il pas éclairci...? — S'il y a du mérite à renchérir sur les extravagances de M. de L....., est-ce le secrétaire philosophe qu'on en eût soupçonné.

Le grand Vestris, informé des dépenses excessives de son fils, a convoqué une assemblée de parens devant laquelle il doit avoir adressé au jeune homme le discours suivant avec cet accent et cette dignité qui lui sont propres : « Auguste, on parle dans le monde du mauvais » état de vos finances; on dit que vous avez un » emprunt ouvert chez toutes les marchandes » de modes, que vous abusez de la confiance

» qu'inspire le nom que je vous ai permis de » porter. Si vous ne mettez pas ordre à vos af» faires, je ne souffrirai pas que vous le por» tiez plus long-temps. Nous nous sommes tou» jours soutenus avec honneur. Entendez-vous, » Auguste, je ne veux point de Guemené dans » ma famille. »

Le bon Ménage, ou la Suite des deux Billets, comédie, en un acte et en prose, de M. le chevalier de Florian, a paru, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie italienne, le vendredi 17 Janvier. Cette pièce avait déjà eu beaucoup de succès sur le petit Théâtre de M. le comte d'Argental, et à Versailles, où elle avait été représentée, devant Leurs Majestés, vers la fin de l'année dernière.

Cette bagatelle offre un mélange heureux de finesse et de naturel, d'intérêt et de gaieté. M. le chevalier de Florian a donné au rôle d'Arlequin une couleur, une âme et des formes nouvelles; on est tenté de lui dire quelquefois : Vous êtes Arlequin, seigneur, et vous pleurez! Mais il pleure de si bonne grâce, qu'il y aurait de l'humeur à le trouver mauvais. Le grand point n'est-il pas de plaire et d'intéresser? C'est ce qu'a su faire M. le chevalier de Florian; et qui suit cette règle est dispensé de toutes les autres. Ce qui caractérise le plus sa manière, c'est l'extrême facilité avec laquelle il fait de l'esprit avec du sentiment,

et du sentiment avec de l'esprit; c'était aussi le grand art de Marivaux.

La pièce est dédiée à la Reine; mais les efforts que fait l'auteur dans cette dédicace pour trouver quelques rapports entre le bon ménage d'Arlequin et celui de Sa Majesté ont paru manquer également et d'esprit et de goût.

Les Tragédies d'Euripide, traduites du grec par M. Prevost, professeur et membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin; trois volumes in-12. Les autres sont sous presse. Une Traduction complète du Théâtre d'Euripide était un ouvrage infiniment difficile et qui manquait à notre Littérature; on doit savoir gré à M. Prevost de l'avoir entrepris. Nous en parlerons avec plus de détail dans une de nos prochaines Feuilles.

Parmi plusieurs Voyages publiés depuis quelque temps, on croit devoir distinguer celui de M. de Pagès, capitaine des vaisseaux du Roi, et celui de M. Sonnerat, commissaire de la marine, naturaliste pensionnaire du Roi, correspondant de son cabinet, et de l'Académie royale des Sciences de Paris, etc. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ce dernier, intitulé *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis* 1774 *jusqu'en* 1781*; dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts*

des Indiens, des Chinois, des Péguins et des Madegasses, etc. Il en a paru en même temps deux éditions, l'une enrichie de beaucoup de cartes et de gravures enluminées, en deux volumes in-4°; l'autre beaucoup moins ornée, mais aussi beaucoup moins chère, en trois volumes in-8°.

M. Sonnerat, dont le premier emploi fut d'être dessinateur dans les manufactures de Lyon, est un parent de M. Poivre, qui, chargé de l'intendance des îles de France et de Bourbon, essaya d'y établir des plants de muscadier et de giroflier, qu'il avait fait chercher avec beaucoup de soin et de précaution dans les moins fréquentées des Moluques. Nous avons déjà de M. Sonnerat un *Voyage à la nouvelle Guinée*, qui parut en 1775. Après avoir parcouru avec M. Comerson, l'espace de trois ans, les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, formé par cet habile observateur, il fit ensuite les voyages de l'Inde, des Philippines, des Moluques et de la nouvelle Guinée, et en rapporta une collection considérable, en différens genres, d'Histoire naturelle, qu'il déposa au cabinet du Roi.

L'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer est le fruit d'un second voyage qu'il fit, en 1774, par l'ordre du Gouvernement.

La forme en a peu d'intérêt. La manière dont l'auteur rend compte et de ses recherches et de ses observations nous a paru également dépourvue d'esprit et de méthode. On y retrouve, comme il en convient lui-même dans sa préface, beau-

coup de choses rapportées déjà par différens auteurs, et qu'il aurait fort bien pu se dispenser de répéter; mais ce qui manque à l'ouvrage pour être plus intéressant ajoute en quelque manière au mérite du fonds. L'exactitude et la simplicité de ses descriptions doit inspirer d'autant plus de confiance, qu'on ne saurait soupçonner l'auteur d'avoir été séduit ni par son imagination, ni par un esprit de système, encore moins d'avoir cherché à séduire ses lecteurs par le charme et les agrémens de son style; ce qu'il a vu sans prévention, il le dit sans aucune recherche, et, s'il se trompe, ses erreurs sont au moins de bonne foi.

Nous ne connaissons aucun voyageur qui soit entré dans de plus grands détails sur la mythologie indienne; mais il faut convenir que ces détails sont plus curieux qu'instructifs; ils nous apprennent seulement ce qu'il n'eût pas été fort difficile de deviner, quand même aucune tradition humaine ne nous l'eût prouvé, c'est que l'empire des fables est encore un peu plus ancien sur la terre que celui de la vérité, et que ce droit d'aînesse lui assurera dans tous les temps une plus grande étendue de crédit et de puissance. Comment ne pas respecter éternellement les fables? C'est un moyen si admirable d'en imposer à l'opinion, un secret si sûr et si facile pour expliquer tout ce que nous ne savons pas, un voile si ingénieux pour cacher le peu que nous savons, quelquefois aussi pour le laisser entrevoir sans risque et sans inconvénient.

Tout ce qu'ont écrit M. Paw et M. de Guignes pour nous désabuser de l'enthousiasme que les jésuites et les économistes avaient cherché à nous inspirer en faveur de la législation chinoise se trouve confirmé par les observations du nouveau Voyageur. Il nous assure que les entraves que les Chinois mettent à toute liaison suivie entre eux et les étrangers n'ont certainement d'autre cause que le sentiment de leur propre faiblesse; que leur gouvernement, comme celui de tous les peuples esclaves, est trop vicieux pour se rendre respectable par ses propres forces; que ce peuple, emprisonné par une politique dont on lui fait un mystère, tremble sous des lois qu'il ignore, et qui ne sont connues que des seuls lettrés, et frémit à l'aspect d'un pouvoir dont il est forcé d'adorer le principe, etc.

On peut juger de l'exagération des calculs économistes sur la population de la Chine par les faits que voici. « J'ai vérifié moi-même, dit notre auteur, avec plusieurs Chinois, la population de Canton, de la ville Tartare et de celle de Bateaux, que le père Le Comte a portée à quinze cent mille habitans, et le père du Halde à un million; mais, quoiqu'en temps de foire, je n'en ai pu trouver que soixante-quinze mille; cela n'empêche pas qu'après Surate, Canton ne soit une des villes des plus considérables et des plus commerçantes de l'Asie. L'intérieur de la Chine n'est ni peuplé ni cultivé; les Chinois se sont jetés sur les bords des rivières et

dans les lieux les plus favorables au commerce ; le reste du pays, couvert de forêts immenses, n'est habité que par des bêtes féroces, ou par quelques hommes indépendans qui se sont creusé des antres sous terre, où ils ne vivent que de racines, et quelques-uns se rassemblent pour piller les bords des villages, etc. »

Encore quelques traits de la douceur de ce gouvernement et du bonheur des peuples qui lui sont soumis.

« Un mandarin, passant dans une ville, fait arrêter qui lui plaît pour le faire mourir sous les coups, sans que personne puisse embrasser sa défense; cent bourreaux sont ses terribles avant-coureurs et l'annoncent par une espèce de hurlement. Si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin (et voilà sans doute ce qui répare tout aux yeux de ces Messieurs), le mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton; l'Empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère faute. Cette gradation étend les chaînes de l'esclavage jusqu'aux Princes du Sang. Si le tribunal des Censeurs, appelé par les jésuites le conseil des Sages, et qui, à ce que l'on prétend, était établi dans les premiers temps pour diriger l'Empereur, l'instruire et lui apprendre à gouverner, osait faire des remontrances comme on nous l'assure, chacun de ces censeurs périrait dans les supplices.

» Les places de mandarins s'achètent. Un

marchand riche peut acheter une place de mandarin pour son fils ou pour lui. Quand le Gouvernement connaît un marchand riche, il le fait mandarin de sel pour le dépouiller honnêtement de sa fortune, etc. »

L'idée que l'auteur nous donne de leurs arts et de leurs connaissances n'est pas plus avantageuse.

Les Mémoires de M. Sonnerat sur le royaume du Pégu renferment plusieurs détails curieux et intéressans pour le commerce ; ils confirment l'anecdote connue de l'orgueil de Sa Majesté Péguine. Ce Prince est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les Rois de la terre, qu'après son dîner une trompette annonce que le Roi des Rois et de toute puissance vient de se lever de table, et qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre.

Parmi les Apologues que l'auteur a traduits de l'indien, nous nous contenterons de citer celui-ci ; il y a lieu de croire qu'il fut inspiré par quelque circonstance analogue à celle qui donna lieu à la fable de Ménénius Agrippa.

« Un aigle avait deux têtes qui ne s'accordaient guère entre elles, parce que l'une, trouvant d'excellens fruits, les mangeait sans en faire part à sa camarade. Cette dernière s'en plaignit. Que vous importe, lui dit l'autre, que ces fruits soient mangés ou par vous ou par moi, puisqu'ils sont destinés à nourrir le même corps ? — J'en conviens ; mais leur saveur affecte délicieuse-

ment votre palais, et je ne serais pas fâchée de goûter le même plaisir... — Cette représentation ne corrigea pas la tête gloutonne, mais elle en fut bien punie; car l'autre, pour se venger, avala du poison, et toutes deux périrent. »

C'est sur la foi de tous les Journaux que nous avions inscrit M. Boutet de Monvel dans notre Nécrologe. Nous voyons avec beaucoup de plaisir, dans une Lettre adressée par lui au journaliste de Paris (1), qu'il n'a jamais joui d'une meilleure santé. Sans savoir quelle méprise a pu lui procurer le plaisir d'entendre ainsi de son vivant le jugement de la postérité, nous le félicitons d'être encore à même d'offrir à ses juges de nouveaux titres; nous le félicitons surtout du bonheur de pouvoir en consacrer l'hommage au monarque, ami des arts, qui a daigné l'accueillir et le combler de ses bienfaits. On désire qu'il puisse en jouir long-temps; il ne verra que trop tôt ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie de l'immortalité, dont il pourrait bien avoir été tenté de prendre un avant-goût. Cette fantaisie, quoi qu'il en soit, ne lui a pas trop mal réussi; elle fournirait peut-être l'idée d'une comédie assez piquante.

Il y a environ un mois qu'on a remis au Théâtre de l'Académie royale de Musique l'opéra d'*Atys*, de Piccini, avec quelques change-

(1) Datée de Stockholm, du 7 Janvier.

mens et dans le Poeme et dans la musique. Nous nous étions trompés si grossièrement sur le succès de cet ouvrage dans sa nouveauté, que nous avons craint de nous presser d'annoncer celui de cette reprise avant qu'il fût bien décidé; aujourd'hui nous avons la satisfaction de dire à nos lecteurs que le public a paru découvrir, d'une représentation à l'autre, de nouvelles beautés dans ce délicieux opéra, et l'a plus applaudi à la douzième qu'à la première. Le principal changement fait au Poëme est dans la dernière partie du troisième acte; l'opéra ne finit plus par les fureurs et la mort d'Atys. Cybèle se repent d'avoir poussé trop loin sa vengeance; elle ne change point Atys en pin comme dans Quinault, métamorphose ridicule au Théâtre; mais lorsque, se reconnaissant pour l'assassin de sa maîtresse, il veut s'en punir lui-même, la Déesse vole à son secours, redemande sa rivale aux enfers, et consent qu'elle vive pour l'aimer. *Revois le jour,* dit-elle à Sangaride, *revois un amant si fidèle. Je serai dans les cieux moins heureuse que toi,* etc.; dénouement qui prépare une fête agréable, et qui, sans avoir pu désarmer la critique de tous nos censeurs, paraît cependant le seul convenable et au sujet et au moment donné de l'action.

De tous les ouvrages que Piccini a faits pour notre Théâtre, Atys est peut-être celui qui laisse le moins à désirer; le récitatif en est simple et naturel, les chants de la mélodie la plus riche

et la plus variée, les chœurs plus soignés, celui des songes d'une expression céleste. Nous laissons à des juges plus éclairés que nous le soin d'analyser tous les secrets d'une composition si ravissante; ce que nous sentons vivement, c'est qu'il n'est point de musique au monde qui nous ait fait éprouver l'impression d'un charme plus pur et plus soutenu. Madame Saint-Huberti a fait concevoir la plus grande idée de son talent dans le rôle de Sangaride; depuis la perte de mademoiselle Laguerre (1), elle est la seule espérance de ce Théâtre, et les progrès qu'elle a faits depuis six mois ont étonné la jalousie même de ses rivales.

On vient de donner à la Comédie italienne une suite de nouveautés qui prouve assurément le zèle infatigable des Comédiens de ce Théâtre, et leur extrême complaisance pour les auteurs qui veulent bien s'occuper à enrichir leur répertoire; mais le sort de toutes ces nouveautés a pu leur apprendre aussi qu'en poussant cette complaisance trop loin, ils risquaient d'abuser de celle du public. Nous nous contenterons de rappeler ici le titre de ces productions dont aucune n'a réussi. Le *Bouquet* et les *Etrennes*, co-

(1) Elle est morte des suites de la maladie que M. le chevalier de Godernaux a nommée si ingénieusement la *maladie anti-sociale*. Elle n'a brillé que sept ou huit ans sur le Théâtre de l'Opéra, et laisse, dit-on, environ dix-huit cent mille livres : on a trouvé dans son porte-feuille seulement sept à huit cent mille livres en billets de la caisse d'escompte.

médie, en un acte en vers, de M. Parisau; le sujet est tiré d'un Conte de M. Imbert; représentée le 24 Janvier. *Céphise*, comédie en prose et en deux actes, par M. Marsolier de Vivetières, auteur du *Vaporeux;* c'est une espèce de fat puni; représentée le 28 Janvier. *Les Trois Inconnues*, comédie nouvelle, en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes; pastorale tirée de la Fable, sujet précieux, intrigue obscure, style plat et maniéré; représentée le 13 Février. *Sophie de Francour*, comédie nouvelle, en cinq actes, de M. le marquis de La Salle, auteur de l'*Officieux;* représentée, pour la première fois, le mardi 19 Février, mais interrompue, après le second acte, par l'indisposition d'une actrice, mademoiselle Pitrot; reprise le 25 : le sujet de ce drame est tiré d'un Roman de l'auteur, qui porte le même titre et qui n'est pas moins ennuyeux. *Henri d'Albret*, ou *le Roi de Navarre*, comédie nouvelle, en un acte, en prose, à l'occasion de la paix; cette rapsodie, pleine des plus insipides trivialités, a été représentée le 26 Février. — La suite du Catalogue à l'ordinaire prochain.

Les Quatre Saisons de l'année, sous le climat de Paris, Poëme d'un seul vers; se trouve gratis, *à Paris, dans le porte-feuille d'un Gentilhomme fantassin.*

NOTE PRÉLIMINAIRE DE L'AUTEUR.

« N'en déplaise à MM. Tompson et Saint-Lambert, dont je révère les talens, j'ose être per-

suadé qu'il n'y a jamais eu de véritable Printemps dans cette partie de l'Europe que nous habitons.

» Le charme de cette saison n'est connu que dans l'Asie mineure, dans l'Archipel et sur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs nous ont appris à chanter le Printemps, et la tempête humide et glaciale qui règne assidûment sur nos têtes nous apprend à nous en passer.

» Le rossignol ne chante point dans les environs de Paris; il gémit d'effroi et d'étonnement. Comment pourrait-il parler d'amour dans des nuits venteuses et giboulеuses, qui détruisent presque toujours la majeure partie de nos fruits et de nos plaisirs printaniers?

» L'Eté n'est sous cette zone tempérée qu'une tempête de feu et de poussière. L'Automne, qu'on veut vanter, est aride ou orageux, et permet à peine au peuple agriculteur de recueillir les moissons échappées au caprice destructeur du climat. A l'égard de l'Hiver, c'est à mes lecteurs à juger si mon Poëme dit la vérité.

» Au reste, si mon ouvrage ne plaît pas à tout le monde, j'ose me flatter du moins qu'il aura le mérite de n'ennuyer personne. »

CHANT PREMIER ET DERNIER.

De la Pluie et du Vent, du Vent ou de la Pluie.

Ce chef-d'œuvre est de M. le comte de La Touraille, gentilhomme de S. A. S. Mgr le prince

de Condé. Il le récita à un de ses amis qui avait le goût très-difficile. Vous ne le trouverez pas du moins trop long, lui dit-il. Pardonnez-moi, lui répondit l'ami Sévérus, il est trop long de moitié. *Du vent et de la pluie*, disait tout.

MARS 1783.

C'est à M. Cérutti, ci-devant jésuite, et auteur de l'*Appel à la Raison*, la plus célèbre apologie des jésuites, que nous devons la brochure intitulée l'*Aigle et le Hibou, fable écrite pour un jeune Prince que l'on osait blâmer de son amour pour les Sciences et les Lettres;* avec cette épigraphe : *Un Prince philosophe est un être divin. A Glascow, et se trouve à Paris, chez Prault.* Brochure in-8°, imprimée avec beaucoup de soin.

L'auteur a très-bien senti lui-même que sa fable n'en était pas une. « Le but qu'on lui avait » prescrit l'a forcé, dit-il, de donner plus d'é- » tendue à son sujet et plus de pompe à son style » que n'en demande une fable ordinaire; d'un » simple apologue elle est devenue une sorte » de Poëme. » Mais pourquoi s'obstiner à faire un apologue de ce qui ne pouvait être renfermé heureusement dans les limites de ce genre? Pourquoi ne pas chercher des formes plus analogues et au caractère de son sujet et à celui de son talent?

Il y a dans l'apologue de l'*Aigle et du Hibou* un mélange de fable et d'allégorie qui manque également de naturel et de goût. L'Aigle, pour apprendre à régner, ouvre son palais aux savans de l'empire; se dérobant ensuite lui-même à ses vastes royaumes, il parcourt nos ateliers, nos

ports, nos camps, nos légions; s'arrête sur ces monts que Voltaire illustra par ses vers; porté sur les sommets de la philosophie, il y voit MM. d'Alembert, Diderot, Buffon, Jean-Jacques, etc.; observe long-temps l'Angleterre, cette île *qui seule a découvert le système des cieux et celui des états;* d'un coup d'aile il s'élance aux bords du Texel, souhaite à ce pays des Barnewelt et des Ruyter; passe bien vite sur l'Espagne, et vole vers Boston pour y contempler le plus grand des spectacles; il cherche en vain dans l'empire d'Éole le célèbre Cook, ne trouve que son cercueil; il reprend sa volée et vient s'abattre sur la Chine, le terme de son voyage. Revenu dans sa cour, l'Aigle voyageur change les ressorts de son gouvernement, et, pour charmer ses loisirs, il *se fait lire* par le cygne d'Apollon Pope, Saint-Lambert, Lucrèce, Milton, *Mahomet, Britannicus,* et quatre vers d'*Othon*. L'Aigle n'entendait que les vers; on est obligé de lui traduire la prose. Le phénix *lui traduit* Tacite, Raynal, Necker, Hume et Robertson. Tous les oiseaux en chœur applaudissent leur maître; le Hibou seul garde un silence chagrin; on lui en demande la cause. Il reproche à l'Aigle de s'abaisser à consulter des mortels dangereux, lui qui *naquit pour porter le maître du tonnerre et pour effrayer d'un cri tout le peuple des airs.* Indigné, l'Aigle lui répond qu'on n'écoute plus les oiseaux de la nuit, le renvoie au fond de sa masure et lui con-

seille de se consoler du *mépris en croquant des souris*. Cette chute n'est pas merveilleuse et convient mal au ton dominant du Poëme.

La fable est suivie d'un épilogue où l'auteur célèbre tous les aigles de l'Europe qui aiment la lumière, les aigles de Pétersbourg et de Berlin, l'aigle qui plane sur la France, l'aigle des Germains et l'aigle de la Toscane. Il y a lieu de croire que le fils aîné de ce Prince est l'aigle naissant, à qui la muse de M. Cérutti adresse son premier hommage. Elle lui en destine encore un autre qu'on nous annonce dans les notes comme prêt à paraître : ce sont quatre Discours sur la manière dont un souverain doit étudier les livres, les hommes, les nations, les affaires.

On a observé avec raison qu'une fable où des animaux s'instruisent à la vue des prodiges de l'esprit humain était diamétralement opposée à l'esprit des fables ordinaires, où ce sont les hommes qui s'instruisent à l'école des animaux, souvent mieux conduits par le seul instinct que nous ne le sommes par la raison. En s'écartant ainsi de l'espèce de vraisemblance qu'exige ce genre de Poëme, l'auteur a renoncé à toutes les grâces dont l'apologue est naturellement susceptible. Il a cherché à y suppléer par des détails brillans, et il serait difficile sans doute d'y employer plus d'esprit; mais il en est arrivé que toutes les fois qu'il a voulu rentrer dans le ton de la fable, au lieu d'être simple et naïf, il est tombé dans la

froideur, quelquefois même dans une sorte de niaiserie aussi essentiellement différente de la naïveté qu'elle en est voisine.

Si la fiction de M. Cérutti n'est pas d'une conception heureuse, si les idées et les images en sont souvent mal assorties et mal liées, si sa versification n'a pas en général des formes assez variées et assez faciles, il n'en est pas moins vrai qu'on y trouve non-seulement beaucoup d'esprit, mais encore une grande énergie d'expression, une hardiesse ingénieuse et de très-beaux vers.

Nous ne citerons pas tous ceux qui nous ont paru dignes d'être remarqués; mais en voici quelques-uns qu'on ne peut guère oublier. L'Aigle s'arrête sur cette *île fameuse par d'immortelles lois et d'éternels combats.*

Il vit le fier Anglais, trahi par sa fortune,
Egaré par ses chefs, épuisé d'or, de sang,
A demi renversé du trône de Neptune,
Rétrograder d'un siècle, et tomber.... à son rang.

Le spectacle qui s'offre à ses yeux vers Boston ne lui fournit pas des traits moins poétiques.

On croyait voir des flots sortir la race antique
Que l'Océan jadis engloutit dans son sein;
Washington paraissait l'Atlas de l'Amérique,
Franklin, en cheveux blancs, Jupiter olympique,
Dirigeant d'un coup-d'œil le tonnerre incertain,
Adams et son sénat le conseil du Destin, etc.

On aime la simplicité de ces deux vers de la réponse de l'Aigle au Hibou :

En limitant mes droits, j'affermis ma puissance,
Ma gloire est d'être bon, ma force est d'être instruit.

Que l'accomplissement en soit prochain ou qu'il soit encore éloigné, la prophétie qui termine le portrait de Catherine II n'en paraîtra pas moins intéressante.

Minerve de son siècle, elle anime, elle éclaire,
Elle suit tous les pas que fait l'esprit humain.
L'édifice des lois fut orné de sa main...
Sa main prépare un temple aux mânes de Voltaire ;
Sa main des Grecs un jour peut changer le destin.
Le Ciel tonne de loin sur le peuple stupide
Qui des arts foule le berceau ;
Qui parcourt d'un œil sec les rives de l'Aulide,
Qui transforme en déserts les plaines de l'Elide,
Qui de Socrate même ignore le tombeau,
Qui de Lycurgue et d'Aristide
Mutile la race intrépide,
Fait de Sparte un sérail et d'Athène un hameau.

On a remarqué dans le portrait de l'Aigle de Berlin une recherche d'antithèse assez spirituelle, mais froide et monotone.

Au milieu de la paix il instruit son armée,
Au milieu des combats il instruisait les arts.
De la philosophie il illustra l'empire ;
Il agrandit le sien de deux puissans états.
Maniant à son gré le tonnerre et la lyre,
Il sut faire des vers et créer des soldats.
Des forces du génie il sut armer Bellone,
Il sut du fanatisme éteindre les volcans,
Enfin il sut placer la raison sur son trône,
L'amitié dans sa Cour et la gloire en ses camps.

Nous citons ce morceau comme très-propre à caractériser la manière de M. Cérutti. La réforme de la jurisprudence criminelle dans les États de

l'Empereur lui a inspiré un vers qui nous paraît sublime. Il veut, dit-il,

Il veut que le coupable expie
Un long cours de forfaits d'un long cours de travaux;
Il aggrave sur lui le fardeau de la vie,
Et ferme aux scélérats l'asile des tombeaux.

Quelque esprit que M. Cérutti ait dans ses vers, il en a bien plus encore dans sa prose, et quoique son esprit ne soit jamais exempt de recherche, il est aisé de voir que ce dernier genre d'écrire lui est beaucoup plus familier que l'autre. Les notes qui sont à la suite du petit Poëme occupent les deux tiers de la brochure, et il n'y a pour ainsi dire pas une seule page de ses notes qui n'offre plusieurs traits à retenir. On y trouve avec profusion ce qu'il faut chercher dans d'autres ouvrages, et l'on n'est embarrassé que du choix. Nous tâcherons de saisir ce qui semble appartenir plus particulièrement au caractère de l'auteur.

*

« Trois choses contribuent le plus à élever » l'esprit national; les grands hommes, les grands » événemens et les grands rois; ils se trouvent » pour l'ordinaire ensemble. »

*

« Messieurs d'Alembert et Diderot ont donné » à ce siècle une impulsion vive et rapide qui a » fait avancer tous les bons esprits. On peut ap- » pliquer à ces deux philosophes ce que Mon-

» taigne a dit de Plutarque et de Sénèque : *L'un* » *nous conduit et l'autre nous pousse.* »

★

« Les ouvrages de Jean-Jacques pourraient » être comparés à des pendules détraquées, » mais enrichies d'un carrillon magnifique et » juste. Il ne faut pas écouter l'heure qu'elles » sonnent, mais l'air qu'elles jouent. »

★

« On doit regretter que l'abbé Raynal ait mêlé » à d'utiles vérités des erreurs répréhensibles et » des déclamations téméraires. Lorsqu'un géné- » ral romain voulait conquérir un pays, il n'in- » sultait pas les Dieux qui en étaient les protec- » teurs; il leur offrait des sacrifices et les priait » de passer dans son armée. »

★

« L'Histoire de M. Hume pourrait s'intituler » l'*Histoire des Passions anglaises*, *par la raison* » *humaine.* »

★

» L'enthousiasme est le père des grandes » choses. Lorsque Jupiter enfanta Minerve, ce » fut, selon la Fable, Vulcain, le dieu du Feu, » qui, ouvrant la tête de Jupiter, aida la Sagesse » à éclore toute armée. C'est l'emblême de l'en- » thousiasme. Rien de divin n'est produit à » froid. M. Levesque, dans son *Histoire de Rus-* » *sie*, blâme le Czar d'être venu de si loin cher- » cher la lumière ; il n'avait, dit-il, qu'à la faire

» venir elle-même. Mahomet commanda, en pré-
» sence de son armée, à des montagnes éloignées
» de s'approcher de lui; comme elles demeu-
» raient immobiles, il ajouta : Puisque vous re-
» fusez d'avancer vers moi, c'est à moi d'avancer
» vers vous. Il marcha et son armée suivit. »



« Le commerce du monde a fait sur les gens
» de lettres ce que le cardinal de Richelieu fit sur
» les seigneurs de châteaux; ceux-ci ont beau-
» coup perdu en sortant de leurs terres, et ceux-
» là en sortant de leur retraite. »

Peut-être n'a-t-on rien écrit de plus spécieux en faveur des Chinois que ce qu'en dit M. Cérutti dans une de ses notes. Nous n'entreprendrons point d'analyser ici toutes les raisons par lesquelles il justifie l'éloge de ce peuple, qu'il appelle très-poétiquement le peuple aîné du globe; nous nous contenterons d'observer qu'une grande partie des titres qui fondent son enthousiasme pour ce peuple se trouve détruite par les dernières relations que nous avons vues de ce pays. Ce qui nous explique la longue durée du gouvernement chinois sert à nous prouver en même temps tout ce que ce gouvernement laisse à désirer pour le bonheur des peuples qui lui sont soumis. La langue, les usages et les coutumes les plus propres à borner l'essor et les progrès de l'esprit ont fait vieillir cette Nation dans une longue enfance, et c'est pour ainsi dire

l'impossibilité d'étendre les limites de sa puissance et de sa prospérité qui l'a fait triompher ainsi de la révolution des temps et de l'inconstance des choses humaines. On ne voudrait être ni Juif, ni Spartiate, ni Chinois; mais qui n'admirerait pas la législation de Moïse, celle de Lycurgue et celle du peuple chinois comme autant de prodiges du pouvoir législatif, comme autant de monumens mémorables de l'empire que la loi peut exercer et sur la nature de l'homme et, s'il est permis de le dire, sur la chaîne même de ses destinées!

Revenons encore un instant à M. Cérutti. Il n'y a point de souverain philosophe, il n'y a point d'homme de lettres célèbre qui n'ait reçu de lui un tribut d'hommages distingué. Félicitons la philosophie de voir l'apologiste des jésuites devenir aujourd'hui le panégyriste des sages du siècle, vanter le progrès des lumières, et conseiller aux Rois de n'avoir pour confesseur que leur conscience, de bons ouvrages ou quelque poëte philosophe. Tout cela n'est peut-être pas si loin d'un jésuite qu'on le dirait bien. Quelle que soit l'intention de l'auteur, sa brochure nous a fait grand plaisir; les défauts même qu'on lui reproche sont d'un esprit fin, d'une imagination vive et brillante; ce sont des défauts dont nous n'avons guère à nous plaindre, ils sont devenus moins communs que jamais.

VERS *donnés à M. le comte de Rochambeau.*

A L'AMI DE WASHINGTON.

Vous rétablissez l'équilibre
Entre deux peuples étonnés.
Grâce à vous, l'Amérique est libre,
Et tous les cœurs sont enchaînés.
Bellone, désormais captive,
Respecte de Boston les heureux habitans,
Et vos mains font fleurir l'olive
Sur ce bord où la foudre a grondé si long-temps.
Mais s'il doit son indépendance
A votre sagesse, à vos coups,
Votre retour, bien cher à tous,
Sert aussi sa reconnaissance;
Car, en vous rendant à la France,
Il croit être quitte avec nous.

Le public de Paris, si avide de plaisirs nouveaux, commence toujours par s'y refuser; idolâtre de tous les talens qui en procurent, il les persécute presqu'autant qu'il les admire. C'est une maîtresse coquette et passionnée; quiconque se présente pour la servir doit s'attendre à mille caprices, à mille dégoûts; il doit compter plus sûrement encore qu'il n'est point de préventions, point d'obstacles que la haine et la jalousie de ses rivaux ne suscitent contre lui. Que de puissances ne fallut-il pas employer pour déterminer l'Académie royale de Musique à recevoir le premier ouvrage de Gluck, de cet artiste devenu aujourd'hui son idole! On sait que Piccini, grâce à la malheureuse adresse de ses amis, eut encore

plus de peines, plus de tracasseries, plus de persécutions à essuyer. Comment Sacchini n'aurait-il pas eu le même sort? Son opéra de *Renaud* fut condamné aux premières répétitions, et ce fut presqu'universellement par tous les chefs de l'illustre Administration; l'un décida qu'il manquait de *ragoût*, l'autre qu'il était trop *moutonneux*, comme l'est en général toute cette petite musique italienne, etc. On chercha d'abord des prétextes pour en renvoyer la représentation; on allégua l'extrême dépense, les engagemens pris avec d'autres compositeurs; que sais-je? enfin l'on osa proposer à l'auteur une gratification de dix mille francs s'il consentait à retirer l'ouvrage. M. Sacchini reçut cette proposition avec la fierté digne d'un homme de son talent; mais il est bien certain que, sans la protection particulière de la Reine, sollicitée par M. le comte de Mercy, toute sa constance n'eût pas triomphé des cabales conjurées pour l'éloigner de la carrière et pour l'en éloigner à jamais. C'est le vendredi 28 Février que *Renaud* fut donné enfin pour la première fois.

Le Poëme est du sieur Le Bœuf, ci-devant maître de ballets; ou, pour parler plus exactement, c'est l'opéra de l'abbé Pellegrin, *marmontelisé* par le sieur Le Bœuf, revu et corrigé par M. Le Bailli du Rollet. Ces Messieurs ont mis l'exposition des deux premiers actes en action, et les ont réduits ainsi à quelques scènes; on ne saurait les en blâmer : ils ont conservé les trois derniers actes

à-peu-près en entier, et ne pouvaient guère encore faire mieux; mais il fallait avoir la bonhomie d'en convenir et compter un peu moins sur l'oubli où sont tombés tous les ouvrages du pauvre abbé Pellegrin. S'il y a dans l'ancien *Renaud* des longueurs insupportables, on y trouve aussi plus de détails intéressans, et il en est qui semblent nécessaires au mouvement même de l'action. On nous laisse trop ignorer, dans les premiers actes du nouveau *Renaud*, et qu'Armide est aimée et que la gloire est sa seule rivale. L'action n'est jamais trop rapide sans doute; mais elle ne doit pas l'être aux dépens de l'intérêt et de la clarté; peut-être même oublie-t-on aujourd'hui que celle qui convient au Théâtre lyrique, quelque vive qu'on puisse la désirer, doit avoir cependant des intervalles qui laissent à la musique l'espace nécessaire pour exercer toute la puissance de son art, dont le véritable charme tiendra toujours au développement complet des motifs d'un chant facile et mélodieux.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans l'ouvrage de M. Sacchini la main d'un grand maître; on la reconnaît surtout dans deux cantabiles du second acte et dans la plus grande partie des chœurs; mais il faut avouer aussi qu'on y remarque en général une sorte de gêne que toute son adresse n'a pu dissimuler. Il ne s'est point livré à la pente naturelle de son génie, il a été tourmenté du désir de plaire à un public peu exercé à sentir le genre de beauté

qui distingue les chefs-d'œuvre de l'Italie; il a voulu faire du chant à la portée d'une cantatrice dont les cris de Mélusine ont usé la voix; il s'est attaché principalement à faire de beaux chœurs, à charger son récitatif de tous les accens, de tout le fracas de notes dont il pouvait être susceptible; en un mot, s'il nous est permis de le dire, il a *gluckiné* tant qu'il a pu. Nous l'avons applaudi comme on applaudit un ouvrage bien fait, mais non pas comme un ouvrage qui charme ou qui transporte. Les gluckistes ont dit : *Cela est beau; mais ce n'est pas là l'originalité du maître;* les enthousiastes de la musique italienne: *Voilà comme en France nous avons l'art d'éjointer les ailes du génie.* Tous ces jugemens de société n'ont pas empêché que cet opéra n'ait attiré jusqu'ici une très-grande affluence de spectateurs. Mademoiselle Rosalie Le Vasseur a été si mal reçue dans le rôle d'Armide qu'elle l'a quitté après la troisième représentation. C'est madame Saint-Huberti qui l'a remplacée; la manière dont elle y chante et dont elle y joue a réuni tous les suffrages. On peut dire qu'en général ce nouvel opéra a été mis au Théâtre avec assez de soin. Le combat qui ouvre le troisième acte, combat qui s'exécute pendant la nuit au bruit du tonnerre et au feu des éclairs, a paru d'un effet neuf et pittoresque.

Monumens de la Vie privée des douze César, d'après une suite de pierres gravées sous leur règne.

A Caprée, chez Sabellus, in-4°. C'est un ouvrage fort rare, fort cher et fort licencieux, comme il est aisé de le présumer par le titre. L'auteur (c'est, dit-on, le père Jaquier, de compagnie avec M. Durand, libraire de Rome, établi actuellement à Marseille), l'auteur, pour s'excuser, assure, dans sa préface, qu'il n'a destiné cet ouvrage *ad usum* d'aucun Prince, encore moins d'aucune Princesse; qu'il n'a voulu qu'amuser un moment le goût des amateurs, et il demande grâce en faveur de ce qu'il y a de véritablement utile dans son Recueil, l'Histoire des mœurs, des rits et des coutumes, qui y est détaillée avec tout le soin possible. La gravure de ces camées est d'une exécution assez médiocre, s'il y en a quelques-uns qui soient dessinés d'après l'antique, le plus grand nombre au moins paraît n'avoir été composé que d'imagination sur la foi de Tacite et de Suétone. Le texte n'est guère qu'une compilation de passages de ces deux auteurs, de Pétrone, d'Ovide, de Martial, de Juvénal, et cette compilation même pouvait être faite d'une manière beaucoup plus instructive et beaucoup plus piquante.

Les Aveux difficiles, comédie, en un acte et en vers, de M. Vigée (frère de madame Le Brun, si célèbre par les grâces de sa figure et par les chefs-d'œuvre de son pinceau), a été représentée, pour la première fois, au Théâtre français, le lundi 24 Février. L'idée de cette bagatelle, qui

a eu assez de succès, n'est pas fort compliquée. Cléante, absent depuis quelques années, revient avec une passion nouvelle dans le cœur. Il lui en coûte d'en faire l'aveu à Mélite, qu'il aimait avant son départ, et dont il se croit toujours aimé; mais elle-même a pris, pendant son absence, beaucoup de goût pour Merval, ami de Cléante. Fort embarrassés l'un et l'autre du secret qu'ils ont à se confier, ils s'avisent enfin du même expédient. Cléante charge son valet de parler pour lui, Mélite sa suivante. On conçoit leur surprise de se trouver tous deux dans la même situation. Ils n'ont pas beaucoup de peine à se pardonner mutuellement; Merval, après être tombé aux genoux de Mélite, se relève, saute au cou de son ami; tout le monde est satisfait; et Lisette observe fort judicieusement

Que rarement l'amour peut survivre à l'absence.

Le peu d'invention qu'il y a dans cette bagatelle a été disputé à M. Vigée par M. le baron d'Estat, qui avait lu, il y a dix-huit mois, aux Comédiens italiens une pièce en un acte, portant le même titre des *Aveux difficiles*. Cette pièce vient d'être donnée au Théâtre italien; c'est en effet le même fonds, et il paraît que M. Vigée la connaissait avant d'avoir conçu le projet de la sienne. Ce procès littéraire, discuté fort vivement de part et d'autre dans le *Journal de Paris*, a fini, grâce à la lettre que voici, insérée dans le même Journal, et signée *Néricaut Destouches*:

« Messieurs, les Parisiens ne me lisent plus;

» je le vois bien. Exhortez-les à jeter les yeux
» sur l'*Amour usé*, une de mes comédies, qui
» fut sifflée malgré tout son mérite, parce que
» le public était difficile de mon temps; exhor-
» tez-les, dis-je, à jeter les yeux sur cette pièce,
» et la dispute qui vient de s'élever entre
» M. Vigée et M. d'Estat sera bientôt terminée.»

Le dialogue de la pièce de M. Vigée ne manque ni de grâce ni d'esprit; mais on y aperçoit une sorte d'apprêt symétrique qui tient à la situation même des personnages. Il y a peut-être plus de naturel, mais aussi plus de négligence dans celle de M. d'Estat.

La représentation des *Aveux difficiles* au Théâtre italien a été précédée de celle de *Corali et Blanford*, comédie, en deux actes et en vers, de M. le chevalier de Langeac, et de celle du *Corsaire*, opéra comique, en trois actes et en vers, paroles de M. le chevalier de La Chabeaussière, musique de M. le chevalier d'Alayrac.

Le sujet de *Corali et Blanford* est suffisamment connu; il est tiré du Conte de M. Marmontel, intitulé l'*Amitié à l'épreuve*. Ce n'est pas la première fois qu'on a essayé de mettre ce sujet au Théâtre, et toujours sans beaucoup de succès. Le fonds le plus heureux pour un conte ne l'est guère pour une pièce de théâtre, et la manière de préparer une situation intéressante dans un Roman est fort loin de celle qu'exige la marche théâtrale. A l'exception de la dernière

scène, où Blanford sacrifie si généreusement son propre bonheur à celui de son ami, tout le drame a paru froid ; on y a remarqué cependant un assez grand nombre de vers brillans et faciles qui ont été fort applaudis ; le succès du dénouement a fait même demander l'auteur à plusieurs reprises. Un comédien est venu annoncer qu'il était inconnu ; alors s'est élevée une voix du parterre qui a demandé *son père !* C'était un méchant sarcasme contre l'auteur.

L'intrigue du *Corsaire*, représenté, pour la première fois, le lundi 17, est extrêmement embrouillée ; c'est un chaos de situations comiques et intéressantes qui se nuisent réciproquement ; et si l'on a pu y démêler quelques motifs de scènes assez heureux, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble est obscur et romanesque, et que plusieurs détails de la pièce fort applaudis sont d'une gaieté plus libre que neuve et piquante.

AVRIL 1783.

M. D..... vient de justifier enfin les titres de la pension de douze mille livres qui lui fut accordée par M. Turgot, pour être revenu de Pologne en poste, prêt à rendre à sa patrie, sous de si heureux auspices, toutes les lumières que nous avions osé méconnaître jusqu'alors, et dont son juste dépit allait enrichir à nos dépens une Puissance étrangère. Il serait difficile au moins de ne pas convenir que cette pension lui est bien justement acquise aujourd'hui par toutes les peines, et surtout par les prodigieux calculs qu'a dû lui coûter un écrit intitulé *Mémoire sur la Vie et les Ouvrages de M. Turgot, ministre d'État*; un volume in-8°, avec cette épigraphe : *Le germe le plus fécond des grands hommes est dans la justice rendue à la mémoire des grands hommes qui ne sont plus.* Philadelphie, 1782.

Après être convenu qu'en 1776 il pouvait y avoir dans la balance des dépenses et des revenus annuels de ce royaume un *déficit* de vingt-deux millions; après avoir assuré que ce *déficit* avait été porté cette même année au-dessus de trente-sept, par l'acquittement des dettes exigibles arriérées depuis long-temps, M. D..... n'en conclut pas moins « que M. Turgot a laissé, à sa » retraite, un excédant de trois ou quatre mil-

» lions ; que cet excédant devait croître, qu'il » a crû d'année en année et pourvu presque » seul, jusqu'à ces derniers temps, aux dépen- » ses extraordinaires dans lesquelles une guerre » qu'on ne peut regretter, puisqu'elle n'a pour » objet et ne peut avoir pour terme que le » maintien des droits naturels de tous les hom- » mes et de tous les états, a entraîné la Nation. »

Il paraît qu'un homme capable de faire un pareil calcul méritait bien une pension ; peut-être même en devrait-on une à tous ceux qui auraient l'intrépidité de le suivre, ou un dévouement assez aveugle pour y croire.

A force de vouloir honorer la mémoire de M. Turgot, son panégyriste a entièrement oublié ce qu'il devait à la justice et à la vérité ; et c'est ce que la reconnaissance même ne saurait excuser. D'ailleurs, avec plus d'art encore que que n'en ont la plupart de ces Messieurs, on nous persuadera difficilement qu'il n'y ait pas quelque différence entre la faculté de concevoir le bien et le talent de le faire, entre un système de spéculation vague et l'application de ce système à des circonstances déterminées, etc. Quand il serait parfaitement démontré qu'il n'y a aucune des opérations de M. Necker dont M. Turgot n'ait eu quelque idée, la gloire de M. Necker en serait-elle moins entière ? On trouve assurément plus d'idées de ce genre dans l'*Utopie de Thomas Morus*, dans *Télémaque*, dans la *Répu-*

blique de Platon, dans tous nos Romans politiques, qu'il n'y en avait dans la tête et dans le porte-feuille de M. Turgot et de toute sa confrérie; mais, encore une fois, le génie de l'homme d'État n'est pas de rêver comme ces Messieurs, mais de veiller au peu de bien qui peut se faire, de n'en laisser échapper aucune occasion favorable, et de recueillir avec succès les germes de tout ce qui peut être utile à la génération présente et aux générations futures.

Ce qui concerne la personne de M. Turgot dans le Mémoire de M. D.... nous a paru plus digne d'être remarqué que tout le détail fastidieux de sa vie publique. Nous rassemblerons ici différens morceaux de cette partie de l'ouvrage, dont l'ensemble, à quelques exagérations près qu'il n'est pas besoin d'indiquer, nous a paru former un portrait assez ressemblant.

« M. Turgot était d'une ancienne noblesse attachée aux ducs de Normandie en 1281... Un caractère qui n'est pas commun a toujours distingué les Turgot; et ce caractère est une bonté douce et courageuse qui unit le charme de la bienfaisance à la sévérité de la vertu.

» Sortant à vingt-trois ans de Sorbonne, plein de connaissances profondes, formé par des études sérieuses, ayant même beaucoup de goûts littéraires (1), M. Turgot était cet homme d'es-

(1) Il avait fait dès-lors plusieurs dissertations théologiques, beaucoup de vers blancs et quelques ouvrages de philosophie et de géo-

prit un peu neuf dans la société, que les gens du monde font éclipser dans la conversation, même avec très-peu de fonds réel. Cet inconvénient, léger en lui-même, a peut-être influé d'une manière assez grave sur le destin de sa vie. N'aimant à développer ses pensées et n'y réussissant bien qu'avec ses amis intimes, il n'y avait qu'eux qui lui rendissent justice. Tandis qu'ils adoraient sa bonté, sa raison lumineuse, son intéressante sensibilité, il paraissait froid et sévère au reste des hommes; ceux-ci par conséquent se contenaient eux-mêmes ou se masquaient devant lui. Il en avait plus de peine à les connaître; il perdait l'avantage d'en être connu, et cette gêne réciproque a dû lui nuire plus d'une fois.

» L'âme de M. Turgot était si heureusement constituée, que tous les sentimens bons, nobles et honnêtes, même ceux qui semblent les plus incompatibles, y régnaient à-la-fois, et que nul des autres n'y pouvait trouver place. Il joignait la sensibilité d'un bon jeune homme et la pudeur d'une femme estimable au caractère d'un législateur fait pour réformer et constituer des

métrie. Il a traduit de l'allemand le commencement de la *Messiade* de Klopstock, la plus grande partie du premier Chant de la *Mort d'Abel*, et une partie du quatrième; le commencement du *Premier Navigateur*, et le premier livre des *Idylles* de Gessner, qui a été imprimé sous le nom de M. Huber, avec les autres Poëmes du même auteur, dont nous devons la traduction à M. Huber. La préface générale de cette Traduction de Gessner est aussi l'ouvrage de M. Turgot.

Empires et pour changer la face du monde.....
(substituer la poste aux messageries et les vers blancs à la rime.)

» Sa figure était belle, sa taille haute et proportionnée ; ennemi de toute affectation, il ne se tenait pas fort droit. Ses yeux, d'un beau brun clair, exprimaient parfaitement le mélange de fermeté et de douceur qui faisait son caractère. Son front était arrondi, élevé, ouvert, noble et serein, ses traits prononcés, sa bouche vermeille et naïve, ses dents blanches et bien rangées. Il avait eu surtout dans sa jeunesse un demi-sourire qui lui a fait tort, parce que les gens qui ne le connaissaient pas y croyaient presque toujours voir l'expression du dédain, quoiqu'il ne fût le plus souvent que l'effet de la naïveté et d'un peu d'embarras ; il s'en était corrigé par degrés en vivant dans le monde, et l'était totalement vers la fin de son ministère. Ses cheveux étaient bruns, abondans, parfaitement beaux ; il les avait tous conservés ; et lorsqu'il était vêtu en magistrat, sa manière de porter la tête les répandait sur ses épaules avec une sorte de grâce naturelle et négligée. Il avait la couleur assez vive sur un teint fort blanc, et qui trahissait les moindres mouvemens de son âme. Jamais homme n'a été, au physique et au moral, moins propre à dissimuler ; il rougissait avec une facilité trop grande et de toute espèce d'émotion, soit d'impatience ou de sensibilité. Ses

mœurs étaient infiniment régulières. Il aimait la société des femmes, et avait presqu'autant d'amies que d'amis ; mais son respect pour elles était celui de l'honnêteté, dont l'accent diffère un peu de celui de la galanterie. Il a manqué sans doute au bonheur de M. Turgot, dont tous les sentimens étaient rapprochés de la nature, et qui regardait la famille comme le sanctuaire dont la société est le temple et la félicité domestique comme la première des félicités ; il lui a manqué une épouse et des enfans. C'est une espèce de malheur public qu'il n'ait point laissé de postérité ; mais M. Turgot avait une trop haute idée de la sainteté du mariage, et méprisait trop la façon dont on contracte parmi nous cet engagement, pour être facile à marier.... » (Facile à marier !)

L'idée de la médaille frappée en l'honneur de la liberté américaine est du docteur Franklin; c'est le sieur Dupré qui l'a gravée. Cette médaille représente le buste d'une fort belle tête, d'un trait pur, d'une expression franche et vigoureuse, les cheveux au vent et le bonnet de la liberté au bout d'une lance appuyée sur l'épaule droite; pour légende, *Libertas americana ;* dans l'exergue, 4 *Juill.* 1776. On voit sur le revers de la médaille Hercule au berceau, étouffant un serpent de chaque main ; Minerve le couvre d'une égide aux armes de France, et menace de son

javelot le léopard anglais, dont la fureur s'acharne toute entière sur le bouclier de la Déesse; pour légende : *Non sine Diis animosus Infans;* dans l'exergue, $\frac{17}{19}$ Oct. $\frac{1777}{1781}$. Ce revers est d'une exécution médiocre; mais le seul défaut sans doute qu'on puisse trouver à la devise est d'être trop jolie; elle est tirée de l'Ode d'Horace à Calliope, Liv. 3, ode 4:

Mè fabulosæ vulture in Apulo,
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno
Fronde novâ puerum palumbes
Texêre....
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis : ut premerer sacrâ
Lauroque, collatâque myrto,
Non sine dîs animosus infans.

Quoique la parodie *du Roi Lir ou Léar*, en un acte et en vers, du sieur Parisau, représentée avec succès sur le théâtre des grands Danseurs du Roi, soit en général une assez mauvaise chose, on y a cependant remarqué quelques saillies heureuses. La manière dont le parodiste a travesti la terrible imprécation du second acte est passablement comique. Nature! s'écrie le Roi Lu.

Nature, à ces époux dont tu connais les crimes,
Ravis tous les plaisirs, jusques aux légitimes.
Verdrille, qu'au mépris de tes jeunes appas
Le Duc à tout moment vieillisse dans tes bras;

Et si jamais le sort, démentant mes promesses,
D'un enfant à tous deux accordait les caresses,

(A LA PRINCESSE.)

Qu'il insulte sans cesse à ton attachement;

(AU DUC.)

Qu'il t'appelle son père et mente effrontément....

Chassé du palais au milieu d'une nuit orageuse, le Roi paraît errant dans la forêt, tenant un parapluie dont il ne se sert pas. Après l'avoir laissé quelque temps seul pour rendre le tableau plus touchant, son ami Kinkin vient le rejoindre. Philosophons, lui dit alors le Roi, *philosophons à l'air sur ce terrible orage. — On est Roi. — C'est égal. — Tu vois. — Il pleut sur vous...* — Il débite encore quelques réflexions de la même sublimité: *Je n'ai pas un ami, cependant j'étais Roi.* — A ce mot, Kinkin s'aperçoit *que la tête se perd. — Eh! je remarque une chose, dit Lu:*

C'est en pleine raison que j'ai fait cent folies.
Depuis que je suis fou je disserte en Caton,
Et je fais de l'esprit en oubliant mon nom....

Le jeu de théâtre, pendant lequel les soldats du Duc vainqueur se rangent du côté de Deségards qu'on vient d'enchaîner sous leurs yeux, est encore assez burlesque. Passez, leur dit Deségards, je vous attends. — Le *duc.* Moi, je les en défie. — Un *Soldat.* J'embrasse ta défense. — Deségards. Et d'un. Nous sommes deux contre dix mille au moins. — Un autre *Soldat.* Et moi donc..? — Le Duc se couvre le visage, et ses soldats filent tous sur la pointe du pied en regardant si

le Duc ne les aperçoit pas... Au dénouement, Remonde dit au Roi :

Restez auprès de nous ; soyez toujours un père
Cher à ses deux enfans et des siens respecté ;
Soyez *Lu* bien long-temps.

LE ROI.

Lu, non, mais écouté....

Réflexions philosophiques sur le Plaisir, par un Célibataire. Brochure avec cette épigraphe : *Lègite, censores; crimen amoris abest.* Cette brochure ne contient que des lieux communs de la morale la plus vague et une critique de nos mœurs aussi frivole qu'insipide ; l'auteur a cependant eu la satisfaction d'en voir la première édition entièrement épuisée en moins de huit jours. Il faut bien expliquer les raisons d'un si beau succès. L'auteur de ce chef-d'œuvre est M. de La R....... le fils ; il avait donné, quelques jours avant de le publier, un souper dont l'extravagance était devenue la fable de tout Paris. Tout le monde imagina que la brochure serait marquée au même coin ; tout le monde fut curieux de la voir, et jamais curiosité n'a été plus complètement trompée ; ainsi donner une idée de ce fameux souper, c'est développer tout le mérite de la production dont il a fait le succès.

M. de La R....... avait choisi ses convives dans tous les rangs de la société pour en former une bigarrure heureuse de gens de lettres, de

garçons tailleurs, d'artistes, de militaires, de gens de robe, d'apothicaires, de comédiens, etc. Il avait fait imprimer ses billets d'invitation dans la forme d'un billet d'enterrement, et en voici le modèle copié fidèlement d'après l'édition originale dont Sa Majesté n'a pas dédaigné de faire encadrer un exemplaire pour la rareté du fait.
« Vous êtes prié d'assister au souper-collation
» de Me Alexandre-Balthazard-Laurent G. d.
» L. R., écuyer, avocat au Parlement, mem-
» bre de l'Académie des Arcades de Rome,
» associé libre du Musée de Paris et rédacteur
» de la partie dramatique du *Journal de Neuf-*
» *châtel*, qui se fera en son domicile, rue des
» Champs-Elysées, paroisse de la Madeleine-l'E-
» vêque, le jour du mois d' 178 . On fera son
» possible pour vous recevoir selon vos méri-
» tes; et, sans se flatter encore que vous soyez
» pleinement satisfait, on ose vous assurer dès
» aujourd'hui que du côté de l'huile et du co-
» chon vous n'aurez rien à désirer. On s'assem-
» blera à neuf heures et demie, pour souper à
» dix. Vous êtes instamment supplié de n'ame-
» ner ni chien ni valet, le service devant être fait
» par des servantes *ad hoc*. » — En arrivant à la porte de l'hôtel, le suisse demandait au convive à voir son billet, y faisait une marque, et l'adressait à un autre suisse, lequel était chargé de lui demander si c'était M. de La R...... sangsue du peuple, ou son Fils le défenseur de la veuve et de l'orphelin, qu'il désirait de voir; sur

la réponse du convive, on le faisait monter un escalier au haut duquel il était reçu par un savoyard vêtu comme les anciens hérauts d'armes, avec une hallebarde dorée à la main. Tout le monde rassemblé dans le salon, le maître du festin, en habit de palais et avec le maintien le plus grave, pria toute l'assemblée de passer dans une autre pièce où il n'y avait pas une seule lumière; on y retint les convives près d'un quart d'heure, les portes soigneusement fermées; elles s'ouvrirent enfin, et l'on passa dans une salle à manger, éclairée de mille bougies. La balustrade qui entourait la table était gardée encore par deux savoyards armés à l'antique. Quatre enfans de chœur étaient placés aux quatre coins de la salle avec leurs encensoirs. « Quand mes parens » donnent à manger, dit le maître du festin à » ses convives, il y a toujours trois ou quatre » personnes à table chargées de les encenser; » vous voyez, Messieurs, que j'ai voulu vous » épargner cette peine; voici des enfans qui s'en » acquitteront à merveille... » Le souper était composé de vingt services de la plus grande magnificence; mais le premier tout en cochon. — « Messieurs, comment trouvez-vous ces viandes? » — Excellentes. — Eh bien! je suis fort aise de » vous dire que c'est un de mes parens qui » me les fournit; il se nomme un tel, il loge » dans tel et tel endroit; comme il m'appartient » de fort près, vous m'obligerez fort de l'em» ployer lorsque vous en aurez besoin. » — A

trois heures du matin, tout le monde, très-fatigué de cette ennuyeuse facétie, cherchait à se retirer; mais on trouva toutes les portes fermées à double verrou. Quelques convives s'échappèrent par un escalier dérobé; mais on ne s'en fût pas plutôt aperçu que le passage fut gardé par deux suisses, et l'on ne put sortir que vers les sept heures du matin.

Cette ridicule scène a fait à M. et à madame de La R....... tout le chagrin qu'on peut imaginer. M. de La R....... fils leur avait demandé la permission de donner à souper à quelques amis, dont il avait eu soin de faire une fausse liste, et avait obtenu de leur complaisance qu'ils iraient souper ce jour-là en ville pour le laisser disposer de la maison à sa fantaisie; il est aisé de concevoir leur surprise lorsqu'en entrant chez eux ils y trouvèrent cette belle mascarade. Madame de La R....... se montra un moment dans la salle du festin. M. Le Bailli de Breteuil, qui passe pour lui rendre les soins les plus assidus, lui donnait la main; comme elle, il est fort grand et fort maigre; notre jeune fou dit tout haut en les regardant de côté :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux (1).

Un autre trait de son respect et de sa piété filiale est ce qu'il répondit il y a quelque temps à une personne qui lui demandait pourquoi avec tant de fortune il n'avait pas préféré d'acheter

(1) Vers du Poëme des *Jardins*, chant IV, vers 95.

une charge de conseiller, à rester simple avocat. « Pourquoi? C'est que, en qualité de juge, j'aurais » fort bien pu me trouver dans le cas de faire » pendre mon père; au lieu que dans l'état où » je suis je conserve au moins le droit de le défendre... » Mais c'est nous arrêter trop long-temps à des folies dont le principe est encore plus révoltant que l'expression n'en est originale et bizarre.

Des Lettres de cachet et des Prisons d'Etat; ouvrage posthume, composé en 1778. Deux volumes in-8°, avec cette épigraphe :

Non ante revellar
Exanimen quàm te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas! et inanem prosequar umbram. LUCAN.

A *Hambourg*, c'est-à-dire à Neufchâtel, 1782.

On attribue cet ouvrage à M. de Mirabeau, au fils du marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des hommes*, des *Economiques*, etc. Le fils de cet homme célèbre n'est déjà que trop connu lui-même par toutes les aventures qui signalèrent sa fougueuse jeunesse. Personne ne peut savoir mieux que lui ce que c'est que de vivre dans les prisons; il y a passé une bonne partie de sa vie, renfermé d'abord à la sollicitation de son père, ensuite à celle des parens de sa femme, et dernièrement pour avoir enlevé la seconde femme de ce président Le Monnier, dont M. de Valdahon avait enlevé la fille, et qui ne s'était remarié que pour se venger de sa fille et de son

gendre, après avoir perdu le cruel procès intenté contre eux; procès auquel dans le temps les plaidoyers de M. Loyseau de Mauléon donnèrent tant d'intérêt et de célébrité.

VERS *de M. Cérutti, au nom de madame la duchesse de Brissac, à mademoiselle de Sivry, âgée de huit ans.*

De votre esprit naissant j'admire les primeurs;
Mais il s'épuisera s'il enfante sans cesse.
Hâtez-vous lentement; malheur à qui se presse.
Gardez pour l'avenir encore quelques fleurs.
L'esprit et l'amour ont leur âge,
Le destin leur a fait leur part;
Penser trop tôt, aimer trop tard,
Jeune Sivry, serait peu sage.
La naïve innocence est l'esprit des enfans,
Et l'amitié tranquille est l'amour des vieux ans.

RÉPONSE *de mademoiselle de Sivry.*

Par vos sages conseils éclairez mon enfance;
Croyez que je les sens comme on sent à vingt ans.
Le cœur plus que l'esprit peut devancer le temps,
Et je l'éprouve à ma reconnaissance.
Ce sentiment naïf est fait pour un enfant.
Tous ses succès sont dus à l'indulgence :
S'il la mérite quand il pense,
C'est en faveur de ce qu'il sent.

La police de nos spectacles n'a peut-être jamais été honorée d'une attention plus sévère, plus auguste et plus scrupuleuse. Une Tragédie nouvelle est une affaire d'Etat et donne lieu aux né-

gociations les plus graves; il faut consulter les ministres du Roi, ceux des Puissances qu'on y peut croire intéressées, et ce n'est que de l'aveu de tous ces Messieurs qu'un pauvre auteur obtient enfin la permission d'exposer son ouvrage aux applaudissemens ou aux sifflets du parterre. Cette permission vient d'être refusée à M. Le Fèvre, auteur de *Zuma*, de *Cosroës*, etc. Son *Élizabeth de France* a été renvoyée par le censeur ordinaire au jugement de M. le Lieutenant de police, par M. le Lieutenant de police à M. le Garde des sceaux, par M. le Garde des sceaux à M. de Vergennes, et par celui-ci à M. le comte d'Aranda, lequel, sans vouloir la lire, a décidé prudemment que, puisqu'on le consultait, l'affaire semblait au moins douteuse, qu'il se compromettrait à la vérité fort peu en laissant jouer la Tragédie, bonne ou mauvaise, mais encore beaucoup moins en la faisant défendre; et c'est le parti qu'il a pris, malgré toute la protection dont M. le duc d'Orléans a daigné honorer l'ouvrage. Ce Prince, pour consoler M. Le Fèvre, vient de faire représenter la pièce, sur son Théâtre de la chaussée d'Antin, par les acteurs de la Comédie française, et messieurs les Quarante ont été solennellement invités par l'auteur, à qui Son Altesse a bien voulu laisser ce jour-là toute la disposition de la salle, à y venir juger son ouvrage. On avait assuré que M. le duc d'Orléans voulait écrire directement au Roi d'Espagne pour en appeler de la décision de M. le comte d'Aranda;

mais il s'est contenté de charger quelqu'un de traiter cette grande affaire avec le Ministère de Madrid, et l'on ignore encore le succès de la négociation.

Le sujet de la nouvelle Tragédie est si connu par le Roman historique de l'abbé de Saint-Réal, intitulé *Don Carlos*, que nous nous dispenserons d'en faire l'analyse; ce sujet d'ailleurs n'est pas neuf au Théâtre; tout le monde ne sait pas qu'il a été traité assez ridiculement par M. le marquis de Ximènes; mais personne n'ignore combien il a réussi sous le nom d'*Andronic*. On retrouve dans la pièce de M. Le Fèvre tous les personnages de l'*Andronic* de Campistron; mais l'ordonnance des deux tableaux n'est pas la même.

Un des endroits de la Tragédie qui a été le plus applaudi, et qui l'a même été avec une affectation fort indiscrète, mais encore plus déplacée, c'est la leçon que Philippe donne à la Reine de s'occuper à plaire et de lui laisser le soin de régner; il est vrai que ce sont peut-être les vers les mieux faits de la pièce; mais sont-ils du sujet, de la situation, du caractère de Philippe? C'est ce que nous discuterons mieux lorsqu'on aura reçu la réponse du Conseil de Madrid.

MAI 1783.

Le *Tombeau d'Eucharis.*

Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur,
Choisissons à sa tombe un abri solitaire.
Entourons de cyprès son urne funéraire;
Que la jeunesse en deuil y porte, avec ses pleurs,
Des roses à demi fanées;
Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile, emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdément,
Ses pleurs ne coulent pas, la tristesse l'accable.
Eucharis! ô courroux du sort!
Dieux injustes, c'est nous que vos rigueurs poursuivent.
Passant, ne pleure point sa mort,
Pleure sur ceux qui lui survivent.

Impromptu *de mademoiselle de Sivry, âgée de huit ans, à madame de Montesson, qui jouait le principal rôle dans une nouvelle Comédie de sa composition, intitulée l'*Hôtesse de Marseille, *ou l'*Hôtesse coquette.

L'*Hôtesse coquette* est la pièce
Que l'on devait jouer ce soir;

J'étais chez une aimable hôtesse,
Mais dans elle je n'ai pu voir
Une beauté fausse et légère;
Son âme démentait son rôle et ses discours.
Je croyais voir celle qui cherche à plaire,
J'ai vu celle qui plaît toujours.

L'Impératrice-Reine, étant enceinte, avait gagé avec le comte de Dietrichstein qu'elle accoucherait d'une fille; le Comte avait parié pour un archiduc. Pour le bonheur de la France, l'Impératrice mit au jour Marie-Antoinette, et fit dire au Comte qu'elle ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau. Le Comte, pour s'acquitter avec l'Impératrice, fit faire une petite statue de porcelaine qui le représentait à genoux, et offrant d'une main les vers suivans à l'Impératrice :

Io perdei, l'augusta Figlia
A pagar mi à condannato;
Ma s'è ver che voi somiglia,
Tutto il mundo à guadagnato.

La retraite d'un de nos ministres vient de faire revivre le calembour qu'on fit à la mort du cardinal de Fleury :

Floruit sine fructu,
Defloruit sine luctu.

Les Comédiens français ayant déplacé la statue de Voltaire que madame Duvivier, sa nièce, avait donnée à la Comédie française, elle a cru devoir leur écrire la lettre suivante.

Du 12 Mai 1783.

J'apprends, Messieurs, que la statue de M. de Voltaire, que j'ai donnée l'année dernière à la Comédie française pour servir d'ornement à son grand foyer, en a été tout récemment ôtée pour être placée dans la pièce de vos assemblées particulières, sans que vous ayez eu l'honnêteté de m'en prévenir.

J'ai l'honneur de vous observer, Messieurs, que ce n'est point là du-tout la destination première de cette statue. Je me suis rendue à vos désirs lorsque vous me l'avez demandée, d'autant plus volontiers qu'elle devait être mise à *toute éternité* sous les yeux du public, qui paraissait voir avec plaisir l'hommage que j'ai rendu à la mémoire de ce grand homme, et mon tribut de respect et de reconnaissance pour lui. Je ne me suis pas plainte de ce que vous n'avez pas daigné jusqu'ici me procurer le moyen de voir encore quelquefois représenter sur votre Théâtre ses ouvrages immortels; il n'est peut-être pas juste en effet que la nièce et l'héritière d'un homme qui a enrichi la *Comédie française* pendant soixante ans, puisse y posséder un quart de loge *pour son argent;* mais je me plains à plus juste titre aujourd'hui de ce que vous ne rendez pas à sa statue l'honneur qui lui est dû. Elle n'a jamais été destinée à faire *un meuble d'ornement pour votre chambre;* et si la cheminée qu'on a pratiquée dans le foyer y est plus nécessaire que la statue de M. de Voltaire, du

moins pouvait-on la placer à l'un des côtés de cette cheminée, en attendant que les parens des autres grands hommes qui ont comme lui enrichi le Théâtre français leur aient rendu le même honneur; ou bien dans l'enfoncement de la fenêtre qui est en face de cette cheminée, et bien mieux encore dans le vestibule d'en-bas; c'est même là que M. de Wailly avait d'abord imaginé de la placer.

Je suis bien loin, Messieurs, de reprocher mes bienfaits et de retirer le don que j'ai fait à la *Comédie française;* mais enfin, si vous ne remplissez pas mon intention en mettant la statue de mon oncle sous les yeux du public, dans un des endroits ci-dessus indiqués, je ne vous propose point de me la *rendre*, mais je vous prie de me la *vendre*: Je la pairai ce que M. Houdon, qui en est l'auteur, l'estimera; vous pourrez m'indiquer le jour où vous la renverrez, et le prix sera tout prêt.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Messieurs, votre très-humble et très-obéissante servante.

Les Comédiens italiens viennent de quitter enfin leur triste jeu de paume de la rue Mauconseil, pour aller s'établir dans la nouvelle salle qu'on leur a bâtie sur les terrains de l'hôtel de Choiseul, près le boulevard de la rue de Richelieu. Leur ancien Théâtre était si incommode, si mal situé, que l'on devait se trouver fort dis-

posé à voir les défauts de celui-ci avec indulgence; mais la critique ne les a nullement épargnés. Si nous ne pouvons nous dispenser d'en rendre compte, nous tâcherons de le faire au moins le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Le premier reproche qu'on a fait à M. Heurtier, l'architecte à qui nous devons cette nouvelle salle, est que la principale face du bâtiment ne regarde point le boulevard; cette situation aurait paru en effet plus convenable. Celle que l'auteur a préférée, ou pour tirer meilleur parti de la location des maisons qui environnent le nouveau Théâtre, ou peut-être aussi par égard pour la sotte vanité des Comédiens, qui eussent craint d'être confondus avec les Comédiens des boulevards, a donné lieu à une mauvaise épigramme que je ne rapporterai pas.

La place sur laquelle donne la principale face du Théâtre est petite; les nouvelles rues de Grétry, de Favart, de Marivaux, qui y conduisent, ne sont pas fort larges; mais pouvant toujours conserver une communication très-libre avec le boulevard et la grande rue de Richelieu, l'ordre établi pour arriver au spectacle et pour en sortir n'en est ni moins facile ni moins commode.

Le porche du nouveau Théâtre est composé de six colonnes d'ordre ionique. Quelque léger que soit naturellement cet ordre d'architecture, l'adresse de l'architecte a su lui donner ici l'air du

monde le plus lourd et le plus massif; les colonnes sont énormes et le paraissent d'autant plus que l'espace qui entoure tout le bâtiment est fort resserré.

Le vestibule et les escaliers qui mènent aux différens endroits de la salle sont extraordinairement surbaissés. A en juger par l'extérieur, on eût pris assez volontiers ce bâtiment pour le temple de la plus austère de toutes les divinités; en voyant le vestibule, l'escalier et les souterrains qui conduisent à l'orchestre, on est tenté de se croire à l'entrée de quelques anciennes catacombes.

La pièce destinée au foyer public nous a paru annoncer mieux l'objet qu'elle doit remplir; elle est grande, dans de belles proportions, et la décoration en est agréable et de bon goût.

L'intérieur même de la salle est un ovale fort alongé; cette forme est assurément moins noble et moins imposante que la forme circulaire; mais elle paraît assez favorable à la voix. Pour obtenir un quatrième rang de loges, l'architecte a reculé sur le mur du fond la voussure en caissons, qui dans le modèle retombait sur l'entablement; ce quatrième rang de loges ainsi niché fait un fort mauvais effet, et n'a procuré au public que des places très-incommodes. La décoration intérieure de la salle est assez brillante; c'est un fond couleur de vert marbre campan, rehaussé par beaucoup d'ornemens dorés. Les deux lustres qui éclairent la salle y répandent une clarté

assez vive, assez égale partout, et les femmes en général ont paru contentes de la manière dont on y voit et de la manière dont on y est vu.

Le *prologue** par lequel on a fait l'inauguration du nouveau Théâtre n'a pas été trop bien accueilli, quoique ce soit M. Sedaine qui en ait fait les paroles et M. Grétry la musique. La scène s'ouvre par un machiniste, occupé à faire arranger les décorations. J'ai oublié, dit-il, mon sifflet à l'ancienne salle; pourvu que quelqu'un ne l'ait pas trouvé et ne s'en serve.... Arlequin arrive avec sa valise. Le machiniste, toujours fort embarrassé, ne le reconnaît pas et veut le renvoyer avec humeur; quelques coups de batte donnés à propos le font bientôt reconnaître. Ah! vous êtes Arlequin..... Oui..... c'est vous qui avez déridé le front de nos grands-pères. — Cela peut être. — Fait rire nos pères. — Cela peut être. — Et dont la gaieté et les grâces plaisent encore. — Cela peut être, peut être. — Et c'est vous qui ferez encore rire nos petits-enfans. — Ah! cela ne peut pas être. — Eh! pourquoi? — Ah! pourquoi? C'est trop sérieux à dire, c'est du sérieux noir, et je n'aime que le sérieux couleur de rose.... — Après ces complimens, le machiniste lui déclare encore une fois qu'il ne peut rester ici, que Thalie y va venir. — Thalie? ah! j'en suis bien aise, il y a long-temps que je ne l'ai vue. — Vous la connaissez? — Si je la connais! c'est par elle que je vaux, si je vaux quelque chose; c'est elle-même qui, étant en go-

guette (les neuf Pucelles ont des momens de récréation), qui a inventé cet habit que je porte, qui l'a cousu de ses mains, qui m'a noirci le visage comme vous voyez.... — Thalie paraît dans l'instant elle-même; la Déesse prend Arlequin sous sa protection, lui ordonne de se tenir à la porte de l'enceinte, et de n'y laisser entrer que ceux que la nature a destinés pour en être l'ornement. Voilà, répond Arlequin, une commission bien difficile; car les protégés, les protecteurs...! Allons, allons... Il se retire. Thalie adresse alors aux acteurs et aux actrices de la Scène française un discours en vers sur l'art de la déclamation, discours très-sensé, mais qui n'en est pas moins froid. Arlequin revient. Ah! Thalie, il y a là une grande Dame d'une nature si surnaturelle; elle demande à entrer; je lui ai dit, autant que la frayeur a pu me le permettre : Ma... ma... dame, je ne sais.... Vous ne savez...! elle a levé le sourcil, tourné la tête, étendu un bras et a dit : *Gardes, qu'on le saisisse.* — Ah! c'est ma sœur, ma sœur Melpomène...—C'est elle en effet; mais le public, étonné de la voir, a paru bientôt fort ennuyé de sa présence. Elle vient quereller longuement Thalie sur la magnificence de son nouveau Théâtre; *deux temples pour vous, lorsque je n'en ai qu'un!* etc. Elle lui reproche encore plus longuement d'avoir laissé le parterre debout.... Quoiqu'il y ait dans cette discussion quelques traits de critique heureux, l'ennui a gagné tous les spectateurs, et

sans respect pour les deux Muses rivales, à peine un murmure général leur a-t-il permis d'achever leur rôle. Le Vaudeville, déguisé en bon homme, vient interrompre enfin ces longs débats; il prétend être de la fête de Thalie; le Parodiste veut en être aussi. Melpomène reçoit le premier avec mépris, le second avec indignation.

Actes du Synode tenu à Toulouse au mois de Novembre 1782; brochure in-8°. Si tant de conciles et de synodes dont l'Histoire a daigné recueillir les actes ne sont qu'autant de monumens d'extravagance et de scandale, celui-ci peut bien être regardé comme un des titres les plus respectables du progrès des lumières et de l'esprit de bienfaisance qui caractérise notre siècle. Le principal objet de cette assemblée a été d'améliorer le sort des pauvres curés de village, de les rappeler aux principes de conduite les plus propres à soutenir la dignité de leur ministère, et de les rendre en un mot aussi utiles à la société qu'ils peuvent et doivent l'être. Les mesures prises par M. l'Archevêque de Toulouse, pour parvenir à un but aussi digne de sa sagesse et de sa piété, se trouvent exposées dans ces *Actes* avec autant d'intérêt que de simplicité; on y trouve à tous égards le modèle d'une excellente réforme, et le préambule du Mandement qu'il a donné à ce sujet nous a paru de l'éloquence la plus vraie et la plus touchante.

Un phénomène littéraire trop rare, trop intéressant pour être oublié dans nos Fastes, c'est la *Comtesse de Bar*, ou la *Duchesse de Bourgogne*, tragédie, en cinq actes et en vers, de madame de Montesson. Nous avions déjà eu l'honneur de vous annoncer plusieurs pièces de Théâtre de sa composition; mais voici sa première Tragédie et le premier ouvrage, je crois, qu'elle ait écrit en vers. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était parvenue jusqu'à l'âge de quarante ans sans avoir songé même à se faire expliquer les règles si simples et si faciles de notre prosodie; les premiers essais de son talent poétique n'en ont pas moins été de longs Poëmes, des Comédies et des Tragédies de cinq actes. Le sujet de celle qui vient d'être représentée, sur le Théâtre de monseigneur le duc d'Orléans, par les acteurs de la Comédie française, est tiré des anecdotes secrètes de la Cour de Bourgogne; l'exposition, quoiqu'un peu longue, ne nous a paru manquer ni d'intérêt ni de clarté.

Acte premier.

On attend le retour du Duc qui vient de remporter sur ses ennemis la victoire la plus signalée; mais ce n'est pas lui qu'on attend avec le plus d'impatience, c'est le comte de Vaudrai, son rival sans le vouloir, sans s'en douter, un jeune héros dont la valeur sauva les jours du Duc et fit gagner la bataille. La Duchesse avoue à sa confidente que l'ambition seule forme les

nœuds de son hyménée, qu'elle brûle en secret pour le jeune Comte, que ce feu, renfermé trop long-temps au fond de son cœur, l'emporte enfin sur ses remords et sur sa vertu : Je sentais, lui dit-elle,

Je sentais le besoin de confesser mon crime.

Le comte de Vaudrai n'a point de goût pour l'adultère. Il aimait la comtesse de Bar, nièce du Duc, il en était aimé; et n'osant espérer l'aveu de son maître, il l'a épousée secrètement avant de partir pour l'armée.

Acte second.

Le Duc ne voit point de récompense assez illustre pour payer les services du Comte, si ce n'est la main même de sa nièce; il la lui promet, et le Comte, en recevant avec transport l'espoir d'un prix si glorieux, craint trop de le perdre en lui avouant qu'il osa l'obtenir sans sa permission. Il cherche à entretenir la Duchesse, et prêt à lui confier ses craintes et ses espérances, il découvre quel autre intérêt l'occupe. La Duchesse, peu satisfaite, comme on peut croire, des dispositions du Comte, veut s'en venger, et, plus intrépide que Phèdre, l'accuse elle-même auprès de son époux d'avoir osé lui adresser de téméraires vœux.

Acte troisième.

On n'est point surpris que le Duc cherche à éclaircir ce mystère; il a mandé le Comte. Ce-

lui-ci, se croyant trahi, se précipite aux genoux du Duc et lui avoue qu'il est uni secrètement avec la comtesse de Bar. Le Duc reste confondu à-peu-près comme le pauvre Orgon : *Je ne vous comprends pas ;* quoi, vous épousiez ma nièce et convoitiez ma femme ! Dans le premier moment de son indignation il ne sait quoi penser. En attendant des réflexions plus tranquilles, il fait garder les deux époux chacun dans leur appartement; cependant il ne tarde pas à présumer que la Duchesse en effet pourrait bien s'être méprise :

Eh! ne connait-on pas l'orgueil de la beauté ?

ACTE QUATRIÈME.

Le Duc assemble les grands de sa Cour; il leur demande quelles sont les vertus qui caractérisent essentiellement l'âme d'un bon souverain. L'un exalte la clémence, l'autre la justice, un autre la générosité. *Vous ne me parlez pas*, leur répond le Duc, *de la reconnaissance...*; et pénétré de ce doux sentiment, il pardonne au Comte son audace en faveur de ses services, et confirme solennellement son mariage avec la Comtesse. Il semble qu'ici l'action de la pièce finisse d'elle-même; mais la vengeance de la Duchesse trouve le secret de la prolonger. Elle fait donner de faux avis au Duc d'une prétendue sédition qui vient d'éclater dans le camp à quelque distance de la ville. Le Comte, l'idole des soldats, part pour les faire rentrer dans leur devoir.

ACTE CINQUIÈME.

La Duchesse avait besoin de l'absence du Comte pour exécuter un projet épouvantable, celui de faire mettre le feu au palais de la Comtesse et d'aposter en même temps des assassins pour la tuer au milieu du tumulte, si elle avait le bonheur d'échapper à l'incendie. Quelque noir qu'ait paru ce complot, il n'y a point de spectateur qu'il ait sérieusement alarmé: il était aisé de prévoir que le Comte son époux reviendrait à temps pour l'enlever du milieu des flammes et la sauver des mains des meurtriers; c'est ce qui ne manque point d'arriver, et cela produit même un assez beau coup de théâtre dans le goût de celui de la *Veuve du Malabar*. La Duchesse, désespérée, se fait justice dans les formes du Théâtre avec un coup de poignard, et tout finit au gré des spectateurs.

Si le fonds de cet ouvrage est romanesque, la conduite en est assez sage, la marche claire, les scènes bien liées. On peut trouver que le rôle de la duchesse de Bourgogne, trop odieux, l'est souvent sans nécessité, qu'elle est plus coupable que Phèdre et beaucoup moins passionnée, ce qui diminue doublement l'intérêt de sa situation. Il semble qu'en général, pour avoir craint de paraître imiter Phèdre, l'auteur soit tombé dans presque tous les défauts que Racine sut éviter avec tant d'art et de génie; mais on peut fort bien être au-dessous de Racine et mériter

encore de grands éloges. Quoique le style de la pièce n'ait pas cette force, cette énergie qui appartient surtout à la poésie tragique, il a de la noblesse, de la douceur, de la pureté, et il faut sans doute avoir beaucoup d'esprit et beaucoup de talent pour parler si bien le langage des Muses lorsqu'on n'en a pas acquis l'habitude de meilleure heure. Le vers de la Tragédie qui a été le plus applaudi et qui devait bien l'être, c'est

Philippe fut toujours l'appui des malheureux.

Jamais application de ce genre ne fut plus juste ni plus naturelle.

Le rôle de la duchesse de Bourgogne a été rendu avec beaucoup d'adresse par madame Vestris, celui du comte de Vaudrai par Molé; mademoiselle Saint-Val a eu plusieurs inflexions touchantes dans le rôle de la comtesse de Bar; Brizard n'a pas fait valoir infiniment celui du Duc;

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Les pièces consacrées à l'inauguration du nouveau Théâtre italien ne sont pas heureuses. Celle de M. Sedaine n'a pas reparu depuis la première représentation; celle de M. Desfontaines n'a pas eu beaucoup plus de succès et semblait en mériter encore moins, c'est le *Réveil de Thalie*, comédie en trois actes et en vers, mêlés de vaudevilles. Il n'est pas aisé d'en indiquer le plan; l'on pourrait même douter qu'il en ait jamais existé un dans la pensée de l'auteur; rien de plus embrouillé, rien de plus décousu.

On ne peut refuser à M. Desfontaines de l'esprit et de la facilité; mais son esprit a une manière recherchée, et il manque absolument de ce goût qui sait mettre chaque chose à la place qui lui convient. Le seul rôle qui ait un peu soutenu la pièce est le rôle du Gascon; le chevalier de Ventillac ressemble fort au capitaine Claque de *Molière à la nouvelle salle*; mais, pour être de la même famille, il n'en a pas moins quelques traits à lui, et quelques traits assez plaisans. Voici une tirade qu'on a fort applaudie.

Jé hais les culbutes,
J'exècre le cri des sifflets,
Et j'ai plus empêché dé chutes
Que vous n'avez eu dé succès.
Au moindré bruit, jé mé lance et mé porte
Du centré dans lé coin, du coin dans lé milieu,
Et d'un coup dé ma main qu'on entend dé la porte
Jé rends à votre acteur la parole et lé jeu.
Lé bacchanale double, jé mé réporte
Dans lé plus fort du tourbillon.
Lé petit collet mé dit non,
Jé passe. Lé marchand mé donne la gourmade,
Jé pousse. Lé soldat m'adresse la bourrade,
Jé reçois: mais j'arrive, et malgré tout lé train,
Imperceptiblément jé mets la pièce à fin.

JUIN 1783.

L'HISTOIRE *des Minéraux* n'offre pas à l'éloquence des sujets aussi heureux, aussi propres à être embellis par elle que l'Histoire du Règne animal; mais la sagacité ingénieuse de M. le comte de Buffon y découvre pour ainsi dire à chaque pas de nouvelles preuves de son système sur les révolutions de notre globe terrestre; et l'auteur, attaché à ses recherches par ce grand intérêt, le fait partager souvent à ses lecteurs; des observations sèches ou minutieuses en elles-mêmes paraissent plus importantes par leur liaison intime avec les premières origines du monde. Si le quartz, le schorl, le talc, les schistes et l'ardoise ne sont que des matières brutes et communes, elles n'en attestent pas moins les grands travaux de la nature durant l'espace de plusieurs milliers de siècles; ce sont des titres authentiques de l'ancienneté de notre globe, de la longue succession des âges qui durent en préparer la forme et la richesse actuelle; les minéraux sont dans l'Histoire du monde ce que sont les monnaies, les médailles et les vieux monumens dans l'Histoire des empires.

M. de Buffon divise en trois grandes classes toutes les matières brutes et minérales qui composent le globe de la terre. La première classe

embrasse les matières qui, ayant été produites par le feu primitif, n'ont point changé de nature.

La seconde classe comprend les matières qui ont subi une seconde action du feu, et qui ont été frappées par les foudres de l'électricité souterraine ou fondues par le feu des volcans.

La troisième classe contient les substances calcinables, les terres végétales et toutes les matières formées du détriment et des dépouilles des animaux et des végétaux, par l'action ou l'intermède de l'eau.

« C'est surtout, dit M. de Buffon, dans cette » troisième classe que se voient tous les degrés » et toutes les nuances qui remplissent l'inter» valle entre la matière brute et les substances » organisées; et cette matière intermédiaire, » pour ainsi dire mi-partie de brut et d'orga» nique, sert également aux productions de la » nature active dans les deux empires de la vie » et de la mort... Les productions de la nature » organisée, qui dans l'état de vie et de végé» tation représentent sa force et font l'orne» ment de la terre, sont encore, après la mort, » ce qu'il y a de plus noble dans la nature brute; » les détrimens des animaux et des végétaux » conservent des molécules organiques actives » qui communiquent à cette matière passive les » premiers traits de l'organisation, en lui don» nant la forme extérieure....

» Le grand et le premier instrument avec le-

» quel la nature opère toutes ses merveilles,
» est cette force universelle, constante et péné-
» trante dont elle anime chaque atome de ma-
» tière, en lui imprimant une tendance mutuelle
» à se rapprocher et s'unir : son autre grand
» moyen est la chaleur, et cette seconde force
» tend à séparer ce que la première a réuni ;
» néanmoins elle lui est subordonnée ; car l'é-
» lément du feu, comme toute autre matière,
» est soumis à la puissance générale de la force
» attractive. »

Ces faits, ces résultats étaient connus ; mais ce que M. de Buffon nous présente lui-même comme un aperçu nouveau dans cette grande vue, c'est qu'ayant à sa disposition la force pénétrante de l'attraction et celle de la chaleur, la nature peut travailler l'intérieur des corps et brasser la matière dans les trois dimensions à-la-fois, pour faire croître les êtres organisés, sans que leur forme s'altère en prenant trop ou trop peu d'extension dans chaque dimension... Dans le Règne minéral, cette opération, qui est le suprême effort de la nature, ne se fait ni ne tend à se faire... Le minéral ne se nourrit ni n'accroît par cette intus-susception, qui dans tous les êtres organisés étend et développe leurs trois dimensions à-la-fois en égale proportion ; sa seule manière de croître est une augmentation de volume par la juxta-position successive de ses parties constituantes, qui toutes, n'étant travaillées que sur deux dimensions, c'est-à-

dire en longueur et largeur, ne peuvent prendre d'autres formes que celles de lames infiniment minces et de figures semblables ou différentes, et ces lames, figurées, superposées et réunies, composent par leur agrégation un volume plus ou moins grand, et figuré de même... Si l'on ne peut nier que cette figuration ne soit un premier trait d'organisation, c'est aussi le seul qui se trouve dans les minéraux... Et toutes les figures anguleuses, régulières et irrégulières des minéraux sont tracées par le mouvement des molécules organiques, et particulièrement par les molécules qui proviennent du résidu des animaux et végétaux dans les matières calcaires, et dans celles de la couche universelle de terre végétale qui couvre la superficie du globe.

Quoique cette théorie soit fort simple, quoiqu'elle ne soit qu'une conséquence des vues déjà développées par M. de Buffon, sur la nutrition, l'accroissement et la production des êtres, il ne s'attend pas à la voir universellement accueillie : « J'ai reconnu, dit-il, que les » gens peu accoutumés aux idées abstraites ont » peine à concevoir les moules intérieurs et le » travail de la nature sur la matière dans les » trois dimensions à-la-fois; dès-lors ils ne con- » cevront pas mieux qu'elle ne travaille que » dans deux dimensions pour figurer les miné- » raux; cependant rien ne me paraît plus clair, » pourvu qu'on ne borne pas ses idées à celles » que nous présentent nos moules artificiels;

» tous ne sont qu'extérieurs, et ne peuvent fi-
» gurer que des surfaces, etc. »

IMITATION *d'Ovide, par M. Rochon de Chabannes.*

Je ne sais point porter de chaînes éternelles,
Et j'ose me vanter de ma légèreté :
Quand l'univers nous offre tant de belles,
Pourquoi n'aimer qu'une beauté ?
Si je vois une fille innocente et tranquille
Qui baisse ses regards sur un sein immobile,
Son timide embarras, sa naïve candeur
Sont des piéges cachés qui surprennent mon cœur.
Si, marchant d'un air leste et la tête assurée,
Attaquant, provoquant la jeunesse enivrée,
Laïs vient à paraître, elle enflamme mes sens,
J'ai bientôt oublié ma modeste bergère,
Et c'est la volupté, c'est l'art que je préfère,
Afin de savourer des plaisirs différens.
Du haut de sa grandeur, de sa tige éclatante
J'aime à faire descendre une superbe amante,
Et je crois, triomphant d'elle et de ses aïeux,
M'élever dans ses bras jusques au sein des Dieux.
Tu n'as pas moins de droits sur mon âme inconstante,
Toi, dont l'esprit orné rend l'entretien charmant :
Aux plaisirs de l'amour se borne l'ignorante,
Et ses soins délicats flattent un tendre amant.
Que la voix de Cloé me pénètre et me touche !
Quel plaisir, quand le cœur et l'oreille sont pris,
D'intercepter, par un baiser surpris,
Les sons pleins de douceur qui sortent de sa bouche !
Je ne puis voir sans un trouble soudain
Dans les bras d'une belle une harpe enlacée,
Et mon œil suit en feu sur la corde pincée
Le jeu vif et brillant d'une charmante main,

Les grâces de Cinthie et sa taille légère
M'offrent le souvenir des nymphes de nos bois;
Et quand ses pas hardis l'enlèvent de la terre,
Je voudrais, embrassant sa taille entre mes doigts,
La porter en triomphe aux bosquets de Cythère.
Le frais matin de la beauté,
Les premiers jours de sa naissance,
Portent dans mon sein agité
La plus active effervescence.
Son été même a des charmes pour moi.
O femmes! je ne vis que pour vous dans le monde;
Mais j'aime à partager l'encens que je vous dois,
Et la brune me rend infidèle à la blonde :
Mon cœur ne brave pas un seul de vos attraits.
Enfin quelque beauté que l'on cite dans Rome,
Que l'univers possède et l'univers renomme,
Elle est d'abord l'objet de mes ardens souhaits;
Et comme un nouvel Alexandre,
Animé d'un feu tout divin,
Dans mon ambition, prêt à tout entreprendre,
Je voudrais conquérir le monde féminin.

Epigramme *impromptu sur M. de Rochefort, qui a fait une fort ennuyeuse Traduction en vers de l'*Iliade *et de l'*Odyssée.

Quel est ce triste personnage?..
C'est un Grec
Qui fit Homère à son image,
Maigre et sec.

La querelle de madame Duvivier et des Comédiens, au sujet de la statue de M. de Voltaire, est devenue très-grave; si les Puissances ne s'en étaient pas mêlées à propos, il n'est pas aisé de

dire quelle en aurait été l'issue. L'assemblée de ces Dames et de ces Messieurs ayant trouvé que la lettre de madame Duvivier manquait absolument des égards dus à une Société si respectable, y a répondu de la manière la plus sèche, pour ne pas dire la plus impertinente; il y a eu une réplique assez vive de la part de M. ou de madame Duvivier, à laquelle l'honneur du Corps s'est cru obligé de riposter d'une manière encore plus injurieuse. Sans respect pour la mémoire du grand homme, on était sur le point de renvoyer sa statue, que sais-je? peut-être même de la jeter par les fenêtres, lorsqu'un ordre, obtenu par la médiation de madame la comtesse d'Angiviller, ci-devant madame Marchais, a décidé que cette statue n'avait point été donnée aux Comédiens, mais à la Comédie française; que la Comédie était au Roi, et qu'en conséquence il n'appartenait qu'au Ministre des bâtimens, de concert avec messieurs les Gentilshommes de la Chambre, de décider la manière dont il convenait de la placer. Cet ordre a répandu la plus grande consternation dans l'illustre Aréopage; mais comme il n'avait été déclaré d'abord que verbalement, on a délibéré si l'on y obtempérerait ou non; on a osé arrêter les travaux des ouvriers chargés de placer la statue selon le vœu de la donatrice; on a envoyé sur-le-champ des députés à Versailles; on a même assuré que l'avis de quelques-uns de ces Messieurs avait été de suspendre les fonctions de leur minis-

tère public, et d'offrir à Sa Majesté leur démission jusqu'à ce qu'il eût été enjoint à madame Denis-Duvivier de rétracter publiquement les injures contenues dans ses deux lettres, etc. Ce n'est que depuis peu de jours que l'orage s'est apaisé, et qu'en vertu d'un ordre par écrit, signé *Louis*, la statue vient d'être placée enfin dans le vestibule d'en-bas, en face de la grande entrée. Voilà bien les extravagances d'un amour-propre également irrité par tous les hommages que l'enthousiasme prodigue aux talens qui nous intéressent ou qui nous amusent, et par l'inconséquence du préjugé qui les humilie.

La demoiselle Olivier (1) partage ses bontés entre M. de Lassonne, médecin, et le sieur d'Arzincourt, qui double Préville dans les rôles de Crispin. Elle vient d'accoucher; ces deux Messieurs se sont disputé fort vivement l'honneur d'être le père de l'enfant. Des arbitres, choisis pour examiner leurs droits et leurs titres respectifs, ont jugé que le meilleur moyen de les concilier était d'appeler l'enfant *Crispin-Médecin*. Cette décision a paru d'une équité rare.

PROSPECTUS.

Ce Prospectus, gravé avec beaucoup de soin, a été envoyé, sous enveloppe, dans un très-grand nombre de maisons. M. le comte de Lauraguais

(1) Une des plus jolies, mais aussi l'une des plus médiocres actrices de la Comédie française.

est véhémentement soupçonné d'être l'auteur de cette petite atrocité. Accoutumé à ce genre d'escrime, M. de Beaumarchais la méprise : *Il n'y a*, dit son Figaro, *que les petits hommes qui se fâchent des petits écrits*. M. le prince de Nassau, plus étonné de se trouver compromis dans une pareille aventure, en a rendu sa plainte chez un commissaire, entre les mains duquel il a déposé plusieurs enveloppes du pamphlet écrites de la même main : ceci pourrait donc devenir l'objet d'une discussion assez piquante. Nous n'avons pu nous dispenser de aire connaître la première pièce du procès.

On propose au public de souscrire à l'édition de *Mémoires sur la vie du sieur Caron de Beaumarchais*, aux condi ions suivantes.

« Ces *Mémoires* rempliront quatre volumes in-12, de 300 à 350 pages le volume. Le papier sera commun, mais bon, et les caractères bien conservés, sans être neufs. Tous les soins de l'impression porteront sur sa netteté et sa correction ; en rejetant ainsi de cette édition le luxe étranger à la Littérature, on a pu réduire le prix de ces quatre volumes à six liv., à donner dans le courant de Juillet 1783, en prenant le premier volume chez Dessain *Junior*, libraire à Paris, dont on recevra une quittance, portant promesse de délivrer au porteur les trois autres volumes dans le courant de Septembre suivant ; mais cet ouvrage coûtera neuf liv. à ceux qui voudront l'acheter sans avoir rempli les condi-

tions qu'on offre au public, et qu'on se flatte de voir lui paraître plus avantageuses que la plupart de celles des souscriptions ordinaires, qui ne servent communément qu'à tromper les souscripteurs.

« Le premier volume des *Mémoires sur la vie de Beaumarchais* contiendra, 1° une notice sur sa famille; 2° quelques anecdotes sur les ressources qu'il comptait tirer de la force de son corps et de son adresse à escamoter, lorsque son père le chassa de la maison paternelle; 3° plusieurs détails sur l'industrie qui le fit exister jusqu'à l'époque du marché qui, lui ayant fait acheter, à rente viagère, la place de contrôleur de la bouche du Roi du sieur ***, le rendit promptement propriétaire de la place, ensuite mari de la veuve, et puis héritier des défunts; 4° l'historique de ses intrigues à Versailles, qui finirent par l'en faire chasser, avec ordre de vendre sa place.

Le second volume contiendra, 1° l'historique du voyage de Beaumarchais en Espagne, et la véritable aventure de Clavico; 2° un recueil de ses Lettres, qui jettera un grand jour sur ses talens, sur son caractère et sur la mort de sa seconde femme.

Le troisième volume contiendra, 1° des détails curieux sur sa liaison avec M. le prince *** (1); 2° un précis de ses ouvrages; 3° plusieurs faits singuliers sur l'origine de son procès avec Goes-

(1) Conti.

man; 4° des copies des premières épreuves de plusieurs morceaux écrits par Beaumarchais dans son second et troisième Mémoire, totalement changés par différentes personnes; 5° anecdote sur la fâcheuse rencontre de Beaumarchais chez *** (1), avec M. Dumouriez, qui le menaça de coups de bâton s'il ne lui rendait pas six louis qu'il avait prêtés à sa sœur, qu'il célébrait et laissait mourir de faim; 6° Beaumarchais ruiné, blâmé et mené en Angleterre; par qui, pourquoi; ce qu'il y fait en attendant qu'il y joue le rôle que les circonstances lui préparaient déjà; 7° ses projets sur le personnage alors connu sous le nom du chevalier d'Eon; 8° le chevalier d'Eon se moque de Beaumarchais; 9° anecdote sur un coffre de fer que Beaumarchais porte à Versailles; 10° son histoire avec Morande, et fragment d'un incroyable Mémoire qu'il envoie de Londres à M. de La Borde, sur les services essentiels qu'il avait rendus à madame Dubarry; 11° détails très-curieux sur les raisons qui lui font concevoir le projet d'aller à Vienne; l'Impératrice l'y fait mettre au cachot jusqu'à son retour à Paris; 12° anecdote sur son prétendu assassinat; si l'on avait pu accuser Beaumarchais de la moindre indiscrétion sur ce voyage, il aurait été enfermé à Bicêtre pour jamais; s'il avait gardé le secret sur lequel on comptait, il perdait le fruit qu'il se promettait de la célébrité de l'aventure: comment trahir ce secret sans être puni

(1) Mademoiselle Arnoud.

pour l'avoir révélé ? Il se donne quelques coups de rasoir, prétend avoir été assassiné, et de là il faut bien apprendre que, sans une boîte d'or qu'il portait à son cou, parce qu'elle renfermait une lettre pour l'Impératrice, il eût été poignardé. Rapport de cette fourbe à l'exil de M. *** et de M. le d***; 12° il retourne en Angleterre, où la fatalité des circonstances force M. *** (1) de le rendre l'agent d'un grand événement, parce que M. le comte de *** (2) ne veut pas seulement avoir l'air d'y prendre part; 13° véritable époque de la fortune qu'il acquiert en devenant l'usurier de la France et de l'Amérique; anecdote sur ses premiers armemens, sur son mystérieux voyage au Havre, où il ne fait cependant pas moins afficher qu'il y était, et sur l'ordre d'arrêter M. du Coudrai; 14° fragmens de sa correspondance avec le Congrès; 15° détails sur ses spéculations de commerce; il porte son avidité pour l'argent jusqu'à l'impudence de demander, au nom du Congrès, l'argent que le Congrès avait fait remettre aux officiers français qui devaient passer en Amérique; réponse accablante de M. Franklin sur la réclamation de M. Ribourguille; 16° anecdote sur ce qui détermine Beaumarchais à faire son manifeste contre mylord Stormont; 17° incroyable motif qui engage M. le comte de M*** à se contenter de

(1) M. le comte de Vergennes.

(2) M. le comte de Maurepas.

supprimer, par un arrêt du Conseil, le barbare galimatias de ce manifeste, dans lequel Beaumarchais avait porté cependant l'insolence et l'ignorance au point d'insulter, par un fait faux et supposé vrai, la mémoire du feu Roi et son Ministère.

Le quatrième volume sera consacré au résumé des trois autres, d'où naît la comparaison qu'on établit entre Beaumarchais, mademoiselle d'Eon et M. de Paradès, afin de pouvoir comprendre les revers de mademoiselle d'Eon, la disgrâce de M. de Paradès et la fortune de Beaumarchais. L'on verra que les plus grandes qualités, les prodigieux talens, le mérite très-rare qui rendirent mademoiselle d'Eon un personnage si extraordinaire, et qui donnèrent nécessairement une influence momentanée si prédominante à M. de Paradès, les destinaient également à devenir importans et malheureux. Tout cela s'explique en faisant comprendre pourquoi les gens honnêtes mais faibles ont peur de Tartuffe, et pourquoi les sots et les fripons aiment les fourberies de Scapin.

Cette édition paraîtra sous les sérénissimes auspices de M. le prince de Nassau (1), auquel on en fait hommage dans une Épître dédicatoire, dans laquelle cependant les amis les plus distingués de Beaumarchais partagent avec le Prince la gloire de protéger les petits talens, les grands

(1) A Paris.

vices et les spéculations politiques et mercantiles du sieur Caron de Beaumarchais.

On souscrit à Londres, où cet ouvrage est composé, chez *Waillant; Strand*.

Il y a près de quarante ans que le bon M. de La Place sollicite une reprise de sa tragédie de *Venise sauvée*. Ce qui le consola long-temps de ne pouvoir l'obtenir, c'est la ferme persuasion où il fut que les Comédiens ne lui refusaient cette satisfaction que par égard pour M. de Voltaire, qu'il croyait trop jaloux du succès que l'ouvrage eut dans sa nouveauté pour ne pas avoir employé toutes les ressources de son crédit à le faire oublier. La pièce, remise enfin avec beaucoup de peine le 10 du mois dernier, n'a fait que peu d'effet; on a trouvé des beautés dans le premier et dans le quatrième actes; mais tous les autres ont paru languissans. Le coup de cloche qui annonce à Jaffier la mort de ses complices est si mal préparé, qu'il n'a excité que le rire et les huées; le dénouement même a peu réussi; quoique marqué par un de ces vers qui semblent faits pour laisser un long souvenir, Jaffier, perdant tout espoir de sauver son ami Pèdre, l'attire sur le devant du Théâtre, l'embrasse, le poignarde, et se tue en disant :

Embrassons-nous..., meurs libre... et sois vengé d'un traître.

Quelques journalistes se sont avisés de reprocher à M. de La Place que sa pièce n'était que

l'imitation d'une tragédie anglaise d'Otway, qui n'était elle-même que l'imitation d'une tragédie nationale constamment estimée, malgré ses défauts, du *Manlius* de La Fosse. Il leur a fort bien répondu « que La Fosse n'ayant donné son *Man-*
» *lius* qu'en 1698, il n'est guère possible de pré-
» tendre que la tragédie d'Otway, donnée en
» 1672 ou 1673, puisse avoir été calquée sur
» celle de La Fosse, qu'il est plus naturel de
» supposer que c'est au contraire l'auteur an-
» glais qui pourrait avoir fourni à La Fosse le
» plan, l'ordonnance et une bonne partie du
» fonds même de sa tragédie. La *Conjuration*
» *de Venise*, par l'abbé de Saint-Réal, ne parut
» qu'un ou deux ans après la pièce d'Otway... »
Cette réponse semble péremptoire, mais ne serait-il pas permis d'observer à M. de La Place que, puisque nous avions une assez bonne imitation de la pièce anglaise, il était inutile de nous en donner une qui, pour être plus exacte, en a paru moins raisonnable et moins intéressante? La conduite de *Manlius* est tout à-la-fois plus régulière et plus dramatique que celle de *Venise sauvée;* les caractères en sont mieux conçus et plus fortement prononcés; quoiqu'inculte, le style de La Fosse brille de beautés mâles; il a surtout ce qui manque trop souvent aux vers de M. de La Place, de la force, de l'élan, de la verve tragique.

Jeanne de Naples, par M. de La Harpe, vient d'être remise au Théâtre, le 19 du mois dernier, avec quelques changemens au cinquième acte. Cette reprise n'a pas été beaucoup plus heureuse que celle de *Venise sauvée ;* le nouveau dénouement, sans faire plus d'effet que l'ancien, a cependant été généralement préféré. Tous les morceaux, fort applaudis dans la nouveauté, l'ont été également à cette reprise ; plusieurs traits de l'exposition, la belle scène du second acte, une grande partie du quatrième ; mais l'ensemble de l'ouvrage a toujours le même défaut d'intérêt, et ce défaut tient sans doute au choix même du sujet, ou du moins à la première idée que l'auteur en a conçue ; car on ne saurait nier qu'il n'y ait infiniment de mérite et de talent dans les détails de l'exécution.

Les Voyages de Rosine, représentés, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le 20 du mois dernier, étaient d'abord en trois actes ; on les a réduits depuis en deux. Quoiqu'ils aient paru anonymes, personne n'ignore que ce nouveau chef-d'œuvre en vaudevilles est de MM. Piis et Barré. Au lieu d'en faire l'analyse, il vaut mieux sans doute renvoyer le Lecteur au joli conte de Piron qui leur en a fourni le sujet ; ce conte est, comme on sait, l'inverse de celui de la *Fiancée du Roi de Garbe*, et n'est assurément ni moins gai ni moins moral.

Un des couplets qu'on a le plus applaudis est celui où les vieux insulaires représentent en chœur à Rosine que tous les habitans de l'île doivent avoir les mêmes droits à ses bontés, (sur l'air du *Déserteur*) : *Tous les hommes sont bons*. Une scène vraiment jolie est celle de Rosine avec Lucile, déguisée en homme, et qu'elle choisit fort maladroitement parmi tous les insulaires qui briguaient l'honneur de ce choix, à cause du rapport qu'il y avait entre ses traits et ceux de son amant; l'embarras de Lucile et l'humeur de Rosine forment le sujet d'un *duo* tout-à fait piquant, et qui l'a paru d'autant plus qu'il est sur l'air dont toute la France raffole depuis trois mois, sur le fameux air de *Malbrough s'en vat en guerre*. Il n'est pas aisé de deviner quelle est la circonstance qui a mis cette vieille chanson si fort à la mode; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette folie ne le cède guère à celle des pantins; nos boîtes, nos chapeaux, nos rubans, nos boucles, nos habits, tout est *à la Malbrough*, nos processions même. Je viens de voir celle du Suisse de la rue aux Ours (1), le gigantesque mannequin est vêtu *à la Malbrough;* il ne tient à rien que nos juges ne prononcent leurs arrêts sur l'air de *Malbrough*. Est-ce à la chanson du page de M. de Beaumarchais, est-ce au goût que madame Poitrine a pour ber-

(1) C'est l'anniversaire d'un sacrilége commis par un Suisse sur l'image de la sainte Vierge.

cer monseigneur le Dauphin avec cette ingénieuse musique qu'on doit faire honneur d'une si bonne folie? C'est ce que nous nous proposons d'eclaircir très-incessamment et avec toute l'attention que la chose mérite.

Il y a environ trois mois que les Comédiens français reçurent l'ordre d'apprendre, pour le service de Versailles, le *Mariage de Figaro, ou la Suite du Barbier de Séville.* Comme on avait oüi dire ci-devant qu'après avoir lu la pièce, le Roi avait déclaré lui-même qu'elle était *injouable,* on ne fut pas peu surpris qu'un ouvrage, qui n'avait pas paru assez décent pour le Théâtre de la ville, fût demandé pour celui de la Cour; on supposa que l'auteur y avait fait des changemens considérables, et l'on se flattait bien que, justifiée par le succès qu'elle obtiendrait à Versailles, la pièce ne tarderait pas à être donnée à Paris; grand mystère cependant et sur le temps et même sur le lieu où cette comédie devait être représentée pour la première fois. Le bruit se répandit d'abord que ce serait dans les petits appartemens, ensuite à Trianon, à Choisy, à Bagatelle, à Brunoy. Les premières répétitions se firent fort secrètement à Paris, sur le Théâtre des Menus; il fut décidé enfin que ce serait sur ce même Théâtre des Menus qu'on jouerait la pièce; mais pour quels spectateurs, par l'ordre, aux frais de qui? Au lieu de s'éclaircir, ce secret pa-

rut s'envelopper de jour en jour de nouveaux nuages; on avait admis néanmoins assez de monde aux dernières représentations. La veille même du jour fixé pour la première représentation (1), toute la Cour en parlait ouvertement; il en fut même question dans les carrosses du Roi; les billets étaient distribués, et ces billets étaient les plus jolis du monde, car c'étaient des billets rayés *à la Malbrough*. Il n'y avait que M. Le Noir, lieutenant de police, et M. le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre, qui n'avaient pas l'air d'être dans le secret de la fête. « J'ignore, disait le matin même » M. Le Noir, par quelle permission l'on donne » ce soir la pièce de M. de Beaumarchais aux » Menus; ce que je crois bien savoir, c'est que » le Roi ne veut pas qu'on la joue... » Ce ne fut qu'entre midi et une heure qu'on reçut et aux Menus et à la Police un ordre exprès du Roi d'arrêter la représentation. Le lendemain, les acteurs de la Comédie française et de la Comédie italienne furent mandés par M. le Lieutenant de police, et il leur fut expressément défendu, de la part de Sa Majesté, de représenter la pièce en question sur quelque Théâtre et quelque part que ce puisse être. Nous ne sommes pas assez initiés dans les secrets de M. Carón de Beaumarchais pour révéler les ressorts cachés de cette singulière aventure; mais ce qui nous a été as-

(1) Vendredi 13.

suré positivement, c'est que le poëte négociant et négociateur a payé seul tous les frais qu'ont exigés les répétitions de son ouvrage; frais qui se montent à dix ou douze mille livres. C'est donc sur un Théâtre appartenant à Sa Majesté que le sieur Caron a tenté de faire représenter une pièce que Sa Majesté avait défendue, et l'a tenté sans autre garant de cette hardiesse qu'une espérance donnée, dit-on, assez vaguement par Monsieur ou par M. le comte d'Artois qu'il n'y aurait point de contre-ordre.

Nous n'avons vu que la dernière répétition de ce fameux ouvrage; elle fut fort lente et fort tumultueuse.

Nous ne pouvons, d'après une telle représentation, juger que très-imparfaitement de l'ensemble de l'ouvrage. Les fils dont l'intrigue de cette pièce est tissue sont si fins, si déliés, quelquefois aussi tellement embrouillés, qu'il en est plusieurs sans doute qu'il nous a été impossible de bien démêler; nous croyons cependant avoir remarqué des situations qui ont fait beaucoup de plaisir et qui nous ont paru en effet d'un comique ingénieux. Ce drame n'est pas, il est vrai, d'une morale très-pure; la Comtesse est un peu tentée d'effleurer l'éducation du petit Page; le Comte a grande envie d'user avec Suzette d'un ancien droit qui blesse également la pudeur et la sainteté du lien conjugal; mais que de comédies ne voyons-nous pas tous les jours au Théâtre dont les mœurs ne sont pas plus honnêtes, et dont le

langage est encore moins décent! Les traits de critique et de satire répandus dans tout le cours de l'ouvrage, et surtout dans le troisième et dans le cinquième actes, ont probablement contribué beaucoup plus que le fonds même de la pièce à en faire défendre la représentation. Le dialogue du *Mariage de Figaro* ressemble à celui du *Barbier de Séville;* on y court après le trait; la réponse est souvent le seul motif de la question; ce trait n'est quelquefois qu'une pointe, un proverbe retourné, un mauvais calembour; en voici quelques échantillons : *Tant va la cruche à l'eau... qu'à la fin elle s'emplit... Gaudeant bene nati; non, gaudeant bene nantis... L'amour,* dit le Comte à Suzette, *n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire...* Toutes ces choses, ou déplacés ou de mauvais goût, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit écrit en général avec beaucoup d'esprit et de gaieté; mais c'est dans la manière dont l'intrigue est conçue et dans la manière dont elle est conduite que l'on a cru voir le plus de talent et de verve vraiment comique.

On a fait une assez jolie caricature dont l'épigraphe est *Avis au public, têtes à changer.* C'est un magasin où l'on voit une grande affluence d'hommes et de femmes de toute condition qui viennent se pourvoir, selon leur besoin, de nouvelles têtes, de nouveaux culs, de nouvelles hanches, etc. L'idée de cette gravure a beaucoup

réussi, et ce succès a donné lieu aux mauvais couplets (1) qui sont trop connus pour trouver place ici, mais qu'on attribue à M. Després, secrétaire de M. le baron de Bezenval.

Vers *adressés à M. de La Harpe par mademoiselle Philippine de Sivry, en lui envoyant un billet pour venir voir avec elle l'opéra d'*Armide et Renaud.

Pour mieux mériter ton suffrage,
Dans tes écrits je veux puiser
L'art de plaire et l'art de penser.
Je n'ai pas ton talent, mais je n'ai pas ton âge :
Dès long-temps Apollon t'a su favoriser.
Moi, je l'implore au pied de la double colline;
Ce n'est qu'en t'approchant que ma muse enfantine
Peut croire déjà s'y placer.
Près de toi je suis au Permesse;
Viens me faire jouir de cet enchantement,
Et demain pour *Armide*, en tenant ta promesse,
Viens réunir pour un moment
L'enchanteur à l'enchanteresse.

Nous avons bien tardé de parler de l'opéra de *Péronne sauvée*, représenté, pour la première fois, le mardi 27 Mai; et nous n'en avons pas moins le regret de nous voir obligés d'en dire un mot sans pouvoir encore apprendre à nos lecteurs que le public a fini par lui rendre la justice qui lui était due. Les paroles de cette pitoyable rapsodie sont de M. de Sauvigny, la musique de M. Dezéde. Un bruit populaire, dont

(1) Sur l'air : *Changez-moi cette tête.*

une procession publique qui se fait tous les ans à Péronne a conservé le souvenir, est le titre le plus authentique de l'exploit que M. de Sauvigny a cru devoir venger de l'oubli de l'Histoire.

En sortant de la première représentation de *Péronne sauvée*, représentation qui fut assez orageuse pour faire croire que ce serait la dernière, quelqu'un fit le couplet que voici, sur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie* :

Péronne était jadis pucelle,
Elle est.....: et l'on dira :
De quoi diable s'avisait-elle
De se sauver à l'Opéra ?

Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des Terres planétaires et australes, par Emmanuel de Schwedenborg, d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles; traduit du latin par A. J. P. Deux volumes in-8°. A Berlin, chez Decker, imprimeur du Roi. L'auteur commence par nous assurer que tout homme embrasé, à l'instant de sa mort, de l'amour céleste monte droit au ciel; il nous raconte ensuite très-sérieusement que lui-même a fait ce voyage de son vivant; il entre dans les détails les plus circonstanciés sur les habitations destinées dans le monde spirituel aux Anglais, aux Hollandais et nommément aux Parisiens. Toutes ces visions sont loin de valoir celles de Virgile et d'Homère; elles sont fort au-dessous de celles de l'Arioste et de l'auteur de la *Pucelle*;

ainsi l'on est beaucoup moins tenté de croire aux révélations divines de M. de Schwedenborg qu'à celles d'Homère et de ses rivaux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les *Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des Terres planétaires et australes*, c'est que ce monument de délire soit l'ouvrage d'un homme distingué non-seulement par sa probité, mais encore par ses connaissances et par ses lumières. On voit dans l'Eloge imprimé à la tête de ces deux volumes, Eloge prononcé à l'Académie de Stockholm par M. de Sandel, que notre prophète suédois, fort différent de la plupart des prophètes ses devanciers, avait approfondi les parties les plus importantes de la philosophie, qu'il savait beaucoup de physique, d'histoire naturelle, de géométrie, de chimie, d'anatomie, etc. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimables; un recueil de vers composés dans sa jeunesse, *Ludus Heliconius*, *Dædalus Hyperboreus*; un projet de fixer la valeur de nos monnaies, et de déterminer nos mesures, de manière à supprimer toutes les fractions pour faciliter les calculs; un Traité de la position et du cours des planètes; différens Traités de minéralogie.

Le trait le plus singulier de son talent pour la divination, et le plus inexplicable sans doute parce qu'il est le mieux constaté, le voici : « La » Reine de Suède lui demanda un jour s'il pou» vait savoir le contenu d'une lettre qu'elle avait » écrite à son frère le Prince de Prusse défunt,

» contenu dont elle était assurée que personne » au monde n'avait connaissance que ce frère. » M. de Schwedenborg lui répondit qu'il lui fe» rait le récit du contenu de cette lettre dans » peu de jours : il tint parole ; car, ayant tiré Sa » Majesté à part, il lui dit mot pour mot le con» tenu de la dite lettre. »

Ce fait est confirmé par des autorités si respectables qu'il est impossible de le nier ; mais le moyen d'y croire... !

Lettre de M. le comte de Buffon à M. le comte de Barruel (1), *au sujet de la* Lettre du Président sur le Poëme des Jardins.

J'ai reçu, monsieur le Comte, et j'ai fait lire en bonne compagnie, quoiqu'en province, votre *Lettre sur le Poëme des Jardins*. Nous autres habitans de la campagne, et qui ne nous piquons pas d'être poëtes, l'avions jugé comme vous pour le fonds, et nous avons admiré votre manière d'analyser la forme.

Cette critique est non-seulement de très-bon goût, mais d'un excellent sens ; et si vous ne savez pas encore faire des vers mieux que M. l'Abbé, votre prose vaut mille fois ses vers. Ce petit écrit est plein d'esprit, le style est naturel et facile, et la plaisanterie est du meilleur ton. Je vous en fais mon compliment en attendant

(1) M. le comte de Barruel a bien voulu signer, dit-on, le pamphlet en question ; on ne l'en donne pas moins à M. de Rivarol, et cela fait rire tout bas M. de Chamfort.

l'honneur de vous recevoir à Paris. C'est peut-être de moi que vous aurez à dire que je suis meilleur à connaître de loin que de près.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, etc.

La première nouveauté que nous aient donnée les Comédiens français depuis leur rentrée est *Pyrame et Thisbé*, scène lyrique, dans le goût de *Pygmalion*, d'*Ariane*, etc. C'est le sieur La Rive qui en est l'auteur et qui l'est doublement, puisqu'il y joue le principal rôle. La musique est du sieur Baudron, à qui nous sommes aussi redevables de la nouvelle musique du *Pygmalion* de Jean-Jacques. Le sujet de ce nouveau mélodrame, représenté, pour la première fois, le lundi 2 Juin, est assez connu, peut-être même l'est-il beaucoup trop pour l'intérêt de l'ouvrage. Le poëte acteur a suivi fidèlement la Fable d'Ovide, et en a développé plusieurs circonstances de la manière la plus heureuse et la plus propre à former un tableau dramatique.

Nous vous avons rendu compte dans le temps de la Traduction du *Philoctète* de Sophocle, par M. de La Harpe; il ne nous reste plus qu'à parler du succès que la pièce a eu au Théâtre, où elle a été représentée, pour la première fois, le lundi 16 Juin. Quoique cette tragédie n'ait produit que deux ou trois bonnes recettes, quoiqu'à la cinquième représentation elle soit ce

qu'on appelle à la Comédie tombée dans les règles, il n'en est pas moins sûr qu'elle a obtenu un succès d'estime très-décidé. Tout sublime qu'est ce chef-d'œuvre de Sophocle, et n'eût-il rien perdu à être mis en français, il ne pouvait avoir pour le Théâtre de Paris le même intérêt qu'il eut autrefois pour celui d'Athènes; ces flèches d'Alcide, sur lesquelles roule tout le mouvement de l'action, ne sauraient nous inspirer le même respect, la même vénération qu'aux Grecs, et une pièce sans amour, sans rôle de femme, aura toujours pour des spectateurs français quelque chose de fort étrange. Il faut convenir encore que si c'est surtout pour la simplicité du sujet que la tragédie de *Philoctète* est admirable, cette tragédie semble aussi pouvoir se passer moins qu'une autre de toute la pompe du Théâtre grec. Le retranchement des chœurs la laisse trop nue; il en fait paraître, si j'ose m'exprimer ainsi, les formes plus maigres et plus sèches; ces chœurs, qui pouvaient bien gêner quelquefois l'action, servaient aussi très-heureusement à en remplir les vides, et ceux de *Philoctète* ont quelque chose de touchant et de religieux qui arrête l'attention du spectateur sur les tableaux dont le poëte cherche à prolonger l'impression, et préparent avec plus d'art l'effet du dénouement, dénouement d'opéra si l'on veut, mais le seul dont l'action paraisse susceptible. Quoi qu'il en soit, peut-on savoir trop de gré à M. de La Harpe de nous

avoir montré enfin la tragédie la plus grecque que l'on eût encore vue en France? Ce n'est pas là, disait quelqu'un, du Sophocle tout pur, c'est du Sophocle tout sec; mais c'est pourtant du Sophocle, et de toutes les beautés de l'original que M. de La Harpe a eu le talent de faire passer dans notre langue, il n'en est aucune qui n'ait été vivement sentie. La scène où le malheureux Philoctète, prêt à suivre Pyrrhus, tombe subitement dans un de ces accès produits par le poison de sa blessure, cette scène de convulsions, que le père Brumoy jugeait qu'on supporterait avec peine sur notre Théâtre, est une de celles qui ont le mieux réussi; en effet, quel spectacle plus déchirant! et quel moyen plus naturel et plus pathétique de renverser l'espoir de Philoctète et de donner lieu au repentir de Pyrrhus...! C'est surtout dans cette scène que le sieur La Rive nous a paru faire le plus d'effet; on peut dire qu'en général il a très-bien conçu les caractères de noblesse et de vérité qui convenaient au personnage de Philoctète; il ne les a point perdus de vue, ni dans l'expression de ses tourmens, ni dans les éclats de sa fureur contre Ulysse et les Atrides, ni dans ces élans d'une sensibilité plus douce, lorsqu'il cherche à intéresser la pitié du fils d'Achille. Ce dernier rôle a été rendu assez faiblement par un jeune acteur, nommé Saint-Prix.

Les nouveautés de la Comédie italienne se succèdent avec une rapidité que l'on a peine à suivre; mais la plupart de ces nouveautés sont comme ces fleurs éphémères qu'un instant fait éclore et qu'un instant aussi voit disparaître. Le *Père de Province*, comédie, en trois actes et en vers libres, de M. Prévôt, auteur du *Public*, pièce à vaudevilles, donnée, sur le même Théâtre, l'année dernière, et *Dame-Jeanne*, parodie de *Jeanne de Naples*, en un acte et en vaudevilles, ont été représentées, pour la première fois, le même jour, le vendredi 6 Juin.

L'intrigue du *Père de Province* est si faible et si embrouillée qu'il serait fort difficile d'en faire une analyse intelligible, et, après y avoir réussi, on serait bien sûr de n'avoir fait qu'une chose parfaitement ennuyeuse. Le faste, les folles dépenses, tous les désordres qu'on reproche aux mœurs de la Capitale y sont livrés à la censure la plus amère; cette intention est assurément fort louable; mais l'auteur a trop oublié que la seule manière d'attaquer le vice au Théâtre, c'est d'en montrer le ridicule : des armes plus sérieuses ne sont pas à l'usage de la Muse comique; elles appartiennent à l'éloquence de la chaire et des philosophes moralistes. Le style de M. Prévôt est en général fort incorrect, fort négligé; mais à-travers les détails fastidieux de sa longue diatribe on trouve cependant des tirades entières écrites avec assez d'humeur et

d'énergie pour mériter d'être citées; nous nous permettrons d'en rappeler ici quelques-unes.

En se cherchant il semble qu'on s'évite.
On rentre chez soi très-content,
Quand un portier intelligent
De part ou d'autre a sauvé la visite.
On a beaucoup d'amis, mais c'est sans liaison;
Bref, le choix étant nul dans la foule indiscrète
Qu'on adopte sans goût, qu'on quitte sans façon,
De visages nouveaux sans cesse on fait emplette,
Et c'est ce qu'on appelle ici tenir maison.

On entre en scène à dix-huit ans,
Dans le monde on se précipite :
Une femme vous prend, vous promène et vous quitte.
Bientôt mon grand enfant à ses pareils déplaît;
L'homme formé le fuit et le vieillard le hait.
Que devenir? Errant à l'aventure,
Isolé dans le tourbillon,
La liberté du jeu lui paraît la plus sûre;
Il s'y livre d'abord par ton,
Et le désœuvrement entraînant l'habitude,
A trente ans vous voyez un sot
Qui, pour avoir vécu trop tôt,
Gémit dans le chagrin et la décrépitude.

Le financier Mondor dit à la folle Dorimène :
Tout ce que j'ai gagné dans le luxe est perdu.

DORIMÈNE.

Savez-vous ce qu'on fait en telle circonstance?

MONDOR.

On se corrige.

DORIMÈNE.

Eh! non, on double sa dépense,
On augmente son train, etc.

Erotika Biblion, avec cette épigraphe : *Abstrusum excudit.* A Rome, de l'imprimerie du Vatican. C'est un livre fort licencieux quant au fond, et fort grave quant à la forme ; c'est le libertinage d'un érudit qui a beaucoup plus de pédanterie que d'imagination et de goût, mais qui s'est donné la peine de rechercher et de recueillir avec un soin bizarre tous les usages et tous les raffinemens inventés par les anciens pour étendre et pour varier les hommages du culte qu'ils rendaient à la volupté. En vérité, on nous prendrait pour de grossiers sauvages en comparant nos plus illustres voluptueux à ceux de Rome et d'Athènes. Le chapitre du *Thalaba* est un des plus curieux et des plus ridicules ; on ne se permettra pas d'en dire davantage.

Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des Observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, ou Extrait des Voyages de M. *** *en Asie* ; volume in-8°, avec cette épigraphe :

> *Usus et impigræ simul experientia mentis*
> *Paulatim docuit.* — LUCRET.

Nous avons cherché jusqu'ici très-inutilement à découvrir le nom de l'auteur ; on sait seulement qu'il n'est pas inconnu au Gouvernement, dont il croit avoir à se plaindre.

Cet ouvrage n'est qu'une rapsodie très-informe, mais où l'on trouve un assez grand nombre de

faits peu connus et quelques observations assez nouvelles : M. de Buffon, à qui l'ouvrage est dédié, les a jugées *curieuses et très-bonnes*. Celle-ci serait-elle du nombre?

Des médecins arabes, dit notre anonyme, ou turcs et même chrétiens, de différentes parties méridionales de l'Asie, prétendent que l'on a observé dans certaines émanations du corps de l'âne une propriété médicale contre une maladie secrète..... Il est difficile d'indiquer ici ce spécifique singulier avec la circonspection convenable...

Notre illustre naturaliste rangerait-il encore dans le nombre des observations qu'il a jugées *curieuses et très-bonnes* le procédé du ragoût bizarre dont quelques Tartares mogols se régalent dans certaines parties de plaisir?

« Des palefreniers amènent un cheval de sept à huit ans, commun, mais nerveux, bien nourri et en bon état. On lui présente une jument comme pour la saillir, et cependant on le retient de façon à bien irriter ses désirs. Enfin, dans le moment où il semble qu'il va lui être libre de s'élancer dessus, l'on fait adroitement passer sa verge dans un cordon dont le nœud coulant est rapproché du ventre; ensuite, saisissant l'instant où l'animal paraît dans sa plus forte érection, deux hommes qui tiennent les extrémités du cordon les tirent avec force, et sur-le-champ le membre est séparé du corps au-dessus du nœud coulant. Par ce moyen, les esprits sont

retenus et fixés dans cette partie, laquelle reste gonflée; aussitôt on la lave et on la fait cuire avec divers aromates et épiceries aphrodisiaques. Quant au corps du cheval, après avoir enlevé ce dont on a besoin, le reste est vendu ou plutôt envoyé à des amis. »

Les observations de notre voyageur anonyme ne sont pas toutes aussi extraordinaires que celles qu'on vient de citer; mais son ouvrage en offre beaucoup qu'on ne saurait se dispenser de ranger dans la même classe. Le mystère de la génération paraît avoir été un des objets favoris de ses recherches et de ses méditations. Je doute que nos physiciens trouvent bien lumineuse l'explication qu'il en donne dans un des premiers fragmens de son Recueil, explication annoncée avec toute l'emphase et toute la prétention d'une découverte nouvelle. « Ce feu, dit-il, c'est l'esprit de vie, principe, mobile et soutien éternel des formes de ce qui existe; ce feu pénètre et agite, il développe ces élémens mixtes qui s'offrent à son action; dès-lors, uni intimement à eux, il leur imprime l'impulsion nécessaire pour, en se combinant, se fondant ensemble, former un corps organisé, enfin un animal vivant. C'est ainsi qu'en considérant le mécanisme des langues, l'on voit que les voyelles et les consonnes concourent pour la formation des mots; en effet, celles-ci ne deviennent fécondes que par suite de leur union avec les premières, en qui seules réside le principe de vie. »

Sa note sur les danseuses indiennes n'est pas aussi éloquente que la peinture qu'en fait l'abbé Raynal; mais elle n'est pas moins curieuse. « L'état de ces danseuses, dit le nouveau voyageur, est en lui-même si peu dévoué à l'ignominie, qu'un des noms sous lequel elles sont très-souvent désignées est celui de *servantes des Dieux*. Presque seules entre les femmes de ces contrées, elles apprennent à lire, écrire, chanter, danser et jouer des instrumens; de plus, quelques-unes savent trois ou quatre langues. Vivant par petites troupes, sous la direction de matrones discrètes, il ne se fait point de cérémonies, ni de fêtes, soit civiles, soit religieuses, où leur présence ne soit un des ornemens à-peu-près nécessaires... Consacrées par état à célébrer les louanges des Dieux, elles se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adorateurs, de tribus honnêtes. L'on en a cependant vu qui, par raffinement de dévotion se réservant pour les brames et des espèces de moines mendians, ont dédaigné toutes offres et toutes caresses profanes... C'est à tort que quelques personnes ont présumé que les temples profitaient du fruit des veilles plus ou moins méritoires de ces danseuses; elles en reçoivent au contraire, dans des temps fixes, de modiques rétributions en denrées et en argent... Quant à la forme de leurs ajustemens, elle est leste et voluptueuse, et néanmoins plus décente que celle usitée par la plupart des autres femmes du

pays; elle est d'ailleurs fort bien assortie à la couleur de leur carnation. Une chose qui peut-être semble imprimer à leur physionomie une certaine dureté, c'est l'usage très-commun parmi elles d'introduire sous la peau de leurs paupières de la poudre d'antimoine calcinée; par-là elles prétendent, en fortifiant leurs yeux, leur donner plus d'expression. A l'égard de leurs danses, il faut convenir qu'en public, et surtout dans les établissemens européens, elles ne se permettent rien de messéant; leur grand défaut dans ces circonstances est presque toujours une ennuyeuse monotonie. Au reste, formées pour plusieurs sortes de parties, les ballets, qu'en général elles exécutent plus souvent, sont moraux ou même guerriers; dans ceux-ci, le sabre et le poignard en mains, quelques-unes font preuve d'une légèreté et d'une adresse à étonner.... Ce n'est que dans l'intérieur des tentes ou des maisons que, bien pénétrées de leur sujet, c'est-à-dire de quelque aventure galante, elles exécutent avec souplesse, prestesse et précision les danses les plus lasoives.... Les accords de voix et d'instrumens, le parfum des essences et celui des fleurs, la séduction même des charmes qu'elles dirigent contre les spectateurs, tout se réunit pour porter le trouble et l'ivresse dans leurs sens.... Étonnées, puis agitées, palpitantes, elles paraissent succomber sous l'impression d'une illusion trop puissante.... Grâces à ces prestiges, ce n'est point l'impudence, c'est le tempéra-

ment, c'est l'amour qui d'accord paraissent avoir soulevé le voile de la timide et naïve innocence, etc., etc. »

L'article des chevaux est un des articles de ce Recueil qui nous a paru le plus instructif; c'est aussi l'un des plus étendus. On y trouve des détails assez approfondis sur les différentes races de chevaux tartares, persans, indiens, arabes, etc., sur les soins infiniment recherchés avec lesquels les chevaux fins sont entretenus dans l'Inde, et sur les inconvéniens qui résultent souvent de ce régime, etc. La race de chevaux la plus commune en Arabie est appelée *hatik*. Les négocians n'en amènent dans les ports de l'Inde que très-peu de race *kailhan*, surtout de la première qualité. Les Arabes attribuent aux jumens une telle supériorité, qu'ils donnent par honneur le nom de *farass*, qui littéralement signifie une cavale, à la monture mâle ou femelle d'un homme distingué.

Dans le nombre des méprises et des inexactitudes que M. le comte de Buffon a été dans l'impossibilité de vérifier, notre auteur n'a eu garde d'oublier celle-ci.

Ce célèbre naturaliste cite, dit-il, un moine de la Congrégation de Sainte-Catherine de Sienne, qui a appris dans l'Inde que la mangouste y est appelée *chiri*. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de la singularité du malentendu et de l'application du mot *chiri* à cet animal si avide de serpens. Il suffira de dire que ce nom est celui nullement déguisé ni allégorique de la partie

sexuelle d'une femme. Je crois entrevoir ce qui a pu causer l'erreur de ce voyageur. Presque tous les peuples de l'univers mésusant, comme l'on sait, de certains mots qui présentent des idées indécentes, les emploient trop souvent sans motif sensé, soit dans des momens d'humeur, soit simplement pour plaisanter. Or les Indiens malabares, surtout les gens du peuple, voulant goguenarder ou se débarrasser de questions importunes, répondent quelquefois par ce mot *chiri*, que le bon moine se sera hâté de consigner dans son *Album.* »

Le sieur Métra a le plus énorme nez qu'on ait jamais vu en France et peut-être dans l'univers. Personne n'ignore, à Paris, que cet homme, d'une figure si distinguée, passe régulièrement une grande partie de la journée aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillans, à écouter des nouvelles ou à en dire. Ses liaisons avec M. le comte d'Aranda, qui avait daigné le choisir pour être le pasquin ou le héraut des Gazettes de Madrid, lui avaient donné une sorte de considération qui est fort diminuée depuis la paix. Il s'en console en devisant avec une vieille Demoiselle, bel-esprit, qui se nomme mademoiselle Sérionne; on vient de consacrer ces tendres assiduités par le quatrain que voici :

Un beau programme d'Opéra,
Et qui n'étonnera personne,
C'est d'accoupler le dieu Métra
Avec la nymphe Sérionne.

On trouve dans le second volume des OEuvres de l'abbé de Voisenon un opéra-comique intitulé l'*Art de guérir l'esprit*; M. D......, auteur de la chanson, *Changez-moi cette tête*, a jugé à propos de changer le titre de cette pièce, d'en faire une comédie sans ariettes, et de l'appeler l'*Auteur satirique*; c'est sous cette nouvelle forme que ce petit ouvrage a été représenté, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le mardi 24 Juin. On n'a rien perdu assurément à la suppression des ariettes; il n'y en avait aucune qui fût en situation, presqu'aucune qui pût fournir au musicien le motif d'un air intéressant; car des épigrammes ou des madrigaux ne prêtent guère à l'expression musicale: ainsi, en les supprimant, on a donné tout à-la-fois plus de mouvement à la scène et plus de vivacité au dialogue; mais le vide de l'action, la maigreur du sujet, le défaut de vraisemblance en ont peut-être aussi paru plus sensibles.

Une chose sans doute assez ridicule, c'est que dans tout le cours de la pièce, il n'échappe peut-être pas un seul trait de satire à l'auteur satirique; et que c'est lui seul au contraire qui ne cesse d'être en butte à l'épigramme, aux sarcasmes des deux bonnes âmes qui ont entrepris de le guérir de son penchant pour la satire. Toute bizarre qu'est cette inconséquence, on la retrouve dans la plupart de nos comédies modernes, et surtout dans celles qui ont la prétention d'être des pièces de caractère; le personnage principal n'y est pour ainsi dire que le jouet im-

mobile de tout ce qui l'entoure; tous les traits sont lancés contre lui, et, sans cesse attaqué, il ne lui est presque jamais permis de se défendre; s'il ose le hasarder, c'est sans force, sans énergie, et l'on voit toujours l'auteur tremblant de s'embarrasser lui-même.

L'abbé de Voisenon n'eût pas désavoué la plupart des vers qu'on s'est permis d'ajouter à son ouvrage. Qui ne croirait de lui, par exemple, tous ces vers-ci?

Un libraire aujourd'hui n'est qu'un marchand de modes;
Le lendemain vieillit la nouveauté du jour.

Un philosophe, mon enfant,
Cela se prend comme une femme.

Qui, moi, j'épouserais un orgueilleux censeur,
Qui fait des vers contre les Dames!
C'est un genre odieux, et, noirceur pour noirceur,
J'aimerais mieux qu'il fît des drames, etc.

Blaise et Babet, ou la Suite des Trois Fermiers, comédie, en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le lundi 30 Juin. Le Poëme est de M. Monvel, la musique de M. Dezède. Comment donner une idée de ce joli ouvrage? Faut-il dire que c'est le sujet du *Devin* dans un costume plus simple et plus rural; que c'est tout simplement le fameux dialogue d'Horace et de Lydie, mis en action et filé sans ennui dans le cours de deux actes? C'est indiquer à la vérité le fonds du sujet, mais rien de plus. Et qu'ajouter encore? la grâce, la finesse et la naïveté de l'exécution échapperaient à une plus longue

analyse. Il faut voir le tableau, et le voir sur la scène pour en concevoir l'effet et le charme; il faut voir la pantomime du rôle de Babet; il faut la voir surtout au second acte, dans la scène du raccommodement, pour sentir à quel point on peut animer et rajeunir au Théâtre les situations même qui semblent les plus communes, les plus usées. Il est vrai que tout ce qui est pris dans la nature, tout ce qui en conserve vraiment le caractère, la touche originale et naïve, ne s'use jamais. Que de nuances fines et délicates la voix de madame Dugazon ne donne-t-elle pas dans ce rôle aux expressions les plus simples! Il n'y a pas une de ses inflexions, il n'y a pas un mouvement de son jeu qui n'ajoute au mouvement de la scène, et ne le varie avec autant de vérité que de grâce. S'il est vrai, comme on l'assure, que cette actrice, toute charmante qu'elle est au Théâtre, hors de la scène manque également d'esprit et de goût, il faut se mettre à genoux devant son talent et l'adorer comme le prodige de quelque inspiration divine.

On n'a pas remarqué beaucoup d'idées nouvelles dans la musique de *Blaise et Babet*, mais elle est au moins en général d'un caractère propre aux paroles, celui des paroles étant plus analogue que tout autre au talent de M. Dezède. Il y a long-temps qu'aucun ouvrage de ce genre n'avait autant réussi; on en est déjà à la vingtième représentation, et il continue d'être aussi suivi que le premier jour.

AOUT 1783.

Il y a long-temps qu'on avait désiré de voir des Mémoires fidèles sur la vie d'un prince aussi célèbre qu'Ayder-Ali-Khan. Je ne pense pas qu'il en existe encore qui méritent plus de confiance que ceux qui viennent de paraître sous le titre d'*Histoire d'Ayder-Ali-Khan, Nabab-bahader, Roi des Canaries, etc.; Souba de Scirra, Dayva de Mayssour, Souverain des empires du Cherequi et du Calicut, etc.; Nabab de Benguelour, etc., Seigneur des montagnes et vallées, Roi des îles de la Mer, etc., etc.*, ou *Nouveaux Mémoires sur l'Inde, enrichis de notes historiques. Par MM. D. L. T., général de dix mille hommes de l'empire Mogol, et ci-devant commandant en chef l'artillerie d'Ayder-Ali, et un corps de troupes européennes à la solde de ce Nabab.* 2 volumes in-12.

MM. D. L. T. est M. Maystre de La Tour, un officier français qui a commandé pendant trois ans l'artillerie d'Ayder-Ali. Obligé de revenir en France pour des intérêts de famille, il a profité du peu de temps que ses affaires lui laissaient à Paris pour écrire l'Histoire du seul Prince de l'Asie, qui depuis long-temps eût paru digne de fixer l'attention de l'Europe entière, mais particulièrement celle de la France, dont il se faisait honneur d'être l'allié. M. de La Tour est

reparti vers la fin de l'année dernière, avant que son livre fût imprimé, et c'est M. Le Rouge, géographe du Roi, qui s'est chargé d'en être l'éditeur.

On comprendra sans doute aisément, d'après cette notice même, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver dans la nouvelle Histoire d'Ayder-Ali ni la noblesse de Salluste, ni l'élégance de Quinte-Curce, ni la profondeur de Tacite; c'est un essai très-informe à tous égards, mais qui porte cependant un caractère assez imposant d'exactitude et d'impartialité. L'auteur a été témoin d'une partie des actions de son héros, et celles qu'il a vues par ses propres yeux l'ont mis à même d'apprécier plus sainement celles qu'il n'a pu rapporter que sur la foi d'autrui. Plusieurs notes prouvent que l'auteur a cherché à s'instruire, et peu de voyageurs nous donnent des idées aussi nettes des usages et des mœurs de l'Inde, de la faiblesse et de la puissance de ses souverains, de leurs ressources et de leur politique.

Couplets *de M. Ducis, de l'Académie française, à mademoiselle Clairon, pour le jour de sa fête.*

Le jour que naquit Hippolyte,
Deux pouvoirs, prompts à s'irriter,
Se disputaient pour le mérite,
A qui saurait mieux la doter.
Aucun des deux n'eut la victoire,
Ils partagèrent par moitié :
Son esprit fut fait pour la gloire,
Son cœur fut fait pour l'amitié.

Des Voltaires et des Corneilles
Admirant les pompeux succès,
J'osai dans le fruit de leurs veilles
Chercher leur âme et leurs secrets.
Mais depuis, sur l'art de la scène,
Que Clairon daigne m'éclairer,
Ah! je sens que c'est Melpomène
Qui va désormais m'inspirer.

Les Comédiens français ont été fort piqués de voir tout le succès qu'avait eu au Théâtre italien une pièce qu'ils avaient refusée avec beaucoup de mépris, la comédie de *Tom-Jones à Londres*, du sieur Desforges. Pour réparer cette première sottise, ils se sont pressés d'en faire une seconde, qui ne leur a pas mieux réussi, en recevant à-peu-près sur parole une autre pièce du même auteur, intitulée les *Marins, ou le Médiateur maladroit* : cette nouvelle pièce, en cinq actes et en vers, a été donnée, pour la première fois, le mercredi 30 Juillet, et n'a eu que trois ou quatre représentations. L'intrigue en est trop faible et trop embrouillée pour mériter qu'on en fasse l'analyse.

Cassandre mécanicien, ou le Bateau volant, comédie, en un acte et en vaudevilles, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le vendredi premier Août, est le coup d'essai d'un jeune homme, de M. Goulard, de Montpellier, le fils du Médecin qui a donné son nom à une eau végéto-minérale dont nos pharmacies font un grand usage.

Cette bagatelle fut faite dans le temps où il n'était question à Paris que du bâteau volant de M. Blanchard. Cette prétendue merveille est fort éclipsée aujourd'hui par la très-réelle et la très-belle découverte de MM. Montgolfier, d'Annonay (1), qui sont parvenus à construire en toile et en papier un globe de 35 pieds de diamètre, qui, après avoir été rempli de gaz inflammable, abandonné à lui-même, s'est élevé, à perte de vue, à une hauteur estimée par les uns 500 et par les autres 1,000 toises, et n'est redescendu que dix minutes après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Cette expérience a été faite à Annonay, le 5 Juin 1783, en présence des Etats de la province (2). M. Faujas-de-Saint-Fond, connu par son ouvrage sur les volcans, et M. Charles, par ses Cours de physique, viennent de proposer une souscription pour la répéter à Paris; la souscription a été remplie avec empressement, et lorsque l'expérience aura eu lieu, nous ne manquerons pas d'en rendre le compte le plus détaillé... En attendant, revenons à *Cassandre*.

L'idée n'en est pas fort compliquée, mais elle est remplie d'esprit, de folie et de gaîeté. Voici quelques traits d'une scène de Gascon qui a beaucoup réussi. Avec l'air fribole, dit le Gascon à Cassandre,

(1) Entrepreneurs de la plus belle manufacture de papier qu'il y ait en France.

(2) Le procès-verbal en a été envoyé à l'Académie des Sciences par M. le Contrôleur-général.

Avec l'air fribole
J'ai des grands projets,
Mais on me les bole
Abant qu'ils soient faits.
Mon sort m'épоubante,
Car, sans me banter,
Tout ce qu'on inbente
J'allais l'inbenter...
Eh donc! j'offre à la patrie
Trois projets du meilleur goût,
Pour mettre l'air en régie...
Comptez sur mon industrie.
Mais sachons par quels moyens
J'aurai la messagerie
De ses fiacres aériens.
Faut-il des fonds? j'ai mon homme;
L'intérêt le plus décent:
Il me prêtera la somme
En dépit de mon accent...
Tenez, Moussu, c'est qu'en tout cas,
Si le projet ne russit pas,
Le bateau que j'implore...

CASSANDRE.

Eh bien?

LE GASCON.

... M'est nécessaire encore,
Vous m'entendez bien.
Je déteste mes créanciers,
Et pour fuir eux et leurs huissiers,
Je voudrais bien, sur la brune...

CASSANDRE.

Eh bien?

LE GASCON.

Faire un trou dans la lune.

CASSANDRE.

Ah! je vous entends bien, etc.

Jamais boule de savon n'occupa plus sérieusement une troupe d'enfans que le *globe aérostatique* de Mrs Montgolfier n'occupe, depuis un mois, la ville et la Cour; dans tous nos cercles, dans tous nos soupers, aux toilettes de nos jolies femmes, comme dans nos lycées académiques, il n'est plus question que d'expériences, d'air atmosphérique, de gaz inflammable, de chars volans, de voyages aériens. On ferait un livre beaucoup plus fou que celui de Cyrano de Bergerac, en recueillant tous les projets, toutes les chimères, toutes les extravagances dont on est redevable à la nouvelle découverte. J'ai déjà vu nos politiques de café calculer avec une douleur vraiment patriotique l'accroissement de dépenses que causerait sans doute l'établissement indispensable d'une marine aérienne. J'en ai vu d'autres sourire à l'idée heureuse d'en former un département très-convenable pour tel ministre qui s'en contenterait peut-être, vu son impatience de n'en point obtenir d'autre. Toute l'inquiétude que laisse à M. Gudin de La Brenellerie le succès d'une invention si propre à reculer les bornes de la monarchie comme celles de l'esprit humain, c'est que l'Angleterre notre rivale ne s'en empare, ne la perfectionne avant nous, et n'usurpe bientôt l'empire des airs, comme elle usurpa trop long-temps celui de Neptune. Notre poëte philosophe eût bien désiré, je pense, qu'au lieu de s'arrêter, dans le nouveau traité de paix, à tant

de conditions moins importantes, nos négociateurs eussent plutôt songé à bien établir nos titres et nos priviléges relativement à un objet dont les suites pourront s'étendre quelque jour fort au-delà des limites de notre petite atmosphère; mais il a senti combien la chose était embarrassante. Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essuyées l'année dernière, s'est réveillé tout-à-coup au bruit de la renommée de Mrs Montgolfier; en combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas encore renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien; nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce, et pour voguer dans les airs, et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la Cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles; le paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la Reine; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire. On perfectionnerait tout exprès la race des hiboux et des vautours pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. De toutes ces folies, celle qui me rit davantage, c'est de s'élever au haut des airs à la faveur du *ballon aérostatique*, d'avoir avec soi de bonnes lunettes, et d'attendre tranquillement le moment où l'on verrait passer sous ses pieds la contrée

du globe qu'on serait tenté de parcourir, pour s'y laisser descendre tout doucement, presque sans dépense et sans danger; on irait ainsi le soir à la Chine, et l'on en reviendrait le lendemain matin. Quelque respect que j'aie pour l'antique sagesse des enfans de Confutzée, ce n'est plus aujourd'hui par-là que je commencerais mes voyages, je n'irais pas si loin.

Mais il est temps de revenir à la découverte de Mrs Montgolfier; pour avoir donné lieu à beaucoup de folies, elle n'en est assurément ni moins réelle, ni moins intéressante. Ce qui les engagea dans cette recherche, ce fut le désir d'imaginer pour le siége de Gibraltar quelque ressource plus heureuse que celle des batteries flottantes. Ce désir, sans doute assez vague en lui-même, mais animé par l'activité naturelle de leur industrie et par l'intérêt d'occuper les loisirs que leur laissait le soin de leur manufacture, les encouragea à faire beaucoup d'essais, beaucoup de tentatives inutiles, sans en être rebutés. Ils parvinrent enfin à construire la machine que nous avons eu l'honneur de vous annoncer; une expérience de Boyle sur la pesanteur de l'air leur en fit naître la première idée, et l'essai qui fut pour eux l'aurore du succès, le voici. Il en est d'une découverte célèbre comme d'une illustre maison; on se plaît à recueillir jusqu'aux moindres détails de leur première origine.

Une pièce de taffetas que Mrs Montgolfier

avaient fait venir de Lyon, pour en faire tout simplement des doublures d'habit, leur parut beaucoup mieux employée à des expériences de physique. Grâce à quelques coutures, le taffetas prend bientôt la forme plus ou moins exacte d'un globe ou d'une sphère; ils trouvent le moyen d'y introduire 40 pieds cubes d'air; le ballon échappe de leurs mains et s'élève au plafond de l'appartement. La joie d'Archimède, lorsqu'il eut trouvé la solution de son fameux problème, ne fut pas plus vive que ne le fut dans ce moment celle de nos physiciens; ils s'empressent de ressaisir leur machine et l'abandonnent dans un jardin, où elle s'élève au-delà de 30 pieds. De nouvelles expériences ayant assuré ce premier succès, ils construisirent la grande machine qui s'éleva, le 5 Juin, en présence des Etats de la province; et c'est celle dont le procès-verbal envoyé à M. le Contrôleur-général a été communiqué par lui à l'Académie des Sciences.

Ce globe avait 35 pieds de diamètre; il était de toile enduite de papier collé. On sait aujourd'hui qu'ils s'étaient procuré le gaz dont ils l'avaient rempli par un procédé fort simple et peu dispendieux, en faisant brûler de la paille humide et différentes substances animales, telles que de la laine et d'autres matières de graisse plus ou moins inflammables; c'est à la faveur de cette fumée que le globe, livré à lui-même, s'est élevé à perte de vue à une hauteur estimée

par les uns 500 toises, par les autres 1,000; il est redescendu dix minutes après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Suivant le calcul de Mrs Montgolfier, le globe occupait l'espace d'un volume d'air du poids de 2,156 livres; mais comme le gaz ne pesait que 1,078 et le globe 500 livres, il y avait un excès de 578 livres pour la force avec laquelle le globe tendait à s'élever.

Il ne faut donc qu'un peu de fumée pour opérer les plus beaux prodiges; et qui pourrait en douter? il y a tout lieu de croire que ce secret avait été soupçonné depuis long-temps. Qui n'a pas entendu parler de la fumée de l'amour-propre, de la gloire, de l'opinion? C'est avec de la fumée qu'on élève l'homme au-dessus de lui-même, qu'on fait les héros, les poëtes, les grands hommes en tout genre. Au physique comme au moral, tout vient de la fumée et tout doit retourner en fumée: des lois de la nature c'est la plus constante, la plus universelle; mais nous nous réservons d'en parler une autre fois.

Personne, à Paris, ne s'est intéressé plus vivement à la découverte de Mrs Montgolfier que M. Faujas-de-Saint-Fond, auteur d'une excellente Histoire naturelle des montagnes du Vivarais; c'est lui qui saisit avec enthousiasme l'idée d'ouvrir une souscription pour faire répéter l'expérience à Paris, et qui proposa d'en charger MM. Charles et Robert, comme les hommes les plus propres à la faire réussir. Ces Messieurs

dirent d'abord que quarante ou cinquante louis suffiraient pour tous les frais de l'expérience, et nous sommes si accoutumés, dans ce pays, à des associations et à des dépenses de cet ordre, que la munificence de notre esprit public fut toute émerveillée que cette petite somme eût été trouvée au bout de quelques jours, à 3 livres par personne pour trois billets.

A peine le projet de la souscription eut-il été accueilli qu'il y eut une guerre ouverte entre les commissaires de la souscription et les physiciens chargés de faire exécuter la machine. Il serait un peu long d'entrer dans tous les détails de cette illustre querelle. Un des points les plus vivement débattus entre les deux partis fut de savoir si l'on abandonnerait le globe à sa destinée, ou si on le réserverait pour de nouvelles expériences; les souscripteurs exigèrent absolument qu'il fût livré à lui-même; mais ils ne l'obtinrent qu'en promettant des honoraires plus considérables à M. Robert, et crurent qu'ils en seraient bien récompensés par le plaisir d'apprendre un jour tout l'étonnement que l'apparition de leur globe ne manquerait pas de causer aux habitans du Mexique ou du Mogol, peut-être même aux philosophes de la lune ou de quelque autre planète. De si ridicules débats n'ont pas empêché heureusement que la machine n'ait été exécutée, et ne l'ait été fort bien en taffetas verni de cette gomme élastique que Mrs Robert ont trouvé le secret de dissoudre. Comme

on ignorait encore le procédé par lequel Mrs Montgolfier avaient rempli la leur, on a employé, pour remplir celle-ci, de l'air inflammable produit par une dissolution de limaille de fer dans de l'acide vitriolique; et si ce procédé n'était pas plus difficile, plus long, plus dispendieux que l'autre, il serait bien préférable sans doute, le gaz qu'il produit étant à l'air atmosphérique comme 13 à 107; aussi n'est-il aucun détail de ce procédé dont MM. Faujas, Robert, Charles et autres ne se soient attribué et disputé tour-à-tour l'invention.

Quoi qu'il en soit, le *globe aérostatique* construit par MM. Robert s'est élevé majestueusement du Champ-de-Mars, le 27 de ce mois, à cinq heures précises, aux yeux de tout Paris. Le jour de l'expérience avait été indiqué quelques jours d'avance; jamais revue du Roi n'avait attiré une plus grande affluence de monde de tout état et de toute condition. Le globe avait environ 12 pieds de diamètre. On n'a pas été d'accord sur la hauteur à laquelle il s'était élevé, la circonstance du mauvais temps en a rendu l'appréciation difficile; mais son petit volume apparent a fait juger qu'elle devait être considérable; il a disparu entièrement au bout de quelques minutes. Nos vœux et notre admiration auraient voulu le porter jusqu'aux extrémités de l'univers; il a trompé notre attente; au lieu d'aller étonner les rivages lointains de son auguste présence, il a borné modestement

sa course (1) à Gonesse, village situé à quatre lieues de Paris, et il y a fait grand'peur aux paysans qui l'ont vu s'abattre dans un champ où ils étaient occupés à travailler.

On ne sera point surpris que, trois jours après, tout Paris ait été inondé de gravures représentant et le départ du globe et son arrivée.

Beaucoup de gens qui se piquent de rester froids au milieu de l'enthousiasme public, n'ont pas manqué de répéter : *Mais quelle utilité retirera-t-on de ces expériences? A quoi bon cette découverte dont on fait tant de bruit?* Le vénérable Franklin leur répond avec sa simplicité accoutumée : *Eh! à quoi bon l'enfant qui vient de naître?* En effet, cet enfant peut mourir au berceau, peut-être ne sera-t-il qu'un imbécille, mais peut-être aussi le verra-t-on quelque jour la gloire de son pays, la lumière de son siècle, le bienfaiteur de l'humanité ...

Alexandre aux Indes, opéra en trois actes, paroles de M. Morel, secrétaire des Finances de Monsieur, musique de M. Mereaux, a été représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie royale de Musique, le mardi 26.

Le Poëme est bien bâti sur le même fonds que la tragédie de Racine, mais dans des principes fort différens. M. Morel a trouvé l'action de la tragédie beaucoup trop compliquée, il l'a rendue infiniment plus simple. Il s'est souvenu

(1) Qui a été environ de cinq quarts d'heure.

qu'on avait reproché à Racine d'avoir avili le caractère d'Alexandre par un esprit de galanterie peu convenable à ce héros; il l'a rendu indifférent à tout autre sentiment que celui de la gloire; et par un excès de sévérité, peut-être sans exemple à l'Opéra, il n'a laissé pour ainsi dire à ses personnages aucune espèce de tendresse ni de passion. C'était sans doute le moyen de faire un opéra fort raisonnable; mais, en suivant cette marche, il était difficile d'y mettre du mouvement et de l'intérêt; l'auteur en a fait le sacrifice à l'honneur des mânes de Porus et d'Alexandre.

La musique de cet opéra ne mérite pas l'honneur de la critique; ce sont des notes sans idées: on y a trouvé des phrases entières prises au hasard dans les ouvrages même les plus connus; ce qui a fait dire que le Poëme était d'*Inde*, et la musique en *Macédoine*. Il ne faut pas exiger qu'un calembour ait plus d'exactitude et de justice; mais on ne peut s'empêcher de convenir que s'il y a des morceaux fort négligés dans le Poëme, il y en a beaucoup d'autres écrits avec plus de noblesse et d'élégance que ne le sont aujourd'hui la plupart des ouvrages de ce genre.

La séance publique de l'Académie française s'est tenue, suivant l'usage, le lundi 25, jour de Saint-Louis. M. l'Archevêque d'Aix, en qua-

lité de Directeur, a annoncé que le prix d'éloquence proposé pour le meilleur *Eloge de Fontenelle* avait été remis à l'année prochaine, aucun des Discours qui ont concouru n'ayant entièrement satisfait l'Académie.

Les bonnes actions sont encore moins rares que les beaux Discours. Plusieurs actes de charité et de désintéressement avaient partagé l'attention du nouvel Aréopage de vertu; après en avoir cité quelques-uns, M. le Directeur a déclaré que la Compagnie avait cru devoir donner la préférence au dévouement généreux avec lequel une garde-malade avait sacrifié à la personne confiée à ses soins, non-seulement tout ce qu'elle possédait, mais encore tout ce que son crédit avait pu lui procurer pendant l'espace de deux ans. Cette garde-malade est la dame Lespanier, et l'objet de ses sacrifices, madame la comtesse de Rivarol, fille du sieur Flint, maître de langue anglaise, et femme du prétendu comte de Rivarol, assez connu par ses libelles contre l'abbé Delille. C'est cette dame Lespanier qui a mérité la première l'honorable prix fondé par M. de Monthion; présente à l'assemblée, elle a reçu avec la médaille tous les applaudissemens dus aux preuves d'un attachement si rare et si digne d'admiration. Il n'y a que la vanité très-humiliée de M. et de madame de Rivarol qui se soit avisée de lui disputer l'honneur d'une si juste récompense; les inter-

tions de la Compagnie n'étaient pas encore publiques, qu'on s'est empressé de lui adresser les remontrances, et même les menaces les plus vives pour l'empêcher de persister dans son jugement, en niant le fait, en s'efforçant d'en altérer les circonstances pour en diminuer le mérite, en déclarant enfin qu'on réclamerait hautement contre la surprise faite à la religion de messieurs les Quarante. Ces Messieurs ont dédaigné les plaintes et les menaces de M. de Rivarol; on a eu seulement la discrétion de ne pas nommer l'objet des charités de la garde-malade; on a bien compté que la malignité du public ne l'ignorerait pas long-temps; et l'abbé Delille n'aura pas été trop fâché sans doute d'avoir trouvé, sans la chercher, une réponse si chrétienne au vers de la fable *du Chou et du Navet*.

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître.

Pour occuper la séance, nos Quarante immortels ont été réduits à évoquer les mânes de leurs confrères. M. le marquis de Condorcet a lu un *Éloge historique de Fontenelle*, composé de fragmens trouvés dans le porte-feuille de feu M. Duclos, retouchés et rédigés par lui. Cet Éloge, quoique semé d'idées et d'anecdotes piquantes, a paru long; la plupart de ces anecdotes étaient déjà fort connues. En voici une que nous ne nous rappelons pas d'avoir vue ailleurs. On parlait devant M. de Fontenelle du projet de réunir

l'Église presbytérienne et l'Église anglicane : *Ce projet*, dit-il, *ne réussira pas, ce sont des ennemies qui ne se réconcilieront qu'à la mort.*

M. Lemierre a terminé la séance par la lecture du premier acte de sa tragédie de *Barnevelt;* cet acte a beaucoup mieux réussi que celui qu'il lut le jour de sa réception : on y a trouvé des idées fortes et brillantes, des vers pleins de chaleur et d'énergie ; les portraits de Henri IV et de Philippe II ont été applaudis avec enthousiasme. Ces portraits sont dans la bouche de Barnevelt :

Quand des rives du Tage aux rives de la Seine
Philippe encourageait une ligue inhumaine,
Quand il payait les Seize et leurs noires fureurs
Du même or que jadis, parmi d'autres horreurs,
La même violence aveugle et fanatique
Avait couru ravir aux peuples du Mexique,
Des Harlay, des Potier fascina-t-il les yeux ?
Ils ne virent en lui qu'un sombre ambitieux,
Qui divisait la France en ces momens d'orage,
Pour saisir les débris d'un superbe naufrage,
Qui voulait régner seul, et réunir enfin
Les sceptres de l'Europe en faisceau dans sa main.

.... Henri n'est plus, c'est sa mort qui nous perd.
Regretté parmi nous comme il l'est dans la France,
Il manque aux Hollandais que servait sa puissance.
Le Ciel de ce héros parut avoir fait choix
Pour réconcilier la terre avec les Rois.
Elevé loin des Cours, et le malheur pour maître,
Plus tard il devint Roi, plus il fut fait pour l'être.
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage et nous-mêmes le sien...

Il paraît quatre nouveaux volumes du *Tableau de Paris;* cela ne fait que huit en tout: après cela M. Mercier n'a-t-il pas raison de se plaindre que l'Encyclopédie est trop volumineuse? On trouve dans ces derniers volumes, comme dans les autres, beaucoup de minuties, beaucoup de choses de mauvais goût, mais de l'intérêt, une grande variété d'objets et des vues utiles. Quelqu'un disait avec assez de raison que cet ouvrage était un excellent Bréviaire pour un lieutenant de police.

SEPTEMBRE 1783.

La physique, la chimie et la mécanique ont produit de nos jours plus de miracles que le fanatisme et la superstition n'en avaient fait croire dans des siècles d'ignorance et de barbarie. Il y a long-temps qu'on n'avait entendu parler en France du célèbre *Joueur d'Echecs* de M. de Kempelen; mais cette admirable machine était presque oubliée; l'auteur l'avait même en partie démontée, et peut-être n'eût-il jamais songé à la rétablir, si l'Empereur ne lui avait pas témoigné le désir de la faire voir au comte et à la comtesse du Nord, pendant le séjour que L. A. I. firent, l'année dernière, à Vienne. Ayant été admirée de ces augustes voyageurs autant qu'elle mérite de l'être, on se réunit pour conseiller à M. de Kempelen d'aller jouir dans les pays étrangers de toute la gloire de son invention, et l'Empereur voulut bien lui permettre de s'absenter à cet effet pendant deux ans; c'est la circonstance à laquelle nous devons la satisfaction d'avoir vu ce chef-d'œuvre, sans contredit la plus étonnante production qui ait encore paru dans ce genre. On en a donné une description fort détaillée dans une brochure intitulée *Lettres de M. Charles Gottlieb de Vindisch, sur le Joueur d'Echecs de M. de Kempelen, traduction libre de l'allemand, accompagnée de trois gravures*

en taille-douce qui représentent ce fameux automate, et publiée par Chrétien de Méchet, membre de l'Académie impériale et royale de Vienne et de plusieurs autres. A Bâle, chez l'Editeur, 1783. Nous nous bornerons au plus simple précis.

L'armoire à laquelle l'automate est fixé a trois pieds et demi de large, deux pieds de profondeur, et deux pieds et demi de haut; elle porte sur quatre roulettes, au moyen desquelles elle peut être mue facilement d'un endroit à l'autre. Derrière cette armoire l'on voit une figure de grandeur humaine, habillée à la turque, assise sur une chaise de bois affermie à demeure au corps de l'armoire, et qui se meut avec elle lorsqu'on la promène dans l'appartement. Cette figure est accoudée du bras droit sur la table qui forme le dessus de l'armoire; de la main gauche elle tient une longue pipe à la turque, dans l'attitude d'une personne qui vient de fumer. C'est avec cette main qu'elle joue lorsqu'on lui a ôté la pipe. Devant l'automate est un échiquier fixé sur la table. M. de Kempelen ouvre les portes de devant de cette armoire et sort le tiroir qui est au-dessous. L'armoire est divisée par une cloison en deux parties inégales; celle qui est à gauche est la plus étroite, elle n'occupe guère que le tiers de la largeur, et est remplie de rouages, léviers, cylindres et autres pièces d'horlogerie; dans celle à droite, on voit quelques roues, quelques barillets à ressorts, et deux

quarts de cercle horizontaux. Le reste est rempli par une cassette, un coussin et une tablette sur laquelle l'on voit des caractères tracés en or. L'inventeur sort la cassette et la pose sur une petite table près de la machine; il en fait de même de la tablette dont l'usage sera expliqué dans la suite de cette description. Les portes de devant de l'armoire ouvertes, on ouvre encore celles de derrière, en sorte que tout le rouage reste à découvert; on y porte de plus une bougie allumée pour en éclairer mieux tous les recoins. On lève ensuite le cafetan de l'automate, et on le rabat par-dessus sa tête, de manière à découvrir complètement sa structure intérieure, et l'on n'y voit également que des léviers et des rouages qui remplissent tout le corps de l'automate; ainsi l'impossibilité d'y cacher aucun être vivant ne saurait être portée à un plus haut degré d'évidence. Après avoir laissé le loisir de tout examiner, on referme toutes les portes de l'armoire et on la place derrière une balustrade qui a pour objet d'empêcher les spectateurs d'ébranler la machine en s'appuyant sur elle lorsque l'automate joue, et de réserver libre pour l'inventeur une place assez spacieuse dans laquelle il se promène, s'approchant parfois de l'armoire, soit de droite, soit de gauche, sans y toucher néanmoins que pour en remonter par intervalle les ressorts. Il paraît si difficile d'imaginer quelle communication il peut y avoir entre la machine et la table,

entre la machine et la cassette à laquelle l'inventeur a cependant assez souvent recours durant le jeu de l'automate, qu'on a été fort tenté de regarder cette cassette comme un hors-d'œuvre employé à distraire l'attention des spectateurs; mais M. de Kempelen assure que cette cassette est si indispensablement nécessaire au mécanisme de son automate, que sans elle il ne pourrait pas jouer, et il ajoute que, lorsqu'il publiera son secret, l'on sera convaincu de la vérité de ce qu'il avance.

Si l'automate joue de la main gauche, c'est par une distraction de l'auteur, qui ne s'en aperçut que lorsque son travail se trouva trop avancé pour qu'il fût possible de rectifier cette petite négligence. Lorsque l'automate a un coup à jouer, son bras se lève lentement, mais avec aisance, même avec une sorte de grâce, et se dirige sur la case de l'échiquier où se trouve la pièce qu'il faut mouvoir; sa main se porte sur cette pièce, ses doigts s'ouvrent pour la saisir, la prennent, la transportent et la posent à la place qui lui est destinée; la pièce posée, le bras se retire et se repose sur son coussin. Lorsqu'il est question de prendre une des pièces de son adversaire, il fait les mêmes mouvemens pour s'en saisir, la placer hors de l'échiquier, etc. A chaque coup qu'il joue, on entend un bruit sourd de rouages à-peu-près comme celui d'une pendule à répétition; ce bruit cesse lorsque le coup est fini et que le bras de l'automate se re-

trouve sur le coussin, et ce n'est qu'alors que son adversaire peut recommencer un nouveau coup. A chaque coup de l'adversaire il remue la tête, et semble parcourir des yeux tout l'échiquier. En donnant échec à la Reine, il incline la tête deux fois, il l'incline trois fois en donnant échec au Roi. Fait-on une fausse marche, il branle la tête, répare la faute, et continue à jouer son coup. On a grand soin de recommander aux personnes qui entreprennent de jouer contre l'automate d'avoir l'attention de placer les pièces juste au milieu des cases, de peur que sa main ne porte à faux et ne souffre du dommage, si l'un ou l'autre de ses doigts se trouvait appuyé sur la pièce au lieu de la saisir par le côté. La machine ne peut jouer que dix ou douze coups sans être remontée.

Lorsque tous les échecs sont enlevés, un des spectateurs place un cavalier à volonté sur une case quelconque; l'automate y porte aussitôt la main, et lui fait parcourir, en partant de cette case et en observant exactement la marche du cavalier, les soixante-quatre cases de l'échiquier sans en manquer une, et sans revenir deux fois à la même, ce qui se vérifie par les jetons que l'un des spectateurs place lui-même sur chaque case qu'a touchée le cavalier, en observant de mettre un jeton blanc sur celle d'où il part, et des jetons rouges sur toutes celles qu'il parcourt ensuite successivement. Philidor lui-même tenterait peut-être ce tour sans succès.

La partie d'échecs finie, on place sur l'échiquier la tablette dont nous avons parlé au commencement de notre description. L'automate satisfait aux questions de l'assemblée, en portant le doigt successivement sur les différentes lettres nécessaires pour énoncer ses réponses.

Nos plus grands physiciens, nos plus habiles mécaniciens n'ont pas été plus heureux que ceux d'Allemagne à découvrir l'agent employé à diriger les mouvemens de l'automate. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aperçoit aucune trace sensible de la manière dont l'inventeur influe sur la machine, et ce qui ne l'est sûrement pas moins, c'est que la machine ne saurait exécuter une si grande multitude de mouvemens différens, dont la détermination ne pouvait être prévue d'avance, sans être soumise à l'influence continuelle d'un être intelligent. On n'a pas manqué ici comme ailleurs d'attribuer ce nouveau prodige aux merveilles du magnétisme; mais, pour détruire ce soupçon, M. de Kempelen permet à qui voudra l'essayer de placer sur la machine l'aimant le plus fort et le mieux monté, sans craindre que le mécanisme de cette étonnante machine puisse en souffrir la moindre altération.

M. de Vindisch raconte qu'en 1769 M. de Kempelen se trouvant à Vienne pour des objets relatifs à son service (1), il fut mandé à la Cour

(1) M. Wolfang de Kempelen, âgé de 46 ans, est gentilhomme hongrois et conseiller aulique de la Chambre royale des domaines de Hongrie.

pour assister comme connaisseur à quelques jeux magnétiques qu'un Français, nommé Pelletier, devait produire en présence de feu Sa Majesté l'Impératrice; que l'entretien familier que cette auguste Souveraine daigna avoir avec M. de Kempelen pendant ces jeux ayant entraîné ce dernier à laisser échapper le propos qu'il se croirait en état de faire une machine dont les effets seraient bien plus surprenans et l'illusion bien plus complète que dans tout ce que S. M. venait de voir, elle saisit aussitôt cette ouverture, et lui témoigna un désir si vif de voir cette idée se réaliser, qu'elle lui fit promettre de s'en occuper sans délai; qu'il tint parole, et compléta, dans l'espace de six mois, l'exécution entière de la machine qu'on vient de décrire, machine qui est pour l'esprit et les yeux ce qu'est pour l'oreille le *Joueur de Flûte* de M. de Vaucanson, mais qui nous paraît à tous égards bien supérieure; car, en supposant même que, l'agent secret de M. de Kempelen une fois connu, on ne soit plus surpris de l'adresse avec laquelle il en dirige tous les mouvemens, que d'admiration ne devra-t-on pas encore au mécanisme qui exécute, à la volonté de l'inventeur, dix-sept à dix-huit cents mouvemens différens, tous déterminés avec la plus grande justesse, sans aucune confusion, sans le moindre embarras, et avec toutes les apparences de la plus extrême facilité ! L'automate n'est qu'un joueur de la troisième ou de la quatrième classe.

On demandait au sieur Bernard, le plus digne émule de Philidor, devant une compagnie nombreuse dont était le marquis de Ximènes : De quelle force, M. Bernard, trouvez-vous l'automate ? *L'automate est de la force de M. le Marquis.* M. de Ximenès a paru piqué de la comparaison, et l'épigramme, faite sans le vouloir, n'a pas manqué de courir toute la ville.

Une machine plus merveilleuse, plus étonnante encore que le *Joueur d'Echecs*, est une machine qui parle, et c'est des moyens de la perfectionner que M. de Kempelen s'occupe depuis quelques années. Telle qu'elle est aujourd'hui, la machine répond déjà très-clairement à plusieurs questions; la voix en est agréable et douce; il n'y a que l'R qu'elle prononce en grasseyant et avec un certain ronflement pénible. Lorsqu'on n'a pas bien compris sa réponse, elle la répète de nouveau, mais avec le ton d'une humeur et d'une impatience enfantine. Nous lui avons entendu prononcer fort distinctement, en différentes langues, les mots et les phrases que voici : *Papa, maman, ma femme, mon mari, à propos, Marianna, Roma, Madame, la Reine, le Roi, à Paris, allons, Abraham; maman, aimez-moi; ma femme est mon amie,* etc. Cette machine n'a encore que la forme d'une petite caisse, de la grandeur d'une cage moyenne, et couverte d'un rideau; à l'un des côtés tient un soufflet d'orgue, et à chaque réponse l'inventeur est obligé de passer la main

sous le rideau pour en faire jouer les différens ressorts et les différens clapets, suivant les mots que la machine doit articuler. Lorsqu'il l'aura portée au degré de perfection dont il la croit susceptible, il se propose de lui donner pour revêtement extérieur la figure d'un enfant de cinq à six ans, les sons qu'elle produit étant fort analogues à la voix de cet âge. M. de Kempelen lui-même ne regarde cette machine que comme une ébauche, et il est bien loin de la croire ou de l'annoncer comme achevée. M. l'abbé M*** (nous ignorons quelles raisons l'obligent à garder encore l'anonyme) est parvenu à construire aussi quelques têtes parlantes qui prononcent des phrases entières composées de plusieurs mots; mais leur prononciation n'est pas à beaucoup près aussi nette, aussi distincte que celle de la machine de M. de Kempelen.

Il y a long-temps que le célèbre Euler avait annoncé l'importance et la possibilité d'une semblable machine : La construction, dit-il dans ses excellentes Lettres à la princesse Amélie de Prusse, « la construction d'une machine propre » à exprimer tous les sons de nos paroles avec » toutes les articulations, serait sans doute une » découverte bien importante. Si l'on réussis» sait à l'exécuter, et qu'on fût en état de lui » faire prononcer toutes les paroles par le » moyen de certaines touches, comme d'un or» gue ou d'un clavecin, tout le monde serait » surpris avec raison d'entendre prononcer à

» une machine des discours entiers ou des ser- » mons, qu'il serait possible d'accompagner avec » la meilleure grâce. Les prédicateurs et les ora- » teurs dont la voix n'est pas assez forte et agréa- » ble pourraient jouer leurs sermons et leurs » discours sur cette machine comme des orga- » nistes des pièces de musique. La chose ne » me paraît pas impossible. »

On ne peut pas se dispenser de dire un mot du procès de M. Radix-de-Sainte-Foix. Peu d'affaires publiques inspirent autant d'intérêt qu'on en a pris à celle-ci, et *cela n'est pas étonnant*, comme dit mon ami Martin, qui ressemble beaucoup au philosophe Martin de *Candide* : *Sainte-Foix fut long-temps un des premiers voluptueux de France, et c'est ce qui s'appelle être constitué en dignité.* Le long Mémoire sur lequel M. Radix-de-Sainte-Foix s'était flatté de se voir déchargé de toute accusation, sans courir le risque, ou du moins sans avoir le désagrément toujours assez fâcheux d'être obligé de venir purger lui-même son décret de prise de corps, ce Mémoire, dis-je, avait paru généralement assez spécieux. La manière dont il y discute l'article le plus essentiel des accusations intentées contre lui, relativement à l'acquisition du terrain de la Pépinière, semblait surtout obtenir un grand poids de la déclaration formelle de M. le comte d'Artois, signée au camp de Gibraltar, par laquelle ce Prince reconnaît en termes ex-

près qu'il ne s'est rien fait dans cette affaire que de son aveu; mais le sieur Le Bel, l'adversaire de M. de Sainte-Foix, ne s'est point laissé intimider par une signature aussi imposante. Pour donner une idée de la violence avec laquelle il continue de poursuivre son ennemi, malgré l'égide dont celui-ci avait osé se couvrir, nous ne citerons que l'apologue historique qui forme le terrible préambule de sa réponse.

« Jean Betisac fut trouvé coupable d'avoir amassé des biens considérables par des moyens iniques. Il s'excusa sur les ordres qu'il avait reçus du duc de Berri son maître; mais ses richesses déposaient contre lui. Lorsque les juges lui demandèrent comment il avait amassé de si grands biens, il répondit : Messieurs, monseigneur de Berri veut que ses gens deviennent riches.... Ces moyens de défense n'étaient pas victorieux; aussi le duc de Berri fit-il l'impossible pour le soustraire à la justice. Il envoya au conseil du Roi les sires de Nantouillet et Pierre Mespin, chevaliers, munis de lettres de ce Prince, par lesquelles il avouait Betisac de tout ce qu'il avait fait pendant son administration. La procédure faite, elle fut rapportée au Roi, déjà prévenu par le public contre Betisac; le monarque Charles VI s'écria : *C'est un mauvais homme, il est hérétique et larron; nous voulons qu'il soit pendu; ni ja pour cet oncle de Berri, il n'en sera excusé ni départi.* »

Le Parlement a cru devoir donner dans cette

circonstance une nouvelle preuve de cette justice inflexible qui ne fait aucune acception ni du rang, ni de la personne, ni de toute autre considération étrangère à la sévérité des lois; il n'a pas été fâché non plus de conserver le droit de veiller avec plus ou moins de discrétion sur les finances d'un grand Prince, dont on avait bien voulu lui confier le soin d'examiner le régime. En conséquence, M. de Sainte-Foix est resté sous le poids de son premier jugement, son décret de prise de corps confirmé, et ses biens annotés; mais, en homme sage, il y avait pourvu et n'en vivra pas moins agréablement à Londres. Sur dix-neuf juges, onze voulaient le condamner au blâme. Le sieur Le Bel a été mis hors de cour. A l'exception du sieur Nogaret, trésorier du Prince, toutes les autres personnes impliquées dans le procès sont demeurées sous la main de la justice, et l'on continuera d'informer sur les désordres commis dans l'administration des finances de M. le comte d'Artois.

Nous sommes sur le point de perdre MM. d'Alembert et Diderot; le premier, d'un marasme joint à une maladie de vessie, le second, d'une hydropisie. Il est bien singulier que deux hommes qui ont donné ensemble le ton à leur siècle, qui ont élevé ensemble l'édifice d'un ouvrage qui leur assure l'immortalité, semblent se réunir encore pour descendre dans le tombeau. M. le marquis de Condorcet, qui rend à

M. d'Alembert les devoirs qu'un père pourrait attendre d'un fils, est secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et dans ce moment directeur de l'Académie française; M. d'Alembert, en le chargeant de ses dernières dispositions (il le fait son légataire universel), lui dit en riant, malgré ses douleurs : *Mon ami; vous ferez mon éloge dans les deux Académies; vous n'avez pas de temps à perdre pour cette double besogne.*

On recueille avec un intérêt mêlé de respect les dernières paroles d'un philosophe mourant; elles deviennent plus précieuses encore quand elles nous peignent la tranquillité de son âme dans ces derniers instans. Nous avons cru devoir les transcrire.

M. Montgolfier vient de réaliser le projet qu'il avait formé et annoncé de s'élever dans l'air à l'aide de sa *machine aérostatique*. Celle qu'il a construite à cet effet a 60 pieds de hauteur sur 40 de largeur; elle ne diffère des autres que par le cône qui la termine, qui, étant plus large et plus arrondi, résiste davantage à l'action de l'agent qu'il emploie. Il a adapté à sa base une galerie tournante en osier, sur laquelle lui, M. Pilâtre des Rosiers, M. le chevalier d'Arlande ont été enlevés à trente pieds de hauteur; ils sont retombés d'une manière si douce et si lente qu'ils n'ont presque pas senti le moment où la machine a posé à terre. Elle n'était attachée ni guidée par aucun cordage; on avait eu seule-

ment la précaution de ne la remplir qu'en proportion de la hauteur à laquelle on voulait l'enlever et du temps qu'on voulait qu'elle restât en l'air. Sept à huit amateurs, M. le duc de Chartres et le comte Dillon ont été seuls admis à cette première expérience. Le Prince a demandé qu'on la répétât, et voulait absolument s'embarquer avec le comte Dillon; mais M. Montgolfier a osé ne le permettre qu'à ce dernier, qui a été enlevé à 20 pieds seulement et est redescendu le plus tranquillement du monde.

L'heureux auteur de l'emploi de l'agent le plus simple, dont l'application produit l'effet le plus étonnant et pour l'imagination et pour la raison, qui répugnait à la possibilité de s'élever dans l'air, a encore la gloire d'être le premier qui l'ait essayé. Il compte répéter cette expérience en emplissant chaque fois davantage cette machine pour l'élever graduellement à des hauteurs plus considérables. Il va lui adapter une espèce de plate-forme en fer sur laquelle on pourra brûler de la paille, seul agent qu'il emploie, dont l'effet est de raréfier l'air atmosphérique contenu dans cette machine, et qui suffit pour l'élever et la soutenir autant de temps que l'on pourra alimenter ce feu. Il ne reste plus qu'à trouver les moyens de diriger sa marche; en attendant, les physiciens peuvent s'en servir pour connaître et peser l'air atmosphérique à diverses hauteurs, et cela seul est déjà une réponse péremptoire à la question, *A quoi bon?*

Une députation des souscripteurs pour l'expérience qui a été faite au Champ-de-Mars, et qui en avaient ouvert une nouvelle d'un écu pour faire frapper une médaille d'or à l'honneur de MM. Montgolfier, que la Reine, Monsieur, Madame, M. et madame la comtesse d'Artois ont doublement honorée en s'y faisant inscrire seulement pour l'écu donné par les autres souscripteurs, s'est transportée dans un jardin où est la machine, et là, au pied de l'échafaud sur lequel elle est étendue, a remis à son inventeur cette médaille, qui représente d'un côté les têtes des deux frères Montgolfier, avec cette inscription au bas : *L'air rendu navigable*, 1783 ; et de l'autre côté le Champ-de-Mars, l'École militaire dans le fond, et au-dessus d'un nuage, qui se résout en pluie, le globe aérostatique s'élevant majestueusement dans l'air. Une foule de peuple borde la scène. Au bas est écrit : *Expérience du globe aérostatique inventé par MM. Montgolfier, exécutée à Paris, au Champ-de-Mars, par une souscription sous la direction de M. Faujas-de-Saint-Fond.*

On ne devait pas s'attendre, après les ordres qui avaient arrêté et défendu si sévèrement la représentation du *Mariage de Figaro*, qu'il fût possible de voir un jour cet ouvrage sur le Théâtre français ; l'auteur seul n'en a pas désespéré, et il y a lieu de penser aujourd'hui qu'il a eu raison. On a fait naître à M. le comte de Vau-

dreuil le désir de voir jouer, à sa campagne de Genevilliers, *les Fameuses Noces;* il l'a proposé à l'auteur, qui lui a représenté que les défenses de laisser jouer un ouvrage si *innocent* avaient élevé contre sa comédie un soupçon d'immoralité qui ne lui permettait d'en souffrir la représentation, quelque part que ce pût être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aurait lavée de cette tache. On a choisi pour censeur M. Gaillard, de l'Académie française; la pièce approuvée, grâce à quelques changemens, a été jouée chez M. de Vaudreuil. Outre les corrections et les adoucissemens exigés par M. Gaillard, on en a proposé de plus considérables encore, à la faveur desquels on assure que le public jouira bientôt de cette comédie; mais ce qui en avait fait arrêter la représentation n'était pas malheureusement la partie la moins piquante de l'ouvrage.

La Cour est à Fontainebleau depuis le 9 de ce mois; le nombre des nouveautés que l'on se propose de donner pendant ce voyage le rendront un des plus brillans qu'on ait vus depuis long-temps.

Nous nous bornerons à avoir l'honneur de vous rendre compte du succès de ces divers ouvrages sur le Théâtre de la Cour, et nous n'en ferons l'analyse que lorsque le public les aura jugés sur le Théâtre de la Capitale. Paris se plaît souvent à réformer les jugemens de la Cour en matière de goût; on l'a dit il y a long-temps :

Fontainebleau est le Châtelet, et le parterre de Paris est le Parlement qui casse souvent ses sentences. L'embarras et le peu d'ensemble qui règnent en général dans une première représentation, les acteurs surchargés de rôles dans ces voyages, peu sûrs de leur mémoire et intimidés par l'assemblée imposante devant laquelle ils jouent, tout invite à ne jamais juger ces nouveautés d'après les représentations de la Cour.

On a donné, le 12 de ce mois, les *Deux Soupers*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Fallet, connu d'une manière assez avantageuse par la tragédie de *Tibère*, dont nous avons rendu compte dans le temps; la musique est de M. le chevalier d'Alayrac, auteur de l'*Eclipse* et du *Corsaire*. Cet ouvrage a eu un succès plus que douteux, et l'on n'a pas manqué de dire *qu'il n'y avait pas un seul plat de passable dans ces Deux Soupers*. Le Poëme a paru mal fait, le style négligé et quelquefois de mauvais goût. La musique est d'une bonne facture; on y a remarqué quelques intentions heureuses, de l'originalité dans les accompagnemens, mais peu de grâce dans le chant.

Le 16, on a donné la première représentation de *Didon*, tragédie-opéra, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini. Deux compositeurs célèbres, MM. Piccini et Sacchini, vont s'essayer tour-à-tour et presque successivement sur le Théâtre de la Cour, le premier dans *Di-*

don, le second dans *Chimène* ou le *Cid*. Cette espèce de lutte entre des talens aussi distingués fixe l'attention du public. Les répétitions qu'on a faites à Paris de ces deux ouvrages ont déjà divisé les enthousiastes de la musique italienne, et *Didon* et *Chimène* pourront bien faire naître autant de querelles qu'*Iphigénie* et *Roland*. Les gluckistes, ne pouvant plus opposer Gluck à Piccini, voudraient bien que Sacchini eût la complaisance d'être leur Gluck, et les vrais amateurs de l'art, qui ne sont d'aucun parti, souhaiteront ardemment que les gluckistes ne fassent jamais d'autre choix.

Didon a réussi complètement à la Cour. Tout le récitatif du rôle de Didon a paru de l'expression la plus vraie et la plus touchante, les airs presque tous dignes de leur auteur, les chœurs bien traités; il y en a deux surtout qui ont produit un grand effet. Les rôles d'Iarbe et d'Énée ont paru plus faibles et dans le Poëme et dans la musique. Mademoiselle Saint-Huberti, qui a rempli le rôle de Didon, l'a fait d'une manière supérieure et qui lui a mérité les plus grands applaudissemens. En général on regarde déjà cet opéra comme le meilleur de ceux que M. Piccini a faits en France.

On a donné, le 17, la première représentation du *Droit du Seigneur*, opéra-comédie en trois actes, paroles de M. Desfontaines, connu par l'*Aveugle de Palmyre*, musique de M. Martini,

auteur de celle de l'*Amoureux de quinze ans*. Le premier acte de cet ouvrage a fait plaisir; on a reproché au second quelques longueurs; le troisième a paru froid et ennuyeux; mais comme la musique en a été en général trouvée agréable, on pense que ce Poëme, réduit à deux actes, pourrait avoir un succès plus décidé à Paris.

Discours du comte de Lally-Tolendal dans l'interrogatoire qu'il a prêté au Parlement de Dijon, en qualité de curateur à la mémoire du comte de Lally son père, le samedi 16 *Août* 1783. M. de Lally-Tolendal, curateur à la mémoire de son père, dont la cause avait été renvoyée au Parlement de Dijon, y a vu confirmer l'arrêt du Parlement de Paris, qui condamna le comte de Lally à perdre la tête et ses Mémoires à être brûlés par la main du bourreau. Le Discours qu'il a prononcé sur la sellette (forme à laquelle on astreint le défenseur d'un homme condamné) est écrit avec une éloquence rare, que l'on trouve difficilement dans le barreau, et qui fait le plus grand honneur à l'âme et au génie de ce jeune militaire. Nous en transcrirons l'exorde comme un modèle dans ce genre.

« Messieurs, si jamais j'ai eu besoin de votre indulgence, de vos vertus, de votre humanité, c'est surtout aujourd'hui que je les appelle à mon secours. Frappé d'une crainte religieuse en entrant dans ce sanctuaire, saisi par la majesté du lieu, par le respect dû à cette auguste assem-

blée, le dirai-je, Messieurs? accablé depuis hier d'un deuil public que j'ai particulièrement ressenti (1), et qui a porté la consternation dans vos âmes comme dans la mienne, mille tourmens à-la-fois viennent encore fondre sur moi dans ce moment! Toutes mes douleurs se renouvellent, toutes mes plaies se rouvrent; cet instant m'en rappelle un autre affreux, déchirant... Je crois voir mon malheureux père, je le vois, Messieurs, s'avançant à ce dernier interrogatoire qui a été le commencement de son long supplice; je le vois dépouillé des marques glorieuses qu'il avait achetées par son sang, se soulevant à l'aspect du siége infâme qui lui est réservé, découvrant sa tête blanchie, montrant à ses juges son sein couvert de cicatrices, et demandant *si c'est là la récompense de cinquante ans de service*... Ah! Messieurs, si quelque erreur allait m'échapper, si le zèle m'emportait, par justice, par pitié, n'imputez point à crime l'égarement de la douleur et les transports de la nature. Qu'il me soit permis de me réfugier au fond de vos entrailles; là j'ai une sauvegarde, là retentiront les noms sacrés dont j'ai les droits à venger et les devoirs à remplir. S'il était possible que le juge se sentît soulever contre moi, alors, Messieurs, que le fils se rappelle son père, que le père songe à ses enfans, et vous me pardonnerez, vous me plaindrez, vous me chérirez peut-être. La justice m'a ravi mon père, je lui

(1) La mort de madame de Vogué.

en demande un autre ; j'en vois un dans chaque magistrat qui m'écoute. Cette idée mêle un peu de douceur à l'amertume qui me dévore ; elle me rend un peu de force, et je m'écrie en tendant les bras vers chacun de vous : « Mon père, soutenez-moi dans la défense de celui que m'avait donné la nature ; le voeu de la nature ne peut jamais être en contradiction avec le voeu de la loi. » . . . . . .

---

*Lettre à M. le Président *** sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes, et sur l'état de l'opinion publique à Paris ; pour servir de suite à la Lettre sur le Poëme des Jardins.* Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte des prétentions de M. Charles, démonstrateur de physique, à la découverte de MM. Montgolfier ; pendant que ce dernier s'occupe à perfectionner sa machine et s'enlève à plus de 300 pieds de hauteur dans l'atmosphère, M. Charles cherche des faiseurs de pamphlets, et dans son état de cause n'a pu trouver que le chevalier de Rivarol. Ce faiseur s'est moins attaché à soutenir les prétentions de son client qu'à diminuer autant qu'il l'a pu la gloire de MM. Montgolfier, et à prêter beaucoup de ridicules à M. Faujas-de-Saint-Fond, dont le zèle s'est occupé dans le principe à faire répéter l'expérience de MM. Montgolfier par la voie d'une souscription, et à leur faire frapper une médaille. Quoique cette brochure manque essentiellement de vérité dans les faits et

quelquefois de goût dans le style, elle est pourtant en général faite avec adresse et écrite avec esprit; elle annonce chez son auteur le talent propre à ce genre d'ouvrage. Il était déjà connu par une *Lettre* sur l'excellent *Poëme des Jardins* de M. l'abbé Delille, et plus encore, et à son grand regret, par le prix de vertu que l'Académie française a adjugé cette année à la garde-malade qui a nourri et soigné madame son épouse.

Ce que M. de Rivarol dit, à la fin de cette brochure, sur les *têtes parlantes* de M. l'abbé Micol est très-intéressant. Cet ingénieux mécanicien leur a adapté deux claviers, l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement; l'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, tous les sons et tous les tons de la langue française, réduits en petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts comme avec la langue. M. de Rivarol observe avec raison qu'une machine aussi ingénieuse peut servir à conserver et à retracer aux siècles futurs l'accent et la prononciation d'une langue vivante, qui tôt ou tard finissent par s'altérer ou se perdre absolument, comme il est arrivé au grec et au latin, que Démosthène et Cicéron ne pourraient entendre lorsque nous voulons les parler.

On a fait contre M. de Rivarol une épigramme bien innocente, en réponse à sa brochure.

Malgré Damis, on a vu les Quarante,
Donnant un prix qu'on ne peut partager,
Cruellement couronner sa servante.
Que fait ce jeune auteur? Ne pouvant se venger,
Il écrit; et le choix du sujet qu'il nous vante
Apprend à ces Messieurs comment il faut juger.

L'Europe savante vient de perdre M. d'Alembert; la philosophie, les sciences et les lettres regretteront long-temps cet homme célèbre. Nous nous bornerons dans cet instant à recueillir quelques circonstances de ses derniers momens, et nous y joindrons l'espèce d'éloge qu'en a fait M. le marquis de Condorcet à l'ouverture de la séance publique de l'Académie des Sciences.

M. d'Alembert est mort, le 29 Octobre, âgé de près de soixante-six ans, d'un marasme, suite des douleurs occasionées par la pierre qu'on lui a trouvée dans la vessie; elle était assez considérable, mais non adhérente. Il n'avait jamais voulu permettre qu'on le sondât, déterminé à ne pas souffrir une opération qui seule eût pu le conserver à la vie; il redoutait de s'assurer de la cause de ses souffrances, et le nom seul de lithotome le faisait frémir. On a quelque peine à pardonner au coryphée des philosophes d'avoir montré si peu de fermeté, lorsqu'un pauvre archevêque de quatre-vingts ans lui en avait donné un si bel

exemple (1); mais cette disposition tient moins sans doute au caractère de nos idées qu'à celui de nos sentimens; peut-être même un géomètre a-t-il l'esprit trop juste pour avoir du courage. Des douleurs aussi aiguës que celles qu'il devait souffrir depuis long-temps étaient une source d'impatiences qui pouvait bien les rendre excusables, et ce sont ces douleurs, bien plus que l'approche de sa mort, sur laquelle il ne se faisait point d'illusion, qui avaient excessivement aigri son caractère; il n'a pas cessé cependant un seul jour de voir ses amis. Le curé de sa paroisse s'étant présenté chez lui la veille de sa mort, il lui fit dire par son domestique que l'état où il se trouvait ne lui permettait pas de le voir dans ce moment, mais qu'il le reverrait avec plaisir le lendemain. Il acheva de vivre et de souffrir pendant la nuit. On a présumé avec quelque raison que le philosophe géomètre avait calculé, d'après son affaissement, que ce laps de temps lui suffisait pour s'épargner des formules d'exhortations que le curé devait au ministère qu'il remplissait, et que le caractère du malade ne pouvait lui rendre que fort fatigantes et plus sûrement encore très-inutiles. M. d'Alembert a été porté dans le cimetière de sa paroisse sans cortége et sans bruit. Ses amis ont tenté vainement plusieurs démarches auprès de M. l'Archevêque pour obtenir qu'il fût enterré dans l'église

(1) M. Christophe de Beaumont, taillé très-heureusement à 80 ans passés.

comme l'est tout citoyen aisé qui veut bien payer cette imbécille distinction; M. l'Archevêque l'a refusé constamment; mais au moins a-t-il eu le bon esprit de ne pas donner le scandale, plus préjudiciable à la religion qu'humiliant pour la philosophie, de défendre, ainsi que son prédécesseur le fit à l'égard de Voltaire, l'inhumation en terre sainte d'un catholique qui n'a fait aucun acte d'un culte différent, et que, malgré la perversité de ses opinions, le mouvement de contrition le plus intérieur, le plus secret et fait au moment où il s'éteint, porte nécessairement en paradis. Peut-être M. l'Archevêque a-t-il cru devoir à ce principe très-orthodoxe un coin dans le cimetière à M. d'Alembert; mais peut-être aussi s'est-il cru obligé en même temps de lui refuser une tombe dans l'église, vu la publicité persévérante de ses opinions, crainte que cette faveur si commune ne fût regardée comme une tolérance dangereuse, et que la pierre ou le marbre sur lequel on eût pu transmettre son nom à nos neveux n'en parût consacrer en quelque manière le souvenir. Les bons esprits ont trouvé de la sagesse dans cette conduite; mais ce *mezzo termine* a mécontenté également les dévots et les philosophes. Il est assez étrange que ces derniers trouvent tant de plaisir à être dans l'église après leur mort, et tant de gloire à n'y être pas de leur vivant.

M. d'Alembert a laissé et dû laisser peu de fortune; il jouissait de 14,000 livres de rentes en

pensions. Il n'aurait eu qu'à le désirer pour en avoir davantage; mais ses besoins ont toujours été la mesure de son ambition. Il a nommé M. le marquis de Condorcet son légataire universel; il a légué 6,000 livres à un de ses domestiques et 4,000 à l'autre; il charge son légataire de leur en donner davantage si le produit de la succession le permet. *On craint beaucoup que le marquis de Condorcet ne prenne dans sa bourse pour remplir cette partie du testament, les meubles, livres et papiers du testateur n'équivalant pas à ces deux legs.* Il a nommé M. Remy, maître des comptes, son ami de collége, et M. de Watelet ses exécuteurs testamentaires; il leur légue, ainsi qu'à quelques autres amis, des porcelaines, des tableaux et des gravures. On a trouvé singulier que son testament commençât par ces mots: *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* formule qui n'est point de rigueur dans cet acte, et qui, de la part d'un philosophe, a presque l'air d'une mauvaise plaisanterie.

Discours *de M. le marquis de Condorcet, à l'ouverture de la séance publique de l'Académie royale des Sciences.*

« Le court espace de notre séparation a été pour les sciences une époque tristement mémorable, et jamais de si grandes pertes ne se sont succédées avec une rapidité si funeste.

» La mort nous a ravi M. d'Alembert, lorsque son génie, encore dans sa force, promettait à

l'Europe savante de nouvelles lumières. Géomètre sublime, c'est à lui que notre siècle doit l'honneur d'avoir ajouté un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle dernier, et de nouvelles branches de la science du mouvement aux théories qu'avait créées le génie de Galilée, d'Huygens et de Newton.

» Philosophe sage et profond, il a laissé dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* un monument pour lequel il n'avait point eu de modèle.

» Écrivain tantôt noble, énergique et rapide, tantôt ingénieux et piquant, suivant les sujets qu'il a traités, mais toujours précis, clair, plein d'idées, ses ouvrages instruisent la jeunesse, et occupent d'une manière utile les loisirs de l'homme éclairé.

» La franchise, l'amour de la vérité, le zèle pour le progrès des sciences et pour la défense des droits des hommes formaient le fonds de son caractère. Une probité scrupuleuse, une bienfaisance éclairée, un désintéressement noble et sans faste, furent ses principales vertus.

» Les jeunes gens qui annonçaient des talens pour les sciences et pour les lettres trouvaient en lui un appui, un guide, un modèle.

» Ami tendre et courageux, les pleurs de l'amitié ont coulé sur sa tombe au milieu des regrets des Académies de la France et de l'Europe. Il eut des ennemis, pour que rien ne manquât à sa gloire, et l'on doit compter, parmi les honneurs qu'il a reçus, l'acharnement avec lequel il

a été poursuivi, pendant sa vie et après sa mort, par ces hommes dont la haine se plaît à choisir pour ses victimes le génie et la vertu.

» Honoré par lui, dès ma jeunesse, d'une tendresse vraiment paternelle, personne, dans la perte commune, n'a plus à regretter que moi. Son génie vivra éternellement dans ses ouvrages; il continuera long-temps d'instruire les hommes; il reste tout entier pour les sciences et pour sa gloire; l'amitié seule a tout perdu.

» Sa mort avait été précédée de quelques semaines seulement par celle de M. Euler, génie puissant et inépuisable, qui, dans sa longue carrière, a parcouru toutes les parties des sciences mathématiques et a reculé les bornes de toutes. Toujours original et profond, mais toujours élégant et clair, il a publié plus de quatre cents ouvrages, et il n'en est pas un seul qui ne renferme une vérité nouvelle, une découverte utile ou brillante. Privé de la vue, son activité, sa fécondité même n'en avaient point été ralenties; la force singulière de son intelligence répara sans effort cette perte, qui pour tout autre eût été irréparable, et la nature semblait l'avoir formé pour être à-la-fois un grand homme et un phénomène extraordinaire, pour étonner le monde autant que pour l'éclairer. »

La Caravane du Caire, opéra, en trois actes, représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Cour, le 30 Octobre, est le seul ouvrage,

après *Didon*, qui ait eu un succès décidé. Les paroles sont de M. Morel, auteur du Poëme d'*Alexandre dans l'Inde*, et la musique de notre charmant Grétry. Dans le premier acte, une caravane attaquée par des Arabes est défendue par un officier français qui s'y trouve captif avec sa femme ; le danger lui a fait mettre les armes à la main, et sa liberté lui a été promise à ce prix par le chef de la caravane. Cet acte est d'un genre neuf et piquant, c'est un vrai tableau dans la manière de *Le Prince*. Le second présente l'intérieur d'un sérail, la foire *du Bazar*, et la vente des esclaves; il n'a pas eu le même succès. Le troisième est terminé par un dénouement plein d'intérêt et de mouvement. On a critiqué le plan du Poëme; on lui a reproché que l'intérêt de l'action était trop suspendu, presque nul au second acte; le style en a paru en général plus que négligé, quelquefois même d'un mauvais ton; mais tout l'enthousiasme qu'avait inspiré l'opéra de *Didon* n'a pas empêché qu'on ait trouvé dans la musique de celui-ci beaucoup de fraîcheur, de grâce et de sensibilité; elle ajoute encore à la réputation de l'auteur, à qui nous devons l'introduction de ce genre d'opéra-comédie sur notre scène lyrique. La pompe et la magnificence du spectacle n'ont rien laissé à désirer; il était digne du Théâtre sur lequel on l'a représenté.

Les Comédiens italiens ont donné, le 24 Octobre, à Paris, la première représentation des

Deux Portraits, pièce, en un acte et en vers libres, de M. Desforges, auteur de *Tom-Jones à Londres*. Cet ouvrage, dont le sujet est pris d'un Conte de M. de La Dixmerie, a été le premier essai de l'auteur dans la carrière dramatique; M. Desforges le composa, très-jeune, pour une société particulière, et ne l'a fait représenter, comme c'est l'usage, que pour céder aux instances de ses amis. Cette bagatelle est écrite avec assez d'esprit et de grâce. L'intrigue ressemble un peu à celle des *Fausses Infidélités*; on peut lui reprocher encore la faiblesse du motif qui donne de la jalousie à Clairfons, et lui fait déchirer si brusquement le billet que lui écrivait sa maîtresse; mais tout cela est racheté par un ton de gaieté et quelques saillies heureuses répandues dans les rôles de Thélis et d'Émilie. Cette pièce a été reçue avec toute l'indulgence qu'elle nous a paru mériter.

Le Comte d'Olbourg, drame, en cinq actes et en prose, a été représenté, pour la première fois, sur ce même Théâtre, le 31 Octobre. Cette pièce, à quelques retranchemens près, n'est qu'une traduction du *Ministre d'Etat*, qui se trouve dans le quatrième volume du *Théâtre allemand*. Quelques traits épars dans un dialogue languissant n'ont pas empêché que ce drame, dont l'action, essentiellement froide, est toujours ou trop lente ou trop précipitée, n'ait été mal accueilli à la première représentation, et ne soit absolument tombé à la seconde.

NOVEMBRE 1783.

Peu de nouveautés ont attiré autant de monde au Théâtre français que la première représentation du *Séducteur*, comédie, en vers et en cinq actes, donnée le 8 Novembre. L'intérêt d'une pièce de caractère en cinq actes, l'incognito gardé par l'auteur, l'envie de le deviner, les paris faits pour et contre MM. Palissot et de Bièvre, le succès que cet ouvrage avait eu à Fontainebleau, tout a contribué à rendre cette première représentation des plus nombreuses et des plus brillantes. Son succès a été complet, bien mérité quant aux grâces, à la finesse, à l'excellent ton du style; peut-être exagéré, si l'on considère le plan, la marche et la conduite de l'intrigue. Ce ne serait pas une tâche aisée que d'en faire l'analyse; le plus grand charme de cette comédie est dans le dialogue : l'action dramatique, l'intérêt, le développement même des caractères tiennent à des fils si embrouillés, si difficiles à saisir, qu'il faudrait presque transcrire tout l'ouvrage pour en donner une juste idée.

Les trois premiers actes de cette comédie et le commencement du quatrième ont peu d'intérêt; l'intrigue est presque nulle, du moins très-légère et sans mouvement, sans progrès, et la pièce jusque-là n'a que le mérite d'un dialogue

charmant; cependant l'on place déjà cet ouvrage à côté du *Méchant* et de la *Métromanie*. Sans partager un pareil engouement, on peut convenir que le *Séducteur* est la comédie la mieux écrite qu'on ait vue au Théâtre français depuis ces deux chefs-d'œuvre; on peut regretter que tant de talens n'aient pas été appliqués à un plan moins vicieux et d'une conduite plus vraisemblable. Le seul rôle dont le caractère soit bien prononcé est celui du Séducteur. Orgon est d'une imbécillité qui n'est point assez décidée pour être comique, et trop sotte pour ne pas être ennuyeuse. Rosalie sa fille ne devient intéressante qu'au quatrième acte. Orphise son amie, qui semble destinée à être un ressort secondaire de l'intrigue et qui promet à chaque instant de lui donner quelque mouvement, cause beaucoup et bien, mais ne sert, dans toute la pièce, qu'à en soutenir le dialogue. Nous ne parlerons point des rôles de Damis et de Mélise, que l'on pourrait retrancher entièrement sans déranger en rien le plan et la marche de l'action. D'Armanoe intéresse, contraste heureusement avec le Séducteur et devient très-nécessaire au dénouement. Quant à Zéronès, M. Palissot a déjà essayé plusieurs fois de mettre ce caractère sur la scène; traité par un génie véritablement comique, il offrirait sans doute une sublime leçon; et le philosophe que M. de Bièvre introduit chez Orgon eût été, sous la main de Molière, un tartufe, plus tartufe que celui sous le nom duquel ce grand homme sut cou-

vrir les faux dévots d'un ridicule éternel. Mais ce Zéronès qui devrait, ce semble, conduire et mener l'intrigue comme les Crispins de Regnard, ne sert qu'au moment où il écrit la lettre de la main gauche, sous la dictée du Séducteur; il est d'ailleurs d'une bêtise si plate, que nous ne pouvons nous dispenser en conscience d'assurer ici qu'aucun de nos philosophes n'a pu servir de modèle à ce rôle; quelques-uns de ces Messieurs pardonneraient plus volontiers qu'on les crût aussi vils qu'aussi bêtes; cependant la manière dont Zéronès place ses apophthegmes philosophiques à tort et à travers excite les plus grands éclats de rire. Quant au rôle du Séducteur, il ne le devient véritablement qu'au quatrième acte; dans tous les autres, c'est le Méchant de Gresset, un peu plus fourbe sans être aussi dangereux. Son caractère se peint plus souvent par ce qu'il dit que par ce qu'il fait; il parle et n'agit point; il trompe et ne séduit personne, tout le monde se défie de lui; ce n'est réellement le Séducteur que dans la sublime scène du quatrième acte, et encore cette séduction paraît-elle invraisemblable et presque révoltante, parce qu'elle n'a point été préparée dans les actes précédens, parce que c'est la première fois qu'on l'entend parler de son amour à Rosalie, et que l'on devrait connaître au moins l'empire qu'il a sur son esprit, pour comprendre comment il peut l'entraîner à la démarche la plus inconsidérée que puisse oser une fille bien élevée. On a reproché encore à cette comédie de n'avoir aucun

but moral; mais tout le monde s'accordera long-temps à trouver dans ce cadre défectueux des scènes charmantes, une foule de détails brillans, les portraits les plus saillans et les plus vrais des vices et des ridicules que la fausse philosophie, l'égoïsme et le mépris des mœurs ont rendus si communs et presque à la mode parmi ce qu'on appelle *les honnêtes gens*. Cette pièce nous a paru calquée à-peu-près sur le *Méchant* de Gresset, comme les *Philosophes* sur les *Femmes savantes;* les grandes masses des deux tableaux sont absolument les mêmes, la différence n'est guère que dans les accessoires et dans les nuances. La conduite du *Méchant* est plus soutenue et plus raisonnable; mais il y a dans quelques parties du *Séducteur* plus de passion, plus d'intérêt, plus de mouvement dramatique. L'une et l'autre pièces doivent au mérite du style leur plus grand succès; mais quelque éloge que l'on puisse donner avec justice à celui du *Séducteur*, nous doutons beaucoup qu'il en reste autant de vers heureux qu'il en est resté du *Méchant*.

ÉLOGE *de la Polissonnerie, par M. le marquis de M.....*

Sur l'air : Avec les jeux dans le village.

Que dans des soupers monotones
L'ordre, l'étiquette et l'ennui
Soignent l'honneur de nos matrones
Et s'honorent de leur appui;

Qu'avec les fleurs de leurs couronnes
Zéphyre à peine ose jouer;
Laissons aux Grâces polissonnes
Le soin de nous désennuyer. (*bis.*)

L'envie a beau nommer licence
La bruyante et vive gaîté,
La joie et les jeux de l'enfance
Siéront toujours à la beauté.
Du prestige de la parure
Ce qu'elle perd en folâtrant
Est tout profit pour la nature,
Et c'est son bien qu'elle reprend. (*bis.*)

Des priviléges du bel âge
Usez vite, jeunes beautés;
Le temps, chassant le badinage,
Vous suit à pas précipités.
Prévenez ce vieillard trop leste,
Que rien n'arrête et rien n'émeut;
La raison vient toujours de reste,
Ne polissonne pas qui veut. (*bis.*)

On est accoutumé à voir tomber quelques-unes des nouveautés qui se donnent sur nos différens Théâtres; mais il n'y a peut-être pas d'exemple d'une chute aussi bruyante que celle que vient d'éprouver, le 15, au Théâtre italien, la *Kermesse, ou la Foire flamande*, opéra-comique, en deux actes, paroles de M. Patrat, auteur de la jolie comédie de l'*Heureuse Erreur;* musique de M. l'abbé Vogler, compositeur allemand. L'ouverture avait été excessivement applaudie; le commencement de l'opéra n'avait été interrompu que par des *bravo* criés à tue-tête; mais peu à peu les mur-

mures du parterre se sont fait entendre et ont éclaté à la finale qui termine le premier acte; ils ont recommencé avec le second; un gros d'amis a eu beau chercher à les étouffer par des claquemens de mains redoublés, les huées l'ont emporté sur les applaudissemens, et la jeune demoiselle Burette, qui jouait le premier rôle, s'est trouvée mal. On a attendu qu'elle reparût pour essayer de continuer l'opéra; les brouhaha, les éclats de rire ont recommencé de plus belle; en vain cette jolie actrice s'est-elle avancée une seconde fois, en vain l'a-t-on vue tomber avec une grâce charmante dans les bras de ses camarades; le parterre barbare a été inexorable, n'a jamais voulu permettre qu'on finisse la pièce, et en a demandé à grands cris une autre. Le maréchal de Richelieu, qui assistait au spectacle, a ordonné aux comédiens d'obéir, *pour leur apprendre*, a-t-il dit, *à tenir une autre fois une comédie toute prête lorsqu'ils voudront essayer de semblables bêtises.*

A en juger par ce que nous avons pu entendre, l'ouvrage manque absolument d'intérêt, mais n'a rien de ridicule. Quant à la musique, il faut avouer que c'est peut-être ce qui a été donné depuis long-temps de plus trivial sur ce Théâtre; elle est pour ainsi dire sans aucune intention, sans caractère et sans originalité, quoique d'une facture infiniment baroque. C'est à cette triste musique qu'il faut essentiellement imputer la chute peu commune de cette bagatelle.

Nous avons eu l'honneur de vous entretenir plusieurs fois de la découverte de M. Montgolfier, et des différentes expériences auxquelles cette découverte avait donné lieu. Jusqu'à présent l'on s'était borné à s'élever à 300 pieds de terre en dirigeant la machine avec des cordes; mais l'essai qu'on vient de faire le 21 porte un caractère d'énergie et de hardiesse qui a étonné tout Paris, et le souvenir de cette sensation sera peut-être aussi immortel que l'objet même qui en a été la cause.

Madame la duchesse de Polignac, gouvernante des enfans de France, a habité, avec monseigneur le Dauphin, pendant le voyage de Fontainebleau, le château royal de la Muette, situé dans le bois de Boulogne, sur un coteau d'environ 80 toises d'élévation, à une demi-lieue de Paris. Instruite que la machine aérostatique devait être abandonnée dans les airs avec deux personnes décidées à braver les risques de l'expérience, elle a engagé M. Montgolfier et ses amis à la faire partir du jardin de la Muette. Une grande partie de la ville et de la Cour s'y étaient rendues. Il serait difficile de peindre et l'effroi et l'admiration des spectateurs au moment où l'on a vu ce globe, de 70 pieds de hauteur sur 46 de diamètre, s'élever peu à peu majestueusement dans l'air, et emporter M. le marquis d'Arlandes et M. Pilâtre des Roziers, qui, placés dans une galerie d'osier entourant le globe, n'étaient occupés qu'à jeter des brandons de paille dans le ré-

chaud établi au centre de la machine pour en accélérer l'élévation.

L'émotion, la surprise et l'espèce d'anxiété, causées par un spectacle si rare et si nouveau, ont été portées au point que plusieurs Dames se sont trouvées mal lorsqu'on a vu nos modernes Titans dépasser le coteau, planer d'abord sur toute la profondeur du vallon, s'élever ensuite à près de 500 toises au-dessus du château, s'arrêter, s'élever encore, voguer vers Paris, et disparaître enfin peu à peu derrière une de ses extrémités. Comment peindre encore ce globe planant sur cette ville, presque toujours à une hauteur de près de 4,000 pieds; le peuple, qui ignorait cette expérience et ne savait pas que ce globe portait deux hommes, remplissant les rues, courant avec des cris d'admiration qui se fussent convertis en cris d'effroi s'il eût pu soupçonner l'audacieuse intrépidité des deux voyageurs, à qui l'on ne saurait disputer la gloire d'avoir osé ce que nul mortel n'avait osé avant eux?

On a publié le procès-verbal dressé au château même de la Muette, pour constater de la manière la plus authentique le succès de cette étonnante expérience.

Ce n'est pas dans le moment où nos pleurs coulaient encore sur la tombe de madame d'Epinay que nous avons osé consacrer dans ces Fastes littéraires le souvenir qu'elle y paraît mé-

riter au plus respectable de tous les titres. Nous aurions craint d'attrister nos éloges de nos regrets, nous aurions craint que l'expression d'une sensibilité encore trop vive n'eût laissé aux plus justes louanges une apparence d'exagération qui les aurait rendues suspectes aux yeux de ceux du moins qui ne l'ont pu connaître que par ses écrits.

Louise-Florence-Pétronille Tardieu-Desclavelles, veuve de M. Lalive-d'Epinay, était la fille d'un homme de condition tué au service du Roi. La fortune qu'il lui avait laissée était fort médiocre. On crut devoir récompenser les services rendus par le père en faisant épouser à sa fille un des plus riches partis qu'il y eût alors dans la finance, et en lui donnant pour dot un *bon* de fermier-général. Elle passa donc les premières années qu'elle vécut dans le monde au sein de la plus grande opulence, entourée de toutes les illusions dont la richesse peut enivrer une jeune personne, et plus à Paris sans doute que partout ailleurs. Ce beau songe ne tarda pas à s'évanouir; les folles dépenses, l'extrême frivolité du caractère et de la conduite de M. d'Epinay eurent bientôt dérangé cette superbe fortune. Son père, pour en sauver les débris, se vit obligé de substituer la plus grande partie de ses biens, et, voulant empêcher aussi que sa belle-fille ne devînt tôt ou tard la victime des extravagances de son mari, ce fut lui-même qui, avant de mourir, exigea qu'elle s'en fît séparer, en

prenant toutes les mesures qu'il crut les plus propres à lui assurer une existence convenable.

Ce fut dans les jours brillans de sa jeunesse et de sa fortune que commencèrent ses liaisons avec Jean-Jacques Rousseau. Il en fut très-amoureux, comme il n'a jamais manqué de l'être de toutes les femmes qui avaient bien voulu l'admettre dans leur société. Elle le combla de bienfaits non-seulement avec toute la délicatesse de l'amitié la plus tendre, mais encore avec cette recherche particulière de soins et d'attentions que semblait exiger la sauvagerie très-originale du philosophe. Il en parut d'abord profondément touché; mais peu de temps après, se croyant en droit d'être jaloux de son ami M. de Grimm, il paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude, et l'homme qu'il se crut préféré ne fut plus à ses yeux que le plus injuste et le plus perfide des hommes. C'est avec les traits d'une si odieuse calomnie que, osant les peindre l'un et l'autre dans ses *Confessions*, il n'a pas craint de laisser sur sa tombe le monument atroce d'une haine inconcevable, ou plutôt celui de la plus cruelle et de la plus sombre de toutes les folies.

Jeune, riche, jolie, intéressante, remplie de grâces et d'esprit, comment madame d'Epinay aurait-elle manqué de la seule perfection qui pût la faire jouir de tous ces avantages? De vains préjugés affecteraient peut-être d'en défendre sa mémoire; un sentiment plus juste ne désavouera point le souvenir de ce qui honora également

son cœur et sa raison. Le moyen peut-être de donner la plus haute idée de son mérite, ce serait de supposer un moment la vérité de tout ce que l'envie et la malignité osèrent reprocher à sa jeunesse. Il en faudrait admirer davantage et la force d'âme avec laquelle ses propres efforts surent réparer si complètement le tort d'une éducation trop frivole, et les rares vertus qui purent l'élever ensuite au degré d'estime et de considération dont elle jouit dans un âge plus avancé. Il est vrai qu'un des traits les plus marqués de son caractère, c'était une constance, une énergie de résolution qui l'emportait sur toutes les faiblesses de l'habitude, sur tous les emportemens de la plus vive sensibilité, et suppléait même pour ainsi dire aux forces et au courage épuisés par une longue suite de chagrins et de souffrances.

On l'a vue dix ans de suite accablée des maux les plus douloureux, ne supporter la vie qu'à force d'opium, mourir et ressusciter vingt fois sans cesser de mettre à profit les intervalles où ce cruel état la laissait respirer, pour remplir tous les devoirs de la tendresse maternelle et tous ceux de l'amitié la plus empressée et la plus active. Au milieu des tourmens d'une existence aussi frêle que pénible, on l'a vue conduire elle-même ses propres affaires et celles de ses enfans, rendre service à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, s'intéresser vivement à ce qui se passait autour d'elle dans le monde,

dans les arts et dans la littérature, élever sa petite-fille comme si c'eût été l'unique soin de sa vie entière, écrire un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru à l'usage de l'enfance, faire de la tapisserie, des nœuds, des chansons, recevoir ses amis, leur écrire, et ne pas manquer encore un seul jour de faire une toilette aussi soignée que son âge et l'état de sa santé pouvaient le permettre. On eût dit que, se sentant mourir tous les jours, elle avait pris à tâche de dérober chaque jour à la mort une partie de sa proie; c'était une étincelle de vie que l'occupation continuelle de ses sentimens et de ses pensées ne cessait d'agiter et de nourrir.

Ce qui distinguait particulièrement l'esprit de madame d'Epinay, c'était une droiture de sens fine et profonde. Elle avait peu d'imagination; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile; mais on ne pouvait guère avoir plus de pénétration, un tact plus juste, de meilleures vues avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. Sa conversation se ressentait un peu de la lenteur et de la timidité naturelle de ses idées; elle avait même une sorte de réserve et de sécheresse, mais qui ne pouvait éloigner ni l'intérêt ni la confiance. Jamais on ne posséda si bien peut-être l'art de faire dire aux autres, sans effort, sans indiscrétion, ce qu'il importe ou ce qu'on désire de savoir. Rien de ce qui se disait en sa présence n'était perdu, et souvent il lui

suffisait d'un seul mot pour donner à la conversation le tour qui pouvait l'intéresser davantage.

Sa sensibilité était extrême, mais intérieure et profonde; à force d'avoir été réprimée, elle n'éclatait plus que faiblement. Dans les peines, dans les chagrins dont sa santé était le plus sensiblement altérée, son humeur semblait à peine l'être. Au-dessus de tous les préjugés, personne n'avait mieux appris qu'elle ce qu'une femme doit d'égards à l'opinion publique même la plus vaine. Elle avait pour nos vieux usages et pour nos modes nouvelles la complaisance et la considération que leur empire aurait pu attendre d'une femme ordinaire. Quoique toujours malade et toujours renfermée chez elle, on la voyait assez attentive à mettre exactement la robe du jour. Sans croire à d'autres catéchismes qu'à celui du *bon sens*, elle ne manqua jamais de recevoir ses Sacremens de la meilleure grâce du monde, quelque pénible que lui fût cette triste cérémonie, toutes les fois que la décence ou les scrupules de sa famille parurent l'exiger. On s'est permis de soupçonner qu'il pouvait y avoir autant de force d'esprit à les recevoir ainsi qu'à les refuser, comme ont fait tant de grands philosophes.

Madame d'Epinay n'avait aucune espèce de fausse pruderie; mais, trop frappée du danger attaché quelquefois aux plus légères impressions, elle pensait que les premières habitudes d'une jeune personne ne pouvaient être d'une retenue

trop austère, et peut-être portait-elle ce principe jusqu'à l'exagération.

Voici quelques traits d'un portrait qu'elle fit d'elle-même en 1756; elle avait alors trente ans. « Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. (Elle avait de très-beaux yeux et des cheveux parfaitement bien plantés qui donnaient à son front une physionomie fort piquante.) Je suis petite, maigre, très-bien faite. J'ai l'air jeune sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille, mon esprit est lent, juste, réfléchi, sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité.... Je suis vraie sans être franche. J'ai de la finesse pour arriver à mon but; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres. (Elle en avait donc beaucoup acquis.) Je suis née tendre et sensible, constante et point coquette. La facilité avec laquelle on m'a vue former des liaisons et les rompre m'a fait passer pour inconstante et capricieuse. L'on a attribué à la légèreté et à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une prudence tardive et quelquefois par l'honneur. Il n'y a qu'un an que je commence à me bien connaître. Mon amour-propre, sans me faire concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite. »

Jamais espérance ne fut mieux remplie, jamais prétention ne fut mieux justifiée. Elle n'a

point laissé d'autre ouvrage qu'une suite encore imparfaite des *Conversations d'Emilie*, beaucoup de Lettres (1), et l'ébauche d'un long Roman. Les deux petits volumes intitulés, l'un, *Lettres à mon Fils*, avec cette épigraphe : *Facundam faciebat amor;* l'autre, *Mes momens heureux ; Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, quoiqu'imprimés, n'ont jamais été publiés et ne paraissent pas faits pour l'être; on y trouverait cependant beaucoup de choses aimables, de la finesse et de la sensibilité; mais ce sont des ouvrages de société et les premiers essais d'une plume qui n'avait pas encore acquis toute sa force et toute sa maturité.

Nous croirions affliger les mânes de la plus respectable des femmes si nous pouvions oublier ici les bienfaits dont une grande Souveraine daigna l'honorer dans les derniers temps de sa vie. Malgré toute l'estime et toute l'amitié que M. Necker avait pour elle, l'extrême sévérité de ses principes ne lui permit point de l'épargner dans les réformes qu'il fit en renouvelant le bail de la Ferme-Générale, et ces réformes absorbèrent presque entièrement la partie la plus claire de son revenu. Il lui était dû quelques dédommagemens, ils lui furent enfin accordés; mais l'arrangement pris à cet égard n'ayant pas été bien consolidé au moment de

(1) Elle avait été en relation avec les hommes les plus célèbres de son siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, etc.

la retraite de ce ministre, elle se trouva dans une presse fort pénible. Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, l'ayant su, s'empressa de la secourir ; ce fut avec toute la magnificence, toute la générosité d'une main souveraine, et un si noble don fut accompagné de tant de grâces et de tant d'intérêt que la plus légère des faveurs en eût reçu un prix infini. C'est dans cette occasion qu'elle envoya à la jeune comtesse de Belsunce, la petite-fille de madame d'Epinay, ce médaillon de diamans avec son chiffre, dont il a été parlé dans un autre article. Ah ! qui porta jamais plus loin que Catherine II le grand art des Rois, celui de prendre et de donner ? On n'en appellera, sur le premier point, qu'au conseil d'Abdoul-Hamet, sur le second, à la reconnaissance de tout ce qu'il y a eu d'hommes en Europe dignes d'intéresser les regards de sa bienveillance.

Sa Majesté avait honoré les *Conversations d'Emilie* de la plus flatteuse de toutes les approbations long-temps avant que l'ouvrage eût obtenu le prix de l'Académie.

EPITRE *adressée à M. de Piis, à son passage à Lyon, par un jeune homme de cette ville.*

B...., P... et Compagnie,
Qui tenez en société
Une boutique bien fournie
De calembours, rébus, saillie,
Que le Vaudeville a choisie

Pour recrépir sa vétusté
Et rhabiller sa friperie.
Pardonnez à l'austérité
De mon Epître un peu hardie,
Et permettez que je vous die
Que vous passez la liberté
Que donne quelquefois Thalie
De sourire aux traits de gaîté
Des Chansonniers de la Folie.

Ce genre veut être traité
Avec certaine économie,
Et par la bonne compagnie
Il faut qu'il puisse être écouté.
Dans vos tableaux de fantaisie
Des règles de la modestie
Votre pinceau s'est écarté :
Votre nombreuse galerie
N'offre à la curiosité,
Qu'une indécente nudité,
Et les Grâces sans draperie.

Favart, que vous avez cité,
Décent dans sa plaisanterie,
Nous peignait l'ingénuité
Et non jamais l'effronterie;
Dans ses ouvrages de féerie
La rose de la volupté
Avec plaisir se voit cueillie
Des mains de la timidité.
D'un style toujours enchanté
Il sut orner sa poésie,
Et sa main légère varie
Les fleurs qu'avec facilité
Son heureux talent multiplie.
S'il adopta la mélodie
Du Vaudeville alors goûté,

Il sauva la monotonie
D'un air trente fois répété.

Vous ne l'avez pas imité
(Excusez-moi, je vous supplie);
Car la triste uniformité
Dont vos chants offrent la copie
Fait bien souvent que l'on s'ennuie
Par le defaut de nouveauté.

Votre amour-propre révolté
De cette semonce étourdie
Croira peut-être que l'envie,
Bien plutôt que la vérité,
Osa dicter cette sortie
Contre votre société,
Ou que la sombre jalousie
De quelque auteur humilié,
Des sifflets de la Comédie
Cherche à vous mettre de moitié
En décriant votre génie.
Détrompez-vous; la charité
Fut toujours ma vertu chérie,
La satire est une furie
Dont je hais l'âpre dureté;
Et toujours la sincérité
Dans mes avis se concilie
Avec le ton de l'amitié
Et quelque peu de raillerie.
Votre Rosine est fort jolie,
Mais ses voyages font pitié,
Et de retour en sa patrie,
Elle aura, parbleu, mérité
D'aller à Sainte-Pélagie.
Pour lui sauver cette infamie
Et repousser la cruauté
Du sort dont elle est poursuivie,

Il faut qu'enfin on la marie.
Je lève la difficulté.
Ce soin de la paternité
Vous regarde; mais dans la vie
Il faut que chacun s'industrie
A faire un sort à la beauté.
Plus d'un parti s'est présenté;
Mais, pour le bien de votre amie,
Celui qui m'a le plus flatté,
C'est le Sauteur en liberté
De Nicolet et Compagnie.

SUR *le succès de la demoiselle Olivier* (1) *dans la comédie du* Séducteur.

De mille et mille torts sans doute il est coupable,
Mais on doit grâce à son art séducteur :
Ce Marquis est vraiment le plus grand enchanteur,
Car il rend Olivier aimable.

EPITAPHE *de M. d'Alembert.*

Par ses rares vertus il mérita des Dieux
D'être sourd aux clameurs des sots et de l'envie;
Il instruisit la terre en mesurant les cieux,
Et fit pâlir l'erreur au feu de son génie.

L'Académie française vient de nommer M. Marmontel son secrétaire perpétuel, à la place de M. d'Alembert. Cette première magistrature de notre empire littéraire a été sollicitée avec une chaleur et une adresse rare par les chefs des deux partis qui divisent toujours l'Académie,

(1) Cette actrice, quoiqu'assez jolie, avait paru, avant ce succès, tout aussi dépourvue de grâces que d'esprit et de talent.

le parti des gluckistes et celui des piccinistes. On assure que le maréchal de Duras s'est donné le plaisir de les mettre aux prises pour cette dignité. M. Marmontel avait l'air de n'en point vouloir; M. de La Harpe s'est offert à le suppléer dans toutes les fonctions du secrétariat pendant ses absences à la campagne, et à lui succéder même aussitôt qu'il voudrait quitter. M. Suard croyait véritablement que M. Marmontel ambitionnait assez peu cette place; il ne s'est mis en avant que par les conseils du Maréchal, qui, le jour de l'élection, a écrit aux deux prétendans qu'un dîner qu'il donnait aux ministres le retenait à Versailles. On a été aux voix; M. Marmontel en a eu quinze et M. Suard sept. L'ancienneté de réception du premier, la considération acquise par ses travaux littéraires devaient décider le choix de l'Académie en sa faveur; mais le succès de *Didon* n'y a pas nui; et c'est un nouveau triomphe du piccinisme sur le gluckisme.

M. Beauzée avait écrit une lettre circulaire à tous les Académiciens pour leur démontrer qu'on devait le choisir pour secrétaire, et que son honneur même y était intéressé, parce que depuis long-temps il aidait M. d'Alembert dans la rédaction du Dictionnaire. Cette démarche n'a pas fait un grand effet. M. Beauzée est le lourd continuateur des *synonymes* de l'abbé Girard et des articles de Grammaire de Dumarsais dans la nouvelle *Encyclopédie*.

On a porté, ces jours passés, devant messieurs les Maréchaux de France, une contestation d'un genre dont les registres de leur Tribunal n'offrent certainement pas d'exemple. Le motif en est trop curieux et trop ridicule pour être oublié.

La prééminence que le public accorde à l'Académie française sur celle des Inscriptions et Belles-Lettres, et plus encore le choix que cette première fait quelquefois parmi les académiciens qui composent la seconde pour remplir les places qui viennent à vaquer chez elle, a toujours fatigué l'amour-propre du plus grand nombre d'entre eux, qui ne peuvent prétendre à réunir sur leur tête les deux couronnes académiques. En conséquence l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres crut devoir faire, il y a quelques années, une délibération par laquelle il fut arrêté que ceux de ses membres qui solliciteraient à l'avenir leur admission à l'Académie française se trouveraient par-là même rayés de la Compagnie. Louis XV annula dans le temps cette délibération; mais les quinze membres qui l'avaient signée s'avisèrent d'y suppléer en se promettant, sous serment, l'exécution d'un acte auquel le souverain refusait sa sanction, et en faisant contracter tacitement la même obligation à tous ceux qu'ils recevraient à l'avenir dans leur corps. M. le comte de Choiseul-Gouffier, qui a été reçu depuis cette belle convention, s'est présenté pour obtenir une des places va-

cantes à l'Académie française. M. Anquetil, son confrère dans celle des Inscriptions et Belles-Lettres, en ayant été informé, l'a fait assigner au Tribunal des Maréchaux de France. Il a présumé qu'un gentilhomme qui avait consenti une convention académique (ce que nie M. de Choiseul) pouvait être contraint à la remplir par la même voie que l'on emploie contre celui qui manque à ses engagemens d'honneur pour dettes de jeu ou d'autre espèce. Messieurs les Maréchaux de France, qui ne se sont pas crus juges compétens dans une contestation de cette nature, en ont fait leur rapport au Roi. Sa Majesté s'est réservée la connaissance de l'affaire, et en attendant, M. le comte de Choiseul-Gouffier a été nommé à la place de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. le comte de Tressan.

On a beaucoup ri dans le monde du procédé de M. Anquetil; il eût été très-gai en effet de voir douze Maréchaux de France prononcer gravement sur l'admission d'un membre de l'Académie des Inscriptions à l'Académie française. Ce noble Tribunal, qui brave le canon par métier et par tempérament, a pensé qu'il était de sa prudence de ne pas s'exposer, en prononçant sur cette contestation, à se voir harceler par tous les housards de la Littérature, qui n'eussent rien tant désiré que de verser quelques cornets d'encre dans une si ridicule affaire.

On a donné, à Fontainebleau, le 14 de ce mois, la première représentation du *Dormeur éveillé*, opéra comique, en quatre actes et en vers, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini. Ce sujet, tiré des *Mille et une Nuits*, avait déjà été traité plusieurs fois; c'est *Arlequin toujours Arlequin*, de la Comédie italienne; mais de ce qui n'était qu'une ébauche informe, comme le sont toutes les pièces à canevas, M. Marmontel en a fait un drame régulier, plein de scènes piquantes et supérieurement écrit. A quelques longueurs près dans le troisième et le quatrième acte, le Poëme a réuni tous les suffrages. La musique a eu en général le plus grand succès; quelques morceaux cependant ont été trouvés un peu monotones, d'autres trop longs. Ce sont des taches qu'il sera aisé de faire disparaître lorsqu'on donnera l'ouvrage à Paris.

Chimène, opéra-tragédie, en trois actes, paroles de M. Guillard, connu par l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, et par celui d'*Electre*, musique de M. Sacchini, a été représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Cour, le 16. C'est le sujet du *Cid* de Pierre Corneille. Le premier et le troisième acte du nouveau Poëme ont paru bien coupés et remplis d'intérêt; le second n'a pas mérité les mêmes éloges. Quelque pompeux que soit le spectacle qu'offre le triomphe du Cid, il soutient mal le grand intérêt que l'a-

mour malheureux de Chimène et de Rodrigue avait répandu dans le premier acte, et dont il n'est presque pas question dans celui-ci. C'est le vice essentiel de l'ouvrage; et ce qui l'a fait remarquer encore avec plus d'humeur, c'est que M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a traité le même sujet, s'était permis, huit jours avant la représentation de l'opéra de M. Guillard, la petite vengeance de faire imprimer son Poëme. Il l'avait offert à M. Sacchini; ce compositeur l'avait agréé, lui avait demandé plusieurs changemens auxquels il s'était prêté, et avait fini par le lui rendre, après s'être adressé à M. Guillard, pour l'engager à travailler sur le même sujet. Il faut en convenir, le procédé de M. Sacchini n'est pas au moins d'une politesse fort scrupuleuse; on en a su encore plus mauvais gré à M. Guillard, qui ne s'est décidé cependant à partager l'incivilité de l'illustre compositeur qu'après lui avoir proposé inutilement plusieurs autres sujets; et dans toute cette affaire, qui en est devenue une réellement pour la ville et pour la Cour, il paraît que le bon M. Guillard n'a eu d'autre tort que celui d'avoir fait un second acte dépourvu de tout intérêt, et fort inférieur au second acte de la *Chimène* de M. de Rochefort. Les deux autres sont plus lyriques, et surtout d'une action plus vive et plus intéressante que ceux de l'académicien. La sensibilité que respirent les rôles de Chimène et du Cid est ce qui a déterminé prin-

cipalement M. Sacchini à préférer l'ouvrage de M. Guillard à celui de M. de Rochefort, et ce motif doit être son excuse.

La musique de ce nouvel opéra a généralement réussi : le *duo* de Chimène et de Rodrigue, au premier acte, a fait couler les larmes de tous les spectateurs. Le troisième est de l'expression la plus pathétique, la plus sensible, la plus mélodieuse. Dans le second, qui n'est qu'un assemblage de marches et de chœurs, ce musicien a paru au-dessous du talent qu'il avait annoncé pour ce genre dans *Renaud.*

L'opéra de *Chimène* sera redonné, le 20, à Fontainebleau, et ce sera la clôture des spectacles de la Cour, qui revient le 24.

Les trois grands Théâtres de la Capitale ont rendu ce voyage très-agréable par le grand nombre de nouveautés qu'on y a vues paraître; mais l'Opéra l'a emporté de beaucoup sur les deux autres. Notre scène lyrique acquiert tous les jours; la révolution qu'elle a éprouvée depuis huit ans est prodigieuse. On ne peut refuser au chevalier Gluck la gloire de l'avoir commencée; c'est ce génie puissant et vraiment dramatique qui a chassé, le premier, de ce théâtre la monotonie, l'inaction et toutes ces longueurs fastidieuses qui y régnaient depuis plus d'un siècle : il fallait peut-être que sa manière un peu dure, et son chant participant encore de la psalmodie française, préparassent nos oreilles à recevoir les impressions plus douces, aussi sen-

sibles au moins, et sûrement plus mélodieuses que nous font goûter aujourd'hui les ouvrages de Piccini et de Sacchini. L'amour de l'art et les succès de *Didon* et de *Chimène* nous obligent d'en faire l'aveu; nous devons peut-être à Gluck ces deux sublimes chefs-d'œuvre : si de sa massue lourde et noueuse il n'eût pas renversé l'ancienne idole de l'Opéra français, cette Nation légère, et tenant toujours à ses vieilles erreurs, par la raison même qu'elles sont vieilles et siennes, eût repoussé encore les *Roland*, les *Renaud*, les *Didon*, les *Chimène*, comme elle repoussa, il y a trente ans, les chefs-d'œuvre de Léo, Boranelli, Pergolèse et Galuppi (1). Au reste, cette Nation, qui n'inventa jamais rien, excepté les ballons, mais qui perfectionna tout, semble porter à présent ses goûts et son attention la plus active sur l'art de la musique. Nous ne doutons pas que, si le Gouvernement profite de la réunion si précieuse des talens de messieurs Piccini et Sacchini pour rétablir des écoles à l'instar de celles qui sont à Naples, où se formeraient également des chanteurs et des compositeurs, l'on ne voie, dans quelques années, nos opéras français répandus dans toute l'Europe, et accueillis sur tous les Théâtres, comme

(1) M. Gluck pourrait bien être ici dans le cas de la plupart de ceux qui ont fait de grandes révolutions; ils ne savaient guère ce qu'ils faisaient. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si son génie nous a conduits au bon goût de la musique, c'est par un étrange détour. On peut arriver en Italie, en passant par la Bohême; mais n'était-ce pas au moins pour nous le chemin de l'école?

les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire.

Les auteurs et les acteurs qui ont contribué aux plaisirs de Sa Majesté pendant le voyage de Fontainebleau ont reçu les marques les plus flatteuses de ses bontés et de sa munificence. MM. Piccini et Sacchini ont eu l'honneur de lui être présentés; le dernier par la Reine même. M. Piccini venait d'avoir une pension de 6,000 l., il a obtenu une gratification de la même somme; M. Sacchini a eu une pension égale à celle de M. Piccini; mademoiselle Saint-Huberti, outre une pension de 1,500 liv., en a eu une de 500 liv. sur la cassette de Sa Majesté, qu'elle a daigné ajouter de sa propre main sur l'état qui lui en fut présenté, suivant l'usage, par le premier gentilhomme de la chambre, comme un témoignage particulier de tout le plaisir que lui avait fait cette excellente actrice. Mademoiselle Maillard, à peine âgée de dix-huit ans, en a eu une de 1,000 liv.; le sieur Rey, maître de musique de l'Opéra, en a eu une semblable; tous les autres sujets ont reçu des gratifications proportionnées à leurs différens talens.

Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dernièrement de la chute bruyante de la *Kermesse*, opéra-comique, dont les paroles étaient de M. Patrat. Le public a semblé vouloir effacer ce que ce traitement avait eu de sévère, par l'accueil qu'il vient de faire à une bagatelle

donnée, au même Théâtre, par le même auteur, sous le titre des *Déguisemens Amoureux*, pièce en un acte et en prose.

On a donné, le 25, sur le même Théâtre, la première représentation de *Gabrielle d'Estrées*, drame, en cinq actes et en vers, de M. de Sauvigny, auteur des *Illinois*, de *Péronne Sauvée*, et des *Après Soupers de Société*.

Cette pièce avait été présentée jadis aux Comédiens français, et ils l'avaient reçue sous le titre de Tragédie; mais, par un nouveau règlement fait il y a quelques années, toutes les pièces reçues anciennement à ce Théâtre sont soumises à une nouvelle lecture, qui seule peut constater leur admission et leur rang. M. de Sauvigny n'a pas jugé à propos de s'exposer une seconde fois au jugement de cet Aréopage. Après avoir fait donner sa *Gabrielle*, Tragédie, par les Comédiens de Versailles, après l'avoir fait imprimer dans ses Œuvres sous cette dénomination, il a voulu l'essayer encore sur le Théâtre d'Arlequin. Or, comme toutes les pièces qui se dénouent par le fer ou par le poison sont interdites aux acteurs que l'on appelle encore *Italiens*, il a fallu que M. de Sauvigny supprimât le récit, qu'on venait faire à la fin du cinquième acte, de la dernière infortune de sa Gabrielle, si méchamment mise à mort chez le partisan Zamet. Par ce retranchement de vingt vers, cette Tragédie s'est trouvée convertie en Drame rimé,

et messieurs les Comédiens italiens se sont crus autorisés à la donner sans scrupule; en conséquence ils l'ont annoncée. Messieurs les Comédiens français se sont transportés aussitôt en députation chez eux, et leur ont représenté que cette entreprise était une incursion sur leur domaine, la Tragédie étant une propriété que leur avaient conservée les nouveaux règlemens de la manière la plus formelle et la plus authentique. Les acteurs de la Comédie italienne ont répondu en montrant le changement essentiel fait au dénouement, et croyaient cette contestation bien terminée, lorsque la veille même de la représentation ils ont reçu, de la part de la Comédie française, une assignation en forme, concluant à ce qu'il leur fût défendu de jouer *Gabrielle*. M. le maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, instruit de cette démarche, et piqué peut-être de ce que les Comédiens français avaient eu recours à la voie judiciaire, et semblaient vouloir décliner sa juridiction, a ordonné aux Comédiens italiens de jouer toujours la pièce, laissant au public le soin de prononcer sur le genre dans lequel il convenait de la classer, et aux Comédiens français le droit de s'en ressaisir si l'on décidait que c'était une vraie Tragédie. Cette petite guerre n'a pas manqué d'attirer une affluence de monde considérable à la première représentation. Les Italiens ont regardé cet événement comme un coup de parti, calculant bien que, si on leur permettait de jouer

des Drames rimés sans effusion de sang, que s'ils y réussissaient surtout, on finirait bientôt par leur accorder la permission de jouer des Tragédies même. Dans cette vue, ils avaient eu l'attention de distribuer un grand nombre de billets *gratis*. Tous les *capitaines Claque* de nos différens parterres, jouissant de quelque réputation dans cet état si gaiement célébré par M. de La Harpe, s'étaient répandus avec art dans la salle : ils ont loyalement gagné leur argent pendant les trois premiers actes; leurs applaudissemens, leurs *bravo* éternels empêchaient le reste des spectateurs d'entendre s'ils avaient tort ou raison; on interrompait les acteurs à chaque vers; mais il n'y a pas de force humaine qui ne s'épuise à un travail aussi fatigant, aussi continu. Les applaudissemens ont cessé au quatrième acte, les sifflets ont commencé avec le cinquième; en vain cherchait-on encore à les étouffer par des claquemens redoublés, leur son aigu, l'emportant sur tous les cris de la cabale, a suivi Gabrielle jusque chez sa tante Sourdis, où l'auteur la fait retirer en très-bonne santé. C'est le seul changement qu'il ait fait à sa Tragédie, pour en faire un drame très-froid et une bien maussade imitation de la *Bérénice* de Racine. Le peu de succès de cet ouvrage, imprimé d'ailleurs depuis long-temps dans les *OEuvres de M. de Sauvigny*, nous dispense à tous égards d'en faire l'analyse.

Description des expériences de la Machine aérostatique de MM. Montgolfier, et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu ; suivie de Recherches sur la hauteur à laquelle est parvenu le Ballon du Champ-de-Mars, sur la route qu'il a tenue, sur les différens degrés de pesanteur de l'air dans les couches de l'atmotsphère, etc. ; par M. Faujas-de-Saint-Fond : un vol. in-8°. Ce livre, dédié à M. le comte de Vaudreuil, est précédé d'un Discours préliminaire plein de sagacité, d'excellentes vues et de recherches intéressantes relativement aux aperçus échappés à l'industrie des siècles précédens sur la possibilité de s'élever dans l'air. Les détracteurs de MM. de Montgolfier ne les ont rappelées avec tant d'affectation que pour essayer de leur ravir ou de diminuer au moins la gloire que leur assure la plus brillante et la plus hardie de toutes les découvertes. M. Faujas réduit le mérite de ces faibles aperçus à sa juste valeur.

C'est avec la sensible joie qu'inspirent tous les encouragemens donnés par les souverains au progrès des Lettres et des Sciences que nous avons l'honneur de vous annoncer que le Roi vient de récompenser l'invention des machines aérostatiques de la manière la plus flatteuse et la plus honorable pour leur auteur. Sa Majesté a donné des lettres de noblesse au père de Mrs Montgolfier, qui ont été décorés eux-mêmes du cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il a accordé en même temps 1,000 liv. de pension à M. Pilâtre

des Rosiers, et une majorité de place de guerre au marquis d'Arlandes, ancien capitaine d'infanterie, comme aux premiers navigateurs aériens. M. Charles, qui a fait la brillante expérience des Tuileries, a eu 2,000 liv. de pension, et son compagnon de voyage, Robert, 1,000 liv.

Galatée, Roman Pastoral, imité de Cervantès, par M. le chevalier de Florian, capitaine de Dragons et Gentilhomme de S. A. S. Monseigueur le duc de Penthièvre; avec cette épigraphe tirée de La Fontaine :

On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.

Ce Roman est précédé d'un précis historique de la vie de l'auteur admirable de *Don Quichotte*, dont le génie a illustré l'Espagne, amusé l'Europe et corrigé son siècle. On ignorait encore, il y a peu d'années, quel était le véritable lieu de sa naissance; plusieurs villes se disputaient cet honneur, et, comme Homère, Cervantes manqua du nécessaire pendant sa vie, et trouva plusieurs patries après sa mort. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la nouvelle Castille, le 9 Octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint. Son père était gentilhomme. Le peu d'accueil que le public fit à ses premiers ouvrages lui fit quitter l'Espagne; il alla à Rome, où la misère le força d'être valet-de-chambre du cardinal Aquaviva. Cervantes se dégoûta d'un emploi si peu fait pour lui; il se fit soldat, combattit à la

bataille de Lépante; il y reçut à la main gauche un coup d'arquebuse, dont il fut estropié toute sa vie. Il fut pris, en passant en Espagne, sur une galère, et conduit à Alger par *Arnaute Mami,* le plus redouté des corsaires. L'amour de la liberté lui fit tout entreprendre pour briser ses fers, et la conjuration qu'il forma avec quatorze Espagnols pour se sauver est un prodige d'intelligence, de patience et de courage. Son projet échoua par la circonstance même qui devait en couronner le succès. Ces infortunés furent traînés devant le Roi, qui leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. Cervantes ne balança pas à lui dire que c'était lui, s'offrit à la mort, en ne lui demandant que de sauver ses frères. Le Roi respecta son intrépidité, et ne voulut pas faire périr un aussi brave homme. Racheté enfin, Cervantes repassa en Espagne, y obtint un petit emploi à Séville, où il fit les *Nouvelles* que nous connaissons. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitans d'un petit village nommé *l'Argamazille* prirent querelle avec lui, le traînèrent en prison et l'y retinrent long-temps. C'est là que Cervantes commença son Roman de *Don Quichotte.* Il n'en publia d'abord que la première partie; elle ne réussit point, et cet ouvrage, qui devait l'immortaliser, l'eût laissé dans la plus déplorable misère sans les faibles secours que lui accordèrent le comte de Lémos et le cardinal de

Tolède. Il n'en jouit pas long-temps; il fut attaqué d'une hydropisie, et, craignant de n'avoir pas le temps de finir son Roman de *Persiles*, il augmenta son mal par un travail forcé. Quatre jours avant sa mort il en traça d'une main faible l'Epître dédicatoire au comte de Lémos, qui arrivait en ce moment d'Italie; cette Epître est un modèle de philosophie, de noblesse et surtout de reconnaissance. Cervantes mourut, à Madrid, le 23 Avril 1616, âgé de 68 ans, 6 mois et quelques jours.

Au reste, le Roman de *Galatée* est une intrigue pastorale, dans laquelle Cervantes ou son imitateur ont encadré quatre épisodes dans le genre des *Nouvelles* que nous devons au premier; elles ont toutes de l'originalité, de l'intérêt et beaucoup d'invraisemblance. Les images que l'on y trouve de la vie champêtre et des mœurs des bergers ont en général cette teinte douce et ce coloris vraiment pastoral qui font le charme des Eglogues de Virgile, de Théocrite et de Gesner. Le style de cet ouvrage, toujours facile, a plus de grâce qu'il n'a d'élégance et de pureté.

DÉCEMBRE 1783.

C'est le 1er Décembre que l'on a donné, à Paris, la première représentation de la *Didon* de MM. Marmontel et Piccini. Le succès que cette tragédie-lyrique vient d'obtenir sur le Théâtre de la Capitale a confirmé de la manière la plus brillante celui qu'elle avait eu à Fontainebleau.

Qui ne connaît pas l'épisode admirable qui en a fourni le sujet? Il n'y a rien dans tout l'*Énéide* de Virgile qu'on n'ait lu avec plus de délices et qu'on se lasse moins de relire. Parmi tous les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, il n'en est aucun, sans excepter même les Théâtres de Sophocle et d'Euripide, où l'amour soit peint avec une sensibilité aussi touchante, aussi profonde; c'est tout à-la-fois le seul exemple et le plus sublime modèle de ce genre que nous aient laissé les anciens. Il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à l'imiter si souvent. L'Arioste, Le Tasse, Voltaire l'ont tenté plus ou moins heureusement dans la poésie épique; ce tableau si vrai de l'amour le plus tendre et le plus malheureux avait déjà été transporté avec succès sur la scène, en Italie, par Métastase, en France, par M. Le Franc de Pompignan; l'un et l'autre ont tâché de s'approprier les beautés de l'original, et d'y ajouter ces développemens heureux dont la marche dramatique semble plus particulièrement suscep-

tible. M. Marmontel a trop de goût pour avoir négligé l'usage qu'il pouvait faire de tant de richesses; il a senti avec raison que tout ce qui pouvait embellir son ouvrage devait lui appartenir. Quoiqu'il ait dans son opéra des beautés qui lui sont propres, et quoiqu'il se soit attaché principalement à suivre Virgile, il n'a pas dédaigné quelquefois de prendre pour guides ceux qui osèrent l'imiter avant lui.

L'ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'analyse. On se bornera à quelques observations.

Tout ce que dit, tout ce que chante Didon dans le premier acte est de la passion la plus vive et la plus tendre. On ne pouvait choisir pour l'air, *Vaines frayeurs, sombres présages*, un motif plus vrai, lui donner des accens plus sensibles, les soutenir, les varier par des modulations plus douces et plus agréables; les accompagnemens respirent les soupirs et les craintes qu'éteignent dans le cœur d'une amante l'espérance et l'amour. L'air, *Ni l'Amante ni la Reine*, a un ton de fierté admirablement analogue aux paroles, et une marche d'harmonie dans les accompagnemens qui ajoute encore à cette belle expression. Mais la fin de l'acte n'a pas été fort applaudie : le *duo* entre Iarbe et Énée, quoiqu'en général supérieurement traité, papillote peut-être un peu trop, et manque surtout de ce caractère imposant et prononcé que semble exiger celui de ces deux héros. L'air qui termine

l'acte, et que chante Iarbe, participe encore plus de ce défaut, et c'est sans doute ce qui a nui principalement à l'effet de ces deux dernières scènes.

Dans le second acte, on doit remarquer ce que dit Didon à Iarbe :

> Non, quand il aurait à m'offrir
> Le trône et le sceptre du monde, etc.

Il faut avoir entendu ce récitatif pour en soupçonner le charme et la vérité; la beauté des vers n'en peut donner qu'une faible idée. Nous pourrions transcrire ici les paroles de l'air qui le terminent; mais où trouver l'expression capable de rendre et la grâce et la magie céleste qui règnent dans la musique de cet air divin ? Jamais Piccini n'a fait un morceau de chant plus parfait, et jamais rien n'a été applaudi avec autant d'enthousiasme sur le Théâtre de l'Opéra, lorsque Didon, ivre d'amour, dit à Énée :

> Ah ! que je fus bien inspirée, etc.

Y a-t-il rien de plus touchant que les adieux d'Énée à Didon, à la fin du second acte. Didon tombe anéantie dans les bras de sa sœur; les larmes, les sanglots ne laissent échapper de sa bouche que ces mots : *Regarde-moi, vois ton ouvrage*. Élise reproche à Énée sa barbarie. En vain il conjure Didon d'ouvrir les yeux; ils se ferment encore plus, sa voix s'éteint et prononce à peine : *Laisse-moi mourir dans ses bras*. Ce *trio* est un chef-d'œuvre de sensibilité et d'une

vérité si douloureuse qu'il fait couler les larmes de tous les spectateurs.

Il faudrait transcrire toute la première scène du troisième acte, si supérieurement imitée de Virgile par le poëte et si *sublimement* rendue par le musicien, pour faire comprendre que plus de cent vers de récitatif dont elle est composée sont presque autant applaudis que le seul air qui s'y trouve.

En général, la marche de cet Opéra ne pouvait être plus simple, plus claire, ni plus favorable à la musique. M. Marmontel avait écrit et imprimé, il y a quelques années, au milieu des scandales de la dispute des gluckistes et des piccinistes, que le merveilleux, la féerie et la fable convenaient uniquement au Théâtre lyrique; que l'introduction de la Tragédie à l'Opéra était une hérésie littéraire, qui confondait les deux genres sans en pouvoir servir aucun. L'admiration pour les beautés sans nombre que renferment les Opéras de Quinault, une prédilection pour le Théâtre, qui le premier a servi à sa gloire, une théorie peut-être peu réfléchie, parce que dans des temps de dispute et de guerre l'esprit le plus juste est entraîné dans des erreurs qui naissent même de la contradiction qu'il éprouve, tout cela avait pu déterminer l'opinion que M. Marmontel avait alors sur la Tragédie-opéra; mais un bon esprit ne tient jamais à des assertions données dans des écrits polémiques, quand la réflexion, éclairée par le goût, lui fait soupçonner qu'il a pu se tromper.

C'est à une théorie plus saine que nous devons l'excellent opéra de *Didon*, et cet ouvrage sert bien mieux l'art qui vient de naître en France, en mettant dans le plus grand jour les rares talens de M. Piccini, que tout ce qu'on avait écrit jusqu'ici pour le défendre. Il manquait à cet habile compositeur un Poëme dont la marche fût dramatique, l'intérêt suivi et gradué, l'action présentée clairement et soutenue d'acte en acte par des passions vives et fortement contrastées. C'est ce qu'il a trouvé dans l'opéra de *Didon*, et essentiellement dans le rôle principal, dont le récitatif animé et parlé se prête à la plus grande variété d'accens et de modulations, avec un mélange heureux de chœurs presque tous en action, et d'airs supérieurement coupés, dont les motifs, toujours bien prononcés, au lieu de ralentir l'action, la développent et l'animent encore davantage. Un mérite si éminent couvre sans doute tous les défauts qu'on peut reprocher à ce Poëme; mais la critique ne veut pas perdre ses droits. On a donc observé que la situation de Didon, quelque variées qu'en soient les nuances, était trop constamment la même; en effet, elle est malheureuse dès la première scène par les pressentimens que lui donne l'ombre de son époux. M. Marmontel aurait pu la présenter, au premier acte, heureuse, ivre d'amour et de plaisir. Didon sortant de la grotte charmante avec son amant, sûre de son cœur et lui faisant cependant jurer encore de lui rester toujours fidèle, eût offert

au musicien un tableau bien contrastant avec la situation de cette Reine au second et au troisième acte (1). On a trouvé Iarbe, dans cet Opéra, moins beau, moins grand qu'il ne l'est dans la Tragédie de M. de Pompignan. L'apparition de l'ombre d'Anchise n'a produit et ne devait produire aucun effet. Énée partait sans son intervention, il ne balançait pas un seul instant. Elle en eût pu produire, si l'auteur nous eût montré Énée cédant aux larmes de son amante, déterminé à ne pas la quitter, et bravant les Dieux qui lui prescrivaient des lois trop cruelles; l'ombre d'Anchise paraissant alors à travers les éclairs et le tonnerre, et l'entraînant malgré lui, eût été un ressort surnaturel plus nécessaire et par-là même plus dramatique; il eût procuré au poëte et au musicien l'avantage bien précieux de présenter Enée, un instant au moins, d'une manière

(1) Lorsqu'une situation au Théâtre est susceptible d'un aussi grand nombre de nuances et d'une gradation aussi intéressante que l'est celle de Didon, elle attache d'autant plus, ce me semble, qu'elle est toujours au fond la même : le personnage en est plus vrai, l'illusion en est plus soutenue... Enée nous paraît trop froid, et il l'est sans doute; mais ne doit-on pas savoir beaucoup de gré au poëte de l'adresse avec laquelle il a su éviter du moins tout ce qui pouvait l'avilir à nos yeux ? Le fils d'Anchise n'est pas aussi amoureux que nous le désirerions, que nous l'aurions été nous-mêmes à sa place; mais quelle espèce de lâcheté peut-on lui reprocher? Son amante est trompée; ne devait-elle pas l'être ? C'est son propre cœur, ce n'est jamais lui qui la trompe. Tout perfide, tout ingrat, tout superstitieux qu'il est, c'est pourtant un héros. Didon, moins crédule, eût-elle autant aimé ? Plus aimée, nous eût-elle fait verser autant de larmes ?... Une femme l'a dit, on peut l'en croire: *Il n'y a d'aimables que les dupes; il n'y a que les fripons qui soient aimés.*

intéressante. Ce héros, entraîné par son père au moment où il venait de sécher les larmes de Didon, où cette Reine infortunée courait rallumer les flambeaux d'hyménée, eût paru moins froid, peut-être même nous eût-il arraché quelques larmes. Au reste, toutes ces critiques, fussent-elles encore plus fondées, ne peuvent balancer la perfection du caractère de Didon et l'intérêt qu'elle inspire. N'est-ce pas assez de gloire à M. Marmontel d'avoir presque atteint au sublime de son modèle? Le pieux Énée de Virgile ne vaut assurément pas mieux que le sien.

Nous essaierions vainement d'analyser toutes les beautés de la musique de cet Opéra. Le succès en a été complet, c'est le triomphe le plus éclatant que M. Piccini ait encore obtenu sur notre Théâtre; jamais rien n'y a été applaudi avec tant de transports. Les zélateurs de Gluck, ces ennemis si injustes et si décourageans du talent de son rival, sont les plus grands partisans de *Didon*, et prétendent que Piccini s'est fait gluckiste. Ils ne font point attention que le grand changement opéré dans le *faire musical* de ce grand compositeur n'est essentiellement produit que par l'intérêt du sujet, la marche dramatique du Poëme, et sa coupe plus semblable à celle dont l'*Iphigénie en Aulide* a donné un excellent modèle. Nous ne dissimulerons pas cependant que M. Piccini a travaillé davantage le récitatif de cet Opéra, qu'il y a mis plus d'inten-

tion, plus de variété, et surtout plus d'accens, de passion et de sensibilité. Ses airs, toujours aussi mélodieux, toujours aussi arrondis que ceux de *Roland*, d'*Atys*, etc., ont encore de plus une vérité et une énergie d'expression dont ses détracteurs ne le croyaient pas capable. Ses chœurs, traités avec soin, produisent le plus grand effet. Nous avons relevé avec le courage de l'impartialité les taches qu'on peut reprocher au rôle d'Iarbe; il faut bien avouer encore que l'ouverture de cet Opéra a été généralement condamnée; elle est faible; l'*adagio* surtout, où un hautbois et une flûte concertent ensemble sur un ton si pastoral, est loin du caractère propre à une Tragédie de ce genre. On ne doute point que M. Piccini ne se détermine à la refaire.

Il n'y a qu'un seul divertissement au premier acte de cet Opéra, et les airs en ont paru agréables.

Madame Saint-Huberti, qui a chanté le rôle de Didon, a surpassé même ce que ses succès précédens faisaient attendre d'elle. Il est impossible de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, enfin tout ce qui pouvait rendre son jeu plus attachant et plus digne de ce superbe rôle. Elle a reçu, ces jours passés, un hommage unique de la part du public à la Comédie italienne; elle y a été applaudie en sortant de sa loge, comme

l'est la Reine quand elle honore le spectacle de sa présence.

IMPROMPTU *de Monsieur sur nos découvertes aérostatiques.*

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers;
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

VERS *de M. le vicomte de* Ségur *à MM. Charles et Robert.*

Quand Charles et Robert, pleins d'une noble audace,
Sur les ailes des vents s'élancent dans les cieux,
Par quels honneurs payer leurs efforts glorieux?
Eux-mêmes ils ont marqué leur place
Entre les hommes et les Dieux.

Extrait d'une Lettre de madame Necker à l'Auteur de ces Feuilles, que de tristes devoirs ont obligé de faire un voyage de quelques mois en province.

Du 16 décembre 1783.

...Le Roman posthume de M. de Montesquieu (1) amusera peut-être notre chère malade. La main qui l'a tracé, toute légère qu'elle est, montre quelquefois l'ongle du lion. Le succès en est différent; mais personne ne méconnaît et ne peut méconnaître son inimitable auteur.

Il nous est sorti des forêts de Saint-Germain une espèce de vieux sauvage, nommé l'*abbé*

(1) Arsace et Isménie.

Blanchet, qui vient de faire un choix très-agréable du *Spectateur* et de quelques autres Journaux anglais, dont la traduction est naturelle, correcte et souvent élégante.

Les *Essais de Morale*, de l'abbé de Mably, sont, à ce qu'on dit, car je ne les ai pas lus, une satire amère contre les femmes, et il faut avouer que depuis que madame de V.... n'est plus à Paris il est difficile de faire leur éloge dans un ouvrage de ce genre.

J'ai été enfin au *Séducteur*, et je me suis trouvée indigne de comprendre ces hautes spéculations sur la manière de corrompre les femmes. J'ai toujours vécu si loin de ce jargon, qu'il est pour moi l'expression d'un monde idéal, obscur par lui-même, et dont les combinaisons sont nécessairement encore plus obscures. L'auteur a pris pour épigraphe : *Ille ego qui quondam; Moi qui jadis chantai sur la flûte champêtre.* Il y a sûrement la même différence entre les jeux de mots qu'il nous rappelle ici et les *Bucoliques* qu'entre le *Séducteur* et l'*Énéide*.

Nous avons à Paris un joueur de gobelets qui fait des choses surprenantes. Il semble qu'on voit aujourd'hui une émulation entre la nature et l'adresse, ainsi que du temps de Moïse. L'on parle aussi comme alors d'un moyen de marcher sur les flots sans se noyer; enfin l'habitude des merveilles nous rend crédules, et l'on disait très-sérieusement l'autre jour qu'un homme avait trouvé l'art de fixer les traits et de les garantir

des outrages du temps. Cet homme vient trop tard pour moi.

...Vous savez que M. Bailly succède à M. de Tressan, et que M. de Choiseul-Gouffier est élu à la place de d'Alembert. L'on propose encore un nouveau prix pour l'éloge de d'Alembert, en sorte qu'il sera loué trois fois à l'Académie française et une fois à l'Académie des Sciences :

Monsieur le mort, laissez-nous faire,
Nous vous en donnerons de toutes les façons.

Quelqu'un disait que les éloges devaient être différés jusqu'au moment où l'on a perdu la véritable mesure des morts; car alors l'on peut en faire des géans sans que personne s'y oppose. Nos philosophes croient avoir le secret des alchimistes, qui changeaient les cadavres en statues d'or, et ils agissent en conséquence; car ils traitent mieux l'homme qui n'est plus que celui qui vit encore, etc.

Extrait d'une Lettre de M. Marmontel au même.

Du 18 Décembre 1783.

Vous avez pu entendre dire que nos deux spectacles, *Didon* et le *Dormeur éveillé*, avaient eu beaucoup de succès; celui de *Didon* singulièrement a été jusqu'à l'enthousiasme. C'est une faveur que d'être joué deux fois au Théâtre de Fontainebleau; *Didon* l'a été trois fois, et le Roi, qui de sa vie n'avait pu entendre un Opéra d'un bout à l'autre, ne s'est point lassé d'enten-

dre celui-ci : *Il me fait*, disait-il, *l'impression d'une belle Tragédie.* Le jeu sublime de mademoiselle Saint-Huberti a eu bonne part à ce succès inouï; mais il n'en est pas moins vrai qu'on a été charmé de la musique, et les paroles même ont obtenu quelques éloges. Piccini s'est surpassé surtout dans le récitatif, qui ne ressemble à rien de ce que vous avez entendu. Le succès de cet ouvrage au Théâtre de Paris soutient la réputation que lui avait donnée celui de Fontainebleau. Les cinq premières représentations ont été combles; tout est loué pour la sixième et la septième. Le rôle de Didon est applaudi avec ivresse, et l'on convient unanimement qu'on n'a jamais rien entendu de pareil.

Le Dormeur éveillé fut mal exécuté à Fontainebleau dans les morceaux d'ensemble, mais bien de la part des acteurs principaux, Clairval et madame Dugazon. Le comique en a paru amusant d'un bout à l'autre, la musique charmante. Le roi l'avait redemandé pour la clôture des spectacles de la Cour; Clairval tomba malade; et les spectacles finirent deux jours plus tôt, etc.

Il est bien temps de dire un mot de toutes les pertes que la Comédie française a faites depuis le commencement de l'année. Dans l'état de décadence où se trouve ce Théâtre, il en est bien peu qui ne doivent laisser quelques regrets. La plus vivement sentie a été la retraite de la demoiselle Doligni. Cette actrice, qui débuta fort jeune,

en 1763, par le rôle d'*Angélique* dans la *Gouvernante*, plut si fort au public qu'elle fut reçue l'année d'après, sans que sa vertu ait été obligée de payer à messieurs les Gentilshommes de la chambre aucun des droits d'usage. Cette vertu s'est conservée pure, dit-on, au milieu de toutes les séductions de la jeunesse et du Théâtre. Le seul homme qu'on a pu soupçonner d'en avoir été aimé passe depuis long-temps pour être marié secrètement avec elle; c'est l'honnête et sensible M. Dudoyer, auteur du *Vindicatif* et de l'*Antipathie pour l'amour*. Mademoiselle Doligni, élevée sous les yeux de mademoiselle Gaussin, dont sa mère était la femme-de-chambre, est toujours restée fort au-dessous de ses modèles; mais son talent, sans être très-distingué, avait une physionomie qui lui était propre. Elle n'a jamais été fort jolie; mais elle a eu long-temps, sur la scène du moins, l'air aimable, intéressant et doux; sans élégance, sans coquetterie, sans maintien, on lui trouvait cependant une sorte de grâce, celle de la décence et de l'ingénuité. Le son de sa voix n'était pas toujours assez pur; elle ne paraissait pas même l'avoir cultivée avec beaucoup de soin; mais les accens de cette voix allaient souvent au cœur; elle avait des inflexions d'un naturel charmant, d'une sensibilité pénétrante. Les rôles qui respiraient une âme jeune, neuve et passionnée, tels que ceux d'*Angélique*, de *Zénéide*, de *Victorine* dans *le Philosophe sans le savoir*, semblaient avoir été créés pour elle, celui

de Victorine surtout ; on eût dit qu'elle le jouait d'instinct ; elle lui donnait un caractère de finesse et d'originalité très-piquant, peut-être même inimitable. Elle manquait de force et de noblesse pour les rôles qu'on appelle de première amoureuse ; elle avait bien moins encore le talent qu'exigent ceux de jeune princesse dans la Tragédie, et sa figure n'était plus assez jeune pour l'emploi auquel ses succès l'avaient particulièrement attachée.

Madame Molé, connue long-temps sous le nom de mademoiselle *Pinet*, avait débuté la même année que mademoiselle Doligni. Avec plus d'esprit, d'étude et d'intelligence, le plus beau teint et un fort joli visage, elle réussit infiniment moins. Elle n'avait aucune espèce de talent naturel, et ce n'est que depuis peu d'années qu'elle était parvenue à exprimer au Théâtre une partie au moins de tout ce qu'elle sentait si bien dans ses rôles, quelquefois même avec assez de finesse et de vivacité. Sa voix était fort maniérée, et n'en était ni plus douce ni moins fausse. Si sa tête était encore agréable, sa taille était devenue presque monstrueuse. Les efforts inouïs qu'elle faisait pour serrer son corps de jupe lui donnaient l'air roide et emprunté, sans la faire paraître beaucoup plus fine, et c'est une des circonstances qui a contribué le plus à hâter sa fin. Il s'y est joint, dit-on, le chagrin mortel qu'elle eut de voir ou de soupçonner du moins son mari de se charger lui-même, et pour ainsi

dire sous ses yeux, de l'éducation d'une fille qu'elle avait eue de M. le marquis de Valbelle (1). Le rôle de la *sœur précieuse* dans les *Femmes Savantes*, et celui d'*Alcmène* dans *Amphitryon*, étaient peut-être ceux qu'elle jouait le moins mal. Elle avait débuté aussi dans la Tragédie par le rôle de *Bérénice*, mais sans succès.

Auger, double de Préville dans l'emploi de valet, a été une des victimes de la banqueroute de M. le prince de Guemené; il n'a pu survivre à l'idée douloureuse de perdre ainsi dans un instant presque tout le fruit qu'il avait recueilli de vingt ans de travaux et d'humiliations. Un Crispin n'est pas tenu d'avoir plus de courage qu'un philosophe. Cet acteur avait une intelligence assez bornée, mais un masque excellent. Le plus honnête homme du monde, il avait au Théâtre l'air aussi bas, aussi fourbe, aussi rusé qu'on peut le désirer dans la plupart des rôles dont il était chargé. Son jeu avait en général plus de franchise et de naturel que de finesse et d'intention; mais il était vraiment admirable dans le rôle de *Bazille* du *Barbier de Séville*; il jouait encore avec une grande naïveté celui de *Lucas* dans la *Partie de chasse de Henri IV*. Ce qu'on ne peut guère lui pardonner, même après sa mort, c'est la cruelle habitude qu'il avait d'estropier les vers, et d'ajouter des lazzis de sa façon, même au dialogue de Molière.

(1) Madame Rémond, qui joue aujourd'hui les rôles de soubrette à la Comédie italienne.

Bouret, après avoir été autrefois à l'ancien Opéra-comique de la Foire presque aussi célèbre, presque aussi digne d'admiration que l'est aujourd'hui l'illustre Jeannot Volange au Théâtre des *Variétés amusantes*, survivait depuis long-temps à sa renommée. Il avait dans la voix une sorte de nasillement fort déplaisant et qui rendait quelquefois ce qu'il disait tout-à-fait inintelligible; mais il y avait pourtant de certains rôles où ce défaut même réussissait à merveille, comme celui d'*Agnelet* dans l'*Avocat Patelin*, celui de *Flamand* dans *Turcaret*, etc. Sa figure épaisse et ses sourcils si bêtement prononcés lui donnaient surtout une expression très-heureuse pour le rôle de *Pourceaugnac;* ce qui a fait dire assez plaisamment que, dût-il n'être pleuré de personne, il était bien juste au moins que toute la famille des Pourceaugnac en prît le deuil.

Ce sont les Grâces et Thalie qui regretteront long-temps le charmant, l'inimitable Carlin. Il a eu le bonheur de rire et de plaire pendant plus de quarante ans, et ce n'est pour ainsi dire qu'en cessant de vivre qu'il a cessé de jouir d'une destinée si peu commune. Son véritable nom était *Charles-Antoine Bertinazzi.* Il naquit, à Turin, en 1710. Son père était officier dans les troupes du Roi de Sardaigne. Sa première éducation fut très-soignée; à quatorze ans il fut reçu porte-enseigne dans un régiment; mais, ayant perdu son père et se trouvant sans fortune, il

ne put résister à l'impulsion de son génie. Après avoir essayé de donner quelque temps des leçons d'armes et de danse, il se mit à jouer la comédie dans différentes villes d'Italie, et fut bientôt, dans le rôle d'Arlequin, l'émule des meilleurs acteurs de Venise et de Bologne. C'est en 1741 qu'il débuta, sur le Théâtre de Paris, dans le rôle d'*Arlequin muet par crainte*. Il y obtint un succès qui ne s'est pas démenti un seul instant, quoiqu'à son arrivée à Paris il ignorât absolument notre langue, et qu'on n'y eût pas encore oublié la légèreté de Thomassin, dont le jeu délicat et naïf avait enchanté long-temps la ville et la Cour.

Le grand talent de Carlin tenait surtout à l'extrême justesse de son tact et de son goût. Personne n'a jamais mieux deviné ce qui pouvait plaire au public et lui plaire dans l'instant; ce n'est pas la finesse de ses saillies, quoiqu'il lui en soit échappé d'excellentes, qui charmait le plus, c'était l'à-propos de tout ce qu'il imaginait de dire et de faire; il ne passait jamais la mesure dans le genre de talent où il est le plus difficile d'en avoir sans manquer de verve et de gaieté, et c'est toujours avec une adresse extrême qu'il allait frapper juste au but qu'il s'était proposé. On pouvait désirer quelquefois plus d'esprit dans son dialogue; mais il est sûr qu'on n'en pouvait mettre davantage dans ses gestes, dans ses mines, dans toutes les inflexions de sa voix, et n'est-ce pas là surtout qu'il faut chercher le véritable esprit

d'un arlequin ? Tous ses mouvemens avaient une grâce, une sûreté, une prestesse, un naturel si comique, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. Nos plus grands acteurs, Le Kain, Préville, les meilleurs juges de son mérite, le voyaient jouer avec délices. Sa bonhomie et sa gaieté le rendaient cher à tous ses camarades. Il était le dernier acteur qui nous fût resté de l'ancienne Comédie italienne. C'est au mois de septembre dernier qu'il est mort, d'une maladie aiguë; il avait paru encore au Théâtre peu de jours auparavant; et il est bien prouvé que, jusqu'à l'âge le plus avancé il n'avait perdu aucun des goûts de la jeunesse, comme il en avait conservé tout l'esprit et toutes les grâces.

Epigramme *sur les trois Statues qui décorent la nouvelle façade du Palais.*

Pour orner le Palais un artiste fameux
A travaillé. Quelle est sa meilleure statue ?
La *Prudence* est fort bien ; la *Force* est encor mieux,
Mais la *Justice* est mal rendue.

Epitaphe *d'un Jeune Homme tué à la nouvelle Angleterre; par M. de Cambry.*

Le diable, qui de nous dispose,
Jadis me fit sacrifier,
Amant, mon bien pour une rose,
Soldat, mon sang pour un laurier.

Nous venons de voir renouveler d'une manière très-piquante l'essai que fit à Londres mylord Chesterfield de la crédulité des hommes pour les choses les plus invraisemblables, lorsqu'un de ses porteurs de chaise, sous le nom d'un Physicien italien, rassembla au Théâtre de *Covent-Garden* quatre milles âmes pour le voir entrer, ainsi qu'il l'avait promis, dans une bouteille de pinte. Tout le monde sait qu'il décampa avec l'argent qu'on avait payé à la porte pour voir le *contenu* plus grand que le *contenant.* Notre nouveau Chesterfield, dont le nom est *de Combles*, magistrat de la ville de Lyon, s'est joué presque aussi hardiment de notre crédulité; mais il était trop honnête, et les circonstances le servaient trop bien pour avoir voulu abuser d'une manière profitable du degré d'exaltation où nos succès aérostatiques avaient porté toutes les têtes.

Huit jours après l'audacieuse expérience de MM. Charles et Robert, on lut dans un de nos Papiers publics (*le Journal de Paris*) qu'un horloger avait trouvé le moyen de marcher sur l'eau; qu'il avait, à cet effet, inventé *des sabots élastiques, à l'aide desquels il traverserait la rivière, comme un ricochet, cinquante fois dans une heure.* Sa lettre inscrite dans la Feuille était très-bien faite, et la certitude de cette découverte était garantie de plus par les rédacteurs du *Journal*, qui déclaraient avoir pris, avant de la publier, tous les renseignemens que la prudence

pouvait exiger. Cet horloger prétendu demandait une souscription de deux cents louis, qui ne lui seraient remis que lorsqu'il aurait traversé la Seine aux yeux du public.

Malgré l'impossibilité presque démontrée de conserver son équilibre dans une traversée rapide pour laquelle l'auteur ne demandait qu'une minute, personne, hors une seule que nous allons citer, ne douta de la possibilité de l'expérience; Montgolfier et Charles avaient rendu tout possible. Monsieur, frère du Roi, qui aime les arts et qui les encourage, fit une souscription dans sa Société, et envoya quarante-cinq louis au Bureau du *Journal*, dépositaire de la somme demandée par le prétendu horloger; beaucoup de gens imitèrent l'exemple de Monsieur, et le Prevôt des marchands de la ville de Paris, voyant dans cet essai un avantage pour la navigation, avait non-seulement eu la complaisance de faire préparer une enceinte pour les souscripteurs, il avait voulu encore contribuer de dix louis à la souscription. Elle était remplie et au-delà; les journalistes l'avaient écrit à Lyon à M. *de Combles*, que seul ils connaissaient, qui leur avait fait parvenir la prétendue lettre de l'horloger, et qui avait suivi avec eux cette singulière correspondance. Ils attendaient tous les jours le nouveau Thaumaturge destiné à soumettre à l'homme un élément qui ne paraît guère plus facile à dompter que celui que M. Montgol-

fier venait d'asservir à son génie, lorsque M. le baron de Breteuil, ministre et secrétaire ayant le Département de Paris, a reçu une lettre de M. de Flesselles, intendant de Lyon, qui lui apprenait que la prétendue expérience était une plaisanterie que s'était permise un citoyen de Lyon, assez recommandable pour qu'il le suppliât de taire son nom. Le ministre a porté sa lettre au Roi, qui le seul peut-être de son Royaume n'avait jamais voulu croire à la possibilité de *traverser comme un ricochet la rivière de Seine en une minute*. Sa Majesté a daigné regarder cette plaisanterie comme une espiéglerie dont il fallait rire et en a beaucoup ri. Paris a fini par en faire autant; chacun a retiré son argent et a regardé la conduite de M. *de Combles* comme une critique un peu rigoureusement prononcée de la propension des hommes à croire à ce qu'ils aiment, le merveilleux. Nous perdons au reste beaucoup de théories certainement aussi profondes qu'ingénieuses, par lesquelles nos savans ne démontraient point la possibilité de la chose (ils n'en doutaient pas); mais les lois par lesquelles elle devait avoir été exécutée, les moyens que l'auteur avait dû employer, la perfection que l'on pouvait donner aux sabots élastiques, etc., etc.; des calculs à perte de vue expliquaient tout cela d'une manière qui eût presque autant honoré ces Messieurs que l'inventeur même, *homme heureux et puis c'est tout*, pour

nous servir d'une formule académique, lorsque la lettre de M. de Flesselles est venue réduire tous les travaux des *gens de la chose* au même point que les deux cents volumes écrits jadis sur la *dent d'or*, trouvée en Allemagne, qui exerça si longuement la sagacité des docteurs du seizième siècle. La Reine et Monsieur viennent de faire écrire au Bureau du *Journal de Paris* qu'ils voulaient que les quarante-cinq louis qu'ils avaient souscrits pour cette expérience fussent employés à la délivrance de pères détenus pour mois de nourrice. Cet excellent exemple de bienfaisance que se sont empressés d'imiter les autres souscripteurs est le complément de l'indulgence et de la bonté peut-être plus que paternelles avec lesquelles nos bons souverains ont su tourner au profit de pères malheureux une plaisanterie un peu trop forte que l'auteur doit bien se reprocher. Ce trait de caractère est digne d'être observé par les vrais philosophes.

*

L'Académie des Sciences vient, contre son usage ordinaire, de nommer, avant la fin de l'année, Mrs Montgolfier ses correspondans.

*

M. le comte d'Angiviller, directeur des bâtimens du Roi, et en cette qualité ministre des Arts, vient d'écrire à l'Académie de Peinture, Sculpture et d'Architecture de s'occuper des plans et dessins d'un monument que Sa Ma-

jesté veut faire élever au milieu du bassin des Tuileries, d'où sont partis MM. Charles et Robert, pour consacrer aux yeux de la postérité la découverte de Mrs Montgolfier. Le public a appris le vœu de Sa Majesté à cet égard avec la plus sensible reconnaissance.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a reçu ordre en même temps de s'occuper de l'emblème et de l'exergue d'une médaille que Sa Majesté veut faire frapper pour conserver la mémoire de cet événement; mais comme ses ordres portaient celui de joindre ensemble les noms de Charles et ceux de Montgolfier, l'Académie a fait représenter au Roi que les médailles étant pour les siècles futurs des monumens d'après lesquels on écrivait l'Histoire, et Charles étant présenté dans celle qu'on lui ordonnait comme inventeur ainsi que Montgolfier, elle demandait à Sa Majesté des ordres précis par lesquels il fût expressément enjoint à la Compagnie de réunir ces deux noms. La postérité, ainsi que le siècle présent, ne manquera pas de les distinguer, malgré les petites intrigues du jour qui veulent en vain les confondre. Il n'est plus au pouvoir des peuples et des Rois de donner ou d'ôter le mérite de la découverte à celui à qui elle appartient, et le fait est trop prononcé pour cela.

On a donné, le lundi 15, la première représentation des *Brames*, tragédie de M. de La Harpe. Le fonds de cette tragédie est tiré de l'*Histoire de l'Indostan, par l'anglais Dow*. Les brames se sont fait de tout temps un principe de cacher leur religion aux Nations même qui ont conquis l'Inde, jusqu'à nos jours. Il n'y a que M. Harrison, gouverneur de Bénarès pour la Compagnie anglaise, qui soit venu à bout de les corrompre et d'obtenir d'eux non-seulement la révélation, mais la traduction même de leurs livres sacrés écrits dans cette langue *samskret*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Le sultan *Akébare*, dit l'auteur anglais, curieux de connaître ces mystères religieux, fit choix d'un jeune seigneur de sa Cour, qu'il fit adopter par un brame errant et vagabond, après avoir fait promettre à *Feisi*, nom du jeune Mogol, qu'il s'instruirait à fond de la langue sacrée et des dogmes des bramines, pour revenir ensuite l'initier à son tour dans la connaissance de ces saints mystères. Feisi, présenté comme enfant de cette caste antique chez qui Pythagore puisa la plupart des principes de son système philosophique et religieux, y fut reçu sans difficulté. Sa jeunesse, la douceur de son caractère que modifiait encore l'irrésistible pouvoir que donnent le désir et le besoin de plaire, lui valurent l'amitié la plus tendre de la part du grand-prêtre. Feisi, en s'instruisant dans la langue sa-

crée, entretint pendant les premières années une correspondance suivie avec Akébare; mais le grand-prêtre avait une fille charmante, le prétendu brame en devint amoureux, et l'amour de la religion qu'elle professait se grava aussi profondément dans son cœur que les charmes de la jeune bramine. Le grand-prêtre se crut heureux de donner sa fille à son disciple chéri; quel fut son effroi lorsque ce jeune néophyte, ivre d'amour et de reconnaissance, crut devoir à son ami, à son père, l'aveu d'une supercherie qu'il crut réparer en lui jurant qu'il vivrait et mourrait attaché au culte de Brama! Le grand-prêtre, le repoussant d'une main et armant l'autre d'un poignard, allait justifier ce grand principe de sa religion, qui ne lui permettait de teindre ses mains que de son propre sang en se perçant le cœur, lorsque le jeune Feisi, fondant en larmes, embrassant ses genoux, arrêta son bras, et lui découvrant ce sein sur lequel venait de reposer pour la première fois sa jeune et tendre épouse, le conjura de lui arracher une existence qu'il n'avait conservée jusqu'à ce moment que pour ne pas quitter la vie sans avoir connu le bonheur. Ses menaces de s'arracher le jour au même instant que son père se priverait de la lumière le firent consentir enfin à vivre; il le promit à son fils, qui lui jura en même temps que jamais les mystères sacrés de Brama ne sortiraient de sa bouche. Rappelé auprès d'Akébare, Feisi y

reparut, mais y reparut comme brame, c'est-à-dire comme convaincu d'une religion pour laquelle ses sectateurs étaient accoutumés à mourir plutôt que de la révéler. Son Empereur eut la générosité de n'imputer qu'à lui-même cette apostasie, et de respecter la conscience d'un sujet qui avait trahi innocemment l'espoir de sa curiosité. Feisi n'en occupa pas moins des grandes charges dans l'empire, et protégea pendant sa vie une religion qui s'éteint et qui doit nécessairement se perdre un jour dans celle des conquérans des contrées où elle est née.

Il nous a paru nécessaire d'entrer dans ces détails sur ce fait historique, si l'on veut se mettre à portée de mieux juger de l'emploi que M. de La Harpe vient d'en faire sur la scène française. Sa pièce étant imprimée, on ne croit pas devoir en rappeler ici la marche et l'ordonnance.

La première représentation n'a pas eu un succès brillant; mais le public n'avait témoigné par aucun signe de réprobation que cet ouvrage lui eût déplu; cependant plusieurs tragédies sifflées impitoyablement, ce jour terrible que Voltaire même redoutait, n'ont jamais offert à la seconde représentation une assemblée si peu nombreuse et des spectateurs si froids. Les *Bramos* sont le premier exemple d'une tragédie jouée tranquillement jusqu'à la fin à la première représentation, et tombée dès la seconde dans les règles. Les *Barmécides* et *Jeanne de Naples* avaient plus

qu'annoncé déjà que M. de La Harpe, pour être un excellent littérateur, nourri des meilleurs principes, n'en avait pas la tête plus dramatique; que ses plans étaient vicieux, mal conçus, remplis d'invraisemblance et toujours péniblement dénoués; mais ces défauts étaient adoucis au moins, s'ils n'étaient pas rachetés par un fonds d'intérêt, par des situations qui, quoique forcées, variaient ou prolongeaient du moins cet intérêt, et surtout par le mérite si rare dans ce moment-ci d'un style difficilement facile, mais presque toujours correct, plus fait pour satisfaire l'esprit que pour toucher le cœur; enfin par une sorte d'éloquence poétique qui, sans jamais partir de l'âme, avait cependant une sorte d'énergie et de chaleur.

Les *Brames* ont paru avoir le mérite de la diction des *Barmécides*, de *Jeanne de Naples* et presque de *Warwick*; mais l'on a de la peine à concevoir que l'homme de lettres, qui dans ses ouvrages polémiques a montré les connaissances les plus saines sur l'art du Théâtre, ait pu imaginer un drame aussi insignifiant par le choix et l'exposition du sujet, aussi peu intéressant dans sa marche et dans son développement, et dénoué par l'effet pittoresque d'*une grande fosse embrasée, entourée de brames*, plus que par le discours d'une tolérance vraiment apostolique que prêche le grand-prêtre à Timur-Kan.

Voltaire le premier osa étendre le cercle dans

lequel les deux grands maîtres qui l'avaient précédé avaient circonscrit ou du moins laissé la Tragédie en France; et ceux qui de son vivant refusaient à ce grand homme même l'esprit d'invention, étaient forcés de convenir que les anciens ne lui avaient laissé aucun modèle de ces Tragédies philosophiques dans lesquelles il mettait en action les mœurs et le génie des peuples les plus antiques et les plus célèbres de la terre. Quelle force d'imagination il a fallu pour concevoir, combiner les plans de *Gengis-Kan* et de *Mahomet!* et quelle profonde connaissance du cœur humain possédait ce grand tragique pour attacher le spectateur au tableau majestueux, il est vrai, mais peu intéressant, d'événemens qui ont changé le sort d'une partie de la terre, et le rendre véritablement dramatique par le mélange admirable de ces grands intérêts, avec des passions qui sont de tous les temps et de tous les hommes! Voltaire veut-il mettre sur la scène cette loi aussi ancienne que la nature, base du Gouvernement chinois, le respect filial; c'est un fait historique, c'est l'invasion du Tartare Gengis-Kan qu'il prend pour époque, c'est son amour, jadis dédaigné, pour Idamé qui devient le ressort de toute l'action; c'est lui qui suspend le glaive levé sur l'orphelin, et qui, en nous intéressant, sert à développer le caractère de deux grands peuples. Veut-il peindre la profonde politique, les vues hardies et l'audace

réfléchie du prophète de la Mecque; veut-il en former un tableau plein de mouvement et par cela même une leçon plus frappante que tout ce qu'il a écrit des crimes qu'a produits le fanatisme; il en imagine un combiné avec art (l'amour de Séide et de Palmyre), et cette passion, qui règne avec terreur et dirige cette action vraiment dramatique, sert à développer le caractère de Mahomet, son effrayante politique, et le punit par une catastrophe que l'art du poëte a conçue si heureusement qu'elle fait son supplice en même temps qu'elle sert à caractériser encore plus l'ambition d'un imposteur qui devait changer la face de la moitié du globe.

M. de La Harpe a conçu ses *Brames* d'après *Gengis-Kan* et *Mahomet*, et la ressemblance frappante de sa tragédie avec ces deux chefs-d'œuvre n'a échappé à personne; il semble même, par des rapprochemens faciles à saisir, qu'il ait voulu fondre ensemble les deux sujets, remplacer le fanatique et malheureux *Zopire* par un philosophe *brame*, ressemblant au lettré *Zanti*, et obtenir par-là un contraste avec le caractère féroce de son *Timur-Kan*, faible copie de *Mahomet*. Mais c'était par l'emploi heureux des passions, des malheurs, des crimes même de l'humanité, que M. de La Harpe pouvait imiter son modèle et répandre de l'intérêt sur un sujet dont l'importance politique n'a pas même cette grandeur que Voltaire ne trouva pas suf-

fisante pour intéresser seule dans *Gengis-Kan* et *Mahomet*; et quelle différence dans la majesté des sujets d'une caste et d'un collége de prêtres indiens, comparés au système politique du plus grand empire du monde, qui le régit depuis tant de siècles, et qui a asservi même ses conquérans, ou à la grande révolution opérée par Mahomet! De quel intérêt peut être au Théâtre un jeune Prince tartare destiné à succéder à un grand empire, quittant philosophiquement le palais paternel pour aller s'instruire dans une religion antique, il est vrai, et très-célèbre dans des temps reculés, mais qui, par ses principes mêmes n'a jamais été le mobile d'aucune grande révolution, et dont les sectateurs n'ont jamais fourni à l'Histoire ni ces crimes atroces ni ces vertus éclatantes que demandent les grands tableaux de la poésie dramatique? Quel intérêt peut inspirer l'amour accidentel, dans ce drame, de ce Prince pour la fille d'Obarès? Cet amour est né doucement à l'ombre des autels, il a été encouragé par le grand-prêtre, aucun nuage n'a troublé cette passion innocente; et la manière dont elle se trouve liée à l'action n'attache pas même lorsque Timur-Kan en est averti par son fils. C'est la connaissance des mystères cachés dans le temple de Bénarès et la soumission de ses ministres au culte de Mahomet qui occupent réellement le conquérant tartare, et l'amour sans chaleur, sans mouvement de son

fils pour une bramine n'est et ne peut être à ses yeux qu'une fantaisie de jeune homme, bien moins dangereuse aux yeux d'un père que l'attachement du fils pour une secte qu'il veut détruire. Si cet amour au contraire fût né dans le palais de Dély, si, pour fuir les persécutions d'un père ou d'une marâtre, le jeune Akébare eût fui avec sa maîtresse et se fût réfugié dans le temple de Bénarès, cette passion, malheureuse dans sa naissance, eût intéressé par cela même qu'elle était persécutée; elle eût motivé d'une façon moins philosophique, il est vrai, mais plus théâtrale, le motif de l'admission, si invraisemblable dans cette tragédie, du Prince tartare dans le collége des brames; elle eût sauvé à Timur-Kan l'inconséquente tranquillité avec laquelle il a laissé à son fils le temps de puiser les principes de cette religion si contraire à ses vues politiques; elle eût justifié enfin son arrivée sous les murs de leur temple bien plus naturellement que la guerre avec les Patanes, qui en est le vrai motif. Le désir de retrouver l'héritier de son trône, de soumettre et de détruire les brames sont des idées que la proximité du lieu, que l'occasion seule semblent avoir fait naître à Timur-Kan. Que dire, que penser d'un père irrité, d'un Tartare respirant la vengeance, qui, aux portes de Bénarès, écrit à son fils, au lieu de le faire enlever simplement par un détachement de l'armée qui l'environne; qui discute avec lui

sa nouvelle croyance ; qui, après avoir appris de sa bouche qu'il veut vivre et mourir brame et de plus épouser encore la fille d'un brame, regagne tranquillement son camp, en chargeant simplement ses gardes d'y conduire son fils ? Ces invraisemblances, celle de l'évasion combinée de ce fils malgré les gardes qui l'entourent, de son traité avec les Patanes, de leur introduction dans le temple par des *routes souterraines* que l'imagination du poëte est obligée de creuser dans l'instant, tous ces ressorts de nos anciens Romans n'étaient pas faits pour être employés par un littérateur qui a proscrit si souvent et si durement l'emploi de moyens moins ridicules, comme indignes de la Tragédie. Le grand-prêtre Obarès est un philosophe sage, tranquille ; mais un brame parlant toujours et longuement de l'antiquité de sa religion, voulant toujours mourir plutôt que d'en découvrir les mystères, et qui justifie mal sa secte des superstitions barbares avec lesquelles elle croit honorer des dieux assez ridicules, est une copie bien informe de la superbe opiniâtreté de *Zopire* dans *Mahomet.*

Nous ne sommes entrés dans une si longue discussion des quatre principaux rôles de la tragédie des *Brames*, que pour expliquer la cause d'une disgrâce à laquelle M. de La Harpe ne semblait pas devoir s'exposer. La correction du style, de longues tirades qui suppléent l'absence de l'action et de l'intérêt dans ce drame lui ont

valu le tranquille succès de la première représentation; mais cette même absence d'intérêt et d'action, suite nécessaire d'un plan vicieux dans sa conception, immobile dans sa marche et invraisemblable depuis l'exposition jusqu'au dénouement, résout le problème d'une chute si extraordinaire à la seconde représentation, et que la première n'avait pas fait soupçonner au moins devoir être aussi prompte. Au reste, M. de La Harpe a fait imprimer le surlendemain qu'*il retirait sa pièce et qu'il remerciait le public des applaudissemens dont il l'avait honorée.*

On s'est souvenu que ses amis s'étant rassemblés chez mademoiselle de l'Espinasse, il y a sept ou huit ans, pour entendre une lecture des *Brames*, M. de La Harpe, convaincu de la vérité des observations qu'ils lui faisaient et qui lui prédisaient le sort qu'il vient d'éprouver, jeta devant eux, avec un courage qu'ils admirèrent tous, sa tragédie des *Brames* dans le feu. On peut se permettre de dire qu'*elle vient de renaître de sa cendre, sans être pourtant un phénix.*

On n'a point oublié de faire des jeux de mots et des calembours sur cet événement littéraire. Le plus agréable n'a de sel que par un vice de prononciation assez ordinaire dans la conversation familière. *Si les Brames réussissent, les bras me tomberont.*

Les Comédiens ont consolé l'auteur des *Brames*, en donnant, le surlendemain de leur chute, une

représentation de *Philoctète*, celui des ouvrages dramatiques de M. de La Harpe qui, sans avoir jamais eu un succès brillant, sera peut-être celui qui restera le plus sûrement au Théâtre. Le sieur La Rive, dont une maladie très-sérieuse avait privé le public pendant près de six mois, a reparu dans cette pièce; les applaudissemens qu'elle a reçus, partagés entre l'auteur et l'acteur, ont dû les satisfaire également; mais les plaisans n'ont pas manqué de dire que, quand M. de La Harpe voudrait se faire un *frac dramatique* (1), ses amis devaient lui conseiller d'en prendre toujours le drap dans la *Grèce* et à l'enseigne de *Sophocle*.

Nos pamphlets ont annoncé *cinq Sermons faits pour être prêchés, pendant les cinq premiers dimanches de carême, par M. l'abbé de La Harpe, ex-brame, sur l'Orgueil, l'Insolence, l'Audace, le Ton tranchant, le Mépris de son Prochain*. Chez *Bavardin, libraire, à l'enseigne de l'Impuissance*.

On a donné, le samedi 6, sur le Théâtre italien, une nouveauté à laquelle le nom seul des auteurs donne quelque intérêt, le *Faux Lord*, comédie, en deux actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Piccini fils; c'est son premier essai dans une langue qui lui était absolument

(1) Allusion à une plaisanterie des *Journalistes anglais*, de M. Cailhava.

étrangère à son arrivée à Paris. La musique est de son père, et l'on ne sera point étonné qu'elle ait été faite avec tout le soin que peut inspirer la tendresse paternelle. Cette comédie est une de ces pièces d'imbroglio dont fourmillent tous les Théâtres d'Italie; M. Piccini a tâché autant qu'il l'a pu de l'adapter aux convenances du nôtre. L'on sait assez que les auteurs des drames italiens destinés à être mis en musique s'embarrassent fort peu de la conduite et de la vraisemblance de l'action; pourvu qu'ils offrent au musicien des situations piquantes propres aux procédés de leur art, ils ont rempli leur but; et le public de Naples ou de Rome, qui n'a point pour diriger son goût les grands modèles qui ont enrichi la scène française, n'est pas aussi exigeant que nous, et ne doit pas l'être.

Le succès de la musique a été complet. Le public a demandé les auteurs; ils ont paru et ont été comblés des applaudissemens les plus flatteurs.

C'est ce même jour que madame Saint-Huberti, devenue dans ce moment l'idole du public, a reçu un honneur qui n'a jamais été décerné avant elle à aucune actrice : le public l'avait aperçue dans une loge; à la fin du spectacle, lorsqu'elle s'est levée pour sortir, le parterre et les loges l'ont applaudie comme on applaudit la Reine quand elle honore le spectacle de sa présence, en désignant l'inimitable actrice

qui recevait cet hommage par l'épithète de *Didon*, *la Reine de Carthage*. Si le public eût su que ce jour même madame Saint-Huberti avait réconcilié MM. Piccini et Sacchini, brouillés on ne sait trop pourquoi, les applaudissemens qu'elle a reçus eussent tenu de l'ivresse. L'adresse, l'intérêt et la grâce qu'elle a mis à réunir ces deux illustres rivaux ne l'honorent pas moins aux yeux de ceux qui la connaissent que ses rares talens.

On a donné, le 12, pour la première et la dernière fois, sur le même Théâtre, *Héraclite*, ou *le Triomphe de la Beauté*, comédie, en un acte et en vers.

Le Conte des *Oies du frère Philippe, de La Fontaine*, a fourni le sujet de cette petite comédie.

Cet ouvrage, dont la conduite offre de grandes invraisemblances, n'a aucun mérite qui les excuse. On a trouvé dans le style quelquefois de la grâce et de la facilité, mais plus souvent de la manière et beaucoup de négligence. Le peu de succès de cette petite comédie a rendu très-ridicule l'empressement avec lequel le public a affecté de demander l'auteur; les Comédiens, après avoir fait attendre trop long-temps les spectateurs, ont fini par annoncer que l'auteur n'était pas dans la salle. On le nomme *Dupont*. C'est son premier essai, et s'il est jeune, cet essai,

quoique défectueux, semble donner quelques espérances.

Variétés morales et amusantes, tirées des Journaux anglais; traduction nouvelle, par M. l'*abbé Blanchet de Saint-Germain-en-Laye.* Deux volumes in-12. Nous avions déjà une Traduction complète du *Spectateur anglais*, le premier Journal de ce genre qui ait paru dans le monde littéraire; M. Steele en publia les premières Feuilles en 1709, lorsque la France n'avait encore que le *Mercure-Galant.* L'ouvrage entier renferme un grand nombre de chapitres où les ridicules qu'on y attaque, tenant à des mœurs et à des usages particuliers aux Anglais, ne pouvaient avoir de sel et d'intérêt que pour eux. Cette Traduction avait un tort peut-être encore plus réel, celui d'être fort littérale, et de n'avoir cependant presque rien conservé de la tournure singulière et piquante que M. Steele avait su donner à ces leçons d'une morale enjouée, que le monde poli souffre encore et dont il profite quelquefois (1). Le nouveau traducteur a choisi dans cet ouvrage, ainsi que dans le *Babillard* et le *Mentor* du même auteur, les chapitres qu'il a jugé devoir plaire universellement, parce que dans ce choix

(1) Mademoiselle Huber, auteur des fameuses *Lettres sur la Religion essentielle*, en avait donné un extrait; mais cet extrait, conçu dans l'austérité de ses principes, n'est qu'un squelette de l'ouvrage dépouillé de toutes les grâces, de toutes les formes qui en font tout à-la-fois le charme et l'utilité.

très-varié les ridicules que l'on fronde, les sottises qu'on persifle et les vices que l'on censure ne sont guère moins les nôtres que ceux de nos voisins, et parce que la morale qu'ils présentent sous des allégories, des narrations et des fictions de toute espèce, est de tous les peuples et de tous les temps.

Outre le choix des matières qui en rend la lecture plus intéressante, le style de cette nouvelle Traduction a de plus le mérite d'être pur, souvent même élégant, et de l'être avec ce caractère de précision et d'originalité qui pouvait seul nous faire connaître le genre d'esprit des *Swift*, des *Addison* et de tous ceux qui ont coopéré avec *Steele* au *Babillard*, au *Spectateur* et au *Mentor*, dont on a extrait les deux volumes que nous avons l'honneur de vous annoncer.

Voyage de M. Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, traduit de l'anglais. Un volume in-8°. Le *Voyage* du capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil si favorable, qu'il s'en est fait de suite dans très-peu de temps trois éditions. Cet ouvrage n'est point, comme la plupart des autres Voyages, une nomenclature plus ou moins fidèle des noms des peuples et des pays que leurs auteurs ont parcourus; il renferme des détails très-curieux, soit sur la géographie intérieure de l'Amérique septentrionale, soit sur les mœurs des Nations qui l'habitent, et notamment sur les *Nadoessis* et les *Assinipoils*,

hordes sauvages qui sont les plus éloignées des grands lacs. M. Carver a joint à son Voyage des recherches intéressantes sur les lois, le culte et les usages domestiques et civils de ces peuples, et des observations très-bien faites sur l'Histoire naturelle de ces grandes contrées. L'auteur n'était repassé en Europe que pour proposer au Gouvernement anglais le projet d'un voyage, dont l'objet était d'atteindre, par le secours des Indiens dont il espérait se concilier l'amitié, quelqu'une des rivières qui traversent l'immense continent de l'Amérique septentrionale de l'est à l'ouest, et vont se jeter dans la mer Pacifique. Ce projet fut accueilli froidement par le *Bureau des Plantations* en Angleterre. L'auteur qui rapportait une concession que lui avaient faite les *Nadoessis*, par un acte formel d'un terrain considérable au nord du *lac Pépin*, presque aussi grand que l'Angleterre, périt presque de misère à Londres, capitale d'une patrie pour laquelle il avait sacrifié sa fortune, risqué sa vie, et qui en avait déjà reçu d'importans services. Il avait été réduit à exercer le chétif emploi de commis d'une loterie pour vivre, en attendant que l'on s'occupât sérieusement d'un projet dont la possibilité paraît actuellement démontrée, et que l'auteur, mort à l'âge de quarante-huit ans, paraissait fait pour exécuter. Sa mort n'a pas anéanti le genre d'émulation que son *voyage* avait inspiré à sa Nation. Une Société de particuliers riches et qualifiés, à la tête de laquelle

est M. *Withworth*, va exécuter ce qu'avait projeté M. Carver. On doit envoyer des hommes sages et déterminés, avec des ouvriers de toute espèce, en Canada; après avoir atteint l'extrémité du nord-ouest du lac Supérieur, ils se lieront d'amitié avec les diverses Nations qui viennent y trafiquer ; ils les accompagneront chez elles, hiverneront dans leur pays, construiront de petites embarcations et descendront au printemps sur leurs rivières jusqu'à la mer Pacifique. Là ils construiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnaîtront les côtes voisines, et iront, suivant les circonstances, au Kamtchatka ou aux Philippines. Telle est du moins la marche la plus probable que se propose cette compagnie de voyageurs.

Paris en miniature, d'après les dessins d'un nouvel Argus; brochure in-12. Ce petit ouvrage est, comme le dit l'auteur, un *croquis* de cette immense Capitale *dont les habitans forment un monde et les faubourgs des cités.* Il s'excuse de présenter son ouvrage après les huit volumes du *Tableau de Paris; mais il a vu tant de personnes tomber en syncope à la vue d'un simple in-8°, qu'il espère que son petit volume sera souffert dans le monde comme tant d'êtres inutiles.* L'auteur y parcourt d'une manière rapide, quelquefois spirituelle, mais presque toujours sans goût et sans mesure, une partie de nos ridicules, de nos modes et de nos usages; il répète ce qu'on

a dit tant et tant de fois des femmes, des abbés, des académies, des financiers, etc. Les nouveaux établissemens qui se forment, les édifices et les accroissemens de cette Capitale lui ont fourni quelques réflexions judicieuses. Tout cela est parsemé de portraits dans le genre de ceux de La Bruyère; presque tous ont du trait; le ridicule est saisi, présenté d'une manière vraie, vive et piquante; il ne leur manque que le coloris inimitable avec lequel ce grand moraliste et cet excellent écrivain peignait les Français du siècle de Louis XIV. Au reste, cette bagatelle peut amuser par l'opposition assez tranchante des tableaux que l'auteur a renfermés dans ce petit cadre.

JANVIER 1784.

Tout ce qui est sorti de la plume d'un grand homme qui n'est plus a des droits à notre curiosité. Ses plus faibles productions conservent toujours un intérêt réel; si ce n'est plus lui-même, c'est encore un souvenir de lui qui nous est cher. Ce qui durant sa vie eût peut-être terni l'éclat de sa gloire, n'y eût rien ajouté du moins, aujourd'hui sert à nous la rappeler; on pourrait dire que c'est l'ombre d'un objet vénérable; nous ne pouvons la revoir sans éprouver un sentiment d'admiration et de respect, sans lui rendre une espèce de culte d'amour et de reconnaissance.

Quel est le grand homme dont la mémoire puisse inspirer davantage tous ces sentimens que celui de qui M. de Voltaire lui-même a dit avec tant d'énergie : *Le genre humain avait perdu ses titres; l'auteur de l'Esprit des Lois les a retrouvés?* Le petit volume qu'on vient de nous donner sous le titre d'*OEuvres posthumes de M. de Montesquieu* ne contient qu'un seul ouvrage qui n'avait pas encore été imprimé, *Arsace et Isménie*, conte philosophique, dans le goût des épisodes dont l'auteur a enrichi ses *Lettres Persanes*. On ne serait pas éloigné de croire que ce petit Roman avait été destiné dans l'origine à en augmenter le nombre; que M. de Montesquieu

jugea qu'il y tiendrait trop de place, et ne prit pas même la peine d'y mettre la dernière main. Il est impossible cependant de n'y pas reconnaître la touche inimitable de son génie, sa grâce, sa précision et cette rapidité de style si piquante et si légère. Sous ce seul rapport, on doit sans doute beaucoup de reconnaissance à M. *le Baron de la Brede*, son fils, d'avoir cédé enfin aux sollicitations qu'il éprouvait depuis trente ans, pour en permettre la publication; mais nous croyons savoir d'assez bon lieu qu'il reste encore en son pouvoir des manuscrits de son illustre père, infiniment plus dignes de voir le jour que les amours d'*Arsace et d'Isménie*.

Voici en peu de mots le fonds de ce nouveau conte oriental. Artamène, Roi de la Bactriane, avait deux filles qui se ressemblaient au point que tous les yeux devaient s'y tromper. Pour éviter les troubles auxquels une si parfaite ressemblance pouvait donner lieu, il ordonna à son premier ministre, Aspar, de faire élever l'une d'elles (Ismènie) chez les Mèdes, sous un nom supposé. Là on lui fait épouser Arsace, jeune seigneur mède, que l'auteur a eu soin de parer de toutes les vertus et de toutes les qualités aimables. Arsace croit avoir donné sa main à une esclave belle et sensible. Des aventures plus que romanesques ramènent Isménie sur le trône de son père, et c'est sur ce trône qu'elle retrouve un époux qui pleurait sa mort. Isménie couronne Arsace; il règne avec elle sur la

Bactriane en maître absolu, et c'est dans le tableau que l'auteur fait de la félicité de leur règne qu'il a su répandre les leçons les plus utiles et les plus touchantes pour un despote qui désire le bonheur de ses sujets et le sien.

Quelque incroyables que soient tous les incidens de cette histoire, ils passent trop promptement sous les yeux du lecteur pour lui donner le temps de la réflexion; c'est une narration tout à-la-fois si ingénieuse et si rapide, que, sans vous attacher, elle entraîne du moins votre attention et ne laisse pas languir un instant votre curiosité. Tout frivole, tout usé qu'est le plan de ce petit ouvrage, la marche en est pourtant épique; l'auteur, en commençant, vous place aussi près du terme qu'il est possible; c'est Arsace qui, désespéré d'avoir perdu son amante, s'est jeté dans l'armée des Bactriens, s'y est distingué par des prodiges de valeur, a fait enfin le Roi d'Hircanie prisonnier; c'est Arsace lui-même qui, mandé à la cour d'Isménie, raconte au ministre Aspar l'histoire merveilleuse de ses infortunes et de ses amours, etc.

Ce n'est que par des citations qu'on peut essayer de donner quelque idée du charme d'un style qui rappelle à chaque instant celui du *Temple de Gnide* et les plus brillans morceaux des *Lettres Persanes*.

Il s'agit du moment où Arsace à travers des périls infinis enlève Ardasire (c'est le nom sup-

posé d'Isménie). « Je croyais, dit-il, posséder
» Ardasire, et il me semblait que je ne pouvais
» plus la perdre. Étrange effet de l'amour! mon
» cœur s'échauffait et mon âme était tranquille...
» Ardasire, malgré la faiblesse de son sexe,
» m'encourageait; elle était mourante, et elle
» me suivait toujours. Je fuyais la présence des
» hommes; car tous les hommes étaient deve-
» nus mes ennemis; je ne cherchais que les
» déserts.... J'entrai dans un pays plus ouvert,
» et j'admirai ce vaste silence de la nature. Il
» me représentait ces temps où les Dieux naqui-
» rent et où la Beauté parut la première; l'A-
» mour l'échauffa et tout fut animé. »

Une des scènes dont le développement a le plus d'intérêt et de poésie est celle où Ardasire, après avoir enlevé Arsace à la Cour de Margiane, où son ambition l'avait conduit loin d'elle, le tient renfermé quelque temps dans un palais du pays des Sogdiens, comme Achille le fut dans l'île de Scyros.

« Il est attaché à la nature (ce sont les ré-
» flexions d'Arsace avant de s'éloigner de son
» amante) qu'à mesure que nous sommes heu-
» reux, nous voulons l'être davantage. Dans la
» félicité même il y a des impatiences. C'est
» que comme notre esprit est une suite d'idées,
» notre cœur est une suite de désirs. Quand
» nous sentons que notre bonheur ne peut
» s'augmenter, nous voulons lui donner une
» modification nouvelle. Quelquefois mon ambi-

» tion était irritée par mon amour même, etc.»

Lorsqu'Ardasire a levé le voile sous lequel elle n'avait que trop bien réussi à séduire son captif, « Hélas ! lui dit-elle, j'avais espéré de » vous revoir plus fidèle. Contentez-vous de » commander ici. Punissez-moi, si vous voulez, » de ce que j'ai fait... Arsace, ajouta-t-elle en » pleurant, vous ne le méritez pas. — Ma chère » Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-» vous? Auriez-vous voulu que j'eusse été insen-» sible à des charmes que j'ai toujours adorés ? » Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec » vous-même. N'était-ce pas vous que j'aimais?... » De grâce, songez que de toutes les infidélités » que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la » moindre... Je connus à la langueur de ses » yeux qu'elle n'était plus irritée, je le connus » à sa voix mourante; je la tins dans mes bras. » Qu'on est heureux quand on tient dans ses » bras ce que l'on aime! Comment exprimer ce » bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais » amans, lorsque l'amour renaît après lui-même, » lorsque tout promet, que tout demande, que » tout obéit, lorsqu'on sent qu'on a tout et que » l'on sent qu'on n'a pas assez, lorsque l'âme » semble s'abandonner et se porter au-delà de » la nature même? etc. »

S'il en faut croire l'éditeur de ce petit ouvrage, M. de Montesquieu l'avait destiné à remplir les vues du monde les plus importantes. « Après » avoir pris bien de la peine (nous dit-on) pour

» poser des bornes entre le despotisme et la mo-
» narchie tempérée, qui lui semblait le gouverne-
» ment naturel des Français, voyant la tendance
» presque nécessaire de l'état monarchique vers
» le despotisme, il aurait voulu, s'il eût été pos-
» sible, rendre le despotisme même utile.... »
Ne dirait-on pas que les amours d'*Arsace et d'Isménie* ne sont rien moins que le complément de l'*Esprit des Lois?* Sans y reconnaître des intentions aussi graves, il est assez naturel de penser que dans une tête comme celle du président de Montesquieu les plus simples amusemens de l'imagination ne pouvaient manquer de conserver encore l'empreinte de son génie; et aux peintures les plus vives et les plus riantes de l'amour on est peu surpris de le voir mêler des traits d'une philosophie profonde, des vues utiles et des maximes dignes de la hauteur habituelle de ses pensées.

Que d'excellentes leçons dans le portrait du ministre Aspar! « Il désirait beaucoup le bien
» de l'Etat et fort peu le pouvoir; il connaissait
» les hommes et jugeait bien des événemens. Son
» esprit était naturellement conciliateur, et son
» âme semblait s'approcher de toutes les autres.
» La paix qu'on n'osait plus espérer fut rétablie.
» Tel fut le prestige d'Aspar; chacun rentra
» dans le devoir et ignora presque qu'il en fût
» sorti. Sans effort et sans bruit, il savait faire
» de grandes choses... Il avait pour maxime de
» ne jamais faire lui-même ce que les autres

» pouvaient faire, et d'aimer le bien, de quelque
» main qu'il pût venir. Arsace l'aimait, parce
» qu'il parlait toujours de ses sujets, rarement
» du Roi, et jamais de lui-même. »

Dans le nombre des maximes que le jeune Roi des Bactriens s'était fait une loi de suivre, on voudra bien nous permettre encore de citer celle-ci: Il avait remarqué, dit son historien,

« Que de corrections en corrections d'abus,
» au lieu de rectifier les choses, on parvenait à
» les anéantir; que les devoirs des Princes ne
» consistaient pas moins dans la défense des lois
» contre les passions des autres que contre leurs
» propres passions; que, par un grand bonheur,
» le grand art de régner demandait plus de sens
» que de génie, plus de désir d'acquérir des lu-
» mières que de grandes lumières, plutôt des
» connaissances pratiques que des connaissances
» abstraites, plutôt un certain discernement
» pour connaître les hommes que la capacité de
» les former; que la plupart des hommes ont
» une enveloppe, mais qu'elle tient et serre si
» peu qu'il est très-difficile que quelque côté ne
» vienne à se découvrir.

» Arsace savait donner parce qu'il savait refu-
» ser.... Je puis bien, disait-il, enrichir la pau-
» vreté d'état, mais il m'est impossible d'enrichir
» la pauvreté de luxe, etc. »

Le Roi ayant fait la paix avec ses voisins, un des vieillards qui portaient la parole au nom du

peuple, pour le remercier de sa clémence, lui dit :

« Regarde le fleuve qui traverse notre contrée ; » là où il est impétueux et rapide, après avoir » tout renversé, il se dissipe et se divise au point » que les femmes le traversent à pied. Mais si tu » le regardes dans les lieux où il est doux et » tranquille, il grossit lentement ses eaux, il » est respecté des Nations, et il arrête les ar- » mées, etc. »

Le petit Roman d'*Arsace* et d'*Isménie* est suivi d'un *Discours de rentrée* au Parlement de Bordeaux. Les devoirs des juges, des avocats, des procureurs y sont rappelés avec cette éloquence forte et sévère qui convient à ce genre de discours et de solennités. Nous l'avions déjà vu imprimé dans d'autres Recueils.

Les *Réflexions sur le plaisir qu'excitent en nous les ouvrages d'esprit et les productions des beaux-arts* se trouvent dans presque toutes les éditions des OEuvres de M. de Montesquieu, sous le titre d'*Essai sur le Goût dans les choses de la Nature et de l'Art* ; mais ce fragment, aussi original dans son genre qu'aucun des ouvrages de l'illustre auteur, n'avait jamais été imprimé avec autant de soin et de correction. Ce sont les premiers traits d'une théorie simple et lumineuse, où la métaphysique des arts n'est pas moins approfondie que l'est celle de la législation dans l'*Esprit des Lois*.

L'*Éloge du maréchal de Berwick* avait déjà été publié à la tête des *Mémoires* de ce général, qui ont paru, il y a quelques années, sous les auspices de M. le maréchal de Fitz-James. Ce n'est que l'ébauche très-imparfaite d'un précis purement historique, et qui n'a presque rien d'intéressant ni pour le fonds, ni pour le style.

FRAGMENT *d'un Poëme sur le Printemps, par M. Vieilh de Boisjölin* (1).

LA TULIPE.

— Mais quelle fleur plus fière, au milieu de ses sœurs,
Oppose à leurs parfums l'éclat de ses couleurs?
Mon œil a reconnu la tulipe inodore,
Jadis nymphe des champs et compagne de Flore.
Prothée était son père, et la Fable autrefois
Consacra ses malheurs que va chanter ma voix.
A cette heure douteuse où l'ombre plus tardive
Suit du jour qui s'éteint la clarté fugitive,
La Nymphe, loin de Flore et sur un lit de fleurs,
Dans cette heureuse paix, charme des jeunes cœurs,
Aux sons mélodieux des chants de Philomèle,
Savourait du repos la douceur infidèle.
Zéphyre l'aperçoit, et d'un souffle embaumé
Caresse des appas dont son cœur est charmé.
La fille de Prothée, à cette douce haleine,
Entr'ouvre lentement sa paupière incertaine,
Et ne voit pas encor dans son enchantement
Que ce bruit du Zéphyre est la voix d'un amant.
Mais bientôt à l'aspect du jeune époux de Flore :
Déesse, à tes bienfaits si j'ai des droits encore,

(1) Ce Poëme est actuellement sous presse. L'Auteur est un très-jeune homme, élève de M. l'abbé Delille.

Dit-elle, contre un Dieu qui trompe tes amours,
J'implore ta vengeance ou plutôt ton secours....
Tout-à coup, ô prodige ! une forme étrangère
La dérobe aux transports d'un époux adultère.
Son beau corps, dont Zéphyr presse en vain les appas,
En tige souple et frêle échappe de ses bras.
Ses cheveux, qui flottaient en boucles agitées,
Transformés sur son front en feuilles veloutées,
L'entourent d'un calice : un doux balancement
Semble prouver encor qu'elle craint son amant.
Le Dieu veut en parfums respirer son haleine,
Ce baume de l'amour adoucirait sa peine;
Nul parfum ne s'exhale, et ce dernier désir
Prive la fleur d'un charme et l'homme d'un plaisir.
Mais la Nymphe, héritant des secrets de son père,
De cet art consolant se fait un art de plaire,
Et sans cesse, trompant le regard enchanté,
De changeantes couleurs embellit sa beauté.
Errant parmi les fleurs, Zéphyr ne cherche qu'elle,
Et s'il paraît volage, il n'est plus infidèle....

Vers *de madame Delandine, de Lyon.*

Je me disais à mon réveil :
Je vais commencer une année
A s'évanouir destinée
Comme les vapeurs du sommeil.
Mais, hélas ! pensée importune
Que je voudrais pouvoir bannir;
Un jour j'en dois commencer une
Que je ne verrai point finir !

Sur *le peu de succès de l'*Expérience aréostatique, *faite, à Lyon, par MM. Montgolfier, Pilâtre des Rosiers, etc.*

Vous venez de Lyon ; parlez-nous sans mystère :
Le *globe*? —Je l'ai vu. — Le fait est-il certain ? —
Oui, Messieurs. — Dites-nous, a-t-il été bon train ? —
Comment ! il allait ventre à terre.

Madame Saint-Huberti, devenue la première actrice de notre scène lyrique, vient de recevoir de la part du public un hommage d'autant plus précieux que les plus grands talens qui ont honoré ce Théâtre n'en ont jamais obtenu de pareil. Elle jouait, pour la dernière fois, le rôle de *Didon*, dans l'opéra de ce nom, de M. Piccini, toujours plus écouté, toujours plus admiré, toujours plus vivement senti et suivi avec une affluence dont il y a peu d'exemples. Cette actrice, étonnante à chaque représentation, semble ajouter encore quelque chose à la pureté de chant, à la vérité d'expression, à la profondeur de sensibilité qu'elle y a déployée dès le premier jour. C'est, dit l'enthousiasme, c'est la voix de *Todi*; c'est le jeu de *Clairon*; c'est un modèle qui n'en a point eu sur ce Théâtre et qui en servira long-temps. A la fin du second acte, que termine le *trio* si pathétique, si déchirant et si vrai, entre Énée, Didon et sa sœur, on a jeté du parterre sur le théâtre une couronne de laurier, qui, mal dirigée, est tombée dans l'orchestre; celui devant qui elle était tombée l'a posée sur

le bord du théâtre; le public à grands cris a demandé qu'elle fût placée sur la tête de *Didon*; ce qui a été exécuté par la demoiselle Gavaudan, qui jouait le rôle d'*Élise*, au bruit des applaudissemens les plus unanimes et les plus vivement répétés. L'actrice, étonnée et presque confuse, a éprouvé un saisissement tel que l'on a craint quelques instans qu'elle ne pût achever son rôle; son émotion avait presque éteint sa voix; mais ce trouble était trop naturel, honorait trop le cœur de cette actrice, dans ce moment l'idole du public, pour ne pas lui plaire. Elle a été dans cette situation, qu'elle a jouée au moins d'après nature, aussi parfaite, aussi profonde qu'elle l'est dans le rôle même qui la comble de gloire. Cette couronne de laurier était entourée d'un ruban blanc sur lequel on avait brodé ces mots : *Didon et Saint-Hüberti sont immortelles.* Parmi les impromptus que ceux qui avaient préparé la couronne et le ruban ont offerts après le spectacle à cette actrice dans sa loge, l'on n'a trouvé de supportable que celui que nous ajouterons à la fin de cet article; c'est une imitation des vers qu'offrit le marquis de Saint-Marc à Voltaire lorsqu'on le couronna aux Français.

Des gens d'un bon esprit ont vu avec peine décerner à une actrice qu'ils chérissent le même hommage qu'à ce grand homme; ils ont cru que cette apothéose, consacrée une fois par l'homme immortel qui en fut l'objet, devait par cela même

n'appartenir jamais à personne. Heureusement cette scène, d'ailleurs si flatteuse pour madame Saint-Huberti, et la forme prise pour couronner ses succès, n'ont paru le lendemain aux spectateurs de sang-froid qu'une espèce de parodie à laquelle l'esprit de parti avait eu beaucoup plus de part que l'admiration même qu'inspirent les talens de cette excellente actrice. Voici les vers :

Ne sois pas si modeste, et de cette couronne
A nos yeux viens te décorer.
Il est permis de s'en parer
Quand c'est le public qui la donne.

On a donné, le 28 Décembre, au Théâtre italien, la première représentation du *Droit du Seigneur,* opéra-comique, en trois actes, paroles de M. Desfontaines, connu par d'autres ouvrages de ce genre, et surtout par l'*Aveugle de Palmire;* la musique est de M. Martini, auteur de celle de l'*Amoureux de quinze ans..*

Le sujet de cet opéra est le même que Voltaire avait traité dans une comédie jouée sans succès sous le même titre. C'est ce droit atroce et ridicule, connu encore sous le nom de *droit de cuissage,* monument honteux de nos lois féodales, que l'on a réduit, dans les provinces où il s'est encore conservé, à un usage de forme qui n'a lieu qu'en présence de deux magistrats, et qui devient par-là même, comme tant d'autres également absurdes, un simple signe de vassalité.

Le succès de cet ouvrage a été complet. On a demandé les auteurs; le musicien a eu le bon sens de se refuser à un empressement flatteur sans doute, mais devenu presque humiliant par la manière dont le parterre le prostitue tous les jours. Le poëte a cru devoir sa figure au public, il a paru.

Il y a dans le Poëme quelques longueurs; le style en général a peu de grâce; les vers des ariettes et des morceaux d'ensemble sont la plupart durs ou communs, mais coupés cependant d'une manière assez favorable à la musique; les situations bien conçues et dans le véritable esprit du genre lyrique.

Quant à la musique, M. Martini paraît avoir mal saisi le caractère du premier acte pour ainsi dire en entier; son chant, un peu bruyant, n'a point la fraîcheur, la simplicité, la teinte douce et sensible que la situation des personnages semblait exiger; le tableau qu'il offre est très-champêtre, la musique ne l'est point. Les vaudevilles et les rondes que le poëte y a prodigués pour suppléer au défaut d'action ont paru d'un mauvais goût, ressemblant à tout; ce triste genre n'est supportable que quand le motif du chant est original, n'est pas au moins une réminiscence de nos *Pont-Neuf*. La finale qui termine cet acte a de la chaleur; mais on peut lui reprocher de manquer de clarté dans la partition. Ce sont les peintures riantes dont ce premier acte est rempli qui en ont seules décidé le succès.

Toute la musique du second, l'air que chante le jeune Comte, le chœur des paysans conduisant Babet chez le Seigneur, le dialogue de cette jeune fille avec lui quand elle veut lui raconter et ne lui raconte point le motif de ses douleurs, la finale surtout qui termine ce second acte rappellent l'auteur de l'*Amoureux de quinze ans*, et sont fort au-dessus de ce premier ouvrage; ces morceaux sont tous pleins de grâce, de vérité; la mélodie en est facile; les accompagnemens, sagement distribués, annoncent l'étude que ce musicien a faite de nos grands maîtres. On peut en dire autant du troisième acte, moins riche cependant en musique que l'autre; ces deux actes ne laissent à désirer qu'un peu plus d'originalité; mais la création dans tous les arts est l'œuvre du génie, et le génie est rare. M. Martini a su mettre à la place de ce qui lui manque de l'esprit, de l'à-propos, du goût, une assez grande variété de motifs et de modulations, de l'entente du Théâtre et de l'adresse dans la distribution des instrumens. Ce mérite peu commun justifie parfaitement le succès qu'il vient d'obtenir.

Ce n'est point un éloge de M. d'Alembert que nous avons la témérité d'entreprendre; nous laissons cette tâche à des plumes plus savantes que la nôtre. C'est à la géométrie que ce philosophe doit sa plus grande réputation; il n'y a que des géomètres qui puissent lui rendre exac-

tement la justice qui lui est due. Ce que nous avons entendu répéter plus d'une fois à des hommes faits pour décider sur cet objet la voix publique, c'est que M. d'Alembert avait atteint les plus sublimes hauteurs du calcul, qu'il avait ajouté aux découvertes des Euler, des Bernouilli, des Newton, et que, quand il n'y aurait rien de neuf dans ses ouvrages mathématiques, l'évidence d'une méthode pleine de génie suffirait seule pour leur assurer une place distinguée au premier rang des ouvrages qui ont consacré dans ce siècle les progrès de la science par excellence. Ceux qui ne peuvent en juger par eux-mêmes seront du moins fort disposés à leur croire ce mérite après avoir médité l'excellente préface de l'*Encyclopédie*, ouvrage qui, embrassant l'étendue d'idées la plus vaste, suppose l'esprit le plus lumineux et sera regardé sans doute dans tous les âges comme un des plus beaux monumens que le génie philosophique ait élevés à la gloire des connaissances humaines.

Dans ses autres écrits, dans ses *Éloges* et dans ses *Mélanges de Philosophie et de Littérature*, M. d'Alembert a paru fort au-dessous de la renommée qui l'avait placé très-jeune parmi les plus grands géomètres de l'Europe. On n'a trouvé dans ses morceaux d'Histoire que le ton et la tournure de l'historiette; dans ses Traductions une érudition très-superficielle, avec une manière d'écrire pénible et quelquefois précieuse; en général, dans la plupart de ses Essais de mo-

rale ou de philosophie, et surtout dans ses Éloges, une inégalité de ton extrême, des disparates peu dignes d'un grand écrivain, la morgue, le ridicule et la charlatanerie d'un chef de parti, avec une affectation fatigante à courir après la pensée-vaudeville, après le mot plaisant, ne fût-ce qu'un calembour. Son style, presque toujours sec et froid, n'eut jamais que l'élégance de la précision et de la clarté. Il était également dépourvu d'âme et d'imagination; mais dans l'expression des vérités même les plus hardies on était forcé d'admirer l'art qu'il possédait au suprême degré, l'art de conserver toujours beaucoup d'égards et de mesure.

Pour être équitable, il ne faudrait peut-être juger M. d'Alembert comme écrivain que dans les ouvrages du genre auquel il avait voué particulièrement toutes les forces et toute l'application de son génie; les autres ne devraient être regardés que comme le délassement, le jeu de ses loisirs. Homme assurément très-supérieur dans une partie où ses succès ne pouvaient avoir que peu de témoins, encore moins de juges, il a peut-être attaché trop de prix à la petite gloire que pouvaient lui offrir les suffrages et les applaudissemens de cette multitude frivole qui suit depuis quelques années les tréteaux académiques avec autant d'empressement que ceux de la Foire ou des Boulevards. Il a peut-être acheté cette espèce de vogue populaire par des complaisances trop indignes de la gravité d'un sage, très-éloi-

gnées au moins de ce goût épuré dont la philosophie prétend avoir étendu l'empire et fixé les limites. . . . .

En ne voyant dans les Opuscules de M. d'Alembert que les essais d'un homme qui, après avoir approfondi les hautes sciences, se plaisait encore à effleurer les sujets les plus piquans d'une philosophie plus commune et d'une littérature plus légère, on sentira qu'on lui doit plus d'indulgence que ne lui en ont accordé ses ennemis. Maître dans un genre, ne lui devait-on pas savoir beaucoup de gré d'être encore un amateur très-éclairé dans tous les autres? Jugés sous ce point de vue, il est bien peu de ses écrits, même les moins propres à justifier sa renommée, où l'on ne puisse remarquer des vues fines, des traits d'une érudition aimable, des observations vraiment instructives, souvent même une grâce originale et spirituelle. Aucun de ses Éloges n'est un ouvrage de grand goût; mais plusieurs sont d'excellens morceaux de littérature. L'*Éloge de Montesquieu* est un chef-d'œuvre d'analyse; celui de *Bossuet* est d'un ton plus soutenu que les autres; on est presque tenté d'y voir de l'éloquence; il y a dans ceux de *Fénélon* et de *Le Maître de Sacy* plusieurs traits d'une sensibilité douce et touchante; il faut convenir, après les avoir lus, que ce cœur philosophe s'échauffait au moins quelquefois, ou bien soupçonner son amie, mademoiselle de l'Espinasse, d'avoir eu le don des miracles; car il est clair que c'est à l'at-

tachement qu'il eut pour elle que nous devons le tableau intéressant des liaisons de M. de Sacy et de la marquise de Lambert... Mais on connaît assez l'illustre académicien comme philosophe et comme littérateur; on sera plus curieux d'apprendre ici quelques traits moins connus de sa personne et des habitudes de sa vie privée.

Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un *Lavater* eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure d'un nez tout à-la-fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif; la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa stature était petite et fluette; le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de

phique dont il était si jaloux ne fut jamais universellement reconnue; qu'aux yeux de beaucoup de gens il l'avait plutôt usurpée que conquise; qu'aux yeux même du grand nombre la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique. Ce n'est pas tout; cette politique, toute habile qu'elle était, se trouva plusieurs fois en défaut; on remarqua même qu'elle avait perdu sensiblement à la mort de mademoiselle de l'Espinasse, dont la finesse et le tact servaient merveilleusement la grande ou la petite ambition de son ami. Après avoir laissé échapper une partie de son crédit, il voulut en conserver au moins les apparences, en saisissant toujours fort à propos le moment de paraître à la tête du parti ou de l'opinion dont il prévoyait le triomphe. Le dernier essai de sa puissance fut l'élection du marquis de Condorcet; il n'y a point de conclave où l'intrigue qui le fit réussir n'eût passé pour un chef-d'œuvre. Nous avons eu l'honneur de vous en parler dans le temps.

La société de M. d'Alembert fut plusieurs années une des sociétés les plus brillantes qu'il fût possible de réunir; elle fut infiniment plus mêlée, et par-là même infiniment moins agréable après la perte de son amie. Sa conversation particulière offrait tout ce qui peut instruire et délasser l'esprit. Il se prêtait avec autant de facilité que de complaisance au sujet qui pouvait plaire le plus généralement; il y portait de la

bonhomie et de la naïveté, avec un fonds presque inépuisable et d'idées et d'anecdotes et de souvenirs curieux ; il n'est pour ainsi dire point de matière, quelque sèche ou quelque frivole qu'elle fût en elle-même, qu'il n'eût le secret de rendre intéressante. Il parlait très-bien, contait avec beaucoup de précision, et faisait jaillir le trait avec une grâce et une prestesse qui lui étaient particulières. Tous ses mots d'humeur ont un caractère d'originalité fine et profonde : *Qui est-ce qui est heureux ? Quelque misérable*, est un trait dont Diogène eût été jaloux. Le même sentiment lui faisait dire souvent que *le seul bonheur pur de la vie était de satisfaire pleinement tous les matins le plus grossier de nos besoins*, celui qui faisait souvenir Alexandre qu'il n'était pas Dieu ; et qu'*un état de vapeur était un état bien fâcheux, parce qu'il nous faisait voir les choses comme elles sont*. Il n'avait que vingt-un ans lorsqu'il se présenta pour être reçu à l'Académie des Sciences. Il eut pour concurrent un nommé *Mayeu*, pauvre géomètre, mais protégé depuis long-temps par Fontenelle. Fontenelle dit à M. d'Alembert : Monsieur, lorsque quelqu'un se présente pour être reçu à l'Académie, nous faisons une raison composée de l'âge et du mérite. *Cela est très-juste*, lui répondit M. d'Alembert, *pourvu que la raison soit composée de la directe du mérite et de l'inverse de l'âge*.

S'il est vrai que la nature eût laissé peu de

droits aux femmes sur les affections de notre philosophe, il est bien plus vrai qu'il n'en était pas moins soumis à leur empire; il fut le plus amoureux de tous les esclaves et le plus esclave de tous les amoureux. Sa réputation était déjà fort brillante (mais c'est en quelque manière le seul fonds qu'il avait alors pour subsister) (1), qu'une femme aussi coquette que frivole eut la fantaisie de le subjuguer. Elle s'empara tellement de lui, qu'il négligea bientôt toutes ses études et toutes ses affaires, et peut-être l'eût-elle entièrement perdu, si madame Geoffrin, qui en fut instruite, n'avait pris sur elle de se mêler de cette petite intrigue avec toute l'adresse et toute la fermeté de caractère que peut inspirer une amitié véritable. Elle alla voir la Dame en question, quoiqu'elle n'eût aucune liaison avec elle, lui représenta vivement le tort irréparable qu'elle faisait à son ami, et qu'elle lui faisait, selon toutes les apparences, sans aucun profit; se fit rendre toutes les lettres qu'elle en avait reçues, et en obtint la promesse solennelle de ne plus le voir. Rien ne peut se comparer à l'ascendant prodigieux que mademoiselle de l'Espinasse avait acquis sur toutes ses pensées et sur toutes ses actions. Pour s'être révolté quelquefois contre une tyrannie si dure, il n'en supportait pas

(1) M. d'Alembert était déjà de toutes les Académies de l'Europe, qu'il n'avait guère que 12 à 1,500 liv. de rente. Il n'était pas beaucoup plus riche lorsqu'il refusa les 100,000 liv. de rente que lui fit offrir l'Impératrice de Russie pour se charger de l'éducation de Son Altesse Impériale.

moins le joug avec un dévouement à toute épreuve. Il n'y a point de malheureux Savoyard, à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte encyclopédique, le dictateur de nos Académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste Empire, n'en faisait tous les matins pour le service de mademoiselle de l'Espinasse; et ce n'est pas encore tout ce qu'elle osait en exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangemens qui pouvaient favoriser cette intrigue; et lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au Bureau de la Grande-Poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la Demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt, etc.

Ces traits honorent bien plus l'empire d'un sexe qu'ils n'humilient la philosophie de l'autre; ils prouvent seulement combien peu nos systèmes, quelque nom qu'on leur donne, influent sur notre caractère et sur nos affections naturelles. La même disposition qui assujettissait à ce point notre philosophe aux caprices de son amie, lui faisait dire, dans la frayeur que lui causaient ses souffrances et l'approche de sa mort : *Ils sont bienheureux ceux qui ont du courage; moi je n'en ai pas.* Il y a dans cet aveu

une bonhomie qu'on doit préférer peut-être à l'ostentation d'un sentiment qui n'est guère dans le cœur de l'homme, et réellement beaucoup plus rare qu'on ne pense.

Finissons cet article par quelques anecdotes faites sans doute pour mériter à M. d'Alembert l'estime de tous les cœurs sensibles, de toutes les âmes honnêtes.

On sait que son premier nom fut *Jean Le Rond.* Fils naturel de M. Destouches et de madame la chanoinesse de Tencin, il fut abandonné et exposé sur les degrés de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et de là porté aux Enfans-Trouvés. Son père le retira de cet hôpital, et le mit en nourrice chez la femme Rousseau, vitrière, rue Michel-le-Comte, qui l'allaita et l'éleva très-difficilement à cause de l'extrême délicatesse de sa constitution : il était même si malingre, qu'elle refusa d'abord de s'en charger. Il demeura chez cette bonne femme jusqu'après son retour de Berlin. Peu de temps avant son départ pour la Prusse, sa mère désira de le voir. Il ne se rendit à cette invitation qu'avec répugnance, et ne voulut y aller qu'accompagné de sa nourrice. L'entrevue fut très-froide de la part de M. d'Alembert. Madame de Tencin, déconcertée, lui dit : Mais je suis votre mère. — *Vous, ma mère ! non, la voici; je n'en connais point d'autre....*, et il s'élança sur madame Rousseau, qu'il embrassa et qu'il arrosa de ses larmes.

A son retour de Berlin, où le Roi de Prusse l'avait excédé de courses et de travaux, il revint habiter son premier domicile. Son logement était fort petit, privé d'air et très-malsain. Il y fit une grande maladie et ne dut son salut qu'aux soins de M. Bouvard. Ce ne furent que les vives instances de ce médecin qui purent le déterminer à quitter la demeure de sa nourrice et à en choisir une plus salubre. A la mort du vitrier Rousseau, ses petits-enfans firent apposer le scellé chez lui et tracassèrent inhumainement sa veuve au sujet de la succession. M. d'Alembert apprend ces procédés odieux ; il accourt chez sa nourrice et lui dit : *Laissez tout emporter par ces indignes, je ne vous abandonnerai point.* Il a tenu religieusement sa parole jusqu'à la mort de cette bonne femme, arrivée il y a quelques années, etc.

*

Un mauvais plaisant s'est avisé de dire que les deux puissances qui perdaient le plus à la mort de M. d'Alembert étaient les deux puissances, hélas ! les plus *infidèles* de l'Europe, l'empire de la philosophie et la sublime Porte. Il est vrai que dans les derniers temps il s'était déclaré pour les Turcs avec un acharnement extraordinaire et la chaleur du monde la plus ridicule, au point même de s'exposer, par l'indécence de ses déclamations presque publiques sur la terrasse des Tuileries, à une correction

beaucoup plus désagréable qu'une simple admonition ministérielle. Personne ne pouvait le soupçonner d'être plus Turc que de raison; mais on avait lieu de croire qu'oubliant l'honneur que Catherine II avait daigné lui faire en voulant lui confier l'éducation de son fils, il ne se souvenait plus que de la liberté qu'elle avait prise, en sa qualité d'autocratrice, de se moquer très-gaiement de la lettre apostolique qu'il eut l'indiscrétion de lui écrire en faveur des officiers français qui furent faits prisonniers en Pologne, et des superbes remontrances qu'il lui avait adressées avec le même zèle, sur le danger de recueillir dans ses États les tristes restes du célèbre institut d'Ignace de Loyola; c'était là ce qui restait *altâ mente repostum.*

Quelque témérité qu'il y ait à citer de mémoire les paroles d'une grande Souveraine et d'un grand écrivain, nous ne pouvons résister au plaisir d'ajouter ici ce que nous croyons tenir d'une assez bonne source; c'est qu'au lieu de répondre directement à M. d'Alembert, Sa Majesté Impériale se contenta d'en écrire à-peu-près dans ces termes à M. de Voltaire : « Comment un philosophe accoutumé à n'embrasser que de vastes objets se borne-t-il à solliciter la liberté de quelques hommes sans aveu, que le ministère de France ne daigne pas même réclamer? Que ne demande-t-il plutôt la liberté de tous les confédérés?.... »

Le grand jour de l'impression n'a pas ôté à M. de Bièvre l'espèce de mérite qu'on ne saurait lui refuser, celui d'avoir saisi mieux que la plupart de nos jeunes auteurs le vrai ton de la comédie, et d'avoir soutenu quelquefois les détails brillans du principal rôle de sa pièce par un style plein d'élégance, presque toujours naturel et facile; mais en comparant, loin des illusions du Théâtre, le style de cet ouvrage à celui du *Méchant*, auquel on avait osé le comparer dans l'ivresse de l'engouement qu'avait inspiré le succès des premières représentations, on est sans doute surpris que l'on ait pu se méprendre à ce point. Quelle prodigieuse distance de la pureté continue de Gresset à la facilité souvent très-négligée de M. de Bièvre, de l'énergie, de la précision piquante de l'un à la mollesse souvent très-vague de l'autre! On compterait presque les vers du *Méchant* qui ne méritent pas d'être retenus; on compterait bien plus aisément ceux du *Séducteur* qui pourraient mériter de l'être.

Nous ne voulons point revenir sur les observations que nous avons déjà faites sur le plan de cette comédie la première fois que nous eûmes l'honneur de vous en rendre compte; mais nous ne pouvons guère nous dispenser de parler de la manière dont l'auteur s'est chargé lui-même d'apprendre à ses lecteurs ce qu'ils doivent penser du mérite de sa pièce. Le véri-

table but moral qui la lui a fait entreprendre, le voici :

« Dieu, quel faible secours garantit l'innocence !
» De la séduction quelle est donc la puissance,
» Si la crainte peut seule éloigner du devoir
» Un cœur infortuné réduit au désespoir ? »

Nous n'entendons pas trop cela. Ce qui nous semble plus clair, c'est ce que l'auteur dit quelques lignes plus haut, « Que dans une époque » où la séduction est devenue l'objet d'une » étude profonde il a pensé qu'il ne serait pas » inutile pour les mœurs de mettre au jour » quelques-uns des secrets de cet art terrible :

» Mais le monde est un jeu. Dans le siècle où nous sommes
» Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
» Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu. »

Cette dernière pensée est assurément plus juste et plus sensible que jamais.

Après nous avoir prouvé le service éminent qu'il a rendu aux mœurs de son siècle, M. de Bièvre ne prétend pas non plus nous laisser ignorer celui qu'il a rendu en même temps au bon goût : « Il est bien étonnant, dit-il après une » page entière où, à force d'être profond, il est » devenu presque inintelligible, il est bien éton- » nant que les révolutions qui ont amené et » détruit les siècles de Périclès, d'Auguste et » de Léon X ne nous aient pas mis dans le » secret de ces grands changemens, et que nous » fassions tant d'efforts pour sortir du mouve-

» ment du siècle de Louis XIV. C'est aux âmes
» fortes et vigoureuses à ramener les beaux
» jours des arts dans ma patrie en la forçant à
» retourner en arrière. J'entrerai volontiers
» dans cette noble conjuration, et je me ferai
» même un devoir de reconnaître pour chefs
» (quel excès de modestie !) tous ceux qui en
» sont plus dignes que moi. »

On a donné, le lundi 12 Janvier, la première représentation de *Macbeth*, tragédie nouvelle, de M. Ducis.

C'est déjà le quatrième drame de Shakespeare que M. Ducis essaie de transporter sur la scène française; mais il n'y a que la considération que lui ont acquise ses qualités personnelles et le succès de ses derniers ouvrages, *Œdipe* et *le Roi Léar*, qui aient garanti celui-ci d'une chute presque décidée à la première représentation. Les deux premiers actes avaient été écoutés très-favorablement; le troisième, où commencent les remords de Macbeth, n'avait éprouvé qu'un silence sévère, interrompu même encore par quelques applaudissemens donnés à l'énergie profonde et quelquefois attachante avec laquelle M. Ducis a su traiter une situation si terrible; mais ces remords, qui continuent d'occuper presque en entier le quatrième et le cinquième acte, ont fini par paraître aussi fatigans par leur continuité qu'atroces et révoltans par les couleurs même que l'auteur a cru devoir employer

pour les rendre plus tragiques. Des signes de réprobation, que l'estime et la bienveillance méritées par M. Ducis à plus d'un titre réduisaient à de simples menaces, lui ont indiqué des retranchemens et des corrections considérables; il a eu le courage et la rare docilité d'obéir à ces impressions. Cette déférence, jointe à quelques changemens heureux qui motivent davantage l'action et qui en accélèrent en même temps la marche, lui a valu, à la seconde représentation, un succès d'autant plus flatteur que le public semblait jouir du triomphe qu'il lui décernait, et se plaire à le consoler de la sévérité avec laquelle plusieurs parties de cet ouvrage avaient été reçues le premier jour.

M. Ducis ne s'est écarté de son original que pour plier ce sujet, tout à-la-fois terrible et bizarre, aux convenances actuelles de notre Théâtre; mais pour le soumettre à ces règles si simples et si difficiles à suivre, dont les Grecs nous ont laissé l'exemple et le modèle, il a fallu que M. Ducis accumulât, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événemens qui se pressent, se heurtent, et ne sauraient avoir ni la même vraisemblance, ni le même intérêt que dans le drame anglais, parce que l'unité de temps dont le poëte français a été obligé de s'imposer la loi ne lui a point permis de préparer les incidens, de développer les caractères avec cet abandon, avec cette vérité qui fait le principal mérite des chefs-d'œuvre monstrueux de Shakespeare.

Lorsque l'Eschyle anglais, sans modèle, par la seule puissance de son génie, créa la Tragédie chez un peuple qui n'avait presque pour spectacles que des combats de coqs ou de gladiateurs, il dut choisir, pour plaire à une Nation que ses mœurs et le climat qui les modifie rendent difficile à émouvoir, des sujets sombres et terribles, ces crimes atroces, ces événemens extraordinaires qui accablent, et qui dégraderaient l'humanité s'ils étaient moins rares. Ses spectateurs qui ne soupçonnaient pas les règles par lesquelles, dans tous les arts, le génie parvient à représenter sous des formes agréables l'objet même le plus hideux, à choisir, à rassembler, à disposer heureusement ses conceptions pour en former un tout parfait, dont les parties, unies par des liens faciles et naturels, forment ces beautés éternelles qui sont de tous les siècles et de toutes les Nations, ses spectateurs, dis-je, eussent dédaigné des ouvrages dramatiques conçus et traités d'après les principes et les règles qui ont dirigé les Corneille, les Racine et les Voltaire. Il leur fallait des tableaux pris dans la nature, mais dans une nature agreste et sauvage, parce que c'était là le caractère de leurs mœurs; des événemens romanesques, des situations forcées, des caractères atroces et presque monstrueux, parce que la terreur est la sensation qui a le plus d'empire sur un peuple sombre, mélancolique et nourri dans les révolutions. Les traditions antérieures à l'Histoire écrite de l'Angleterre, celle des troubles

dont elle fut long-temps agitée, et quelque traits de l'Histoire romaine ont fourni à Shakespeare les sujets de la plupart de ses Tragédies. Ses plans sont tous irréguliers, mais le sont sans être jamais ni confus, ni même invraisemblables. *Macbeth* est l'Histoire même mise en action. Shakespeare a présenté sur la scène ces événemens, tirés des anciennes Chroniques d'Écosse, dans l'ordre et dans l'espace de temps où ces événemens ont dû vraisemblablement se passer; sa pièce embrasse l'Histoire de plusieurs années.

M. Ducis au contraire, pour asservir ce sujet à la règle d'unité, de temps et de lieu, s'est vu forcé de renoncer à plusieurs beautés qui tenaient aux défauts même de son modèle. Il a évité quelques-uns de ces défauts; mais il est tombé dans ceux qui tiennent nécessairement à un plan forcé et à une action qui ne peut se dénouer que par un long enchaînement d'incidens extraordinaires. Il a paru sentir que les remords et le désespoir d'un grand crime avaient besoin d'être liés à un autre intérêt pour attacher le spectateur; il a imaginé de faire élever Malcom, fils de Duncan, par Seyvard, montagnard écossais, à qui ce Roi l'a remis pour le sauver du fer des assassins, et d'établir en quelque sorte tous les ressorts de sa pièce sur cet héritier du trône, qui passe pour le fils de Seyvard même; mais cette fiction, qui devait reposer et varier l'intérêt d'une action continuellement terrible, n'a fourni à M. Ducis que le beau rôle accessoire de Seyvard. Malcom,

qui dans le premier acte est annoncé et présenté d'une manière intéressante, ne paraît au troisième que pour apprendre qu'il est le fils de Duncan; que Macbeth l'a assassiné, et au cinquième, pour servir à la pantomime du dénouement. Il est à regretter que M. Ducis n'ait tiré qu'un si faible parti de ce rôle, qui pouvait et devait être l'âme de l'action. Au reste, il a suppléé l'intérêt, que rien ne remplace parfaitement, par l'énergie profonde et le pathétique souvent sublime et déchirant avec lequel il a traité le rôle entier de Macbeth. L'exposition commencée par Frédégonde et complétée par Seyvard, le récit du combat de Macbeth, son arrivée, le développement de son ambition; cette même ambition aux prises avec ses remords, ses remords détruits par les conseils de Frédégonde, et le mouvement vraiment dramatique qui le fait voler au secours de Duncan à l'instant même où il entrait dans sa chambre pour le poignarder, ont reçu du public de justes applaudissemens. Mais depuis le troisième acte l'action n'offre plus que les remords de Macbeth, et ces remords, souvent éloquens, lassent et fatiguent, parce que ce sentiment, quoique M. Ducis l'ait présenté sous toutes sortes de formes, est, par sa nature même, toujours déclamatoire et voisin de l'exagération; parce qu'un scélérat poursuivi pendant trois actes par l'horreur de son crime et par un désespoir porté jus-

toyement des rues, qui leur donnera du travail et un salaire. On a établi en même temps, dans de vastes salles des maisons ci-devant occupées par les Célestins, les Capucins du faubourg St-Jacques et les Grands-Augustins, des poêles toujours allumés où les pauvres sont admis, où ils peuvent se chauffer, travailler et recevoir des secours.

M. de La Harpe, qui depuis quelques années ne fait plus de Journaux, sent aujourd'hui non-seulement toute l'inutilité d'un pareil travail, mais encore tout ce qu'il a de dangereux et de nuisible. Il prétend surtout que c'est à cette espèce de peste de l'empire littéraire qu'il faut s'en prendre du mauvais succès de tant d'ouvrages dramatiques faits pour aller aux nues, si la canaille folliculaire leur laissait le temps de prendre l'essor, au lieu de leur arracher les ailes, pour ainsi dire, au sortir du nid paternel. Si *les Brames*, écoutés tranquillement le premier jour, ont été abandonnés à la seconde représentation, n'est-ce pas encore la faute de ces maudites *Affiches*, de ce maudit *Journal de Paris*? Entraîné par la force de ces réflexions, M. de La Harpe a présenté une requête à M. le Garde des Sceaux pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de Feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques qu'après un certain nombre de représentations; et afin de donner à cette requête une plus grande importance, il a tâché d'abord de la faire signer par tous les gens de lettres qui tra-

vaillent dans ce moment pour le Théâtre; il a obtenu de plus qu'elle serait appuyée de la protection prépondérante de la Comédie française. Tant de puissans ressorts ont cependant échoué; la requête a paru ridicule. On s'est fort égayé à la Cour sur l'extrême sensibilité de messieurs nos Poëtes. On n'a point su mauvais gré au *Journal de Paris* de s'être vengé de cette hostilité secrète par la Fable que voici; on a seulement regretté que la vengeance ne fût pas plus spirituelle.

L'ÉLÉPHANT ROI.

Un jeune éléphant de bonne race régnait, il n'y a pas long-temps encore, dans les belles forêts du Gange, sur un peuple nombreux d'animaux célèbres par leur industrie. Ce Roi, juste et bienfaisant tout ensemble, persuadé que la liberté est la mère des grandes choses, permettait à chacun de ses sujets de dire, faire et écrire tout ce qui ne blessait ni les mœurs, ni les lois, ni les personnes. Aussi usait-on amplement de la permission; quelques-uns même se donnaient les airs d'endoctriner le Prince, de lui dénoncer publiquement ce qu'ils appelaient les abus de son Gouvernement, et le Prince, né débonnaire, lisait, sans se fâcher, leurs exagérations, tout prêt à faire usage de ce qu'elles pouvaient avoir d'utile au bien commun; car il avait lu quelque part qu'*un sot quelquefois ouvre un avis important.*

Lecteurs, vous trouvez ce prologue un peu long, vous avez tort; il était nécessaire.

Notre éléphant vit paraître un jour à son audience un chien de basse-cour à la mine rogue, un bœuf à la tête forte, un chat-huant à plumage bariolé, et un cheval d'assez bonne encolure. Ces quatre animaux s'étaient associés pour se plaindre de deux ou trois lynx, dont l'œil perçant avait surpris en eux des défauts mêlés à de bonnes qualités. Ils s'avancèrent vers le Roi et lui dirent:

LE CHEVAL (1).

Des lynx ont osé publier que je courais assez bien un mille, mais que je manquais d'haleine pour fournir une route entière.

LE BOEUF (2).

Ces mêmes lynx trouvent que je ne fais point mal mon sillon; mais ils me souhaitent une marche moins pénible et moins lourde.

LE CHAT-HUANT (3).

Je sais fort bien avec tout l'univers que mon plumage a des traits caractéristiques qui n'appartiennent qu'à moi seul; mais pourquoi trouver ma voix sans douceur et sans harmonie? Il faudrait peut-être, pour leur plaire, que mon gosier devînt une flûte.

(1) M. *Ducis*.

(2) M. *Marmontel*.

(3) M. *Lemierre*. Il était d'autant plus injuste de le mêler dans cette affaire, qu'il avait résisté constamment aux sollicitations réitérées de M. de La Harpe, et qu'il est le seul de nos auteurs dramatiques qui n'ait point signé la requête.

LE CHIEN DE BASSE-COUR.

Assurer que, fidèle gardien de la maison, je sais aboyer et montrer les dents à qui n'a pas le droit de s'y introduire, c'est me rendre justice sans doute ; mais soutenir qu'en un jour de fête, quand tous les animaux sont rassemblés sur la place publique, je ne suis point né pour faire des tours qui imitent les actions des hommes, pour faire entendre un langage qui intéresse, attendrisse et fasse verser des larmes de plaisir,

C'est insulter à la nature,
Qui des plus riches dons m'a comblé sans mesure.
Sire, qu'il plaise donc à Votre Majesté
D'imposer à ces lynx un éternel silence;
Quand par le droit de la naissance
Vous reçûtes l'autorité,
Ce fut pour empêcher de dire ce qu'on pense. —
Et que répondit l'éléphant ?
Il partit d'un éclat de rire,
Et puis il ajouta : Sur moi, sur mon empire
Je vous laisse, je crois, jaser très-librement;
Souffrez donc que sur vous j'en laisse faire autant.
Sans bruit que chacun se retire,
Et retienne ce mot plein de sens et de goût :
Soyez, si vous pouvez, admirables en tout,
Si vous voulez qu'en tout on vous admire.

Extrait d'une Lettre de Francfort.

Du 30 Janvier 1784.

On raconte ici un trait bien propre à caractériser la sagacité profonde du *Salomon du Nord*. Dans une petite ville de la Silésie prus-

sienne il y a une chapelle dédiée à la vierge Marie, dans laquelle on voit exposées une multitude d'offrandes, fruit de la piété des catholiques romains. On s'était aperçu que plusieurs de ces offrandes commençaient à disparaître. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison, qui était toujours un des premiers à entrer dans l'église et le dernier à en sortir. On l'arrêta un jour qu'il allait mettre le pied dehors, on le fouilla et l'on trouva dans ses poches deux cœurs d'argent qui avaient été suspendus devant la Vierge. Les noms de voleur, de sacrilége ne lui furent pas épargnés; mais il soutint hardiment que ces offrandes n'étaient pas volées; il assura que la Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une dévotion particulière, ayant pitié de sa pauvreté, les lui avait données en présent. Cette excuse ne put le sauver, il fut condamné à mort comme voleur d'église. La sentence ayant été, suivant la coutume, portée au Roi pour être approuvée, Sa Majesté fit venir les principaux du clergé catholique de Berlin; elle leur demanda si cette aventure était possible suivant les dogmes de leur religion. *Le cas est rare et singulier,* dirent-ils unanimement, *mais il n'est pas absolument impossible.* D'après cet avis, le Roi écrivit sous la sentence ces paroles :

Le délinquant sera sauvé de la mort pour avoir nié constamment le crime de vol, et parce que les théologiens de sa religion ont trouvé que ce prodige arrivé en sa faveur n'était pas impossible;

mais nous lui défendons, sous peine de mort, de recevoir à l'avenir aucun présent ni de la vierge Marie, ni de quelque autre saint que ce soit.

Nous avons oublié d'avoir eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps de deux Comédies jouées vers la fin de l'année dernière, l'une sur le Théâtre français, *le Bienfait anonyme*, en trois actes, par M. Pilles; l'autre, sur le Théâtre italien, *l'Auteur par amour*, d'un anonyme.

Le sujet de la première est un trait de bienfaisance du célèbre président de Montesquieu. Il se promenait un dimanche sur le port de Marseille; il fut invité par un jeune matelot, dont la physionomie et l'air d'éducation le frappèrent, à prendre de préférence son petit batelet pour aller faire un tour sur la mer. Le philosophe questionna son petit pilote; il sut bientôt que son père avait eu le malheur d'être pris par des corsaires de Tunis avec toute sa fortune; que sans ressource pour racheter sa liberté, sa mère et une sœur travaillaient chez une marchande de modes, tandis que lui-même, après avoir employé les jours de la semaine à travailler chez un horloger, louait tous les dimanches un petit batelet, et consacrait ce jour de repos à un travail dont le produit était destiné à la rançon de son père. Cette piété filiale était faite pour toucher l'auteur de l'*Esprit des Lois;* il força ce jeune homme à accepter sa bourse, et fit racheter le père, à Tunis, par des agens qui lui gardèrent le

plus grand secret. Le père racheté revint à Marseille surprendre sa famille à qui il croyait devoir sa liberté. Son fils soupçonna que ce trait de bienfaisance partait de la main qui l'avait forcé trois mois auparavant à accepter sa bourse; il ne le connaissait pas, il ne l'avait pas revu, et commandé par le besoin de le reconnaître, de le voir, d'embrasser ses genoux, il fut pendant cinq jours consécutifs se placer sur le perron de la Bourse de Marseille, persuadé que c'était là qu'il pourrait rencontrer celui à qui il devait le bonheur de revoir son père; il ne quittait son poste que la nuit. Il aperçut enfin M. de Montesquieu, le reconnut; le jeune homme, fondant en larmes et tombant à ses pieds en criant: *C'est lui! le voilà le libérateur de mon père!...* voulut en vain le retenir; M. de Montesquieu s'arracha de ses bras, disparut dans la foule des négocians qui les entouraient et dont il était fort connu, et repartit sur-le-champ pour Bordeaux.

M. Pilles a lié à cette action vertueuse une intrigue d'amour assez froide qui n'y tient presque pas. L'ouvrage n'a été donné qu'une seule fois.

Madame de Montesson a fait sur le même sujet une pièce intitulée *Robertia*, que nous avons vu jouer, il y a quelques années, chez M. le duc d'Orléans; mais, quelque applaudie qu'elle ait été sur ce Théâtre, nous osons douter qu'elle eût obtenu beaucoup plus de succès à la Comédie française que celle de M. Pilles.

Le sujet de l'*Auteur par amour* est tiré du conte de M. Marmontel, *le Connaisseur*; c'est une froide copie de *la Métromanie*. La seule scène qui ait fait quelque plaisir dans cette comédie est celle où Agathe force Célicour, son amant, à consentir que la pièce de son oncle, qui vient de tomber aux Français, passe sous son nom; le combat de l'amour-propre et de l'amour chez Célicour a paru semé de détails assez piquans; mais une scène, une situation originale ne suffisent pas pour soutenir une comédie; et celle-ci n'a eu qu'une seule représentation.

Supplément à la Manière d'écrire l'Histoire (1); un volume in-12, avec cette épigraphe :

> Εχθρος γαρ μοι κεινος ομως αιδαο πυλησιν
> Ος χ' ετερον μεν κευθει ενι φρεσιν αλλο δε βαζει.

Je hais à l'égal des portes de l'enfer tout homme qui pense d'une façon et qui parle d'une autre.

Cette réfutation de la *Manière d'écrire l'Histoire*, par l'abbé de Mably, est de M. Gudin de La Brenellerie, auteur de la tragédie de *Coriolan*, des *Graves Observations de l'Hermite Paul*, des *Mânes de Louis XV*, et d'un *Poëme* manuscrit *sur la Conquête de Naples par Charles VIII*. Le plan de ce petit ouvrage est assez complet; la forme en est même généralement assez heureuse; c'est au jeune Théodon, l'un des interlocuteurs de l'Entretien de l'abbé de Mably, que sont adressées toutes les critiques, toutes les

(1) Cet ouvrage, imprimé à Kehl, ne s'est vendu que sous le manteau.

réflexions que l'on fait sur les principes et sur les jugemens de son maître. Ce mouvement pouvait donner à la discussion un tour vif et rapide; mais le ton dominant n'en est pas aussi modeste, aussi poli qu'on l'eût désiré. On aurait pardonné sans peine à l'auteur d'épargner encore moins son adversaire, pourvu qu'il l'eût attaqué d'une manière plus adroite et plus légère, surtout plus gaie et plus piquante. On est quelquefois tenté de prendre M. Gudin pour un élève de l'abbé de Mably, plutôt que pour un élève de Voltaire, et peut-être est-ce la méprise à laquelle il fallait le moins donner lieu.

Quoi qu'il en soit, ce petit ouvrage est rempli de sens et de connaissances, d'observations curieuses et d'une excellente logique. Les études préliminaires d'un bon historien y sont mieux développées, plus philosophiquement approfondies que dans la violente diatribe de l'abbé de Mably; mais nous nous dispenserons d'en faire ici l'extrait.

La partie la plus estimable du Livre de M. Gudin est celle où il passe en revue non-seulement tous les historiens cités au tribunal de l'abbé de Mably, mais encore ceux qui ne méritaient pas moins de l'être et dont il n'avait pas daigné se souvenir. Il nous semble cependant que l'enthousiasme du détracteur de Voltaire pour les historiens de l'antiquité rend son vengeur injuste à leur égard. Il déclare que tant qu'il les a lus sans dessein, il les a infini-

ment prisés ; mais que lorsqu'il les a lus pour s'instruire, il les a trouvés tous fort incomplets. Si nous pouvions nous transporter à deux mille ans de nos historiens les plus estimés, à combien d'égards ne les trouverions-nous pas défectueux, à combien d'autres ne nous paraîtraient-ils pas surchargés de faits également vides d'instruction et d'intérêt ! M. Gudin répète longuement les reproches faits tant de fois aux historiens de la Grèce et de Rome, sur l'invraisemblance et sur l'inutilité de toutes les harangues dont ils crurent devoir embellir leurs narrations. Il eût été plus équitable de convenir que la plupart de ces harangues n'étaient pas de simples ornemens oratoires; que dans des gouvernemens où le peuple avait conservé une grande influence, où l'on ne parvenait à le maîtriser que par le charme et le pouvoir de la parole, ces discours devenaient les vrais ressorts de la politique et de l'administration ; que vouloir les passer sous silence en écrivant l'Histoire ancienne, c'eût été une omission aussi essentielle que celle que l'on ferait aujourd'hui en écrivant l'Histoire moderne, si l'on négligeait d'y développer le travail et les intrigues de cabinet qui ont décidé des plus grands événemens et des plus grandes révolutions.

Nous croyons devoir en relever ce qu'il dit de l'*Histoire universelle* de Bossuet ; ce n'est assurément pas une Histoire universelle, mais il y a beaucoup d'exagération à ne la trouver guère plus intéressante à lire qu'une *Table*

des matières. Si la seconde partie n'est qu'une dissertation théologique assez ennuyeuse, la première est un tableau de main de maître, tracé à la vérité d'un trait rapide, mais dont la touche brillante est pleine de noblesse et d'énergie. M. de Voltaire lui-même n'a pas manqué de la compter au nombre des ouvrages qui ont conduit Bossuet à l'immortalité.

Plus on a lieu d'être content de ce que dit d'ailleurs M. Gudin sur l'Histoire de l'abbé Raynal, plus on est fâché de lui voir donner quelque confiance au soupçon ridicule qui l'accuse de n'avoir inséré dans la dernière édition de son livre, des personnalités contre l'homme le plus puissant du royaume après le Roi que pour servir une intrigue de Cour.

Parmi les digressions où le sujet et la forme de l'ouvrage devaient entraîner naturellement l'auteur, il en est plusieurs qui mériteraient d'être citées; mais en voici une dont la singularité nous paraît assez piquante pour lui donner la préférence.

« C'est ainsi que parmi nous des savans, » des jurisconsultes, et M. l'abbé de Mably lui-» même, dans ses *Observations sur l'Histoire de* » *France*, tom. 1er, ont conclu de l'insolence » d'un soldat qui brisa un vase dans un de ces » momens de licence où l'avidité du butin » égare les esprits, les porte à la sédition et fait » taire l'autorité, que Clovis, qui ne l'en punit » pas sur-le-champ, n'était que le général et » non le souverain des Français.... (Ce raison-

» nement est de Rapin Thoyras, que M. l'Abbé
» pourtant ne cite pas.)

Une autre petite anecdote que nous ne voulons point laisser perdre à nos lecteurs est celle du dîner de M. de Foncemagne, parce que cette anecdote est parfaitement sûre et très-propre à expliquer la manière dont M. l'abbé de Mably s'est permis de traiter M. Gibbon dans sa *Manière d'écrire l'Histoire*.

« Vous étiez (dit-on au jeune Théodon) chez
» M. de Foncemagne le jour que M. l'abbé de
» Mably et M. Gibbon y dînèrent en grande
» compagnie. La conversation roula presque
» entièrement sur l'Histoire. L'abbé de Mably,
» étant un profond politique, la tourna sur
» l'administration quand on fut au dessert;
» et comme par caractère, par humeur, par
» l'habitude d'admirer Tite-Live, il ne prise que
» le système républicain, il se mit à vanter l'ex-
» cellence des Républiques, bien persuadé que
» le savant Anglais l'approuverait en tout et
» admirerait la profondeur du génie qui avait
» fait deviner tous ces avantages à un Français;
» mais M. Gibbon, instruit par expérience des
» inconvéniens d'un gouvernement populaire,
» ne fut point du tout de son avis, et il prit
» généreusement la défense du gouvernement
» monarchique. L'Abbé voulut le convaincre
» par Tite-Live et par quelques argumens ti-
» rés de Plutarque en faveur des Spartiates;
» M. Gibbon, doué de la mémoire la plus heu-
» reuse et ayant tous les faits présens à la pen-

» sée, domina bientôt la conversation. L'Abbé
» se fâcha, il s'emporta, il dit des choses dures;
» l'Anglais, conservant le flegme de son pays,
» prenait ses avantages, et pressa l'Abbé avec
» d'autant plus de succès que la colère le trou-
» blait de plus en plus. La conversation s'é-
» chauffait, et M. de Foncemagne la rompit en
» se levant de table et en passant dans le salon,
» où personne ne fut tenté de la renouer. »

Il n'y a point d'homme impartial qui n'ait été également indigné et de l'injustice et de l'insolence avec laquelle un homme de lettres, connu d'ailleurs par des ouvrages estimables, a pu s'oublier au point d'insulter aux cendres de l'homme extraordinaire, de l'homme unique, dont le génie, après avoir embrassé toutes les parties de la littérature, conçut encore la philosophie de l'Histoire sous un point de vue aussi utile qu'intéressant et nouveau, et nous donna dans ce genre des modèles admirés par des Robertson, des Hume, des Gibbon, c'est-à-dire par les historiens les plus exacts, les plus savans et les plus profonds que ce siècle ait produits, qui, ayant vu dans les auteurs originaux, non-seulement la preuve des faits auxquels il s'était particulièrement attaché, mais encore celle des conséquences qu'il en avait tirées, n'ont pas dédaigné de le suivre comme leur guide et leur maître.

FÉVRIER 1784.

On a donné, le jeudi 15 Janvier, la première représentation de la *Caravane du Caire*, opéra, en trois actes, paroles de M. Morel, intendant des Menus-Plaisirs de Monsieur; musique de M. Grétry. Cet ouvrage offre du mouvement, des tableaux agréables et variés, des scènes qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. La musique en est par son naturel conforme au sujet, souvent très-piquante.

Cet ouvrage a complètement réussi. Les tableaux neufs et variés que présente le premier acte, les danses agréables que l'on exécute dans le Bazar, l'intérêt du dénouement et la fête brillante qui le suit, ont valu à cet opéra un succès qui, au grand scandale des piccinistes, égale au moins jusqu'à présent celui de *Didon*. La fable du Poëme est absolument romanesque, sa conduite irrégulière et souvent invraisemblable; mais la musique est presque toujours d'une grâce si originale et si piquante, d'un comique si vrai, si bien saisi, que l'on oublie même, en l'entendant, toutes les négligences de style dont fourmille cet opéra, sans offrir un seul morceau digne d'être cité.

Les Comédiens italiens se sont empressés de donner une parodie de cet opéra; ils n'ont changé que le dénouement qu'ils ont fait avec

un ballon auquel est suspendue une nacelle semblable à celle dans laquelle s'élevèrent en l'air MM. Charles et Robert. Le père de Saint-Phar est censé traverser les airs avec une machine aérostatique, de laquelle, à l'aide d'une lunette, il a aperçu l'embarras où se trouve son fils. Cette plaisanterie, soutenue d'un couplet où l'on dit que

> Les pères, les dénouemens,
> A l'Opéra tombent des nues,

A fait tout le succès de cette parodie, composée d'ailleurs presque en entier d'hémistiches tirés de la *Caravane*. M. Morel a voulu s'en plaindre et faire retirer ce badinage, sous prétexte que l'auteur y avait employé tous ses vers; licence qui n'avait jamais été tolérée; mais M. le Parodiste a répondu avec tant de naïveté qu'il ignorait absolument à qui appartenaient tous ces vers, qu'il les avait reçus imprimés, et servant, selon l'usage, d'enveloppe à des *bonbons d'étrennes*, qu'on n'a pas cru devoir arrêter la représentation de cette plaisanterie. Il est certain que l'auteur de la *Caravane* en pouvait revendiquer avec justice les trois quarts.

Quelques partisans outrés de M. Piccini, qui ont toujours eu le talent de le servir avec ce zèle étourdi, cet enthousiasme exclusif qui suffit seul pour créer des ennemis à celui qui en est l'objet, se sont conduits à la première représentation de la *Caravane* avec tant de décence et d'adresse, que M. le Lieutenant-général de po-

lice a cru devoir interdire l'entrée du spectacle à l'un d'eux, le sieur *Moulgue*. Les piccinistes, tout en condamnant le procédé de ce jeune architecte, n'en ont pas moins regardé l'injonction de la Police comme un attentat à la dignité du corps; et l'on a vu paraître, trois jours après, les vers que voici contre l'auteur du Poëme, soupçonné d'avoir sollicité l'ordre de M. Le Noir.

REQUÊTE *de M. Moulgue à monseigneur Morel.*

Depuis trois jours on me condamne
A fuir les lyriques lambris,
Pour avoir, avec tout Paris,
Médit de votre *Caravane*.
Ah! monseigneur Morel, merci!
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Et plus que vous, toute la vie,
Je médirai de Piccini,
Et vous tiendrai pour un génie.

Les vers ci-dessous, adressés à M. Suard, l'un des Quarante de l'Académie française et chargé de rédiger l'article de l'Opéra dans le *Mercure*, sont de M. Ginguené, connu par quelques pages de prose écrites en faveur de l'*Atys* de M. Piccini, qui n'en avait pas besoin, et surtout par un zèle inconsidéré et bruyant qui a manqué lui attirer plusieurs fois, de la part de la Police, la même attention dont elle a honoré le sieur *Moulgue*. Cette épigramme relève un peu durement, mais avec assez de justice, l'extrême partialité avec laquelle l'académicien auteur des

Lettres de l'Anonyme de Vaugirard a toujours cherché à déprécier les ouvrages de M. Piccini pour exalter à leurs dépens ceux de MM. Gluck et Grétry.

ELOGE *de* la Caravane *par un Arabe.*

Amis, vive *la Caravane !*
Lisez l'article de Suard,
Nargue à *Didon ;* vive *la Caravane !*
Atys est l'opprobre de l'art ;
Fi de *Renaud !* vive *la Caravane !*
Oreilles à Suard pourtant ne manquent pas,
Mais oreilles qu'avait le palefroi de Jeanne,
Et que l'on vit en pareil cas
Orner la tête de Midas.
Pour ces oreilles-là, vive *la Caravane !*

L'on a parodié aussi une épigramme faite, il y a trente ans, pour MM. Marmontel, Belot et Cahusac, en changeant leurs noms en ceux de MM. Suard, Morel et Pitra, ami des deux premiers et dont le nom rime richement à opéra.

EPIGRAMME.

On proclame à Vaugirard
Pitra, Morel et Suard :
Le *Mercure* élève au ciel
Pitra, Suard et Morel ;
Mais on berne à l'Opéra
Suard, Morel et Pitra.

Un des trois bernés a répondu par ce quatrain, qui n'a d'autre sel que de rappeler à M. Gin-

guené un mandement de la Police dont sa prétention d'homme de lettres a été fort humiliée :

Taisez-vous, petits Ginguenets,
Ou bien mettez dans vos pamphlets
De l'esprit ou de la malice;
Sinon, gare encor la Police!

Rien de bien piquant dans toutes ces gentillesses, et nous ne nous permettons de les transcrire ici que pour faire connaître les gaietés littéraires que se permettent encore les deux partis.

TRÈS-HUMBLES *Remontrances à la Reine des Lanturelus* (1) *par leur digne orateur* (2).

O vous l'élève de Montagne,
Pleine de ses leçons et de son bon esprit,
Et qui dans un boudoir nommé votre *campagne* (3),
Faites l'extrait de tout ce qu'il a dit;
Vous aimez la raison sévère
Des philosophes du vieux temps,
Et plaisantez à tous momens
Nos philosophes soi-disans,
Qui par de longs et faux raisonnemens
Veulent instruire et gouverner la terre.
Par quel bizarre changement,
A vous-même toujours contraire,
Vous mettez-vous si souvent en colère,
Pour du bruit ou pour un enfant?

(1) Madame la marquise de la Ferté-Imbault.

(2) M. le comte d'Albaret.

(3) C'est un boudoir qu'elle a fait construire sur sa terrasse, et qu'elle appelle sa *Maison de Campagne*. C'est là qu'elle continue toujours ses extraits de Montagne et de Plutarque. Il n'y a guère moins d'un demi-siècle qu'elle s'en occupe.

De Montagne ouvrez le grand Livre
Sur l'âme et ses émotions ;
Vous y verrez qu'on ne doit vivre
Que pour dompter ses passions.
Mais il suffit, je dois me taire,
Tous mes vœux seraient superflus.
Vous n'avez qu'un défaut, et votre caractère
Réunit toutes les vertus.

Depuis la révolution opérée en France dans la musique, c'est-à-dire depuis que les Gluck, les Piccini, les Sacchini nous en ont créé une, on ne cessait de désirer un établissement semblable à ceux qui existent à Naples, à Venise, sous le nom de *Conservatoires*. L'on disait et l'on ne cessait de répéter que ce n'était presque rien faire encore pour l'art que de fixer en France, par les traitemens les plus avantageux, les plus grands maîtres dont s'honore l'Italie, et les encourager à enrichir notre scène lyrique de leurs compositions, si l'on n'établissait pas des écoles où ces maîtres pussent apprendre à des jeunes élèves à les exécuter d'après l'excellence de leur méthode et les vrais principes d'un art né, comme presque tous les autres, sous l'heureux ciel de leur pays. L'on pensait encore avec raison que le moyen le plus sûr de faire fleurir en France un art dont les jouissances presque neuves pour nous semblent l'emporter dans ce moment, sur nos autres goûts, c'était de créer une chaire où les principes de cet art enchanteur fussent professés publiquement, et d'établir en

même temps des maîtres de composition qui apprissent l'application de ces principes aux jeunes élèves qui annonceraient d'heureuses dispositions. Il ne paraissait pas moins nécessaire de perfectionner les drames destinés à être mis en musique, en engageant les gens de lettres d'un vrai talent à travailler pour un Théâtre où la musique est tout et laisse à peine partager au poëte la gloire d'un succès qu'elle n'obtient guère cependant sans le secours d'une conception vraiment dramatique et l'heureuse exécution de ses différentes parties.

M. le baron de Breteuil, qui a remplacé M. Amelot dans l'administration de l'Opéra qui tient au département de Paris, a senti qu'en encourageant et en perfectionnant les deux parties constitutives d'un Opéra, la musique et la poésie, la France parviendrait bientôt, par ses ouvrages lyriques, à la même supériorité que lui ont valu les chefs-d'œuvre des Corneille, des Molière, des Racine et des Voltaire. Ce ministre a fait rendre en conséquence par le Roi un arrêt qui ordonne l'établissement d'une chaire et d'une école de musique. Les élèves, fixés jusqu'à présent au nombre de quinze, y seront reçus à l'âge de douze ans, et instruits au moins pendant cinq ans consécutifs. Le Roi leur accorde 600 liv. de traitement par année. On leur montrera le solfège, l'art du chant, l'accompagnement et la composition. Ils auront en outre des maîtres de déclamation, de danse et d'armes,

pour leur donner de bonne heure l'habitude de ces grâces nobles et faciles que nos plus grands acteurs n'acquièrent ordinairement que par un long usage de la scène.

M. l'abbé Roussier, profond musicien, qui a écrit plusieurs ouvrages excellens sur les principes et les règles de l'art, aura la chaire de professeur. M. Piccini est à la tête de l'école où l'on formera les jeunes sujets. Il aura sous lui MM. Richer, Guichard et Langlée, qui ont presque soumis à l'analyse l'art de porter la voix et d'en diriger les sons de la manière la plus avantageuse à l'expression du chant et de la parole. Molé, de la Comédie française, est chargé d'y donner des leçons de déclamation.

Par le même arrêt, le Roi a établi trois prix, qui seront donnés chaque année aux trois Poëmes qui auront été jugés les meilleurs par sept membres de l'Académie française, choisis par Sa Majesté pour les juger (1). Le premier prix, de 1,500 liv., sera donné à la meilleure tragédie lyrique; le second, de 600 liv., au meilleur opéra pastoral ou comique; le troisième, de 500 liv., à la seconde tragédie lyrique. Les Poëmes seront remis à la fin de Décembre et jugés les premiers jours de Février de l'année suivante.

(1) MM. Thomas, Gaillard, Arnaud, Suard, Delille, Chamfort et Lemierre.

Madame de Montesson vient de faire jouer, sur son Théâtre, par les Comédiens français, une nouvelle tragédie de sa composition, *Agnès de Méranie*. Ce sujet est tiré des *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste*, par mademoiselle de Lussan; et voici le fait tel qu'il est consacré dans l'Histoire.

Cette pièce a peu de mouvement dans les trois premiers actes; l'amour d'Agnès pour Philippe est presque le seul sentiment qui les soutienne. Le quatrième est intéressant; et l'on pardonne presque l'invraisemblance de l'arrivée de Walderand en faveur du coup de théâtre, peu préparé cependant, de l'enlèvement d'Agnès, qu'empêche la générosité et le courage du Prince danois. Le parti que prend Agnès de mourir au dernier acte a encore le défaut de n'être pas suffisamment motivé; pour préparer un dénouement si violent, il eût fallu que tout ce que dit Agnès avant de se frapper fût écrit avec cette énergie, cette sensibilité et ce pathétique qui pouvaient justifier une semblable catastrophe en persuadant aux spectateurs qu'un coup de poignard était vraiment la seule ressource que pût laisser un désespoir, un malheur tel que le sien.

Le style de cette pièce est en général correct, mais presque toujours faible; naturel, mais sans mouvement. On a fort applaudi la tirade où Philippe distingue la soumission qu'il doit à l'Église quant au dogme, et le peu d'égard qu'elle

mérite lorsqu'elle ose prononcer au nom du Ciel sur des objets purement politiques. Madame de Montesson a prouvé dans ces vers qu'elle ne connaissait pas moins bien les principes de liberté de l'Eglise gallicane que les règles d'un Théâtre qu'elle honore par ses talens et par son goût.

Nous avons ici depuis quelque temps un jeune homme dont le talent est un de ces phénomènes extraordinaires qui tiennent à la réunion la plus heureuse de différens dons de la nature. Son nom est M. *Garat*, fils d'un célèbre avocat au Parlement de Bordeaux. Il est à peine âgé de vingt ans. Il ignore jusqu'aux premiers élémens de la musique, et personne en France, peut-être même dans toute l'Italie, ne chante avec un goût aussi sûr, aussi exquis. Sa voix, espèce de *tenor*, participant du *haut-contre*, est d'une flexibilité, d'une égalité, d'une pureté dont on ne connaît point d'exemple; ses accens ont cette sensibilité que l'art ne donne point et qu'il imite à peine. Son oreille est d'une exactitude, d'une précision rare, même parmi ceux qui connaissent le mieux les principes de l'art du chant, et sa mémoire, don sans lequel tous les autres seraient perdus pour lui, est telle qu'il retient par cœur non-seulement tout ce qu'il entend chanter, mais même les parties les plus compliquées des accompagnemens et les traits d'orchestre les plus difficiles; l'harmonie commande si fort cette

tête naturellement musicale, que, quand il chante sans accompagnement des airs qui en ont d'obligés, il remplit les suspensions ou les intervalles du chant par les traits que devrait rendre l'orchestre; enfin l'art du chant est tellement inné chez ce jeune homme, que MM. Piccini, Sacchini et Grétry, qui l'ont tous entendu avec enthousiasme, lui ont conseillé de ne point s'appliquer à une étude des règles dont la nature semble avoir voulu le dispenser. Il joint à ce don précieux un esprit facile, la vivacité de son pays et une figure aimable. La Reine a désiré plusieurs fois de l'entendre, et M. le comte d'Artois vient de le nommer son secrétaire de cabinet. Nous l'avons entendu exécuter plusieurs fois tout l'opéra d'*Orphée*, depuis l'ouverture jusqu'aux derniers airs de danse du ballet qui le termine. Un opéra est, dans le gosier de cet être étonnant, un seul morceau de musique qu'il exécute avec la même facilité qu'un autre chanterait une ariette. Quel dommage que l'état dans lequel il est né l'empêche d'employer un talent aussi rare à sa fortune et aux plaisirs du public!

Principes de Morale, par M. l'abbé de Mably; un volume in-12. Ces principes sont divisés en trois chapitres, ou, si vous l'aimez mieux, en trois Entretiens, avec tout le talent connu de l'abbé de Mably pour le dialogue. Le premier traite des passions; on nous y enseigne comme

des choses très-nouvelles que les passions sont nécessaires, qu'elles contribuent également à nous donner des vices et des vertus, que le seul moyen de les rendre aussi utiles qu'elles peuvent être pernicieuses, c'est de les modérer plutôt que de les exciter, etc. Pour égayer une théorie déjà si neuve et si piquante par elle-même, l'auteur s'est permis plusieurs digressions très-amères contre les femmes du siècle; on voudra bien nous pardonner d'en citer quelques traits sur lesquels on puisse juger de la grâce, de la douceur et de la légèreté de son style.

« Je veux bien croire (dit-il) avec Montagne » que les femmes ont fait de braves gens dans » le temps de la chevalerie et des carrousels; » mais aujourd'hui il ne pourrait s'empêcher » de rire et de plier les épaules quand il verrait » de petites mijaurées abîmées de luxe, d'oisiveté, de mollesse et de minauderies étudiées, » se persuader bêtement, d'après la lecture de » quelques mauvais contes ou de quelques mauvais vers, qu'il ne tient qu'à elles de donner » de grands hommes à l'Etat. Je ne sais pas comment l'amour se faisait autrefois; mais j'entends dire aujourd'hui de tous côtés que les » bonnes fortunes sont à si bon marché que ce » n'est pas la peine d'être un héros pour en » avoir. Quoi qu'il en soit, l'amour est une passion nécessairement molle, lâche, vicieuse et » libertine, qui n'appartient qu'aux sens, dès

» que les mœurs publiques n'en font qu'un » commerce inconstant et passager de galanterie, etc. »

Le second de ces Entretiens est destiné à examiner l'ordre, la dignité et l'emploi des vertus. C'est dans cette discussion que l'abbé de Mably s'est brouillé avec nos Messieurs de la Sorbonne, en insinuant trop clairement qu'il ne regardait pas la piété comme la base de toutes les vertus; cette disposition, quelque sainte, quelque désirable qu'elle soit, n'étant pas assez liée aux devoirs de la vie commune, aux rapports les plus essentiels de la société, pour devenir la première règle, la règle la plus convenable et la plus sûre de nos actions et de notre conduite. Il semble en effet que comme ce n'est pas avec de la métaphysique qu'on fait de bons artistes et de bons ouvriers, ce n'est pas non plus avec des motifs pris de l'autre monde qu'on peut espérer de faire les meilleurs citoyens de celui-ci. Mais la Sorbonne a sans doute de très-bonnes raisons pour condamner cette doctrine, et ces bonnes raisons pourraient bien tenir à la vertu que l'abbé de Mably nous recommande lui-même comme le fondement et l'appui de toutes les autres, la prudence. Cicéron l'avait déjà dit: *Prudentia sine quâ ne intelligi quidem ulla virtus potest.* N'eût-on pas employé une manière de s'exprimer plus philosophique et plus claire en disant tout platement que l'esprit juste, le bon sens est la première qualité que supposent tou-

tes les vertus, la seule qui puisse en garantir constamment l'emploi le plus raisonnable et le plus utile ?

Une vue un peu moins commune que toutes celles dont on vient de rendre compte est ce que dit l'auteur dans cet Entretien sur la nécessité de modifier même les principes de morale les plus incontestables, suivant les besoins de chaque siècle et de chaque Nation. Avec la confiance, avec la prétention du moins de passer pour le Caton de la littérature, il ne craint pas de porter l'indulgence de ses maximes jusqu'à dire :

« Supposant que je tinsse dans une main tou-
» tes les vertus et dans l'autre tous les vices,
» ne pensez pas que je semasse toutes ces ver-
» tus au hasard, et surtout que je ne laissasse
» échapper aucun vice. Ainsi qu'un médecin ha-
» bile emploie quelquefois des poisons dans ses
» remèdes pour procurer une crise favorable,
» de même je ne craindrais point de distribuer
» à propos quelque vice à un peuple pour le re-
» tirer de sa stupeur. »

On ne trouve dans le troisième Livre des Nouveaux Principes de Morale que des idées très-rebattues sur l'éducation, des lieux communs sur ce grand principe d'égalité, le principe favori de l'auteur.

C'est le jeudi 26 que M. le comte de Choiseul-Gouffier, élu par l'Académie française à la place

de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. de Tressan, y sont venus prendre séance et ont prononcé leurs Discours de réception. Soit l'intérêt inspiré par les nouveaux récipiendaires, soit la curiosité de voir de quelle manière seraient loués les deux académiciens qu'ils remplacent, jamais séance académique ne fut plus brillante et plus nombreuse. Un homme, étonné de cette prodigieuse affluence, me dit à l'oreille : *Vous le voyez, les plus grands hommes disparaissent, le monde va toujours.*

Le Discours de M. de Choiseul était consacré tout entier à la mémoire de M. d'Alembert. Après avoir parcouru rapidement la carrière glorieuse de ses travaux et de ses succès littéraires, la sensibilité de l'orateur s'est reposée avec complaisance sur ces réflexions si touchantes :

« Quel était cependant l'homme célèbre destiné
» à étendre les connaissances humaines, dont la
» réputation avait rempli l'Europe, et que les
» Souverains les plus éclairés semblaient se dis-
» puter? Vous m'entendez, Messieurs, et ce qu'il
» est honnête de sentir, pourquoi craindrais-je
» de l'exprimer; pourquoi, par un silence pusilla-
» nime, priverais-je sa mémoire du tribut si tou-
» chant qu'obtiennent de toutes les âmes nobles
» la vertu dans l'infortune et le génie dans l'obs-
» curité? Quel était-il? un malheureux enfant,
» sans parens, sans berceau, et qui ne dut qu'aux
» apparences d'une mort prochaine et à l'huma-
» nité d'un officier public l'avantage de n'être

» point confondu dans la foule de ces infortunés
» rendus à la vie pour s'ignorer toujours eux-
» mêmes, etc. »

Ce mouvement a paru de l'éloquence la plus vraie et la plus sensible, sans manquer à aucune des convenances qu'il était si facile de blesser. Tout le Discours est en général d'un ton noble et soutenu; on a trouvé seulement que M. de Choiseul aurait pu se dispenser d'y rappeler une anecdote assez douteuse sur le prétendu refroidissement que M. d'Alembert eut à supporter de la part du Roi de Prusse, pour avoir défendu, contre un jugement peu favorable de ce Monarque, le célèbre Euler, alors son rival en géométrie. En tout cas, la franchise du philosophe n'eut pas de grands efforts à faire, et ne changea rien au parti pris depuis long-temps sur le compte de M. Euler.

La réponse que M. le marquis de Condorcet a faite à ce Discours, en qualité de directeur actuel de l'Académie, est partagée comme de raison entre l'éloge du récipiendaire et celui de son prédécesseur. On a fort applaudi à la manière dont il a loué les Voyages de M. de Choiseul en Grèce.

« On vous a vu (dit-il), entouré des paisibles
» instrumens des arts, visiter les mêmes contrées
» que vos ancêtres n'avaient parcourues qu'en
» pèlerins conquérans; vous êtes revenu chargé
» de dépouilles plus précieuses aux yeux de la
» raison que celles qu'ils ont obtenues pour prix

» de leurs exploits. Tous ceux que les Lettres
» et les Arts occupent ou intéressent ont lu
» avec avidité ce *Voyage*, où la Géographie a
» puisé de nouvelles lumières, où les cartes ma-
» rines sont perfectionnées, où tant de monu-
» mens sont décrits avec précision et dessinés
» avec goût, où les mœurs, observées sans en-
» thousiasme et sans humeur, sont peintes avec
» tant de vérité. Un heureux emploi de l'His-
» toire ancienne de la Grèce y offre sans cesse
» des rapprochemens instructifs ou des con-
» trastes piquans; ce style simple et noble, si
» convenable à celui qui parle de ce qu'il a vu
» et qui raconte ce qu'il a fait, une exactitude
» scrupuleuse sans longueurs et sans minuties,
» de la philosophie sans déclamation et sans
» systèmes, tels sont les caractères de cet ou-
» vrage. »

Plus d'un auditeur n'a pu s'empêcher de sourire à quelques traits des instructions qu'on donne ensuite au nouvel académicien sur l'ambassade qui vient de lui être confiée.

« Ces mêmes peuples (lui dit-on) qui vous
» ont vu avec étonnement dessiner les monu-
» mens antiques que leur indifférence foule aux
» pieds vous reverront, trop tôt pour nous,
» honoré de la confiance d'un Prince, leur fidèle
» et généreux allié. La politique de l'Europe,
» du moins celle qu'on avouait, fut long-temps
» dirigée contre cet empire, alors redoutable;
» et aujourd'hui celle de plusieurs Etats semble

» chercher à le soutenir ou à le défendre. Mais,
» ce qui doit honorer notre pays et notre siècle,
» elle ne veut employer que des moyens avoués
» par la justice et conformes à l'intérêt général
» de l'humanité. Menacé par des Nations puis-
» santes et éclairées, le trône des Ottomans ne
» peut subsister, s'ils ne se hâtent d'abaisser les
» barrières qu'ils ont trop long-temps opposées
» aux sciences et aux arts de l'Europe.... Les lu-
» mières sont le secours le plus efficace que cet
» empire puisse recevoir de ses alliés; et l'art
» des négociations, qui a été si long-temps l'art
» de tromper les hommes, sera dans vos mains
» celui de les instruire et de leur montrer leurs
» véritables intérêts, etc. »

Cette politique n'est-elle pas dictée par la raison même? En effet, que nous en coûterait-il, pourrions-nous dire au Divan, de vous fournir des soldats bien disciplinés, de l'artillerie et des vaisseaux? Mais, à les examiner sans prévention, sont-ce là des moyens avoués par la justice, conformes au bien général de l'humanité? Ce sont des lumières dont vous avez besoin; en conséquence nous vous envoyons l'*Encyclopédie* et des philosophes pour vous l'expliquer, et voilà véritablement le plus grand service que vous deviez attendre d'une amitié fidèle et courageuse.... Le seul tort qu'on puisse reprocher à une vérité si sensible, c'est d'avoir tout l'air d'une mauvaise plaisanterie; elle n'en est pas moins exacte, il ne s'agit que de lui don-

ner la tournure la plus propre à la faire agréer aux puissances à qui l'on a quelque intérêt à la persuader.

Le tribut d'éloges que M. de Condorcet paye à la mémoire de M. d'Alembert est d'une sensibilité tout-à-fait géométrique, et qui prouve qu'il ne manque à l'orateur ni le sang-froid ni les connaissances nécessaires pour apprécier sans illusion les services rendus aux sciences par son illustre ami : comme ces éloges cependant n'offrent rien de neuf, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Il y a moins de naturel, moins de simplicité dans le Discours de M. Bailly que dans celui de M. de Choiseul; mais on y trouve aussi plus d'idées, plus de finesse et de profondeur. La manière dont il caractérise l'esprit et le talent qui distinguent les ouvrages du comte de Tressan respire toutes les grâces du modèle qu'il avait à peindre.

« .... C'est presque au bord du tombeau que » vous l'avez couronné, et l'on pourrait dire » que c'est le Chant du Cygne qui vous l'a fait » reconnaître. M. de Tressan, quoiqu'il ait écrit » tard, quoiqu'il n'ait fait peut-être que se laisser » entrevoir, a montré un talent naturel et un » style qui avait un caractère. Ce caractère, pré- » cieux aux gens de goût, et surtout à des Fran- » çais, était la Grâce. La Grâce, fille de la Na- » ture et compagne de la Vérité, réside dans le » style quand il est ingénu sans effort; elle fuit

» la recherche et l'exagération. Ce qui est élevé
» doit être présenté sous une expression simple,
» ce qui est ingénieux doit paraître échapper à
» la naïveté..... Le style gaulois a de la grâce
» parce qu'il est naïf, et il tient cette naïveté de
» la simplicité des mœurs antiques. M. de Tressan
» les étudia dans nos vieux Romans, qui en sont
» les dépositaires; il sentit que son talent était
» de peindre ces mœurs; son style en reçut
» l'empreinte, et il transporta dans notre langue
» perfectionnée le ton naïf et la grâce naturelle
» du langage gaulois.... Malade et tourmenté de
» la goutte, c'est au milieu de ses souffrances
» qu'il entreprit la Traduction de l'*Arioste*, ache-
» vée en moins de dix mois; le talent maîtrisait
» l'âge et la maladie; la gaieté française avait
» alors le même effet que le stoïcisme... Il pei-
» gnait les hauts faits d'armes comme un Français
» qui sent qu'il est né pour s'y distinguer; il
» peignait l'amour comme un homme qui se
» plaît à s'en souvenir, etc. »

M. de Tressan, long-temps avant d'être admis au nombre des Quarante, avait été reçu à l'Académie des Sciences. M. Bailly, appelé à le remplacer, et l'académicien chargé de le recevoir, ont tous deux également l'avantage d'appartenir à cette Compagnie; notre orateur a tiré parti de ce concours singulier pour prouver les rapports intimes qui lient les Sciences aux Lettres. Si l'éclat des Lettres rejaillit sur les Sciences, les Sciences donnent à l'esprit d'une Nation plus

de profondeur et d'énergie pour la culture des Lettres, etc.... L'expérience a presque toujours prouvé le contraire; mais en théorie rien ne paraît plus raisonnable, et, vrai ou non, c'est dans la circonstance ce qu'il était le plus à propos de dire, ne fût-ce que pour amener la tirade que voici :

« Ce que les Sciences peuvent ajouter aux » priviléges de l'espèce humaine n'a jamais été » plus marqué qu'au moment où je parle. Elles » ont acquis de nouveaux domaines à l'homme; » les airs semblent lui devenir accessibles comme » les mers, et l'audace de ses courses égale pres- » que l'audace de sa pensée. Le nom de Mont- » golfier, ceux des hardis navigateurs de ce nou- » vel élément vivront dans les âges. Mais qui » de nous au spectacle de ces superbes expé- » riences n'a pas senti son âme s'élever, ses » idées s'étendre, son esprit s'agrandir? Cette » impression est le sentiment d'une nouvelle » force que l'esprit humain a reçue; il la tient » de l'effort et de l'élan même de l'invention, » et cette force sera transmise à ceux qui dans » leurs écrits célébreront ces merveilles, etc. »

Nous nous bornerons à citer une réflexion de M. de Condorcet, tout-à-fait aimable, sur les dernières occupations de la vie de M. de Tressan.

« Dans un âge où les hommes les plus actifs » commencent à éprouver le besoin du repos, » M. de Tressan devint un de nos écrivains les

» plus féconds et les plus infatigables. Il publia » ces Contes où des tableaux voluptueux n'alar» ment point la décence, où une plaisanterie fine » et légère répand la gaieté au milieu des combats » éternels et des longues amours de nos paladins. » Rajeunis par lui, nos anciens romanciers ont » de l'esprit et même de la vérité ; leur imagi» nation vagabonde n'est plus que riante et » folâtre. La vieillesse est peut-être l'âge de la » vie auquel ces ingénieuses bagatelles con» viennent le mieux et où l'on peut s'y livrer » avec moins de scrupule et plus de succès. » C'est alors qu'on est désabusé de tout, qu'on » a le droit de parler de tout en badinant ; c'est » alors qu'une longue expérience a pu ensei» gner l'art de cacher la raison sous un voile » qui l'embellisse et permette à des yeux trop » délicats d'en soutenir la lumière ; c'est alors » qu'indulgent sur les erreurs de l'humanité, » on peut les peindre sans humeur et les corri» ger sans fiel.... »

Cette séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. l'abbé Delille d'un morceau de son *Poëme sur les Plaisirs de l'Imagination* ; il a été reçu avec tous les applaudissemens qu'on ne saurait refuser aux vers de l'abbé Delille, encore moins au charme séduisant attaché à sa manière de les lire.

Charade *adressée à madame la marquise de Villette*

Faible et nu, mon premier et dévore et digère
Sujets et Rois, sages et fous.
J'aime mieux le second que vous,
Et vous savez combien vous m'êtes chère.
Aussi, malgré mon désir de vous plaire,
Entre le tout et moi, sans que je sois jaloux,
C'est ce terrible tout que votre cœur préfère.

Le mot est *Vertu*.

On a donné, le 8 Février, la première représentation de *Chimène*, tragédie-opéra, paroles de M. Guillard, musique de M. Sacchini.

Le nom de l'auteur du Poëme, M. Guillard, est déjà connu par le grand succès d'*Iphigénie en Tauride*, mise en musique par M. Gluck, et par *Electre*, à qui il ne manquait peut-être, pour réussir également, qu'un musicien autre que le sieur Le Moine. Ce nouvel opéra est tiré du *Cid*, ouvrage aussi consacré sur le Théâtre français par la grande révolution dont il fut l'époque et la cause que par cette foule de beautés du premier ordre, que les défauts du plan, l'inutilité de quelques personnages, les persécutions du cardinal de Richelieu et le laps d'un siècle et demi, bien plus puissant encore, n'ont pu détruire, ni même atténuer. M. Guillard n'a pas suivi en entier le plan de Pierre Corneille, il ne le pouvait pas; la musique et le besoin de servir officieusement ses procédés demandent au poëte une marche rapide et des sacrifices qui rendent peu de Tragédies de la scène française

propres à être transportées avec avantage sur le Théâtre lyrique. Celles dont le mérite et les beautés tiennent plus aux développemens des caractères qu'au mouvement de l'action, à la peinture et à la marche graduée des passions qu'à leur contraste, offrent le plus de difficultés à vaincre.

M. Guillard s'est cru obligé d'abandonner des grands moyens de l'art employés par Corneille pour un plan qui, en éloignant du moment de l'action la mort du comte de Gormas, lui permit d'unir à la fin Chimène avec Rodrigue; mais cet hymen, qui choque toujours un peu les convenances et les fêtes brillantes qui lui succèdent, ne remplace point la variété des situations et le grand intérêt que lui offrait la marche du *Cid.* Il a fait de trop grands sacrifices à ces accessoires parasites de l'Opéra qu'il avait si heureusement dédaignés dans ses deux premiers ouvrages.

La musique de cet Opéra n'a pas réuni tous les suffrages; malgré les beautés du plus grand ordre qu'y a répandues M. Sacchini, malgré l'élégance et la variété des airs qu'il a presque prodigués dans cette nouvelle composition, il n'a pas paru tenir tout ce qu'on s'était plu à attendre de l'auteur de *Renaud.* Ses airs, toujours brillans, toujours accompagnés d'une manière aussi variée que neuve et piquante, n'ont pas souvent, surtout dans les rôles du Roi et de don Diègue, la vérité d'expression que la situation, le caractère des personnages et le sentiment offert par les paroles, semblaient exiger. Son ré-

citatif est en général vague et peu accentué ; le sens des paroles est trop perpétuellement coupé par des traits d'orchestre qui éblouissent et fatiguent l'attention, et ses chœurs sont bien inférieurs à ceux qu'il nous avait fait admirer dans *Renaud*. Malgré les défauts essentiels que l'on peut reprocher à la musique de cet Opéra, on est perpétuellement étonné de la fécondité inépuisable du génie de M. Sacchini, de l'élégance, de la variété de ses airs, et surtout de la sensibilité exquise qui semble être le signe distinctif de son talent, et qu'il répand sous des formes toujours nouvelles, toujours suaves, toujours pathétiques, sur toutes les situations qui peuvent en être susceptibles.

Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'Histoire et à la Littérature ; par M. de La Place. Tome II. Le premier a paru il y a deux ans. Ce volume contient quelques morceaux assez curieux. Parmi les pièces produites au procès de Marie Stuart on trouve les lettres de cette Reine infortunée au comte de Bothwell. Ce sont des monumens d'une passion effrénée, et qui ne laissent aucun doute de la part qu'eut Marie à l'assassinat d'un époux dont le poison, tenté précédemment, n'avait pu la défaire. Tous les historiens ont remarqué que l'époux de la Reine était le plus bel homme de son temps ; que Bothwell au contraire, d'une figure très-commune, était universellement décrié pour

ses mœurs. M. de La Place ajoute niaisement *qu'il avait probablement des qualités et des talens faits pour plaire aux femmes de ce temps-là.*

Il y a beaucoup de minuties dans la *suite du Mémorial de M. Duclos*, et parmi ces minuties des bruits populaires adoptés avec une légèreté incroyable.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la suite de ce *Mémorial*, ce sont quelques anecdotes sur l'élection de l'Empereur Charles VII, sur les vrais motifs de la guerre qui en fut la suite; plusieurs fragmens des lettres écrites à ce sujet au cardinal de Fleury par le Roi, la Reine d'Espagne et Madame Infante. On ne peut rien imaginer de plus empressé, de plus caressant que toutes les sollicitations que ces deux Princesses employaient auprès de Sa vieille Eminence, pour l'entraîner dans une guerre dont ses vues et son caractère devaient l'éloigner également.

Les détails sur la maladie et les vapeurs de Philippe V offrent un spectacle aussi curieux qu'affligeant.

Le fragment d'une lettre de M. le Régent au Roi d'Espagne méritait d'être conservé; c'est la copie d'une minute écrite de la main du Prince et pleine de ratures, trouvée, en 1733, chez une beurrière. L'authenticité du morceau a été reconnue, dit-on, par MM. Melon, Fourmont, Fontenelle et Lancelot. Cette lettre, du ton le plus ferme et le plus vigoureux, retrace en peu

de mots tous les malheurs attirés sur la France par les efforts faits en faveur de l'Espagne.

Ou ne lira pas sans intérêt une anecdote concernant la maison de Courtenay, descendante de Pierre de France, septième fils du Roi Louis-le-Gros, qui, en épousant la fille de Josselin de Courtenay, prit le nom de sa femme; les réflexions historiques sur la mort de Henri IV, copiées sur un manuscrit de la main d'Augustin Conon, avocat au Parlement de Rouen, réflexions qui ne confirment que trop les soupçons formés contre Marie de Médicis et le duc d'Epernon; une lettre fort touchante de Jacques II à Louis XIV, après la malheureuse affaire de la Hogue; l'histoire chevaleresque de Raynard de Choiseul et d'Alix de Dreux; le portrait d'un contrôleur-général, par Fontenelle; de fort belles instructions de Catherine de Médicis à Charles IX.

L'anecdote d'Anne Oldfields, célèbre actrice du Théâtre de Londres, qui dans ses derniers momens s'occupait avec tant d'inquiétude de la toilette qu'on aurait à lui faire après sa mort, nous rappelle un trait du même genre de madame la princesse de Charolais. Quoiqu'elle fût à l'agonie, on eut beaucoup moins de peine à la déterminer à recevoir ses Sacremens qu'à ôter son rouge; ne pouvant plus résister aux instances de son confesseur, elle y consentit enfin; *mais en ce cas*, dit-elle aux femmes qui l'entouraient, *donnez-moi donc d'autres rubans; vous savez*

bien que sans rouge les rubans jaunes me vont horriblement. — On ne peut soutenir l'idée d'être laide même après sa mort, ce furent les dernières paroles d'Anne Oldfields.

Dissertation sur la question de savoir si les inscriptions doivent être rédigées en latin ou en français; par M. le président Roland. Brochure. L'auteur tâche de prouver qu'il y a des inscriptions françaises qui ne le cèdent pas aux latines; que nous avons quantité de vers français aussi précis, aussi énergiques qu'aucuns vers latins; qu'enfin plusieurs de nos auteurs, en s'appropriant les idées des écrivains de Rome, les ont rendues avec une précision égale à celle des auteurs originaux. L'éloquence et l'érudition de M. Roland, fussent-elles cent fois plus ingénieuses encore, ne détruiront jamais toutes les difficultés qui rendent notre langue moins propre au style lapidaire que la langue latine, parce que ces difficultés tiennent essentiellement au mécanisme même de notre langue, à la nécessité où nous sommes de marquer le cas et le régime des mots par des articles ou des prépositions qui ralentissent le mouvement de la phrase et nous interdisent absolument l'usage des inversions les plus heureuses et les plus propres à donner de l'énergie et de la précision. L'auteur admire la simplicité sublime de l'inscription qui vient d'être placée, à Dole, sur la statue pédestre du Roi *Louis XVI*, âgé de

vingt-six ans ; elle est de M. Philippon, auteur du Livre *sur l'Education du Peuple.* On a remarqué avec raison que cette inscription eût été plus noble et plus claire en n'y changeant qu'un seul mot, au lieu de *Louis XVI âgé*, *Louis XVI à l'âge*, parce que, comme l'observe le marquis de Villette dans une lettre insérée dans le *Journal de Paris*, le substantif *à l'âge* présente une époque, et l'adjectif *âgé*, une chose très-indifférente.

Cécilia, ou Mémoires d'une Héritière, par l'auteur d'Evélina, traduits de l'anglais. Cinq volumes in-12. C'est un des meilleurs Romans qui aient paru depuis long-temps en Angleterre; le pathétique des situations, l'intérêt et la variété des caractères dont la plupart sont fortement prononcés et tous très-bien soutenus, en rendent la lecture aussi attachante qu'elle peut être instructive; quoique la marche générale en soit un peu lente, le dénouement assez romanesque et un grand nombre de détails trop minutieux, cet ouvrage suppose tout à-la-fois une grande connaissance du cœur humain, l'imagination la plus féconde et la plus sensible. Si, comme on l'assure, c'est une jeune personne qui en est l'auteur, c'est un vrai prodige. Nous ignorons à qui nous en devons la traduction; mais l'extrême négligence du style annonce qu'elle a été faite fort à la hâte, et c'est un tort qu'on a de la peine à pardonner; l'auteur de *Cécilia* méritait bien de parler notre langue avec plus de grâce et de pureté.

MARS 1784.

La continuité d'un hiver des plus rigoureux ayant accru successivement la misère de la partie indigente des habitans de Paris, les acteurs des divers spectacles se sont fait un devoir de consacrer au soulagement des pauvres le produit d'une de leurs représentations, et de seconder par un emploi si honorable de leurs talens les vues de bienfaisance et d'humanité dont le Roi et la Reine avaient donné le premier exemple aux divers ordres des citoyens de cette Capitale.

En conséquence, les Comédiens français ont donné, le 3 Mars, au profit des pauvres, la première représentation de *Coriolan*, tragédie de M. de La Harpe. L'auteur a saisi avec empressement une circonstance aussi favorable pour offrir au public cette nouvelle production. Ses vues et celles des Comédiens ont été remplies de la manière la plus satisfaisante; l'affluence du public a porté la recette à 10,330 liv., et les applaudissemens accordés à cette première représentation ont été la juste récompense d'un désintéressement si bien calculé. Tous les auteurs de nos Théâtres des boulevards se sont empressés de le suivre, et l'ont vu couronné par le même succès.

MM. de Chamfort et Rhulière s'étaient égayés

d'avance sur cette nouvelle Tragédie et sur l'attention de l'auteur à la produire dans une circonstance où des motifs d'humanité, rassemblant de nombreux spectateurs, devaient encore les disposer à l'indulgence.

Voici l'épigramme de M. de Chamfort.

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre Tragédie;
Nous devons tous en vérité
Bien l'applaudir par charité.

Voici celle de M. de Rhulière :

Ci-gît le dernier des enfans
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfans toujours mort-nés?

M. de La Harpe n'a pas dédaigné de répondre à ces gentillesses par des personnalités assez piquantes.

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel-esprit,
Et ce pesant Rhulière à face rebondie ?
Tous deux sont pleins de jalousie;
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Ce qui gâte un peu le plaisir de cette vengeance, c'est qu'on s'est trop bien souvenu que le mot de l'épigramme n'était pas de lui; il y a longtemps que l'abbé Arnaud l'a dit pour la première fois.

Aucun sujet n'a paru aussi souvent sur le Théâtre français que celui de *Coriolan*, et ce

trait historique qui offre un caractère si éminemment dramatique, l'intérêt imposant du nom de Rome et de ses destins aux prises avec les plus redoutables ennemis qu'elle ait eus dans son berceau, n'a jamais obtenu un succès décidé sur la scène. Nos grands maîtres, qui en sentaient les défauts, ne l'ont point hasardé, et l'on n'a point oublié la réponse du célèbre Crébillon au jeune homme qui en sortant du collége lui présentait un *Coriolan* : *Croyez-vous que si ce sujet eût été propre au Théâtre, nous vous l'eussions laissé ?* Malgré cette autorité et celle de Voltaire, si décisive quand il est question de l'art dramatique, l'esprit de M. de La Harpe a cru pouvoir vaincre des difficultés que le génie même ne viendrait point à bout de surmonter dans un sujet essentiellement vicieux, de quelque manière qu'on le conçoive. Tous les poëtes qui l'ont traité avant M. de La Harpe ont commencé l'action à l'époque où Coriolan, à la tête des ennemis de sa patrie et ayant puni l'injustice de ses concitoyens par plusieurs victoires, est sur le point d'écraser Rome sous le poids de sa vengeance; mais ce plan n'offrira jamais qu'une même situation à traîner longuement pendant quatre actes pour arriver à la seule scène intéressante du sujet, à la scène où ce vainqueur, désarmé par sa piété filiale, accorde aux larmes de sa mère la grâce de sa patrie. M. de La Harpe a cru devoir préférer le plan tracé par Shakespeare, et l'on a vu l'homme de lettres qui a le

plus défendu la règle des trois unités, qui a crié à la barbarie quand M. Ducis s'en est écarté dans les sujets qu'il a empruntés au père du Théâtre anglais, se permettre d'accumuler, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événemens qui cessent d'intéresser par cela même que la rapidité avec laquelle ils se succèdent leur ôte toute espèce de vraisemblance (1). Comme Shakespeare, il a transporté la scène de la place publique de Rome dans le camp des Volsques, et il a cru qu'en établissant ce camp sous les murs mêmes de la ville, la possibilité physique d'y conduire son héros dans un court espace de temps suffirait pour conserver à l'action l'unité de lieu qu'il prétend ainsi n'avoir point violée. On eût pardonné à M. de La Harpe d'oublier des principes que le bon goût, la raison et surtout la vraisemblance, âme de toute action dramatique, défendent encore mieux que ses préceptes, si avec les défauts du *Coriolan* de Shakespeare il en eût conservé les beautés; mais telle est l'absence totale des moyens dramatiques dans la tête de ce célèbre littérateur, que, en suivant même pas à pas le plan de Shakespeare, il a dépouillé son ouvrage du mouvement, de

(1) Ceci confirme ce que nous croyons avoir déjà dit ailleurs : la grande différence qu'il y a entre le Théâtre anglais et le nôtre, c'est qu'en Angleterre on fait courir le spectateur après les événemens, et qu'en France aujourd'hui ce sont les événemens qui courent après le spectateur. Des deux manières quelle est la plus vraisemblable ? Corneille et Racine eussent décidé sans doute que ce n'est ni l'une ni l'autre.

l'intérêt progressif et attachant que présente la pièce anglaise, parce qu'il s'est contenté de mettre en récit tout ce que son modèle a mis en action.

On peut remarquer qu'il y a dans une scène du cinquième acte un très-beau mouvement, celui où Véturie aux genoux de son fils qui lui dit : *Vous à mes pieds! ô ciel!* lui répond :

J'y resterai, barbare !
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

Il est vrai que ces vers sont tout entiers dans *Timoléon;* mais des enfans morts depuis long-temps pourraient-ils reprocher à leur père d'enrichir de leur dépouille ceux qui naissent après eux sous une étoile plus favorable ?

M. de La Harpe s'est empressé de faire imprimer sa Tragédie sur le succès de la première représentation, et dans une préface peu modeste il dit que c'est à la lecture d'un passage de La Mothe, cité par M. de Voltaire dans la préface de l'*Œdipe : Je ne serais pas étonné qu'une Nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les Volsques au troisième, assiégeant Rome au quatrième*, etc., qu'il conçut l'idée de traiter ce sujet et la possibilité de ramener les événemens de plusieurs mois à la vraisemblance des vingt-quatre heures et à l'unité qu'exigent nos convenances théâtrales; mais la tragédie de Shakespeare, antérieure

de plus d'un siècle à ce qu'a écrit l'auteur d'*Inès*, a offert à M. de La Harpe des données qui ont servi plus officieusement son talent pour la Tragédie que les trois ou quatre lignes de La Mothe, auxquelles M. de Voltaire avait répondu qu'*il ne concevait pas qu'un peuple sensé et éclairé ne fût pas ami des règles toutes puisées dans le bon sens et toutes faites pour son plaisir...*, *et qu'il voyait trois tragédies dans le plan indiqué par La Mothe*. L'opinion de M. de Voltaire n'avait pas besoin du poids que M. de La Harpe vient d'y ajouter par l'exécution de ce plan pour la rendre absolument décisive; et si l'auteur ne trouve pas dans son *Coriolan*, ou celui de Shakespeare qui est le même, trois tragédies, il est au moins prouvé que ce sujet, conçu d'après ce plan, offre trois événemens qui ne peuvent paraître vraisemblables et intéressans, qu'autant qu'on leur verra donner l'espace de temps que demande le développement des circonstances qui les déterminent et la distance des lieux où ils doivent nécessairement se passer.

Le style de cette nouvelle Tragédie a paru en général d'un ton trop déclamatoire. Les longues tirades dont M. de La Harpe a composé son dialogue rappellent d'autant mieux nos harangues de collège que c'est presque toujours dans l'Histoire de Coriolan que l'on prend les sujets que l'on donne à traiter à nos jeunes rhétoriciens pour les former à ce genre de composition. La versification en est souvent faible et souvent am-

poulée, ses périodes offrent à chaque instant ces phrases incidentes et parasites qui en ralentissent le mouvement, détournent l'attention de l'idée principale, et ne produisent qu'une boursoufflure d'expression, dont la magie, quelquefois imposante au Théâtre, tombe toujours à la lecture. On reste convaincu, en lisant cette Tragédie, que l'auteur l'a faite à la hâte ; c'est la troisième dont M. de La Harpe nous gratifie en moins de dix-huit mois, et celle-ci prouve plus que jamais combien la nature a refusé à ce littérateur, d'ailleurs très-estimable, le génie qui conçoit une action théâtrale, la raison qui en dispose l'ensemble et en prépare l'intérêt progressif depuis la première scène jusqu'au dénouement; enfin cette force et cette sensibilité que l'âme seule donne, et qui seule répand la vie sur toutes les parties d'un ouvrage dramatique.

La Reine, dit-on, ayant demandé des couplets à M. le vicomte de Ségur, celui-ci s'en défendit d'abord; mais Sa Majesté ayant insisté en ajoutant : *Vous n'avez qu'à me dire mes vérités*, il lui chanta les vers que voici :

LES *On dit*, *chanson*.

*Sur l'*Air : *Mon père était pot, ma mère était broc, etc.*

Voulez-vous savoir les on dit
Qui courent sur Thémire ?
On dit que parfois son esprit
Paraît être en délire.

Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa dérision,
Fussiez-vous Caton,
Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
Mais on dit qu'un seul grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les Dieux
Descendraient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire;
On dit qu'oublier l'heure et vous
Pour elle c'est misère.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
On oublie ses torts,
Le temps même alors
S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême:
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Laissez-lui son système;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime?

La *Résidence*.

Un évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'Eglise
Une actrice de l'Opéra.
Tandis qu'à Paris, à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
A l'Amour,
Un mot, lâché dans une thèse
Sur l'origine des pouvoirs,
L'appelle dans son diocèse.
Notre grave Prélat, fidèle à ses devoirs,
S'en fut prendre congé de sa belle Thérése.
On se jura fidélité,
Foi d'Apôtre et d'honnête femme;
Mais contre les sermens faits dans la volupté
Bien souvent l'on proteste, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
L'Evêque part, un Abbé lui succède,
Un Juif après est écouté,
Puis mylord Spleen, qui la prend pour remède
Par ordre de la Faculté;
Preuve que le plaisir est bon pour la santé.
Mylord des médecins remplissait la formule,
Quand l'Evêque revint, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir.... Quel affront! il recule,
Et témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse avec assurance
Lui dit: Calmez votre fureur.
A la cour de Vénus il n'est point de dispense.
Apprenez que dans la rigueur
Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
Ce bénéfice, Monseigneur,
Quoiqu'à simple tonsure, exige résidence.

EPIGRAMME *sur l'Expérience de M. Blanchard, du 2 Mars, qui n'a été qu'une répétition de celle de MM. Charles et Robert, mais dont la souscription a valu encore à l'Auteur quarante à cinquante mille livres* (1).

Au Champ-de-Mars il s'éleva ;
Au champ voisin il s'abaissa,
Chargé d'argent il resta là.
Messieurs, *sic itur ad astra* (2).

Histoire de la dernière Révolution de Suède, contenant le récit de ce qui s'est passé dans les trois dernières diètes, et un Précis de l'Histoire de Suède, etc.; traduit de l'anglais de Charles-François Shéridan, écuyer-secrétaire de la Grande-Bretagne en Suède. Un volume in-8°, Londres, 1783.

M. Le Scène-des-Maisons nous a donné, il y a quelques années, une Histoire de la dernière révolution de Suède, qui n'était qu'un extrait

(1) Il avait annoncé qu'il se dirigerait à volonté par le moyen des ailes et du gouvernail dont il avait armé sa gondole ; mais, au moment où il se préparait à partir avec le bénédictin Dom Pech, son compagnon de voyage, un jeune officier de l'Ecole militaire s'étant élancé dans le petit bateau dans l'intention de les accompagner, le temps qu'il fallut employer pour l'en faire sortir, l'affluence et le tumulte qu'occasiona cette étrange scène, eurent bientôt brisé tous les agrès du nouveau vaisseau. Le pauvre M. Blanchard, réduit à partir seul, privé de tous ses moyens de direction, n'a paru voguer contre le vent que parce qu'il a trouvé à une certaine élévation des courans d'air opposés à ceux qui régnaient dans ce moment sur la terre. Parti du Champ-de-Mars à midi et demi, il est descendu, vers les deux heures, sur le chemin de Paris à Versailles, près la verrerie de Sève.

(2) C'est la devise des billets distribués aux souscripteurs.

informe de l'ouvrage de M. Shéridan, dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici la traduction complète, en regrettant seulement qu'elle ne soit pas aussi bien écrite qu'elle paraît exacte et fidèle.

Les considérations de M. Shéridan sur le gouvernement qui s'établit dans ce royaume après la mort de Charles XII laissent apercevoir, dès l'origine de cette constitution bizarre, les premiers germes du principe qui devait tôt ou tard la détruire on en nécessiter la réforme. En voyant ce système de liberté s'élever sans mesure avec toute la violenee et toute la précipitation du pouvoir le plus absolu, on est tenté de croire que ce système fut conçu dans la tête de quelque économiste où de quelque abbé de Mably, tant il paraît éloigné de toute espèce de vue raisonnable, et sur les circonstances qui précédèrent cette époque, et sur le caractère, l'habitude et les besoins de la Nation. M. Shéridan montre fort bien que dans le moment même où le despotisme du Sénat fût parvenu à son comble il ne pouvait se maintenir aux yeux du peuple sans lui présenter sans cesse le fantôme de la royauté comme l'organe de ses volontés, le soutien des lois et de la puissance publique.

L'auteur peint des couleurs les plus vives l'état déplorable où la Suède se trouvait réduite par tous les abus d'une aristocratie aussi corrompue qu'injuste et tyrannique.

C'est au milieu de toutes ces agitations qu'un

Prince, à l'âge de vingt-cinq ans, osa former le noble projet d'être le premier citoyen de sa patrie et d'affranchir tout à-la-fois son trône et son pays. Seul il forma ce noble projet, et plus heureux que Henri IV, plus heureux encore que Vasa, son aïeul et son modèle, il l'exécuta sans qu'il en ait coûté un regret à la vertu, une larme à l'humanité; ce fut le triomphe d'une volonté juste et ferme, d'un caractère aussi grand que sensible, d'une éloquence aussi douce que puissante, mais encore plus le triomphe d'un de ces élans de courage dont l'âme des héros est seule susceptible et qui suffit pour faire reconnaître leur empire. C'est cette inspiration divine que l'on sent dans ce premier discours du Roi à ses gardes : *Je suis obligé de défendre ma propre liberté et celle du royaume contre l'aristocratie qui règne. Voulez-vous m'être fidèles comme vos ancêtres l'ont été à Gustave Vasa et à Gustave Adolphe? alors je risquerai ma vie pour votre bien et celui de mon pays.*

On ne peut lire sans attendrissement le récit de toutes les preuves de clémence, d'humanité, d'attention sensible et délicate que donna ce jeune Roi dans la fameuse journée qui décida de la liberté de son trône et de sa patrie.

Plus on est touché des vertus déployées dans la conduite de cette heureuse révolution, plus on frémit en réfléchissant à toutes les circonstances qui pouvaient en arrêter le succès. La nuit même qui précéda la fameuse journée le

Roi vint à l'Arsenal pour le visiter, et donna ordre au soldat de le laisser entrer; le soldat le refusa: *Sais-tu à qui tu parles?* lui dit le Roi. *Je le sais*, répondit le soldat; *mais je sais aussi quel est mon devoir.* Si l'écuyer du palais, par un motif semblable, eût refusé au Roi les chevaux dont il avait besoin pour se transporter dans tous les quartiers de Stockholm et se faire entendre du peuple assemblé dans la place publique, cette seule opposition eût suffi peut-être pour troubler les mesures les mieux combinées, etc.

COUPLET *de feu M. Piron, au nom de M. le comte de Saint-Florentin, à madame Sabbatin.*

Que le temps n'ait la victoire
Sur nous de loin ni de près;
Bergère, si tu veux m'en croire,
Nous ne vieillirons jamais.
La fontaine de Jouvence
Se trouve chez les Amours.
Aimons-nous avec constance,
Nous rajeunirons toujours.

On a donné, le jeudi 18, sur le Théâtre de la Comédie italienne, la première représentation de *Théodore et Paulin*, opéra-comique, en trois actes, paroles de M. Desforges, auteur de *Tom-Jones à Londres*; musique de M. Grétry.

L'intrigue de cette pièce est aussi mal conçue, quant à la marche dramatique, qu'elle est invraisemblable quant aux mœurs et à toutes

les conventions reçues dans la société. Ce triste drame n'eût sûrement pas été achevé s'il n'eût pas offert de temps en temps quelques scènes assez piquantes entre la jeune servante et un certain André qu'elle aime de très-bonne foi, mais qui n'en est pas moins jaloux de mons La Fleur.

La musique de ces scènes-là respire la fraîcheur, les grâces, l'originalité, la vérité naïve et spirituelle qui caractérisent si heureusement la plupart des productions de M. Grétry; mais tout ce que débitent les autres personnages ne lui a inspiré que des chants aussi froids que la morale ridicule et fastidieuse dont le poëte a chargé leur rôle. M. Grétry a eu le bon esprit de retirer la pièce après la première représentation et de résister avec le même courage aux sollicitations des Comédiens et à celles de l'auteur des paroles qui voulait en risquer une seconde.

Plusieurs airs détachés de cet Opéra, quoiqu'il n'ait été donné qu'une seule fois, ont été exécutés depuis dans différens concerts et y ont toujours été vivement applaudis.

Télèphe, en douze livres, avec cette épigraphe :

Et quorum pars magna fui.... Virg.

Un volume in-8o, par M. Pechméja (on prononce Péméja), auteur d'un *Eloge de Colbert*, qui a obtenu l'*accessit* du prix de l'Académie française, remporté par M. Necker en 1773, d'un

petit pamphlet plein d'esprit et de raison contre les détracteurs des Administrations provinciales, et de quelques morceaux insérés dans la première édition de l'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal, entre autres de l'éloquente diatribe sur le commerce des nègres, etc. De la même province que le célèbre historien des deux Indes, à son arrivée à Paris il se vit d'abord réduit à faire le triste métier de précepteur. Le mauvais état de sa santé et la modicité de sa fortune le déterminèrent ensuite à se retirer à Saint-Germain-en-Laye, auprès de son ami le docteur Dubreuil. C'est dans cette retraite qu'il conçut, il y a huit ou neuf ans, la première idée de l'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer, et ce n'est que l'automne passé qu'il s'est senti la force de l'achever. Plusieurs grandes dames, mesdames de La Mark, de Beauvau, de Tessé, qui passent une partie de l'année à Saint-Germain, et qui ont rendu depuis long-temps aux qualités personnelles de l'auteur la justice qui leur est due, ont bien voulu prendre l'ouvrage sous leur protection et se sont chargées d'en faire la fortune. Quoiqu'elles n'aient pu lui gagner tous les suffrages qu'il leur paraissait mériter, elles ont su lui procurer du moins l'éclat d'une célébrité qu'il n'eût guère obtenue s'il n'eût paru dans le monde que porté sur ses propres ailes.

En demandant à l'auteur quel est l'objet qu'il s'est proposé dans la composition de cet ou-

vrage, peut-être l'embarrasserait-on beaucoup. Ce n'est pas sans doute pour s'amuser lui-même, encore moins ses lecteurs, qu'il a pris à tâche de rassembler de toutes parts tant d'idées et tant d'images également tristes sur la destinée de l'homme, sur l'injustice de l'oppression, sur la nécessité d'être vertueux et le peu de bonheur que l'on peut espérer de la vertu même la plus pure.

Si *Télèphe* avait été moins prôné, on se dispenserait volontiers d'en dire davantage; mais l'espèce de sensation que ce Livre a paru faire dans plusieurs sociétés exige de notre impartialité une critique plus étendue et plus réfléchie. Tel qu'il est, et malgré le péché originel qu'on vient de lui reprocher, on croit devoir assurer d'abord tous ceux qui auront une résolution assez opiniâtre pour le lire d'un bout à l'autre qu'ils y reconnaîtront non-seulement l'ouvrage d'un homme d'esprit, mais encore celui d'une âme très-honnête et très-sensible; qu'ils se trouveront même quelquefois dédommagés de leurs efforts par d'heureux détails, par des beautés de style d'un ordre supérieur, par des pages entières d'une éloquence forte et touchante.

On a vu dans nos bureaux d'esprit des académiciens et des femmes académiques oser mettre *Télèphe* à côté de *Télémaque*, et, si on les eût fâchés, tout prêts à le placer au-dessus de cet immortel chef-d'œuvre; mais serait-ce la peine

d'examiner sérieusement une comparaison aussi ridicule? Celle qu'on pourrait faire de cet ouvrage avec *Séthos*, les *Incas*, la *Cyropédie* de Ramsay, serait moins disproportionnée; à les comparer cependant sans prévention pour l'auteur de *Télèphe*, ne trouverait-on pas dans le Roman de l'abbé Terrasson, tout mal écrit qu'il est, beaucoup plus d'idées, une morale plus intéressante et plus variée, avec infiniment plus d'imagination? Ne serait-on pas forcé de convenir encore que les *Incas*, quelque ennuyeuses qu'en soient plusieurs parties, présentent un objet tout autrement intéressant, des tableaux bien plus neufs, des contrastes plus heureux, une philosophie plus douce et plus intéressante? Quoique le *Cyrus* de Ramsay ne soit qu'une imitation très-faible et très-mesquine d'un ouvrage qui n'aura pas plus de vrais imitateurs qu'il n'a eu de vrais modèles, n'avouera-t-on pas aussi que la fiction en est plus claire, et si ce n'est pas plus attachante, au moins plus raisonnable et plus suivie? Si l'on voulait s'obstiner à comparer des productions qui ne sont guère faites pour entrer en comparaison, il faudrait dire que les *Incas* sont le *Télémaque* du siècle encyclopédique, et *Télèphe* celui de la confrérie des économistes. A la bonne heure!

Qu'il nous soit permis de terminer cet article par une folie; elle a eu assez de succès pour être comparée à ces gens qui n'étaient pas faits pour être reçus dans la bonne compagnie,

mais qu'on y trouve cependant, parce qu'un heureux hasard les a mis à la mode; c'est le calembour d'une femme d'esprit (madame P....) dont les mœurs, le ton et le goût se sont formés dans la société de nos gens de lettres, et nommément de M. de La Harpe. Que pensez-vous, lui disait-on, de *Télèphe?* — *De Télèphe?* répondit-elle; *mais qu'il y a tel F que j'aimerais beaucoup mieux que cela.*

Pour l'intelligence de ce mot, il est bon de savoir que *Télèphe* est la traduction d'un mot grec qui signifie *perfection.*

AVRIL 1784.

M. Mesmer ne pouvait prendre un moment plus favorable pour publier son dernier *Mémoire sur la Découverte du Magnétisme animal.* Jamais l'attention publique ne s'était fixée encore avec autant de complaisance sur cette admirable découverte. Depuis que plusieurs personnes dont l'opinion est d'un certain poids se sont déclarées hautement en sa faveur, le Magnétisme occupe toutes les têtes; on est étourdi de ses prodiges, et si l'on se permet de douter encore des effets plus ou moins salutaires que peut produire l'application de ce nouvel agent, on n'ose plus nier au moins son existence; on paraît assez généralement d'accord sur les singulières merveilles de sa puissance. Plus de cent personnes de tous les ordres de la société se sont réunies pour acheter du sieur Mesmer son secret et ses procédés au prix modique qu'il avait exigé, il y a quelques années, du Gouvernement, c'est-à-dire au prix de cent mille écus; chaque souscripteur paye cent louis. Douze leçons suffisent pour être initié dans ces nouveaux mystères; mais on ne peut y être admis sans avoir été agréé par les souscripteurs actuels. Le chevalier de Chastellux est le président du Comité. On compte au nombre des premiers adeptes quelques académiciens, plusieurs médecins, les personnes les plus connues de la ville et de la Cour, M. de Noailles,

M. de Montesquieu, M. de La Fayette, M. de Choiseul-Gouffier, M. de Puységur, etc. Quant au Mémoire que nous avons l'honneur de vous annoncer, il n'offre sur la théorie même du Magnétisme qu'un petit nombre de propositions de la métaphysique la plus embrouillée, et qui ressemblent aux anciennes rêveries de la science cabalistique. On y renouvelle le système de l'influence des corps célestes sur la terre et les corps animés; le fluide universellement répandu est, dit-on, le moyen de cette influence; son action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent, et ses effets peuvent être considérés comme le flux et le reflux. Le reste de la brochure est consacré uniquement à l'explication des motifs qui forcèrent le sieur Mesmer à quitter Vienne en 1777. C'est à l'arrivée de la demoiselle Paradis (1) que nous devons probablement une apologie où l'histoire de cette jeune virtuose occupe le premier rang.

Fille d'un père et d'une mère attachés à l'Impératrice-Reine, la demoiselle Paradis devint aveugle à l'âge de deux ans. On avait essayé en vain tous les secours de l'art pour lui rendre la vue. Son père et sa mère la confièrent, à l'âge de quatorze ans, au sieur Mesmer, qui depuis quelques années annonçait à la Faculté de Vienne

(1) Nous la possédons, depuis trois semaines, au Concert spirituel. Son talent sur le clavecin, malgré sa cécité absolue, est la chose du monde la plus étonnante; mais il y a lieu de croire que son apparition à Paris dans cet instant n'a pas dû causer au sieur Mesmer la surprise la plus agréable.

son importante découverte, sans que ni cette Faculté, ni le premier médecin de la Cour, M. Stoerck, voulussent y croire ni même s'occuper des moyens proposés par le sieur Mesmer pour la constater. Il prétend, dans ce Mémoire, lui avoir rendu la vue pendant quinze jours; il assure qu'elle ne l'a reperdue que par la violence que lui firent son père et sa mère pour l'arracher de chez lui malgré elle; que cette nouvelle cécité fut la suite d'un coup violent à la tête qu'elle reçut dans cette scène plus que singulière, même dans le récit qu'en fait le sieur Mesmer. On aperçoit clairement à travers tous les voiles spécieux dont il cherche à envelopper cette histoire que le Gouvernement impérial prit la liberté de le traiter comme un charlatan, et lui ordonna en conséquence de quitter Vienne assez brusquement. Ce fut Paris que M. Mesmer choisit pour y propager plus heureusement sa doctrine; il eut le bon esprit de calculer que ce grand théâtre, qui renferme encore plus de dupes et d'imbécilles que de gens d'esprit, était précisément le théâtre de l'Europe sur lequel il établirait tôt ou tard et la fortune du Magnétisme et la sienne.

Il y arriva en 1778, annonça sa découverte avec assez d'éclat, fit des défis aux médecins, et ne trouva pas notre Faculté plus empressée à s'instruire que celle de Vienne. Le sieur Deslon fut le seul des docteurs de la Faculté qui suivit les opérations du sieur Mesmer, étudia ses principes et ses procédés, défendit publiquement

son système, et mérita par-là d'être annoncé par l'inventeur de cette découverte comme participant autant que lui du pouvoir de *magnétiser*. Nos Journaux étaient inondés alors des lettres flatteuses que s'écrivaient et le maître et l'élève; mais la Faculté, le Gouvernement, le public se bornaient à lire les éloges que ces Messieurs faisaient mutuellement de leurs succès et de leurs talens; la salle des traitemens établie par Mesmer restait à-peu-près déserte.

Fatigué d'un accueil qui devenait de plus en plus contraire à ses vues, le nouveau Thaumaturge parut vouloir renoncer à faire jouir la France d'un bienfait qu'elle dédaignait; il crut ou feignit de croire que l'Angleterre l'accueillerait d'une manière plus profitable, et que ce peuple, à qui tout ce qui est neuf, tout ce qui porte un grand caractère de singularité est presque sûr de plaire, accepterait ses offres avec empressement. Il passa donc à Londres. Son disciple Deslon crut alors devoir consoler Paris du départ de son maître en formant un établissement de *traitement mesmérien*. Une figure intéressante, soutenue encore des avantages de la jeunesse et des grâces de l'esprit, avait mérité à Deslon la protection de quelques *femmes de lettres* de la seconde classe. Elles essayèrent de faire, en faveur de leur protégé, une réputation au Magnétisme animal; elles crurent que le rôle de sectatrices et de prôneuses d'une découverte aussi miraculeuse pouvait leur faire autant d'hon-

neur que le succès de certains ouvrages, la considération de certains hommes de lettres en avaient fait souvent aux femmes de lettres du premier ordre. Elles se déterminèrent à suivre les traitemens de Deslon, et entraînèrent à leur suite plusieurs jeunes candidats de la littérature, destinés par elles à être les successeurs immédiats des Voltaire, des Jean-Jacques, des Diderot, des Montesquieu et des Buffon; ils furent condamnés, sous peine de n'avoir jamais aucune célébrité, à faire celle du Magnétisme animal. L'entreprise de Deslon prit dès-lors une espèce de consistance. Bientôt des hommes et des femmes, dont l'ennui et la satiété des plaisirs avaient flétri les organes et détendu la fibre, se laissèrent persuader que les vapeurs surtout cédaient aux procédés mesmériens; que du moins ils trouveraient chez Deslon, dans une société de quelques hommes et de quelques femmes *à esprit*, une sorte de distraction. Le disciple de Mesmer eut bientôt la douceur de voir son traitement suivi par une vingtaine de personnes qui venaient essayer d'en obtenir des convulsions à dix louis par mois.

Le nombre s'en accroissait d'une manière très-satisfaisante pour Deslon, lorsque Mesmer, que la Société royale de Londres avait accueilli moins favorablement encore que les Facultés de Médecine de Vienne et de Paris, apprenant le succès de son élève, crut ne devoir pas se borner à dire: *Sic vos non vobis nidificatis aves;* il re-

passa bientôt le détroit de Calais, accourut à Paris, et son premier soin fut, comme de raison, d'accuser d'infidélité et surtout d'ignorance un élève qui, à peine instruit de sa doctrine et de ses principes, osait *magnétiser* sans son attache et surtout pour son seul et privé compte. Il pria le public, par la voie des Journaux, de se méfier du même homme dont six mois auparavant il avait exalté les profondes connaissances et vanté l'aptitude à opérer sur le Magnétisme animal. Il prit ensuite une maison, y établit un traitement, et convaincu de l'excellence des moyens secondaires employés par son élève, Mesmer s'attacha deux ou trois femmes de lettres d'un nom et d'une importance supérieure à celles qui avaient fait la réputation de Deslon.

Ni le maître ni le disciple ne faisaient aucune cure; mais chaque jour voyait éclore de part et d'autre des pamphlets dont le piquant, en amusant la malignité publique, éveillait insensiblement une curiosité que l'importance même de la prétendue découverte n'avait encore pu exciter jusqu'alors. Mais si, d'un côté, cette guerre entre les chefs servait à propager la foi au Magnétisme, d'un autre, cette division jetait un peu de ridicule sur la doctrine même, et la rivalité des maîtres, en les forçant de diminuer à l'envi le prix du traitement pour obtenir la préférence, réduisait presqu'à rien les produits du bienfait qu'ils entendaient administrer à l'humanité, au moins autant pour leur profit que pour son

plus grand avantage. Des considérations si puissantes rapprochèrent le maître et l'élève, la paix fut jurée; Deslon consentit à transporter son traitement et ses malades chez Mesmer, et de partager avec lui le *produit net* d'une manipulation qui paraît n'exiger d'autre *mise en avant* que celle d'un baquet rempli d'eau et de quelques barres de fer. Cette réunion, si nécessaire pour accréditer d'une manière profitable le Magnétisme animal, ne put être de longue durée; il fut impossible de réunir et de faire vivre en paix des femmes qui avaient travaillé en concurrence à la réputation de Deslon et à celle de Mesmer; elles ne pouvaient se pardonner la rivalité de leurs prétentions : les *mesmériennes* semblaient n'admettre que par condescendance les *desloniennes* à l'honneur de partager avec elles le traitement de Mesmer; celles-ci conservaient pour celui qu'elles regardaient comme leur ouvrage, et qui restait l'idole de leur amour-propre, des préférences et une prédilection qui leur faisaient refuser d'autres soins que ceux de Deslon. En vain les maîtres s'étaient réunis, il existait toujours entre ces différentes sectaires un ton d'aigreur auquel succédèrent bientôt des reproches de toute espèce, et qui se terminèrent enfin par des scènes aussi vives que scandaleuses. Elles forcèrent Mesmer et Deslon à se séparer de nouveau, et de nouveau les Journaux furent remplis des récriminations du maître et du disciple. Ces pamphlets, qui fixaient

toujours l'attention sur le Magnétisme, n'empêchaient pas que le traitement de Deslon ne fût plus suivi que celui de Mesmer. Il imagina alors de frapper un coup qui, en décidant promptement sa propre fortune, ôterait à Deslon les moyens de faire la sienne à ses dépens ; il offrit de découvrir les secrets du Magnétisme à un nombre déterminé de souscripteurs, moyennant cent louis par tête. Cette souscription, proposée très-inutilement deux ans auparavant, vient de recevoir aujourd'hui l'accueil le plus favorable. Pour en arrêter le succès, Deslon avait eu cependant le soin de donner au public, dans une grande lettre signée par un *M. de Montjoie* (1), le précis le plus emphatique de la théorie de Mesmer et de ses procédés.

Nous touchons au moment de la solution de ce problème, et l'Europe, qui depuis douze ans ne cesse d'entendre parler du Magnétisme animal, va savoir enfin s'il faut décerner des couronnes ou le pilori au nouveau Paracelse (2). La souscription de cent mille écus qu'il demandait pour donner son secret est remplie et au-delà; l'argent en est déposé chez un notaire. Plus de cent personnes de tous les rangs et de tous les états vont être instruites de l'existence du Ma-

(1) Cette longue lettre a été insérée dans le *Journal de Paris*. C'est un galimatias digne des apôtres de l'ancien Gnosticisme, des Zinzendorf, des Jacques Bohm, etc.

(2) On sait que Paracelse eut la prétention de fonder une nouvelle Ecole de Médecine sur les ruines de celle d'Hippocrate et de Galien.

gnétisme animal et des procédés par lesquels Mesmer opère les prodiges qu'on en raconte. D'un autre côté, Deslon, à qui la publicité de cette découverte enlève un état assez lucratif, vient d'obtenir du Gouvernement de nommer une commission pour en examiner la théorie et les procédés. Cette commission sera composée de quatre médecins de la Faculté, de quatre membres de la Société royale de Médecine, et de quatre académiciens de l'Académie des Sciences. Cette démarche de la part de Deslon semble confirmer au moins l'existence de cet agent universel. L'on attend avec impatience le résultat du travail de cette commission.

C'est le jeudi, 11 Mars, qu'on a donné, pour la première fois, sur le Théâtre français, *le Jaloux*, comédie, en vers libres et en cinq actes, de M. Rochon de Chabannes, auteur d'*Heureusement*, de *la Manie des Arts*, d'*Hylas et Silvie*, des *Amans généreux*, de *l'Amour français*, du *Seigneur bienfaisant*, etc.

Une comédie de caractère en cinq actes est toujours un ouvrage très-difficile, et le devient encore davantage lorsque les traits les plus saillans d'un caractère ont déjà été présentés dans des chefs-d'œuvre tels que *l'École des Femmes* et celle des *Maris*, sans compter tant d'autres tuteurs jaloux qui ne sont que de faibles copies

des originaux de Molière (1). M. Rochon l'a très-bien senti, et, pour peindre sous de nouveaux traits cette faiblesse du cœur humain, il a choisi un jeune homme aussi passionnément amoureux, aussi intéressant par l'excès même de son amour, qu'il est ridicule par sa défiance et la folie de ses soupçons.

La première représentation de cette Comédie a été très-orageuse. Une sortie contre les ballons, dont le public ne veut pas qu'on plaisante et que l'auteur avait mise assez maladroitement, au second acte, dans la bouche du Jaloux, a commencé par indisposer le parterre; une grande tirade de vers imités de Tibulle, que disait ensuite le Jaloux pendant le sommeil trop prolongé de la Marquise, a fini par impatienter tous les spectateurs; la jalousie contre un bouquet qu'il trouvait à ses pieds, les feuilles de roses dont il couvrait le sein de sa maîtresse, les comparaisons qu'il en

(1) De toutes les pièces de notre Théâtre qui portent le titre du *Jaloux*, il n'en est aucune qui ait eu un grand succès. *Le Jaloux* de M. Bret ne fut donné que quatre fois; celui de Baron n'a jamais été repris; *le Jaloux désabusé* de Campistron n'est pas resté au Théâtre, et n'eut dans la nouveauté que huit ou dix représentations; celui de Dufresny tomba à la première; *le Jaloux sans amour* de M. Imbert a été abandonné à la cinq ou sixième, etc. Ce sujet n'est pas en effet aussi heureux qu'il peut le paraître au premier aperçu; la jalousie est plutôt un malheur qu'un travers, et sous quelque point de vue qu'on essaie d'envisager cette passion, on la trouvera toujours bien moins susceptible de ridicule que de haine ou de pitié. Il n'y a que les jaloux qu'on aime à voir duper dont on puisse rire; et voilà pourquoi les tuteurs jaloux de leur pupille sont de tous les jaloux au Théâtre ceux qui ont le mieux réussi.

faisait avec la fraîcheur de son teint, tous ces détails d'églogue ont paru aussi longs que déplacés; les murmures ont même été si vifs et si bruyans que le sieur Molé s'est cru obligé de s'avancer sur le devant de la scène et de demander au public s'il ordonnait d'achever ou de cesser la représentation de l'ouvrage. Les applaudissemens ayant engagé les acteurs à poursuivre, le reste de la Pièce a été écouté avec assez de bienveillance; nous devons à la présence d'esprit de cet excellent acteur le succès d'une Comédie qui restera vraisemblablement au Théâtre. L'auteur, désolé, voulait absolument la retirer; il a cédé aux conseils de quelques amis, et a consenti à une seconde représentation, en faisant tous les retranchemens indiqués par le public. La pièce a été fort accueillie le second jour, et ce succès paraît se soutenir, tandis que *Coriolan*, si applaudi à la première représentation, vient de tomber dès la neuvième au profit des Comédiens.

Le caractère du Jaloux a paru en général bien saisi; sa jalousie, quoique souvent outrée et quelquefois assez mal motivée, est toujours intéressante. L'auteur aurait pu se dispenser cependant de représenter la Comtesse d'abord en amazone; en ne la faisant paraître qu'en habit d'homme, il eût justifié, ce me semble, plus raisonnablement les soupçons du Jaloux, et le public se fût peut-être prêté davantage à l'erreur

du Chevalier. Le sieur Molé, chargé de ce rôle, a rendu les divers mouvemens de tendresse, d'inquiétude, de jalousie et de fureur qui partagent tour-à-tour le cœur de cet amant jaloux, avec une supériorité qui ajoute encore à l'idée qu'il nous avait donnée jusqu'ici de l'étendue, de l'énergie et de la variété de son talent. Le caractère de la Marquise est bien conçu : toujours sensible et raisonnable, il contraste très-heureusement avec celui du Chevalier. Celui de la Comtesse, joué si naturellement par mademoiselle Raucour, ne manque point de gaieté; on eût désiré cependant qu'il tînt davantage à l'action générale. L'auteur l'y aurait pu lier d'une manière piquante en prononçant mieux son attachement pour Valsain, et en opposant le tableau d'un amour insouciant et gai à l'amour plus que sérieux de la Marquise et du Chevalier. Le rôle du Baron a paru au moins très-insignifiant.

A quelques tirades près, dont la manière est précieuse et recherchée, le style de cette Comédie est facile; il a même quelquefois de l'élégance et de la grâce; quoique le dialogue ne soit pas toujours dans la vérité des convenances et du ton de la société, il est au moins rapide, animé, plein de traits heureux, et respire souvent une sensibilité douce et aimable.

Remarques *sur la politesse des Sauvages de l'Amérique septentrionale, traduites de l'anglais de M. Franklin, par M. le duc de La Rochefoucauld.*

Nous les appelons Sauvages, parce que leurs mœurs diffèrent des nôtres, et que nous regardons nos mœurs comme la perfection de la politesse. Ils ont précisément la même opinion des leurs.

Si nous examinions avec impartialité les mœurs des différentes Nations, peut-être trouverions-nous qu'il n'y a pas de peuple, si grossier qu'il soit, qui n'ait quelques règles de politesse; ni de peuple si poli, qu'il ne conserve quelques restes de grossièreté.

Les Indiens, lorsqu'ils sont jeunes, sont chasseurs et guerriers; quand ils sont vieux, ils deviennent conseillers; car c'est chez eux le conseil ou l'assemblée des sages qui constitue le gouvernement et qui gouverne seulement par les exhortations : il n'y a point de force co-active, point de prison; il n'existe aucuns officiers chargés de forcer à l'obéissance, ou d'infliger des punitions. Cette manière de se gouverner les porte en général à étudier l'art de la parole, le meilleur orateur ayant communément la plus grande influence.

Les femmes indiennes cultivent la terre, apprêtent la nourriture, nourrissent et élèvent les enfans, et ce sont elles encore qui conser-

vent et transmettent à la postérité la mémoire des événemens publics. Ils regardent ces occupations des hommes et des femmes, ainsi réparties, comme naturelles et honorables. Ayant peu de besoins factices, ils ont beaucoup de temps de reste pour la conversation, qui est pour eux le moyen de cultiver et de perfectionner leur esprit. Notre manière de vivre laborieuse et toujours occupée leur paraît basse et servile, et les connaissances d'après lesquelles nous nous estimons nous-mêmes sont inutiles et frivoles à leurs yeux.

Voici une preuve de cette opinion dans ce qui se passa, lors du traité conclu à Lancaster en Pensylvanie, dans l'année 1744, entre le Gouvernement de Virginie et les six Nations. Après que les affaires principales furent arrangées, les commissaires virginiens informèrent les Indiens, par un discours, qu'il y avait dans le collége de *Williamsburg* un fonds destiné à l'éducation des jeunes Indiens, et que, si les six Nations voulaient envoyer à ce collége une demi-douzaine de jeunes garçons, le Gouvernement prendrait soin qu'ils fussent pourvus de tout et instruits dans toutes les connaissances que l'on y donne aux jeunes blancs. C'est une des règles de la politesse indienne de ne pas répondre à une proposition publique le jour même qu'elle a été faite; ils pensent que ce serait la traiter avec trop de légèreté, et qu'ils témoignent beaucoup plus d'égard en prenant

du temps pour l'examiner comme un objet d'une grande importance. Ils différent donc leur réponse jusqu'au jour suivant; alors leur orateur commença par exprimer combien ils étaient pénétrés de l'offre pleine de bonté que le Gouvernement de Virginie faisait à leurs Nations :

« Car nous savons (dit-il) què vous faites le » plus grand cas de l'espèce de connaissances » que l'on enseigne dans ces colléges, et que » l'entretien de nos jeunes gens, tant qu'ils se- » ront chez vous, sera très-dispendieux. Nous » sommes donc convaincus qu'en nous faisant » cette offre, votre intention est de nous faire » un grand bien, et nous vous en remercions » de tout notre cœur. Mais, sages comme vous » êtes, vous devez savoir que les différentes » Nations ont des idées différentes sur les » mêmes choses; ainsi vous ne trouverez pas » mauvais que les nôtres sur cette espèce d'é- » ducation ne soient pas conformes à celles » que vous en avez. Nous l'avons éprouvé plu- » sieurs fois; car plusieurs de nos jeunes gens » ont été ci-devant élevés dans les colléges des » provinces septentrionales: ils ont été instruits » dans toutes vos sciences; mais, lorsqu'ils sont » revenus chez nous, ils étaient mauvais cou- » reurs; ils ignoraient les moyens de vivre dans » les bois; ils étaient incapables de supporter » le froid et la faim; ils ne savaient ni bâtir une » cabane, ni prendre un daim, ni tuer un en- » nemi; ils parlaient imparfaitement notre lan-

» gue; on ne pouvait donc en faire ni des » chasseurs, ni des guerriers, ni des conseil» lers; ils n'étaient absolument bons à rien. » Mais quoique nous n'acceptions pas vos offres » pleines de bienveillance, nous ne vous en » sommes pas moins obligés, et pour vous en » témoigner notre reconnaissance, si les prin» cipaux habitans de Virginie veulent nous » envoyer douze de leurs enfans, nous pren» drons grand soin de leur éducation, nous les » instruirons dans toutes les choses que nous » savons, et nous en ferons des *hommes*. »

Comme les Sauvages ont des occasions fréquentes de tenir des conseils, ils se sont accoutumés à maintenir dans ces assemblées beaucoup d'ordre et une grande décence. Les vieillards sont assis au premier rang, les guerriers au second, et les femmes avec les enfans sont au dernier. L'emploi et le devoir des femmes sont de remarquer avec attention et exactitude tout ce qui s'y passe, afin de se l'imprimer dans la mémoire, car l'écriture est inconnue chez ces peuples, et de l'apprendre à leurs enfans. Elles sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les registres du conseil, et elles conservent par tradition les stipulations de traités conclus cent ans auparavant, de manière que cette tradition, comparée avec nos actes écrits, s'y trouve toujours exactement conforme. Celui qui veut parler dans ces conseils se lève; les autres gardent un profond silence; quand il a fini et qu'il s'assied, ils lui

laissent cinq ou six minutes pour se recueillir ; afin que, s'il a oublié quelque chose, ou s'il a quelque chose à ajouter, il puisse se lever de nouveau et terminer à loisir son discours. C'est chez eux une très-grande impolitesse que d'interrompre une personne qui parle, même dans la conversation ordinaire. Quelle différence de ces conseils à la Chambre si polie des Communes d'Angleterre, où à peine il se passe un jour sans quelque tumulte, au milieu duquel l'orateur s'enroue à force de crier à l'ordre ! et quelle différence aussi de leurs conversations avec celles de beaucoup de sociétés polies d'Europe, où le bavardage impatient de ceux avec lesquels vous conversez vous coupe la parole au milieu de votre phrase, à moins que vous ne vous hâtiez de la débiter avec la plus grande rapidité, et ne vous permet presque jamais de la finir.

La politesse de ces Sauvages dans la conversation est effectivement portée à l'excès, puisqu'elle leur fait une règle de ne jamais nier ou contredire la vérité de ce qu'on avance devant eux. Il est vrai que par ce moyen ils évitent les disputes; mais aussi il est très-difficile de connaître leur pensée et de découvrir l'impression que l'on fait sur eux. Les missionnaires qui ont tenté de les convertir à la religion chrétienne se plaignent tous de cette habitude comme d'un des plus grands obstacles au succès de leur mission. Les Indiens écoutent avec patience les vérités de l'Evangile lorsqu'on les leur explique,

et ils donnent leurs témoignages ordinaires d'assentiment et d'approbation ; vous les croyez convaincus, mais point du tout, c'est pure politesse.

Un ministre suédois, ayant assemblé les chefs des Indiens de la rivière *Susquehanah*, leur fit un sermon dans lequel il leur développa les principaux faits historiques qui servent de base à notre religion, tels que la chute de nos premiers parens en mangeant la pomme, la venue du Christ pour réparer le mal qui en était résulté, ses miracles et sa passion, etc. Quand il eut fini, un des Indiens se leva comme orateur pour le remercier : « Tout ce que vous venez de » dire est très-bon, lui répondit-il. Il est effec- » tivement bien mal fait de manger des pom- » mes ; sans doute il vaut beaucoup mieux les » employer toutes à faire du cidre. Nous vous » sommes très-obligés de la bonté que vous avez » eue de venir d'aussi loin pour nous conter » ces histoires que vous tenez de vos mères, et » je vais, en signe de reconnaissance, vous racon- » ter quelques-unes de celles que les nôtres » nous ont apprises.

» Au commencement des choses, nos pères » n'avaient que la chair des animaux pour se » nourrir, et si leurs chasses n'étaient pas heu- » reuses, ils mouraient de faim. Deux de nos » jeunes chasseurs, ayant tué un daim, firent du » feu dans les bois pour en faire griller une » portion ; comme ils se disposaient à satisfaire

» leur appétit, ils virent une belle et jeune
» femme descendre des nuages, et s'asseoir sur
» cette montagne que vous voyez de ce côté,
» au milieu des montagnes Bleues. C'est un es-
» prit, se dirent-ils l'un à l'autre, qui peut-être
» a senti griller notre gibier et qui veut en
» manger; offrons-lui-en un morceau.... Aussi-
» tôt ils lui présentèrent la langue. Le goût de
» ce mets parut lui plaire, et elle leur dit : Votre
» honnêteté sera récompensée; revenez dans ce
» même lieu après treize lunes, et vous y trou-
» verez quelque chose qui vous sera d'une
» grande utilité pour vous nourrir vous et vos
» enfans, jusqu'à la postérité la plus reculée....
» Ils y revinrent, et, à leur grand étonnement,
» ils trouvèrent des plantes qu'ils n'avaient ja-
» mais vues auparavant, mais qui depuis ce
» temps, déjà très-ancien, ont été toujours cul-
» tivées parmi nous avec beaucoup de succès
» et d'avantage. Ils trouvèrent du *maïs* dans la
» place où sa main droite avait touché la terre;
» des *haricots* dans celle qui avait été touchée
» de sa main gauche, et dans celle sur laquelle
» elle s'était assise ils trouvèrent du *tabac*. »

Le bon missionnaire, fort choqué de ce conte ridicule, lui dit : Les choses que je vous ai annoncées sont des vérités sacrées; mais toutes celles que vous me dites ne sont que des fables, de pures fictions et des faussetés. « Mon frère,
» répliqua l'Indien offensé, il me semble que
» vos parens ont été injustes envers vous en ne

» vous donnant pas une bonne éducation; ils
» ne vous ont pas bien instruit des principes
» de la civilité réciproque. Vous avez vu que
» nous, qui entendons et pratiquons ces règles,
» avons cru à toutes vos histoires; pourquoi
» refusez-vous de croire aux nôtres? »

Lorsque quelques Sauvages indiens viennent dans nos villes, notre peuple s'amasse autour d'eux, les regarde avec avidité et les incommode par la foule, tandis qu'ils souhaiteraient être à leur aise entre eux ou avec quelques personnes en particulier. Cet effet de notre curiosité leur paraît une impolitesse, et ils l'attribuent au défaut d'instruction dans les premières règles de la civilité et des bonnes manières. « Nous som-
» mes, disent-ils, tout aussi curieux que vous,
» et lorsque vous venez dans nos villages, nous
» avons tout autant d'envie de vous voir; mais,
» pour la satisfaire, nous nous cachons derrière
» des buissons auprès desquels vous devez pas-
» ser, et nous ne nous précipitons jamais auprès
» ni au milieu de vous. »

Leur manière d'entrer dans les villages les uns des autres a aussi ses règles. C'est un manque de politesse aux étrangers qui voyagent d'entrer tout de suite dans un village sans donner avis de leur arrivée; aussitôt donc qu'ils en approchent à la portée de la voix, ils s'arrêtent, poussent un cri, et restent jusqu'à ce qu'on les invite à y entrer. Communément deux vieillards sortent à leur rencontre et les y introduisent.

Il y a dans chaque village une habitation toujours vacante, que l'on appelle *la maison des étrangers;* on les y établit, tandis que les vieillards vont de cabane en cabane annoncer à tous les habitans qu'il est arrivé des étrangers, qu'ils sont vraisemblablement fatigués et qu'ils ont faim. Chacun aussitôt leur envoie ce qu'il peut de vivres et de peaux pour se coucher. Quand les étrangers se sont rafraîchis par le repos et en prenant leur repas, on apporte des pipes et du tabac, et c'est alors, mais jamais auparavant, que s'établit la conversation; elle commence par des questions : Qui êtes-vous? Où allez-vous? Quelles nouvelles y a-t-il, etc.? et communément elle finit par des offres de service. Si les étrangers ont besoin de guides, ou s'il leur faut quelque autre chose pour continuer leur voyage, on leur en fournit, et on ne leur demande rien pour toutes les commodités qu'on leur a procurées.

Cette hospitalité, que l'on peut appeler publique, et qui est regardée chez eux comme une vertu principale, est aussi pratiquée et avec autant de zèle par les particuliers. En voici un exemple que je tiens de *Conrad Weiser*, notre interprète. Il avait habité long-temps chez les six Nations; il y était pour ainsi dire naturalisé, et parlait fort bien la langue *mohock*. Traversant un jour le pays des Indiens pour porter un message de nos gouverneurs au Conseil qui résidait à *Onondaga*, il s'arrêta à l'habitation de *Canas-*

satégo, qui était une de ses anciennes connaissances. Cet Indien l'embrassa, étendit des fourrures pour l'y faire asseoir, lui présenta des haricots bouillis et du gibier, avec un mélange de rum et d'eau pour sa boisson. Quand il se fut bien rafraîchi et qu'il eut allumé sa pipe, *Canassatégo* commença la conversation et lui demanda comment il s'était porté pendant le long temps qu'ils avaient passé sans se voir, d'où il venait à présent, quel était le motif de son voyage, etc. *Conrad* répondit à toutes ces questions, et la conversation commençant à tomber, l'Indien, pour la continuer, lui dit : *Conrad*, vous avez vécu long-temps parmi les blancs, et vous connaissez un peu leurs usages et leurs mœurs. J'ai été quelquefois à *Albany*, et j'ai remarqué qu'un jour sur sept ils ferment leurs boutiques et s'assemblent tous dans la grande maison; pourquoi cela? dites-le moi, et qu'est-ce qu'ils y font? — Ils s'y rassemblent, dit *Conrad*, pour écouter et apprendre de bonnes choses. Oh! répliqua l'Indien, je ne doute pas qu'ils ne vous l'aient dit, ils m'ont bien dit aussi la même chose; mais je révoque fort en doute la vérité de ce qu'ils disent, et je vais vous en exposer mes raisons.

« J'allai dernièrement à *Albany* pour vendre
» mes peaux et pour acheter des couvertures,
» des couteaux, de la poudre, du rum, etc. Vous
» savez que je faisais ordinairement affaire avec
» *Hans Hanson;* mais j'eus quelque envie cette
» fois d'essayer d'un autre marchand; cependant

» j'allai d'abord chez *Hans*, et je lui demandai
» ce qu'il me donnerait pour mes peaux de cas-
» tors. Il me répondit qu'il ne pouvait pas m'en
» donner plus de quatre schellings la livre;
» mais, ajouta-t-il, je ne puis pas maintenant par-
» ler d'affaires; voici le jour où nous nous ras-
» semblons pour apprendre de bonnes choses,
» et je vais à l'assemblée. Eh bien, dis-je en
» moi-même, puisque nous ne pouvons pas
» faire affaire aujourd'hui, je puis tout aussi
» bien aller à l'assemblée, et j'y allai avec lui.
» Je vis un grand homme habillé en noir, qui
» se tenait debout et qui parlait au peuple avec
» l'air fort en colère. Je n'entendais pas ce qu'il
» disait; mais m'apercevant qu'il me regardait
» beaucoup et qu'il regardait aussi *Hanson*,
» j'imaginai qu'il était en colère de me voir là;
» je m'en allai donc; je m'assis auprès de la
» maison, je battis mon briquet et j'allumai ma
» pipe en attendant que l'assemblée finît. Je
» pensai aussi que l'homme en noir avait dit
» quelque chose des castors, et je soupçonnai
» que ce commerce pouvait être le sujet de leur
» assemblée; aussi dès qu'ils sortirent j'accos-
» tai mon marchand : Eh bien, *Hans*, lui dis-je,
» j'espère que vous êtes convenu de me payer
» plus de quatre schellings la livre. Non, ré-
» pondit-il, je ne puis même plus en donner ce
» prix, je ne puis pas aller au-delà de 3 schel-
» lings et 6 sous. Je m'adressai alors à plusieurs
» autres marchands, qui tous me chantèrent la

» même chanson : 3 schellings et 6 sous, 3 schel- » lings et 6 sous. Je vis alors clairement que mes » soupçons étaient fondés, que tout ce qu'ils » disaient des bonnes choses qu'ils allaient ap- » prendre dans leurs assemblées était un vain » prétexte, et que leur véritable objet était » d'aviser ensemble aux moyens d'attraper les » Indiens sur le prix des castors. Faites-y un » peu d'attention, *Conrad*, et vous serez de mon » avis. Si c'était pour apprendre de bonnes » choses qu'ils s'assemblent aussi souvent, ils » devraient certainement en avoir appris un » peu jusqu'à présent ; mais ils sont encore tout- » à-fait ignorans des bonnes choses. Vous con- » naissez nos usages ; si quelque blanc, voyageant » dans notre pays, entre dans quelques-unes » de nos cabanes, nous le traitons tous comme » je vous traite ; nous faisons sécher ses vête- » mens s'ils sont mouillés, nous le faisons chauf- » fer s'il a froid, nous lui donnons à boire et » à manger pour qu'il puisse apaiser et satis- » faire sa faim et sa soif, nous étendons de bonnes » fourrures pour qu'il s'y couche et s'y repose, » et nous ne lui demandons rien en retour (1).

(1) C'est une chose digne de remarque que dans tous les pays et dans tous les siècles l'hospitalité ait été reconnue pour la vertu de ceux que les Nations civilisées ont jugé à propos d'appeler *barbares*. Les Grecs ont célébré l'hospitalité des Scythes. Les Sarrazins l'ont portée à un degré éminent, et cette vertu règne encore aujourd'hui chez les Arabes du Désert. Saint Paul nous dit aussi, dans la Relation de son voyage et de son naufrage dans l'île de Malte : *Les barbares nous traitèrent avec une humanité peu commune ; car ils allumèrent du feu et nous reçurent tous chez eux à cause de la pluie qui tombait et à cause du froid.*

» Mais moi, si je vais, à *Albany*, dans la maison » d'un blanc, et si je demande à manger ou à » boire : où est votre argent, me disent-ils? et » si je n'en ai point, ils me disent : *Allez-vous-» en, chien d'Indien.* Vous voyez bien qu'ils » n'ont pas encore appris ces premières bonnes » choses que nous savons tous sans avoir besoin » d'assemblées pour les apprendre, parce que » nos mères nous les ont enseignées dès notre » enfance. Il est donc impossible ou que leurs » assemblées soient comme ils le prétendent » pour cet objet, ou qu'elles aient un pareil » effet; elles n'ont d'autre but que d'*inventer* » *les moyens d'attraper les Indiens sur le prix* » *des castors.* »

EPITAPHE *d'un preux Gentilhomme, qui mourut au retour de la première croisade.*

Ci-gît un brave Chevalier (1)
Dévot, courtois, de bonne mine,
Qui perdit dans la Palestine
Un œil, un bras, son écuyer,
Et vint mourir, sur son fumier,
De la peste et de la famine.

C'est le mardi 27 qu'on a vu paraître enfin, sur le Théâtre français, *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro*, cette célèbre comédie de l'illustre Beaumarchais, ballottée depuis deux ans par la censure, arrêtée au moment où les Comédiens se préparaient à en distribuer les rôles,

(1) Olivier Larcher de La Touraille, ancienne maison de Bretagne.

répétée ensuite pour être jouée seulement sur le Théâtre des *Menus;* défendue, à l'instant même de la représentation, de la manière la plus éclatante et avec ces formes que le pouvoir du Trône n'emploie ordinairement que dans les affaires dont l'importance semble mériter de faire intervenir des ordres particuliers revêtus du nom et de la toute-puissance de la Majesté royale.

Lorsque nous eûmes l'honneur de vous rendre compte de la représentation que M. de Vaudreuil avait fait donner de cette comédie à Genevilliers, nous eûmes celui de vous annoncer en même temps que le succès de cette représentation ne serait pas toujours perdu pour cette Capitale. Nous étions bien instruits cependant que la plupart des spectateurs de Genevilliers avaient déclaré la pièce très-immorale et absolument inadmissible sur un Théâtre public; mais nous avions calculé la puissance et les ressources du génie de M. Caron de Beaumarchais; nous savions qu'il redoutait bien moins tout le mal que l'on pouvait dire de son ouvrage, que l'entier oubli auquel les derniers ordres du Roi semblaient le condamner; la représentation de Genevilliers l'avait tiré de cet oubli, et c'était là tout ce que désirait l'auteur du *Mariage de Figaro.* Son adresse, une fécondité de moyens tout prêts à se plier au temps, au caractère des personnes et des circonstances, une ténacité dont l'audace n'a point d'exemple, tout nous garantissait que ses ressources et son imperturbable opiniâtreté

seraient plus qu'en raison des obstacles et des difficultés que lui opposerait le Gouvernement; que tant d'obstacles et de difficultés ne serviraient même qu'à aiguillonner son amour-propre; car M. de Beaumarchais, avec bien plus de raison que tant d'autres auteurs dramatiques, s'était dit depuis long-temps : L'Europe entière a les yeux ouverts sur mes *Noces* et sur moi; l'honneur de mon crédit tient à ce qu'elles soient jouées, elles le seront; et l'événement vient de justifier l'opinion qu'il avait de ses forces, opinion que nous n'avons jamais cessé de partager avec tout le respect que peuvent inspirer la profondeur et la sublimité de ses ressources.

Le détail historique de toutes les intrigues auxquelles il doit avoir eu recours pour faire jouer sa pièce, le choix et la diversité des ressorts qu'il a fait mouvoir pour l'emporter en quelque manière et sur l'autorité du Gouvernement et sur celle de l'opinion publique, seraient sans doute un cours de négociations assez piquant, assez curieux; mais lui seul sait tout ce qu'il a eu à faire et tout ce qu'il a fait pour réussir dans une si haute entreprise. Nous savons seulement que M. le Garde des Sceaux et M. le Lieutenant-général de Police se sont constamment opposés à la représentation du *Mariage de Figaro;* que c'est M. le baron de Breteuil, dans l'origine assez prévenu lui-même contre l'ouvrage, qui a fait retirer les ordres du Roi qui l'avaient si solennellement proscrit; qu'avant

de s'y intéresser, ce ministre a voulu en entendre une lecture à laquelle ont assisté quatre ou cinq hommes de lettres, tels que MM. Gaillard, Chamfort, Rhulière, etc; que le sieur de Beaumarchais, qui dans cette séance avait débuté par annoncer qu'il se soumettait sans réserve à tous les retranchemens, à toutes les corrections dont ces Messieurs trouveraient son ouvrage susceptible, a fini par en défendre les moindres détails avec une adresse, une force de logique, une séduction de plaisanterie et de raisonnement qui ont fermé la bouche à ses censeurs et conservé les *Noces de Figaro*, à quelques mots près, telles qu'on les avait répétées aux *Menus*. On prétend que, dans cette séance, tout ce qu'a dit M. de Beaumarchais pour l'apologie de son ouvrage l'emportait infiniment, par l'esprit, par l'originalité, par le comique même, sur tout ce que sa nouvelle comédie offre de plus ingénieux et de plus gai. Au reste, jamais pièce n'a attiré une affluence pareille au Théâtre français; tout Paris voulait voir ces fameuses *Noces*, et la salle s'est trouvée remplie presqu'au moment où les portes ont été ouvertes au public; à peine la moitié de ceux qui les assiégeaient depuis huit heures du matin a-t-elle pu parvenir à se placer; la plupart entraient par force en jetant leur argent aux portiers. On n'est pas tour-à-tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grâce de la Cour que ne l'étaient

tous nos jeunes Seigneurs pour s'assurer d'une place à la première représentation de *Figaro;* plus d'une Duchesse s'est estimée ce jour-là trop heureuse de trouver dans les balcons, où les femmes comme il faut ne se placent guère, un méchant petit tabouret à côté de mesdames Duthé, Carline et Compagnie.

Le *Mariage de Figaro* a eu dès la première représentation un succès prodigieux. Ce succès, qui se soutiendra long-temps, est dû principalement à la conception même de l'ouvrage; conception aussi folle qu'elle est neuve et originale. C'est un imbroglio dont le fil, facile à saisir, amène cependant une foule de situations également plaisantes et imprévues, resserre sans cesse avec art le nœud de l'intrigue, et conduit enfin à un dénouement tout à-la-fois clair, ingénieux, comique et naturel, mérite qu'il n'était pas aisé de soutenir dans une pièce dont la marche est aussi étrangement compliquée. A chaque instant l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue par des mots presque insignifians, mais qui préparent sans effort de nouvelles scènes, et replacent tous les acteurs dans une situation aussi vive, aussi piquante que celles qui l'ont précédée. C'est par cette marche tout-à-fait inconnue sur la scène française, et dont les Théâtres espagnol et italien offrent même assez peu de bons modèles, que l'auteur est parvenu à attacher et à amuser les

spectateurs pendant le long espace de trois heures et demie qu'a duré la représentation de sa pièce.

Quant à cette immoralité dont la décence et la gravité de nos mœurs a fait sonner si haut le scandale, il faut convenir que l'ouvrage en général n'est pas du genre le plus austère; c'est le tableau des mœurs actuelles, celui des mœurs et des principes de la meilleure compagnie; et ce tableau est fait avec une hardiesse, une naïveté qu'on pouvait à toute rigueur se dispenser de porter sur la scène, si le but d'un auteur comique est de corriger les vices et les ridicules de son siècle, et non pas de se borner à les peindre par goût et par amusement. M. de Beaumarchais, en nous offrant le caractère intrigant et sans pudeur de son spirituel et adroit Figaro; un comte Almaviva dégoûté de sa femme, séduisant sa Cameriste, pourchassant encore la fille de son jardinier; un page beau comme l'Amour, jeune comme lui, amoureux de la Comtesse, et brûlant de désir pour toutes les femmes qu'il voit; une comtesse Almaviva plus tendre, plus sensible que nos usages ne permettent aux femmes de le paraître au théâtre, et surtout aux femmes mariées; en rassemblant, dis-je, tous ces personnages ou corrompus ou prêts à l'être, en ne les entourant que d'une troupe d'imbécilles ou de fripons, M. de Beaumarchais n'a sûrement pas eu la prétention de faire une pièce essentiellement morale; mais ne

trouve-t-on pas dans plusieurs Comédies de Regnard, de Le Sage, de Dancourt, dans quelques-unes même de celles de Molière, des situations plus libres, des détails plus licencieux? Est-il une scène plus hasardée au Théâtre que celle où Tartufe, après avoir fermé la porte, revient à la femme d'Orgon et la pousse contre la table sous laquelle s'est caché le mari? Il est vrai que le dénouement de cette scène et la leçon morale qui en résulte en justifient assez la licence; il est vrai qu'elle n'est pas prolongée avec autant de complaisance et de volupté que celle du cinquième acte des *Noces de Figaro*, où le charmant petit Chérubin d'amour, que l'on veut habiller en femme, reste si long-temps à genoux aux pieds de la Comtesse, fixe amoureusement des yeux qu'elle porte sur lui avec la langueur la plus intéressante, se laisse dégrafer par Suzon le col de sa chemise et en retrousser la manche jusqu'au coude, pour faire dire à la jeune Caméꝛriste : *Voyez, Madame, comme elle est blanche et fine, en vérité plus blanche que la mienne.* On a trouvé plus leste encore la scène du cinquième acte, où le Comte, venant au rendez-vous que lui a donné Suzon, trouve à sa place sa femme, ne la reconnaît point, et l'engage à entrer avec lui dans un cabinet du jardin où il n'y a point de lumière : *N'importe*, dit-il, *nous n'avons rien à lire.* A la représentation cependant le Comte ne suit point la prétendue Suzon dans le cabinet, il se cache dans les bosquets

qui bordent le théâtre ; cette précaution sauve presque tout ce que le moment pouvait offrir de trop libre à des spectateurs qui ne permettent pas que des rendez-vous, même entre maris et femmes, finissent par les faire disparaître ensemble pour laisser à notre imagination le soin d'achever le tableau que la coulisse est censée nous dérober.

Au reste, ce ne sont assurément pas ces situations un peu hasardées et quelques traits moins licencieux que plaisans qui ont arrêté si longtemps la représentation de cette comédie. L'auteur s'y est permis les sarcasmes les plus vifs sur tous ceux qui ont eu le malheur d'avoir quelque chose à démêler avec lui; il a mis dans la bouche de Figaro la plupart des événemens qui ont rendu son existence si singulièrement célèbre ; il traite avec une hardiesse dont nous n'avions point encore eu d'exemple les grands, leurs mœurs, leur ignorance et leur bassesse; il ose parler gaiement des ministres, de la Bastille, de la liberté de la presse, de la police et même des censeurs; il a cru devoir à ces derniers une marque de reconnaissance toute particulière, et c'est un trait ajouté à la pièce depuis la répétition faite aux *Menus*. Voilà ce qu'il n'appartenait qu'à M. de Beaumarchais d'oser, et d'oser avec succès.

Si le Gouvernement a eu le bon esprit de permettre la représentation du *Mariage de Figaro*, sans exiger la suppression de quelques gaietés

qui au fond ne peuvent jamais être fort dangereuses; si M. le baron de Breteuil a cru, ainsi que le dit Figaro, qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits, le public n'a pas été aussi indulgent pour le mélange inconcevable, qu'offre le dialogue de cette comédie, des traits les plus fins, souvent même les plus délicats, avec des choses du plus mauvais ton et du plus mauvais goût; à travers les ris et les applaudissemens universels qu'excitaient les situations aussi neuves que véritablement comiques dont ce singulier ouvrage est rempli, on a vu le parterre saisir avec une justesse et une prestesse de tact vraiment admirable la plupart des endroits condamnés d'avance par les gens de goût aux lectures multipliées que l'auteur avait faites de sa pièce. M. de Beaumarchais n'a pas cru devoir résister à l'énergie avec laquelle le public lui en a demandé la suppression.

Il eût manqué au succès de *Figaro*, et surtout à la réputation de son auteur, ce qu'on ne refuse guère, à Paris, à ceux qui fixent un peu l'attention publique, les honneurs de l'épigramme. M. le chevalier de Langeac est, dit-on, l'auteur de celle que nous avons l'honneur de vous envoyer, et qui parut le lendemain de la seconde représentation.

EPIGRAMME.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté

Qui, triomphant de la Police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice;
Almaviva le séducteur,
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur;
Marcelline est une mégère;
Basile un calomniateur;
Fanchette l'innocente est trop apprivoisée;
Et le Page d'amour, au doux nom Chérubin,
Est, à vrai dire, un fieffé libertin,
Protégé par Suzon, fille plus que rusée.
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro ?.... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

M. de Beaumarchais, fort au-dessus d'une gentillesse de ce genre, n'en a point pâli; il a même imaginé de la faire servir au triomphe de la pièce et à celui de son caractère personnel : il en a estropié quelques vers et surtout le dernier, l'a fait imprimer, et le jour de la quatrième représentation on en a jeté, par son ordre, quelques centaines d'exemplaires des troisièmes loges dans le parterre; il avait eu soin de le garnir de tous ses amis à qui il avait annoncé que ce jour verrait éclore la cabale la plus violente contre son innocent ouvrage; l'épigramme, censée jetée par ses ennemis, a été déchirée par les spectateurs, l'auteur de l'épigramme demandé

à grands cris et condamné d'une voix unanime à Bicêtre. Cette manœuvre, assez nouvelle et bien digne au moins par sa singularité du frère germain de Figaro, a été exécutée quelques minutes avant le lever de la toile, et a valu à la pièce plus d'applaudissemens qu'elle n'en avait encore reçu. Voici l'épigramme, revue et corrigée par M. de Beaumarchais.

SUR *le Mariage de Figaro.*

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté,
Qui, triomphant de la Police,
Profane des Français le spectacle *éhonté*.
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice:
Bartholo nous peint l'avarice;
Almaviva le suborneur;
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur.
Marcelline est une mégère;
Basile un calomniateur;
Fanchette l'innocente est *bien* apprivoisée;
Et la Suzon, plus que rusée,
A bien l'air de goûter du Page favori,
G........ de Madame, *et mignon du Mari.*
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble!
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro?... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Des Badauds achetés ont demandé l'auteur.

La même idée a été remise encore en cou-

plets sur l'air du vaudeville qui termine la pièce.

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez bonne humeur,
Se permettre la saillie
Sans alarmer la pudeur.
En mauvaise compagnie
Elle vit sur ses vieux jours;
Jugez-en par ses discours. (*bis.*)

Mesdames, plus de grimace,
Plus d'éventail, plus d'hélas;
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas.
Ce n'est que changer de place.
L'Amour y perd, mais enfin
C'est abréger le chemin. (*bis.*)

Près de cet amas grotesque
De brigands et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins,
Pourquoi d'un ton pédantesque
S'écrier : ah! quelle horreur!...
C'est l'histoire de l'auteur. (*bis.*)

Oui, Messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit
Sans erreur nous peint la vie
Du grand homme qui la fit.
De l'impudence impunie
On admire le héros
Sous les traits de Figaro. (*bis.*)

Toutes ces petites honnêtetés littéraires n'empêchent pas que le *Mariage de Figaro* ne continue d'avoir le plus grand succès; il est tel que l'auteur n'a pu s'empêcher de dire lui-même: *Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est le succès.* Mademoiselle Arnoud l'avait prévn

dès le premier jour : *C'est un ouvrage à tomber cinquante fois de suite.* On assure que le Roi avait compté que le public la jugerait plus sévèrement. Il demanda au marquis de Montesquiou qui partait pour en voir la première représentation, *Eh bien, qu'augurez-vous du succès?* — Sire, j'espère qu'elle tombera. — *Et moi aussi*, lui répondit le Roi.

M. le Garde des Sceaux s'étant continuellement opposé à la représentation de cette comédie, le Roi dit un jour devant lui : *Vous verrez que Beaumarchais aura plus de crédit que M. le Garde des Sceaux.*

Quelque difficulté qu'il y ait presque toujours à rendre fidèlement ce qu'un Prince laisse échapper dans la liberté de la conversation, comment se refuser encore à conserver ici le jugement très-précis qu'a porté de cette comédie M. le comte d'Artois? Le Roi lui ayant demandé ce qu'il en pensait, *Faut-il vous le dire, Sire*, lui répondit-il à l'oreille (la scène se passait dans l'appartement de la Reine), *faut-il vous le dire en deux mots? l'expression, l'intrigue, le dénouement, le dialogue, l'ensemble, les détails, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est du f..... et puis encore du f.....* Le Roi rit beaucoup. On voulut savoir le mot; l'impossibilité de le répéter tout haut suffit sans doute pour le laisser deviner.

Comment une comédie faite avec ce fonds-là ne serait-elle pas un ouvrage de génie?

MAI 1784.

L'Académie royale de Musique a donné, le lundi 26 Avril, la première représentation de l'opéra des *Danaïdes*, paroles sous le nom de M ***, c'est-à-dire de M. le baron de Tschoudi et de M. Bailly du Rollet, musique sous celui de MM. Gluck et Saliéri, compositeurs des Spectacles de Sa Majesté Impériale.

Le sujet des *Danaïdes* est le même que celui de la tragédie d'*Hypermnestre*, de M. Le Mierre, jouée, pour la première fois, il y a vingt-six ans, et distinguée parmi les pièces données depuis cette époque au Théâtre comme une de celles qu'on y voit reparaître le plus souvent et avec le succès le plus soutenu. La marche de l'Opéra est fort différente de celle de la Tragédie.

Le plan de cet opéra est de Bailly du Rollet, auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie en Aulide*. Le baron de Tschoudi, auteur d'*Echo et Narcisse*, qui en a fait les vers, est mort subitement quelques jours avant la première représentation. On a trouvé cet opéra plus ennuyeux encore qu'atroce. La situation des principaux personnages ne change pas depuis le second acte jusqu'au dénouement, et le peu d'intérêt qu'elle inspire est trop souvent suspendu par des fêtes et des spectacles qui font oublier perpétuellement les

délicate et surtout plus courageuse, il paraît s'être immolé lui-même à l'objet de sa passion. Voici ce qu'il a écrit avant de se casser la tête d'un coup de pistolet, après avoir dîné chez un restaurateur du Palais-Royal, sans laisser échapper aucune marque de trouble ni d'aliénation : c'est du procès-verbal dressé sur les lieux par le commissaire et les officiers de la Police, qu'on a tiré la copie de ce billet, assez remarquable pour mériter d'être conservé.

« Le contraste inconcevable qui se trouve » entre la noblesse de mes sentimens et la bassesse de ma naissance; un amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable; » la crainte de causer son déshonneur; la nécessité de choisir entre le crime et la mort, » tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étais né pour la vertu, j'allais être criminel; » j'ai préféré mourir. »

RÉPONSE *de M. de Beaumarchais à M. le duc de Villequier, qui lui demandait sa petite loge pour des femmes qui voulaient voir* Figaro *sans être vues.*

« Je n'ai nulle considération, M. le Duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent malhonnête, pourvu qu'elles le voient en secret; je ne me prête point à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser et non pour l'instruire, non

pour offrir à des bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en petite loge à condition d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu, telle est la pruderie du siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque, il faut l'avouer ou la fuir.

« Je vous salue, M. le Duc, et je garde ma loge. »

C'est ainsi que cette lettre a couru huit jours tout Paris; d'abord on la disait adressée à M. le duc de Villequier, ensuite à M. le duc d'Aumont. Elle a été sous cette forme jusqu'à Versailles, où on l'a jugée, comme elle méritait de l'être, d'une impertinence rare; elle a paru d'autant plus insolente, que l'on n'ignorait pas que de très-grandes dames avaient déclaré que si elles se déterminaient à voir le *Mariage de Figaro*, ce ne serait qu'en petite loge; les plus zélés protecteurs de M. de Beaumarchais n'avaient pas même osé entreprendre de l'excuser. Après avoir joui de ce nouvel éclat de célébrité, soit qu'il le dût à ses propres soins ou à ceux de ses ennemis, M. de Beaumarchais s'est vu obligé d'annoncer publiquement que cette fameuse lettre n'avait jamais été écrite à un duc et pair, mais à un de ses amis dans le premier feu d'un léger mécontentement. Il a été prouvé qu'en effet cet ami était M. du Paty, président au Parlement de Bordeaux, qui lui avait demandé une loge grillée pour madame P...... et mesdemoiselles ses filles. L'indignation de nos courtisans s'est cal-

mée, et l'on a dit avec un sourire indulgent : Mais si la réponse est pour un Goesman, il n'y a rien à dire. La leçon est donc restée à madame P......, à qui nous devons l'ingénieux calembour sur *Télèphe*; car, en publiant hautement que le billet n'avait pas été écrit pour un duc et pair, l'auteur ajoute qu'il n'entend point en désavouer ni le fonds ni les termes, etc.

La Confiance dangereuse, comédie, en deux actes, en vers, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre italien, le mardi 4, est de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*, de l'*Éclipse totale*, etc.

Cette pièce est imitée d'une comédie du Théâtre anglais, traduit par madame Riccoboni, et qui a pour titre *Le Moyen de la fixer*. Loin de faire un reproche à l'auteur d'avoir voulu enrichir la scène française d'une imitation de ce genre, il faudrait lui en savoir gré, si l'original anglais ne ressemblait pas beaucoup trop lui-même à une pièce fort connue de notre Théâtre, le *Préjugé à la mode*, ouvrage plein d'invention et d'intérêt, mais dont le fonds, quoique la pièce ne soit pas fort ancienne, a déjà vieilli, parce que le travers dont elle est la critique tient à un ridicule d'usage et d'opinion plus variable encore que celui de nos goûts et de nos mœurs. On n'aime pas mieux sa femme qu'autrefois, cela est bien entendu; mais, au lieu d'attacher une espèce de honte à l'aveu public de ce sentiment,

on est plutôt disposé à s'en parer aux yeux du monde, quelque éloigné qu'on soit en effet d'en éprouver la douceur. Si le nombre des hypocrites de religion a fort diminué, celui des hypocrites de sensibilité et de vertu pourrait bien n'avoir jamais été plus considérable... Revenons un moment à M. de La Chabeaussière. Le style de sa pièce manque surtout de naturel et de vérité; il a de la contrainte et de la recherche; mais on y a remarqué des détails brillans et quelques peintures assez spirituelles de la coquetterie et de la fatuité, deux travers qui nous appartiennent sans doute plus particulièrement qu'à aucun autre peuple de la terre. Cette comédie n'a eu que sept ou huit représentations peu suivies.

On a donné, le samedi 8, sur le même Théâtre, les *Deux Tuteurs*, opéra comique, en deux actes, paroles de M. Fallet, auteur de la tragédie de *Tibère*, musique de M. d'Alayrac, auteur de celle de l'*Eclipse* et du *Corsaire*.

Les *Deux Tuteurs* avaient paru, l'année dernière, à Fontainebleau, sur le Théâtre de la Cour, sous le titre des *Deux Soupers*, et n'avaient guère réussi. La pièce était alors en trois actes, on l'a réduite à deux, et, grâce à ces retranchemens, elle vient d'obtenir une sorte de succès. La musique offre quelques intentions originales, mais plus souvent des réminiscences. Deux ou trois airs, qui tiennent trop de la forme

du vaudeville, mais qui sont faits avec esprit, ont été fort applaudis, et ont valu à cet ouvrage plus de succès qu'on n'en devait attendre d'un fonds si mince et si rebattu.

Les Veillées du Château, ou *Cours de Morale à l'usage des enfans, par l'auteur d'Adèle et Théodore*; avec cette épigraphe :

> *Come raccende il gusto il mutare esca,*
> *Cosi mi par che la mia istoria quanto*
> *Or quà, or la più variata sia,*
> *Meno à chi l'udira noïosa fia.* Ariost.

Trois volumes in-8°. En voilà déjà quatorze ou quinze que madame la comtesse de Genlis a consacrés au même but, et ce n'est pas ici le terme de ses travaux; elle nous en promet encore dans ce dernier ouvrage une assez longue suite, entre autres un *Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes*, où l'on ne trouvera que *des notions claires et précises, des idées justes et une connaissance générale de littérature française, anglaise, italienne et espagnole.* Il était difficile sans doute de justifier plus amplement la devise qu'elle avait choisie en s'associant à l'Ordre de la Persévérance, une lampe, et pour légende ces mots : *Que je me consume, pourvu que j'éclaire!*

Les *Veillées du Château* sont destinées particulièrement à l'instruction des enfans de dix ou douze ans; l'auteur ose cependant se flatter que si l'on compare ce Livre à ceux qui ont été faits

pour l'âge de cinq ans, il paraîtra infiniment plus à la portée de l'enfance que les Dialogues (d'ailleurs très-intéressans) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étaient faits pour l'époque de cinq ou six ans et pour l'époque de six à sept : « Non des livres, mais les » entretiens réels d'une bonne mère et d'une » honnête gouvernante, voilà les seuls Dialo- » gues qui puissent être utiles à un enfant dans » les époques de cinq à six et de six à sept ans. » Mais dans les *Conversations d'Emilie*, que l'auteur paraît avoir en vue ici, on n'est point entré dans cette distinction minutieuse des premières époques de la jeunesse ; on n'en remarque que trois principales : la première, dit-on, finit à l'âge de dix ans, la seconde à quatorze ou quinze ; la troisième doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Ces divisions, ces mesures, ces calculs peuvent avoir plus ou moins d'exactitude ; mais quelque scrupuleusement qu'on veuille s'attacher à n'écrire que pour l'instruction de la première enfance, on n'oublie pas que ce sont les lecteurs déjà tout formés dont il importe d'abord de captiver le suffrage ; et si l'on ne parvient pas à les amuser, ce n'est guère à dessein qu'on y manque.

Le nouveau *Cours de Morale* est mêlé d'entretiens et d'histoires. « Des entretiens (comme on » l'observe) sans événemens ont trop de séche- » resse ; des histoires détachées sans interrup-

» tion, sans conversation, n'auraient point assez
» de clarté pour l'enfance. »

« Je n'ai point (ajoute l'auteur) placé au ha-
» sard, à la suite les unes des autres, les his-
» toires qui forment ce Recueil. Avant de songer
» au plan romanesque, c'est-à-dire aux événe-
» mens, aux situations, j'avais préparé le plan
» des idées, l'ordre dans lequel je devais les
» présenter pour éclairer graduellement l'esprit
» et élever l'âme, etc... » Nous sommes obligés d'avouer en toute humilité que ce plan d'idées, cette chaîne de raisonnemens disposés dans une gradation si profondément calculée ont entièrement échappé à notre intelligence; ainsi nous nous trouvons dans l'impossibilité d'épargner à nos lecteurs la peine de chercher à les découvrir eux-mêmes.

Si l'ordre systématique des *Veillées du Château* n'est pas facile à démêler, ce qu'elles ont d'instructif ou d'intéressant n'en sera ni moins senti, ni moins apprécié; ce genre d'ouvrage n'a pas besoin de plus de méthode que le vulgaire des lecteurs n'en peut apercevoir ici sans aucun travail, ceux même qui ne les liront que par morceaux détachés n'en seront pas plus mécontens que ceux qui les auront lues de suite. Ils trouveront dans l'histoire du *Chaudronnier*, ou la *Reconnaissance réciproque*, des traits d'une sensibilité vraiment héroïque, quoiqu'un peu romanesque; dans celle des *Solitaires de Normandie*, un tableau d'autant plus touchant qu'il

n'est que le simple et fidèle récit de la belle action d'une Princesse (madame la duchesse de Chartres), que sa bonté a rendue l'amour de tous les cœurs sensibles; dans *Paméla*, ou l'*Heureuse Adoption*, le caractère de l'ingénuité la plus aimable et quelques scènes infiniment attendrissantes; dans *Delphine* et dans l'*Indolente corrigée*, un peu d'ennui, mais des exemples et des leçons utiles à la jeunesse. Au nombre des singularités et des observations également utiles et curieuses qui se trouvent entassées dans le conte d'Alphonse, on n'a pas manqué de remarquer l'éloge de la sagesse des Hottentots, dont il paraît naturel d'attribuer toutes les vertus à l'usage établi parmi eux de *laisser la jeunesse entièrement confiée à la garde des mères* (1) *jusqu'à l'âge de dix-huit ans*. En effet, l'éducation d'un jeune homme peut-elle, avant cette époque, être bien finie? est-il même à désirer qu'elle le soit?

Après avoir cherché à inspirer à ses pupilles l'amour de la bienfaisance, de la justice et de l'humanité, madame de Genlis n'a pas craint de leur donner encore une petite leçon sur la manière de se venger de ceux dont on croit avoir à se plaindre; c'est l'objet du conte intitulé les *Deux Réputations*. On y trouve le tableau de l'état actuel de notre littérature, et c'est la réponse au jugement de l'Académie française, qui s'est permis de donner aux *Conversations d'Emi-*

(1) Des mères ou des gouvernantes.

lie le prix que l'on devait au roman d'*Adèle et Théodore*; cette réponse, à la vérité, n'est que fort indirecte; mais il est impossible de se méprendre au sentiment qui l'a dictée. L'humeur que l'iniquité de ce jugement a donnée à madame de Genlis l'a irritée non-seulement contre l'Académie, mais encore contre tout ce qui s'appelle philosophe et contre la philosophie même; les mânes de Voltaire et de Fontenelle ont partagé l'indignation qu'avaient méritée M. d'Alembert et son parti. Si le cadre du nouveau Conte est peu intéressant, il sert du moins à amener des portraits et des jugemens assez neufs. On y décide que *Voltaire est brillant, mais médiocre en effet dans tous les genres; que ses Pièces fugitives sont inférieures à la Chartreuse*, qui n'en est pas une; *qu'il a si peu de gaieté que, s'il veut être plaisant sans blesser la religion et les mœurs, il ne produit que des platitudes*; *qu'il écrit sur le même ton l'Histoire, un Roman, une lettre...; que l'Histoire des Oracles de Fontenelle est un livre aussi ennuyeux que mal écrit; que les Contes moraux de M. Marmontel n'offrent guère que des peintures exagérées, qu'on y trouve trop souvent de mauvaises mœurs et un mauvais ton; que le premier écrivain de nos jours est le célèbre M. Gaillard;* que les femmes sont très-capables de faire des Tragédies, parce que madame Deshoulières a fait *Genseric*, et mademoiselle Bernard, *Brutus*. *Sans tous ces raisonnemens*, ajoute-t-on, *j'aurais su facilement prouver qu'une femme*

peut posséder ce talent rare et sublime, s'il m'eût été permis d'ajouter un nom de plus à ceux que j'ai déjà cités. Ce nom est facile à suppléer, c'est celui de madame de Montesson, et l'on n'a plus douté qu'elle ne l'eût à-peu-près deviné elle-même lorsqu'on a su qu'elle assurait cinq cent mille francs de dot à la fille de madame de Genlis, sa petite-nièce, en la mariant avec M. le comte de Valence, etc. Tous les traits par lesquels on a caractérisé le personnage de d'Amoville ont paru choisis avec l'affection la plus marquée dans la vie littéraire de M. de La Harpe, et c'est ainsi que l'on a détruit victorieusement les bruits qui avaient honoré fort mal-à-propos ce célèbre littérateur du soupçon d'avoir eu quelque part et aux écrits et aux bonnes grâces de madame de Genlis.

Quelque jugement qu'on porte sur les différentes parties de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître en général la production d'un talent aimable et facile. Il ne laisse pas de longs souvenirs; lorsqu'on l'a lu, on est peu tenté de le relire; mais avec peu d'idées, peu d'invention, peu d'images, c'est un style dont la grâce naturelle vous attire et vous entraîne sans effort. Si les opinions de l'auteur peuvent étonner quelquefois la critique la plus indulgente, sa manière de s'exprimer blesse au moins rarement le bon goût et doit souvent lui plaire. Si sa touche manque de chaleur et d'énergie, elle a de l'élégance et de la simplicité, quelque-

fois même des traits de naturel et de vérité, une sensibilité douce et touchante. Si madame de Genlis n'a pas fort approfondi les ressorts cachés de la nature et des passions, elle a bien connu du moins tous les mouvemens des petits intérêts qui agitent la société; elle en a parfaitement saisi les formes, le ton et les usages, et, sur toute chose, la nuance fugitive de ces modes, de ces opinions, de ces caprices qu'il nous plaît d'appeler les mœurs du jour.

Conversation du Roi de Prusse dans une course faite en 1779, *pour visiter un District de ses Etats*. Brochure, 1784. Nous devons cette Conversation à M. Klausius, un neveu du fameux Gleim, qui eut l'honneur d'accompagner Sa Majesté, pendant quelques heures, dans le voyage qu'elle fit pour voir par elle-même les districts où elle a fondé de nouvelles colonies. A travers beaucoup de choses assez peu curieuses pour la postérité on aperçoit avec admiration les preuves les plus touchantes de l'intérêt avec lequel ce Monarque daigne s'occuper de tout ce qui peut augmenter le bonheur de ses peuples; on voit qu'il n'y a point de détails d'agriculture et d'économie politique dont il n'ait cherché à s'instruire; on ne peut s'empêcher aussi d'y remarquer quelques traits de caractère d'une originalité assez naïve, tels que celui-ci.

Sa Majesté vit une quantité de paysans occupés à la moisson, qui formèrent une double

haie, aiguisant leurs faucilles. Sa Majesté passa entre deux.

Le Roi. Que diable veulent ces gens ? Est-ce qu'ils veulent me demander de l'argent ?

Moi. Oh ! que non, Sire ; ils sont plèins de joie de la bonté que vous avez de visiter ces contrées.

Le Roi. Aussi je ne leur donnerai rien... Comment se nomme ce village qui est là devant ? etc.

JUIN 1784.

La séance publique, tenue, le 5 Juin, à l'Académie française, pour la réception de M. le marquis de Montesquiou, élu à la place de M. de Coetlosquet, précepteur de la Famille royale et ancien évêque de Limoges, est un jour de gloire dont l'époque honorera toujours notre littérature. La présence de M. le comte de Haga avait rassemblé dans ce temple littéraire l'auditoire le plus nombreux et le plus brillant. On s'empressait d'y venir jouir du plaisir de voir un Roi, que rendra célèbre à jamais une grande révolution, assister, le premier d'entre les Souverains, à une assemblée publique d'un Corps institué essentiellement pour cultiver et honorer le talent par lequel, jeune encore, ce Prince assura sa gloire et fit le bonheur de ses peuples; car l'on peut dire que l'éloquence du digne successeur de Vasa n'eut pas moins de part à un des événemens les plus mémorables de notre siècle que la puissance de son génie et de son courage. Son amour pour notre littérature l'avait déjà conduit, étant Prince royal, dans ce sanctuaire des lettres; mais il n'avait pu recevoir, dans une assemblée particulière de l'Académie, ce témoignage d'amour et de respect que lui ont offert les nombreux spectateurs que sa présence attirait à cette séance publique. Par les applau-

dissemens les plus vifs dès que M. le comte de Haga a paru dans la tribune qui lui était destinée, plus marqués encore lorsque les deux orateurs l'ont loué indirectement, cet auditoire, devenu l'organe de toute la Nation, semblait lui présenter l'hommage des sentimens de la France pour un Roi, l'ami du sien, qui commande le peuple notre plus ancien allié, et qui paraît pour ainsi dire confondre encore davantage les deux Nations par son goût pour nos arts, notre langue et notre littérature. L'ivresse des transports que la présence de Sa Majesté suédoise avait répandue sur tous ceux qui assistaient à cette séance intéressante a dû faire croire à ce Souverain qu'il était transporté à Stockholm; et si ces peuples sont regardés par le reste de l'Europe comme les Français du Nord, les signes de notre amour pour sa personne, dans ce jour à jamais solennel, ont dû le convaincre plus que jamais que les Français sont les Suédois du Midi.

Le peu d'éclat de la très-longue vie de M. l'ancien évêque de Limoges offrait peu de ressource aux talens du récipiendaire, condamné, selon l'usage, à faire l'éloge de l'académicien qu'il remplace; aussi le Discours de M. le marquis de Montesquiou a-t-il paru en général plus correct qu'élégant, plus sagement écrit que finement pensé; mais il y règne une grande pureté de goût, et ce titre n'est-il pas plus que suffisant pour justifier l'admission d'un homme de la

Cour dans ce premier Corps de notre littérature? Il a moins loué l'ancien évêque de Limoges, par ses qualités personnelles, que par l'importance de la grande éducation qui lui avait été confiée. Le morceau employé à peindre le moment où il faut choisir l'instituteur d'un Prince destiné à régner, et l'influence de ce choix sur le sort d'une Nation entière, est le morceau de son Discours le mieux pensé et le mieux écrit; c'est aussi celui qui a été le plus applaudi.

L'orateur nous représente le bon évêque de Limoges arraché du siége pastoral où la Providence l'avait sagement placé, pour venir remplir, auprès de trois Princes que le trône regardait, l'emploi qu'une grande Impératrice voulut confier à un des plus grands philosophes de ce siècle, pour assurer les destinées d'un des plus vastes empires du monde.

« Nous vîmes alors le beau spectacle de la » vertu près du trône, allant au devant de la » vertu qui se cache, et la forçant de venir » purifier par son influence l'air que devaient » respirer de jeunes Princes appelés aux plus » hautes destinées.

» Quel terrible moment pour un observateur » philosophe que celui où un jeune Prince » destiné à régner sur une grande Nation doit » être livré aux mains qui vont rectifier ou » corrompre l'ouvrage de la nature! Ceux à » qui cet auguste emploi va être confié seront-

» ils insensibles à l'espoir d'une grande fortune?
» Sans être trop effrayés de leurs devoirs, en
» sentiront-ils l'étendue? Auront-ils ou l'éner-
» gie de caractère qui surmonte les obstacles
» inséparables de ces grandes fonctions, ou
» cette vertu persuasive qui les aplanit par le seul
» respect qu'elle inspire? Au moment de faire
» un choix, faudra-t-il en croire aveuglément
» la renommée? et l'admiration de la multi-
» tude pour quelques-unes de ces qualités rares
» qui subjuguent les hommes doit-elle rassu-
» rer entièrement sur le danger des grandes
» passions qui trop souvent les accompagnent?
» Peut-on espérer que l'amour de la célébrité
» s'asservira constamment aux moyens lents
» d'acquérir une gloire solide? La prévoyante
» ambition ne sacrifiera-t-elle jamais des devoirs
» sacrés au soin coupable de préparer sourde-
» ment le succès de ses vues? Enfin un siècle,
» trois générations de vingt millions d'hommes,
» devront-ils des autels ou des malédictions à
» celui qui va devenir en quelque sorte l'arbi-
» tre de leur destinée? Voilà ce qu'un seul ins-
» tant peut décider, et c'est dans cet instant
» que l'intrigue, sous le voile de l'intérêt pu-
» blic, a trouvé tant de fois le moyen d'égarer
» les meilleures intentions. »

Le résultat de l'éducation confiée aux soins de l'ancien évêque de Limoges amène naturellement l'éloge du Roi et des Princes ses frères.

« L'exemple de ses augustes pupilles est plus

» éloquent en effet que je ne pourrais vous
» dire. Voyez-les parcourant tous trois l'âge
» orageux des passions, l'un sur un des pre-
» miers trônes de l'univers, les deux autres sur
» le premier degré de ce trône, sans qu'une
» seule passion de cet âge ait pu alarmer la
» Nation, si ce n'est au moment où le plus
» jeune des trois, nous retraçant les temps de
» l'ancienne chevalerie, allait chercher des dan-
» gers et soutenir l'honneur du nom français
» aux extrémités de l'Europe. Observez la diffé-
» rence de leurs caractères et l'ensemble de
» leurs vertus; considérez le tableau touchant
» de leur inaltérable union, voyez-en le prin-
» cipe dans le sentiment profond du devoir,
» premier effet de la vertu; remarquez la mo-
» dération du pouvoir d'un côté, de l'autre
» l'exemple d'un dévouement aussi respectueux
» que tendre, et reconnaissez à tout cela non
» ce que M. l'évêque de Limoges a enseigné,
» car la vertu ne s'enseigne pas, mais ce qu'il
» a inspiré, ce qu'il a fait aimer, et rendons
» grâce à sa mémoire de ce que nous pouvons
» opposer aux éternelles déclamations sur la
» contagion des vices ce grand exemple de la
» communication de la vertu. »

On a applaudi à des vérités connues de tout le monde; mais on a un peu douté que la jeunesse active de M. le comte d'Artois ait comme celle de ses augustes frères *parcouru l'âge orageux des passions, sans qu'une seule*

passion de cet âge ait pu alarmer la Nation ; et quand il serait vrai, malgré l'assertion du courtisan orateur, que ce Prince aimable aurait payé à la nature cette espèce de tribut que lui doit trop souvent la jeunesse et l'effervescence d'un caractère brillant et puissamment prononcé, *la Nation n'aurait pu être alarmée* quand elle a vu ce jeune héros s'arracher aux voluptés qui l'entouraient pour aller s'exposer aux hasards d'une grande opération militaire, et ajouter, par sa présence, un intérêt de plus à un siége qui fixait alors les regards de toute l'Europe.

L'éloge du Roi de Suède qui termine le Discours de M. de Montesquiou a perdu de son effet, parce qu'il pouvait s'appliquer également à d'autres Princes que l'*amour du bien public a fait aussi quitter l'enceinte de leurs palais et parcourir des pays où l'orgueil de leur rang n'est plus soutenu que par la réputation qui les y a précédés.*

M. Suard, en qualité de directeur, a répondu à M. de Montesquiou par le Discours le mieux adapté à la circonstance. Il a présenté l'éclat utile que répandent sur les Lettres les grands qui s'en occupent, et l'avantage qui résulte de leur association avec des hommes qui les cultivent par état, pour déterminer et fixer une langue qui doit essentiellement sa grâce et sa clarté à la grande sociabilité de la Nation et à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres. M. Suard a ré-

pandu dans ce Discours une raison aimable, une philosophie sans prétention, une foule d'idées neuves, saines et piquantes, toujours embellies par un style plein de grâce, d'élégance et de naturel. Cette réponse a eu un succès que n'ont point ordinairement ces sortes de Discours, qui n'offrent guère qu'une répétition fastidieuse d'éloges toujours et si facilement épuisés par ceux qui les précèdent.

M. Suard a eu le talent de louer encore M. l'évêque de Limoges, et il l'a loué par ces vertus si précieuses et si difficiles à conserver dans les Cours, sa modération qui fut toujours inaccessible à l'intrigue et aux prestiges de l'ambition. Il a eu l'art plus difficile, en rendant compte des derniers momens d'un prélat *qui s'était long-temps survécu à lui-même*, de répandre l'intérêt le plus doux et le plus consolant pour l'humanité sur un accident qui semble la flétrir à nos yeux en la dépouillant du plus bel apanage qu'elle ait reçu de la Divinité, et en lui laissant à peine le sentiment de son existence.

« Enfin (dit notre orateur) sa longue car» rière fut terminée par une mort aussi douce » que sa vie : elle fut préparée par cet affaiblis» sement de l'esprit et des organes qu'on est » trop disposé à regarder comme un malheur » et une dégradation de l'humanité. N'est-ce pas » plutôt un bienfait de la nature qui, en nous » retirant de la vie comme elle nous y a fait

» entrer, semble imiter, s'il est permis de le » dire, cette tendre précaution de la justice » humaine, qui fait couvrir d'un bandeau les » yeux de ses victimes pour leur dérober le mo» ment qui va terminer leur existence ? »

La dignité, le ton religieux avec lequel M. Suard a parlé en pleine Académie de ce prélat, qui ne fut distingué que par ses seules vertus épiscopales, est une des plus grandes preuves des progrès de la vraie philosophie : elle apprend à respecter, à célébrer convenablement les vertus les plus utiles à la société, et M. l'évêque de Limoges n'eût pas été loué plus dignement dans la cathédrale de son siége. Nous sommes instruits que ce triomphe assez neuf des convenances de la saine raison sur l'intolérance que prêchent à leur tour nos philosophes n'eût pas été aussi édifiant, si M. le marquis de Paulmy, chancelier de l'Académie, et, à ce titre, censeur du Discours de son confrère, n'en eût pas fait retrancher une phrase où M. Suard rappelait des temps qu'il est aujourd'hui sage et convenable d'oublier absolument.

M. Suard disait, en parlant de l'esprit de tolérance qui fit défendre un jour à l'ancien évêque de Limoges le caractère moral et les ouvrages d'un philosophe (M. d'Alembert) que l'on attaquait devant lui : *Il* (l'évêque) *vit naître avec douleur cette conspiration inconcevable qui sembla conjurer quelque temps la perte des Lettres et de la Philosophie, et que la sagesse du Ministère*

actuel a réduite de nos jours à n'être plus que ridicule. Le ridicule eût été de ramener par une sortie au moins inutile et déplaçée une question qui a peut-être malheureusement l'autorité de la chose jugée, qu'il est presque d'un mauvais ton d'agiter encore, et dont le pour et le contre se trouvent réduits aujourd'hui à n'être plus que fastidieux. C'est l'heureux abus de la tolérance adroite qui a laissé propager et circuler les Livres de nos philosophes, bien plus que *la sagesse du Ministère actuel*, qui a décidé le ridicule qu'il y aurait maintenant à écrire encore contre la Religion.

L'éloge du récipiendaire a suivi celui de l'académicien qu'il remplaçait. Rien d'aussi bien senti et d'aussi finement exprimé que les aperçus de M. Suard sur les différens genres de Littérature qu'il loue M. de Montesquiou d'avoir essayés dans le silence de ses loisirs : *destinés jusqu'ici à l'amusement de ses amis, ces essais ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître.*

Après avoir parlé des Epîtres, des Contes, des Chansons de M. de Montesquiou, M. Suard a pris occasion de ses Comédies pour attaquer avec autant d'adresse peut-être que de courage le genre et le succès de la comédie du *Mariage de Figaro*. Des applaudissemens universels se sont renouvelés par trois fois à la lecture de ce morceau; quoiqu'ils partissent des mêmes mains qui les prodiguent encore aujourd'hui avec un

enthousiasme semblable à la trentième représentation de cette Comédie, ils n'en ont pas moins consacré la sévérité de cette censure. Nous croyons devoir transcrire ici cette tirade qui n'a pas peu contribué au succès général du Discours de M. Suard.

« Le goût de la vraie Comédie semble s'éloi-
» gner tous les jours davantage de ce Théâtre,
» qui en offre cependant tant de modèles. Mo-
» lière composait ses Comédies en observant le
» monde; la plupart des poëtes modernes pei-
» gnent le monde d'après les Comédies. Ni les
» incidens, ni les mœurs, ni le langage de leurs
» pièces ne rappellent l'image de la société où
» l'on vit; on prend pour le bon ton un jargon
» maniéré, souvent inintelligible, qui n'a plus
» de modèle que dans quelques Romans; d'au-
» tres prétendent imiter Molière en nous of-
» frant ces intrigues péniblement compliquées
» qui furent les premiers essais du génie dans
» l'enfance de l'art, mais qui ne prouvent au-
» jourd'hui que le défaut de génie. N'est-il pas
» permis de craindre que, par un abus toujours
» croissant, on ne voie un jour avilir le Théâtre
» de la Nation par des tableaux de mœurs basses
» et corrompues qui n'auraient pas même le
» mérite d'être vraies; où le vice sans pudeur
» et la satire sans retenue n'intéresseraient que
» par la licence, et dont le succès, dégradant
» l'art en blessant l'honnêteté publique, déro-
» berait à notre Théâtre la gloire d'être pour

» toute l'Europe l'école des bonnes mœurs
» comme du bon goût? »

Le morceau où M. Suard développe l'influence de l'union des gens du monde et des gens de lettres sur le langage, pour montrer combien cette alliance sert à fixer les principes de la langue et à maintenir le bon goût, n'est pas susceptible d'analyse; on nous saura gré de le copier en entier.

« Les progrès du goût tiennent à ceux du lan-
» gage, et le langage, comme toutes les choses
» humaines, est dans une mobilité continuelle
» qui tend à le perfectionner ou le corrompre.

» Dans une Nation où règne une communi-
» cation continuelle des deux sexes, des per-
» sonnes de tous les états, des esprits de tous
» les genres; où le premier objet est l'amuse-
» ment, le premier mérite celui de plaire; où
» les intérêts, les prétentions, les opinions les
» plus contraires sont continuellement en pré-
» sence les unes des autres, il faut contenir
» sans cesse les mouvemens de l'esprit comme
» ceux du corps, et observer les regards de
» ceux devant qui l'on parle, pour affaiblir dans
» l'expression de son sentiment ou de sa pensée
» ce qui pourrait choquer leurs préjugés ou
» embarrasser leur amour-propre.

» De là s'est formé ce ton du monde qui con-
» siste à parler des choses familières avec no-
» blesse et des choses grandes avec simplicité;
» à saisir les nuances les plus fines dans les con-

» venances; à mettre dans ses Discours comme » dans ses manières une gradation délicate d'é» gards relative au sexe, au rang, à l'âge, aux » dignités, à la considération personnelle de » ceux à qui l'on parle.

» Les gens de lettres et les savans, en ins» truisant le monde par leurs ouvrages, ont » perfectionné leurs talens dans le monde; ils » y ont porté leurs connaissances et leurs lu» mières. Les discussions les plus subtiles sur » les matières de goût et sur les découvertes » des sciences sont devenues des sujets de con» versation, et, pour rendre ces objets sensibles » à des esprits frivoles et peu appliqués, il a » fallu leur composer pour ainsi dire un lan» gage nouveau, où la grâce fût unie à la plus » grande clarté.

» De ce concours d'efforts réunis on sent » qu'il a dû résulter une langue simple dans » ses formes et précise dans ses expressions, » plus variée dans ses tours que dans ses mou» vemens; exprimant avec netteté ce que les » vues de l'esprit ont de plus abstrait, ce que » le sentiment a de plus délicat et ce que les » convenances de la société ont de plus fugitif. » Par un rapprochement qui peut étonner au » premier coup-d'œil, cette langue est tout à» la-fois la langue de la galanterie et celle de la » philosophie; et ce n'est qu'à son propre mé» rite qu'elle doit cet empire presque universel » que les Romains tentèrent vainement de don-

» ner à la leur, quoiqu'ils en prescrivissent » l'usage aux peuples qu'ils avaient soumis.

» Tout s'affaiblit en se polissant, les langues » surtout. Elles perdent plus de mots anciens » qu'elles n'en acquièrent de nouveaux, et ce » n'est guère que par les tours qu'elles s'enri- » chissent.

» Plusieurs mots employés par Virgile étaient » déjà vieillis du temps de Sénèque. La langue » de Racine vieillirait aussi et se corromprait » peut-être bientôt, si une institution inconnue » aux Romains ne veillait à en conserver la ri- » chesse et la pureté. Ce dépôt est confié à l'A- » cadémie française.

» Les langues, comme les lois, doivent être » constamment rappelées aux principes dont » elles émanent. La nôtre doit aux ouvrages du » génie sa force et son abondance; elle doit à la » grande sociabilité de la Nation une partie de » ses grâces; mais c'est à la communication réci- » proque des gens du monde et des gens de » lettres qu'elle doit son véritable caractère, et » c'est à leur association seule qu'elle peut de- » voir la conservation de ces avantages.

» C'est aux bons écrivains sans doute à main- » tenir par leurs ouvrages la pureté de la langue, » et à défendre le bon goût contre les innova- » tions de quelques auteurs à qui il ne manque » que du génie pour avoir de l'originalité; qui » prennent pour de l'imagination un assemblage » forcé de figures incohérentes, et qui croient

» se faire un style en affectant péniblement dés
» alliances de mots inusités, dont la recherche
» est puérile lorsqu'elles ne sont pas inspirées
» par le besoin d'exprimer une nouvelle combi-
» naison d'idées.

» C'est aux hommes du grand monde, dont
» l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion,
» qui connaissent les principes de la langue et
» qui cultivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce
» monde où ils vivent, les outrages que notre
» langue peut recevoir de la frivolité, de l'igno-
» rance ou d'une vaine affectation.

» Les gens de lettres peuvent avoir une
» connaissance plus approfondie des principes
» de la langue écrite; les gens du monde ont
» sur la langue parlée un tact que les connais-
» sances ne peuvent suppléer. C'est à eux qu'il
» appartient de distinguer dans l'emploi de
» certaines expressions ce qui est de l'usage
» d'avec ce qui est de mode, ce qui est de la
» langue de la Cour d'avec ce qui n'est qu'un
» jargon de coterie; à fixer les limites de ce *bon*
» *ton* si recommandé, si peu défini, qui n'ap-
» partient pas à l'esprit, et sans lequel un homme
» d'esprit court quelquefois le risque d'être ri-
» dicule; qui n'est pas le bon goût, car le bon
» goût a des principes plus fixes et une influence
» plus étendue; qui embellit l'esprit et le goût
» dans le monde, mais qui bornerait l'essor des
» talens si on voulait soumettre à ses règles
» trop fugitives et trop variables les ouvrages de
» l'imagination et du génie. »

On ne pouvait pas donner une définition plus fine et plus sensible de ce sentiment des convenances établies, convenances perpétuellement mobiles, que la ligne imperceptible qui sépare celles de la veille de celles qu'on leur substitue le lendemain rend presque plus fatigantes que difficiles à saisir; que conçoivent presque toujours si diversement les gens du grand monde, qui tous individuellement croient en avoir le sentiment le plus exquis; convenances enfin que, comme nos modes, chacun s'empresse d'avoir pour les changer aussitôt contre d'autres plus nouvelles, et dont cependant le sentiment, composé des teintes différentes qu'en présentent nos sociétés, donne aux manières, à la conversation, aux ouvrages même ce *bon ton* que l'on sent mieux que l'on ne le définit. M. Suard en a présenté l'exemple après le précepte dans l'éloge qu'il a fait du Roi de Suède, éloge dont la grâce fine et légère, en ménageant la modestie du Souverain qui en était l'objet, n'a été que mieux sentie et applaudie davantage.

M. de La Harpe a lu ensuite le second Chant de son *Poëme sur les Femmes;* c'est celui où il célèbre leur goût et leur aptitude aux talens. Il y feint que Vénus (1), voulant fixer près d'elle Adonis, qui s'en éloigne souvent pour se livrer aux plaisirs de la chasse, quitte Cythère et vole sur le Parnasse implorer les dons des neuf Sœurs.

(1) Dans le temps que ce Poëme fut commencé, M. de La Harpe était fort attaché à la cour de madame de G..... Vénus, c'était elle; serait-il besoin d'ajouter qu'Adonis, c'était M. le duc de Chartres?

Cette allégorie mythologique n'a pas paru assez neuve, et la transition qui la prépare un peu brusque et un peu forcée. Il semble cependant que la manière dont M. de La Harpe a conçu la fable de ce second Chant était faite pour y répandre cette abondance et cette variété d'images, l'âme de la poésie et sa plus éclatante parure; mais ce qui manque essentiellement à l'effet de ce tableau, c'est le coloris; pour être animé il avait besoin de cette imagination vive, ardente, sensible, riche d'idées, plus riche encore d'expression, qui donne la forme et le mouvement à tout ce qu'elle conçoit, qui embellit tout ce qu'elle touche, qui anime du souffle divin de la vie tous les objets qu'elle décrit, qui les entoure continuellement et avec art d'une vapeur vive et légère, et répand sur eux à pleines mains les touffes variées des plus brillantes fleurs; c'est avec ce sentiment de la poésie, don céleste qui tient autant à la sensibilité de l'âme qu'au feu de l'imagination, qu'il eût fallu chanter les Arts et les Arts cultivés par la main des Grâces et embellissant la beauté même.

On n'a retenu que deux vers de ce Poëme. Le premier offre, avec un rapprochement trop usé, le sentiment si louable du pardon des injures (1); c'est celui qui termine la tirade consacrée à l'Eloge de madame la comtesse de G...... :

Un théâtre d'enfans fût celui de sa gloire.

(1) Voyez le portrait de M. de La Harpe, sous le nom de *Damoville*, dans le Conte des *Deux Réputations* des *Veillées du Château*.

Le second,

Tout le Nord est soumis ou tremblant sous sa loi (1),

est dans l'éloge de Catherine II, qui finit ce Chant de la manière la plus heureuse. Et quel autre nom choisir pour présenter réunis dans un seul objet tous les traits épars dans les portraits des différentes femmes célèbres dont M. de La Harpe a voulu consacrer, dans ce Chant, et les talens et l'amour pour la gloire? Mais telle est la fatalité attachée au faire de ce peintre, qu'on n'a voulu apercevoir dans ce tableau que de grandes actions rendues sans enthousiasme, et le crayon insignifiant des traits du plus grand caractère du siècle. C'est pour la première fois que l'on a vu dans cette assemblée des vers, lus après des Discours en prose, tomber deux à deux sans obtenir pres-

(1) M. de Calonne, contrôleur-général, qui assistait à cette séance, dit à la fin de cet Eloge, d'ailleurs si juste et si bien mérité, mais qu'il eût sans doute été convenable de ne pas exprimer ainsi devant un autre Souverain du Nord : *Je ne sais pas si ce morceau est poétique; mais je sais bien qu'il n'est pas politique.* N'oublions pas de remarquer encore que le poëte exhorte dans cet Eloge Catherine II à se presser d'achever la conquête de Constantinople, de venger les femmes de la tyrannie du sérail, et de rétablir en Grèce l'empire des arts et de la beauté. C'est à côté de l'ambassadeur destiné à partir incessamment pour la Cour de Sa Hautesse que notre adroit poëte invite Catherine II à cette auguste conquête. Il est vrai que cet ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, lui avait donné très-éloquemment le même conseil dans son *Voyage de Grèce;* mais on en fait, dit-on, dans ce moment une nouvelle édition où cet article sera entièrement supprimé. Ce qui nous rassure, c'est que les vers et la prose de ces Messieurs ont réglé rarement le sort des Nations et des Empires, sans quoi nous les supplierions de vouloir bien être un peu plus d'accord avec eux-mêmes.

que un seul signe d'applaudissement. Il est vrai que la froideur avec laquelle on a écouté le début presque prosaïque de ce Chant a ôté à M. de La Harpe le talent qu'il a de lire supérieurement les vers et surtout les siens : son amour-propre au supplice semblait avoir éteint ses moyens, et son gosier, comprimé par la réaction de l'orgueil humilié, a fini par ne plus rendre que des sons rauques et inarticulés qu'étouffait graduellement le sentiment d'un silence qui s'accroissait à mesure que le poëte avançait dans sa lecture; plusieurs beaux vers n'ont point été entendus; aussi madame P......, ancienne amie de M. de La Harpe, l'a-t-elle abordé après la séance, en lui disant avec une ingénuité toute spirituelle ces paroles consolantes : *Qu'aviez-vous donc, Monsieur, pour lire si mal aujourd'hui? Peut-on faire tomber ainsi les plus beaux vers du monde?*

L'amour-propre des spectateurs a vu avec peine que, dans une circonstance aussi solennelle que flatteuse pour la Nation, le seul poëte dont elle puisse se glorifier aujourd'hui ne lût pas devant M. le comte de Haga quelques-unes de ses productions toujours si vivement applaudies; mais on a été consolé de cet effet d'une petite intrigue, à la faveur de laquelle le secrétaire de l'Académie avait écarté M. l'abbé Delille, qui s'était offert à lire, pour lui substituer M. de La Harpe, qui feignait n'en avoir pas envie.

M. le duc de Nivernois a lu, après M. de La Harpe, plusieurs de ses Fables, dont le plan si

simple, le dialogue si naturel et si facile, le style si analogue à ce genre de poésie, présentent la morale la plus utile et la plus aimable; ces Fables ont été reçues avec transport. M. le comte de Haga a paru prendre à cette lecture le plus vif intérêt; le public, qui croyait lire ce sentiment dans ses yeux, s'est permis plusieurs fois d'en demander encore une à haute voix; M. le duc de Nivernois en a lu huit; le hasard l'a presque toujours fait tomber sur des Fables, dont la lecture, en honorant le caractère de celui devant qui on osait la faire, annonce qu'il offre personnellement le modèle des vertus que leur morale enseigne aux Souverains.

M. le comte de Haga s'est rendu, après la séance, dans la salle particulière des académiciens, où sont les portraits de tous ceux qui ont composé l'Académie depuis qu'elle existe jusqu'à ce jour, et les portraits des grands Princes qui l'ont honorée de leur présence. M. le comte de Haga y a vu le sien, dont il a fait don à l'Académie, à côté de celui de la fameuse reine Christine. Il a adressé la parole à tous les académiciens qui avaient assisté à cette séance; il a reconnu tous ceux qui composaient l'Académie lors de son premier voyage; il en est peu à qui il n'ait dit des mots flatteurs et fins sur leurs ouvrages; manière la plus délicate dont un Souverain puisse louer des gens de lettres. Il a demandé et reçu de l'air le plus affable et le plus obligeant M. Suard; on l'a vu lui parler un ins-

tant bas et à l'oreille. Nous croyons savoir ce que M. le comte de Haga a dit à cet académicien; les paroles des Rois les plus secrètes ne se perdent jamais; l'air même qui les entend en silence suffirait pour les répandre, si ceux à qui ils daignent les adresser ne les confiaient pas quelquefois à leurs amis avec la réserve d'un mystère respectueux. M. le comte de Haga voulait faire sentir à M. Suard que sa tirade indirecte sur la comédie du *Mariage de Figaro* ne lui avait pas échappé; il lui a dit: *Vous n'y allez pas de main morte, Monsieur, et vous frappez fort.* — M. le Comte me permettra de ne pas paraître l'entendre. — *Je vous entends, moi; mais je n'ai point applaudi à cette partie de votre Discours pour ne pas m'interdire le plaisir de revoir la pièce encore une fois.*

C'est ainsi que s'est terminée une séance qui a paru occuper agréablement un grand Roi, et que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur de le voir honorer par sa présence le sanctuaire de la Littérature française.

CHANSON *de M. le marquis de Montesquiou.*

Sur l'air du Serin qui te fait envie.

O toi qui reçois d'Émilie
Le joli nom de petit chat,
Bel objet de sa fantaisie,
Je pourrais te croire un peu fat:

Quand d'une caresse nouvelle
Elle t'honore tous les jours,
Tu crois être quitte avec elle
En faisant pate de velours.

Ainsi le pouvoir de mal faire
Te dispense d'avoir bon cœur;
Et c'est ton mauvais caractère
Auquel tu dois tant de faveur.
Tu n'en dors pas moins sur ce trône
Où te placent des bras charmans :
Superbe exemple que tu donnes
Aux petits-maîtres, aux tyrans.

Mais quand, gonflé de ton mérite
Et de tes droits si mal acquis,
Tu foules en vrai sybarite
Ce tas de roses et de lis.
L'Amour, que ton bonheur ennuie,
Lorgne ta place et n'a pas tort :
C'est bien le cas d'avoir envie
De réveiller le chat qui dort.

INSCRIPTION, *par le même. Cette Inscription est placée sur la base d'une fontaine, en forme d'obélisque, dans les jardins de Maupertuis* (1).

Hélas! disait Chloé, cette onde nous fuit-elle?
Pourrait-elle chercher un plus heureux séjour?
Non, lui dit Corylas, elle se renouvelle.
Chère Chloé, de notre amour
Tu vois l'image et le modèle.

(1) Terre de M. le marquis de Montesquiou, près de Senlis, où il vient de faire un très-beau jardin anglais.

AUTRE *Inscription pour une autre fontaine des mêmes jardins, située au milieu d'un bois sombre et solitaire; par le même.*

Insensé, qui poursuis sur la scène du monde
La vaine image du bonheur,
A toi-même rendu dans cette paix profonde,
Tu sens avec effroi le vide de ton cœur,
Tu sens que tout échappe et fuit comme cette onde.

On a donné, à la Comédie italienne, le vendredi 4, une pièce épisodique, en vers et en trois actes, intitulée le *Temple de l'Hymen.* Cette pièce a eu plus de succès que n'en obtiennent aujourd'hui ces ouvrages d'un genre dont se sont emparés depuis quelque temps nos Théâtres des boulevards.

Nous avons eu l'honneur de vous annoncer dans le temps le peu de succès de *Théodore et Paulin*, opéra comique, en trois actes, du même auteur, musique de M. Grétry. Le poëte et le musicien ont eu le bon esprit de retirer cet ouvrage après la première représentation. M. Desforges a fait d'un épisode de ce drame, aussi froid qu'invraisemblable, une petite comédie nouvelle, en deux actes, qui vient de réussir complètement, sous le titre de l'*Épreuve villageoise;* on l'a donnée, pour la première fois, le jeudi 24.

Il serait à souhaiter que dans cette petite pièce, dont l'intrigue est si faible et si commune,

M. Desforges eût donné du moins à ses paysans un ton plus naturel, un langage plus vrai; mais ce défaut est racheté autant qu'il peut l'être par ce comique et cette vérité d'expression qui distinguent singulièrement les compositions de M. Grétry. Plusieurs airs chantés par Denise, et surtout les morceaux d'ensemble qui terminent les deux actes de cette comédie, ont eu le plus grand succès; c'est vraiment de l'esprit en musique, et c'est bien là le caractère propre au génie de ce charmant compositeur. Le parterre a demandé à grands cris les deux auteurs; ils ont paru; la présence de M. le comte de Haga peut seule justifier M. Grétry d'avoir cédé à un empressement qui cesse d'être flatteur, à force d'être prodigué aux plus médiocres talens.

Œuvres de Valentin Jamerai Duval, précédées des Mémoires sur sa vie; deux volumes in-8°, avec figures. A Saint-Pétersbourg, 1784. L'Éditeur de ces Œuvres posthumes est M. F. A. de Koch, attaché depuis plusieurs années au service de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies. Le plus intéressant et le plus curieux de tous les ouvrages de M. Duval, c'est sans doute lui-même (1). On sait qu'il n'eut long-temps d'autres maîtres que son instinct et sa curiosité naturelle; qu'il vécut, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, dans les forêts, employé à garder les vaches des

(1) Cet homme extraordinaire est mort à Vienne, en 1775, âgé de 61 ans.

ermites de Sainte-Anne, près de Lunéville ; et que, dans cette solitude abandonné à lui-même, dévoué aux travaux les plus serviles, il n'en acquit pas moins le goût de la lecture, et fit des progrès peu communs dans la Géographie, l'Histoire et le Blason. Un jour, étant assis au pied d'un arbre, entouré de cartes géographiques, il fut aperçu par la suite des jeunes Princes de Lorraine, leur inspira par ses réponses autant d'intérêt que de surprise, et ayant obtenu de la protection du duc Léopold les secours nécessaires pour poursuivre et pour achever ses études, il mérita dans la suite l'honneur d'être attaché au duc François, qui, devenu Empereur, le fit nommer directeur de la Bibliothèque et du Cabinet impérial des Médailles à Vienne.

Le Mémoire de M. de Koch sur la vie de M. Duval, qui se trouve à la tête du premier volume de la Collection que nous avons l'honneur de vous annoncer, est écrit avec une simplicité touchante, et contient plusieurs anecdotes curieuses, parce qu'elles peignent très-heureusement le caractère et le tour d'esprit du solitaire, qui, transporté au milieu d'une Cour brillante, n'en conserva pas moins, sous des formes adoucies par l'usage du monde, la première franchise, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la première sauvagerie de ses mœurs et de ses manières : nous ne nous permettrons d'en citer ici qu'un seul trait. « Ayant quitté un jour assez » brusquement l'Empereur, sans attendre d'en

» être congédié : Où allez-vous, lui dit ce Prince?
» — *Entendre chanter la Gabrieli, Sire.* — Mais
» elle chante si mal. — *Je supplie Votre Majesté*
» *de dire cela tout bas.* — Pourquoi ne le dirais-
» je pas tout haut? — *C'est qu'il importe à Votre*
» *Majesté d'être crue de tout le monde, et qu'en*
» *disant cela, elle ne le serait de personne.* »

Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans l'histoire de la dévotion fortuite et machinale qui survint à M. Duval à l'ermitage de la Rochette, près des montagnes des Vosges; dans le détail de ses premières études à l'ermitage de Sainte-Anne, et surtout dans la peinture du bonheur dont il jouissait sur un chêne de la forêt, qu'il avait érigé en observatoire. L'espèce de bataille qu'il fallut livrer aux solitaires de Sainte-Anne, qui prétendaient brûler ses cartes et ses livres, et qu'il chassa très-humblement de chez eux, ainsi que la capitulation qui suivit cette petite guerre, offrent des scènes vraiment originales. Le Mémoire où il rend compte de l'extrême agitation que lui causa la représentation de l'opéra d'*Isis*, à Paris, en 1718, peut former un contraste assez piquant avec la lettre où Saint-Preux verse tant d'amertume et de mépris sur tous les enchantemens de ce merveilleux spectacle.

Le Jardin du Palais-Royal, palais bâti par le cardinal de Richelieu et légué à Louis XIII par ce ministre-roi, est de toutes les promenades de Paris la plus célèbre et la plus fréquentée.

Son heureuse situation au centre de la Capitale, le couvert, si précieux pendant les chaleurs de l'été, d'une des plus belles allées du monde, avaient fait depuis long-temps de ce Jardin le rendez-vous de la Cour et de la ville. Il est peut-être curieux de savoir que le plus beau marronnier de cette superbe allée, avec celui qui subsiste encore au Jardin du Roi, ont été les premiers arbres de cette espèce dont l'Inde ait enrichi nos climats. Le régent Philippe, duc d'Orléans, qui habitait le Palais-Royal, apanage de sa maison, et que l'on a vu, comme dit l'auteur de *la Henriade*,

> Remuant l'univers du sein des voluptés,

s'était plu à embellir ce Jardin d'allées, de boulingrins, de gazons et de statues; mais cette promenade charmante était entourée de maisons irrégulières et mal bâties, dont l'aspect contrastait désagréablement avec les beautés de l'intérieur. M. le duc de Chartres, à qui son père, M. le duc d'Orléans, a cédé le Palais-Royal, vient de détruire l'ancien jardin; il en a fait planter un nouveau, et l'a entouré de maisons élevées sur un même plan d'architecture, qui, réunies à la façade du nouveau corps de bâtiment qu'il se propose d'ajouter à son Palais, ne paraîtront former qu'un seul édifice d'un ensemble aussi vaste qu'élégant et somptueux.

Ces nouveaux bâtimens offrent une enceinte rectangulaire, dont le développement porte trois

cent soixante toises. Trois côtés de ces bâtimens, destinés à être occupés par des particuliers, sont décorés par un ordre en pilastres cannelés, qui depuis le sol jusqu'au-dessus de l'entablement s'élève à quarante-deux pieds. Cent quatre-vingts arcades, séparées par ces pilastres, éclairent le péristyle qui règne autour du Jardin. Sous ce péristyle on a établi cent quatre-vingts boutiques, louées par des restaurateurs, des baigneurs, des cafés et des marchands de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément. Cette promenade couverte communique à deux grands vestibules placés dans les deux angles opposés au Palais; ils sont soutenus par vingt-quatre colonnes. Sur la galerie en arcades règnent deux étages pris dans l'entablement de l'ordre, décorés de bas-reliefs et de trophées, et couronnés par une corniche aussi riche qu'élégante. Le troisième étage est pris dans les mansardes, et caché en partie par une balustrade supportant cent quatre-vingts vases, qui termine avec autant de grâce que de noblesse ce grand ensemble de bâtimens.

Les arbres que l'on a plantés dans le nouveau Jardin, et dont l'élévation ne doit pas excéder celle du premier étage des maisons qui l'entourent, donnent déjà un ombrage agréable. Un bassin flanqué de quatre kiosques en treillage occupe l'extrémité du Jardin en face du Palais. Le reste du terrain formera une esplanade considérable, où l'on placera sur un piédestal élevé

la statue de Henri IV, confiée au ciseau du célèbre Houdon.

On essaierait difficilement de peindre le tableau intéressant qu'offre cette promenade, lorsque le soleil, baissant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir respirer le frais, et jouir dans ce jardin du plaisir de voir, et surtout du plaisir d'être vues. Des doubles et triples rangs de chaises, placées le long d'allées spacieuses, suffisent à peine pour recevoir cette foule de femmes, presque toutes jolies, au déclin du jour, et dont le spectacle offre un coup-d'œil aussi varié que séduisant. Les plus belles, ou celles qui sont mises avec le plus d'élégance, se promènent au milieu de celles qui bordent ces allées, avec cette grâce facile qui appartient en général aux femmes de Paris, et que fait valoir encore la forme aussi simple que gracieuse des vêtemens que le bon goût semble aujourd'hui leur avoir fait adopter; des jupes de taffetas, dont la couleur perçant à travers le tissu de leurs longues robes de gaze ou de lin, semble presque indiquer le nu; ces ceintures légères qui terminent la taille en marquant encore mieux le svelte de ses contours par le tranchant de leur couleur avec celle de l'habit qu'elles semblent attacher; enfin ces chapeaux couronnés de fleurs, placés sur leurs têtes avec une négligence aimable, et dont l'ampleur semble ne dérober une partie du visage que pour prêter à celle qu'elle laisse voir plus de rondeur et plus d'attraits; tout cet

ensemble d'un costume si séduisant et si simple, en laissant deviner les formes mêmes qu'il affecte de voiler, donne aux femmes de nos jours une élégance et une grâce plus attrayantes que la beauté même. On croit être transporté dans Athènes, à ces jours de fêtes où la beauté, belle simplement de ses appas, couverte plutôt que parée par les plis ondulans de ses vêtemens légers, n'empruntait de l'éclat que des fleurs dont elle couronnait sa tête. Jamais nos jolies femmes n'ont plus ressemblé à de jeunes Grecques, et jamais elles n'ont paru plus belles. Leur affluence répand sur cette promenade un intérêt attachant; on ne se lasse point de voir un tableau continuellement embelli par une variété d'objets, sur lesquels l'œil se repose tour-à-tour avec une complaisance toujours nouvelle, et l'on regrette pour ainsi dire que la nuit vienne lui en substituer un autre, quoique plus voluptueux et plus piquant encore.

Les feux de cent quatre-vingts réverbères suspendus aux cent quatre-vingts arcades qui entourent ce Jardin, ceux des nouvelles lampes à la Quinquet qui éclairent les cafés, les restaurateurs et les boutiques, répandent sur cette promenade une lumière douce, une espèce de demi-jour qui rend la beauté plus intéressante et prête à la laideur même des illusions favorables. Ce demi-jour sert la décence et la commande, en même temps que la magie de ses effets semble répandre la volupté jusque dans l'air que l'on

respire. C'est le moment où la foule de nos belles courtisanes se rend dans ce Jardin. L'élégance toujours recherchée de leur parure, l'aisance presque hardie de leur démarche attirent sur leurs pas la foule tumultueuse de nos jeunes gens; on les voit s'agiter sans cesse autour d'elles, courir des unes aux autres, les suivre tour-à-tour, les devancer avec un empressement fatigant même pour celles qui en sont l'objet. C'est un flux et un reflux dont ces jeunes beautés dirigent les ondulations, et qu'elles portent le plus souvent le long des grandes allées, parce qu'elles connaissent tout l'avantage que reçoivent leurs charmes du jour artificiel qui éclaire encore plus ces allées que les autres parties du Jardin. Le milieu de cette promenade occupé par le bassin et les kiosques vivement éclairés présente un spectacle moins tumultueux, et par cela même peut-être plus agréable. L'affluence des spectateurs désintéressés respire l'air pur de la grande esplanade, tandis qu'une multitude de groupes, assis autour de petites tables, prennent ces rafraîchissemens glacés dont la chaleur de la saison rend l'usage si nécessaire et si agréable, et qu'on a trouvé le secret de varier journellement au choix de tous les goûts. Jamais nos Wauxhalls, nos Colisées, nos Redoutes n'ont rien offert d'un pittoresque aussi riche, aussi varié que cette espèce de bal de nuit en plein air. Cette foule de femmes, toutes condamnées par état à être jolies, l'espèce de négligence volup-

tueuse que la nuit autorise dans leur maintien, la grâce et la légèreté de leur démarche; l'empressement de cette brillante jeunesse qui cherche avidement dans leurs yeux l'expression des désirs qu'elles se sont fait une si douce habitude d'inspirer; le site, le jour qui l'éclaire, tout répand sur cette promenade un charme dont il est difficile que les sens ne soient pas émus. Celui de la musique vient encore quelquefois ajouter à toutes les voluptés que l'on respire dans ce Jardin, jusqu'à l'instant où les lampes, éteintes à onze heures, annoncent à ceux qui n'aiment pas l'obscurité qu'il est temps de l'abandonner. Nous devons ajouter qu'une police exacte maintient la décence et fait respecter l'honnêteté dans un lieu d'ailleurs si peu fait pour en conserver le sentiment. Tel est le spectacle qu'offre chaque jour le nouveau Jardin du Palais-Royal.

LES *plus jolis mots de la Langue française, Stances; par M. Cuinet d'Orbeil.*

A deux époques de sa vie
L'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant.

L'un est *maman* et l'autre *j'aime*.
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant.

Que le premier se fasse entendre,
Bientôt une mère y répond.
La jeune beauté devient tendre,
Si son cœur entend le second.

Ah! jeune Lise, prends-y garde,
Le mot j'aime est plein de douceur;
Mais tel qui souvent le hasarde
N'en sentit jamais la valeur.

L'esprit quelquefois s'en amuse,
Il en saisit si bien l'accent,
Que méchamment il en abuse
Pour tromper un cœur innocent.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant;
Celui qui dit mieux je vous aime
Est quelquefois celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille;
Crains un amant rempli d'esprit;
C'est ton cœur et non ton oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit.

C'était par des talens supérieurs et par l'émulation la plus favorable aux progrès de l'art dont mademoiselle Clairon sut tout à-la-fois étendre et fixer les limites, que cette célèbre actrice et sa rivale, mademoiselle Dumesnil, attachaient l'attention du public et se disputaient ses suffrages. Nos tragédiennes du jour, la dame Vestris et la demoiselle Sainval, condamnées par leur médiocrité à ne jamais exciter ce grand intérêt, ont cru sans doute pouvoir le suppléer par l'histoire publique de leurs

nobles tracasseries, et, sans le vouloir, elles ont apprêté ainsi à rire à ceux qu'elles ne pouvaient faire pleurer.

La demoiselle Sainval cadette a écrit à *ses chers camarades qu'elle ne pouvait supporter plus long-temps les vexations de la dame Vestris*, qui ne lui laissait que trois ou quatre rôles *bien doux, très-tendres, bien pleureurs;* qui, lorsqu'elle *lui en laissait jouer quelque autre, avait le soin de ne l'en faire avertir que la veille, à onze heures du soir;* qui enfin la traitait *comme si elle arrivait à la Comédie pour lui porter la queue*.... La demoiselle Sainval finissait par demander sa retraite pour procurer à sa rivale le plaisir de dire : *Je me suis défaite des deux sœurs*. Les *chers camarades* ont fait donner copie de cette lettre à la dame Vestris. Celle-ci a répondu par un Mémoire apologétique, en forme de lettre, un peu long, un peu lourd, mais assez adroit, où l'on a reconnu la plume du célèbre avocat Gerbier, qui n'est pas moins attaché aujourd'hui à cette cliente aux bras si beaux, à la peau si blanche, que l'était autrefois M. le maréchal de Duras, qui l'a honorée long-temps de la protection la plus intime. Dans cette lettre, madame Vestris répond d'une manière simple et précise à toutes les accusations de mademoiselle Sainval; et après lui avoir prouvé qu'elle n'a fait qu'user très-discrètement de son droit de première actrice, elle consent, avec le désintéressement le plus modeste et le plus adroit,

à ne plus jouer que les rôles que son double voudra bien lui abandonner, à lui céder en un mot sa place et à prendre humblement la sienne, *pour ne pas priver le public et ses chers camarades des talens de mademoiselle Sainval.*

Cette lettre, répandue dans tout Paris avec profusion, nous a valu en réponse un grand Mémoire à consulter et une consultation pour la demoiselle Sainval, signé *Tronçon du Coudray*, mais fait par l'avocat Target. Ce Mémoire, écrit avec esprit et piquant surtout par l'ironie avec laquelle on y persifle l'éloquence de madame Vestris et celle de son défenseur, allait amuser le public aux dépens de nos deux Melpomènes, en forçant les tribunaux de se mêler sérieusement d'une contestation digne du *Roman Comique;* mais la Cour nous a privés de cette gaieté; elle a imposé silence à ces Dames, et le sieur Deshaies, un des imbécilles les plus importans du siècle, parce qu'il a l'honneur d'être maître des ballets du Théâtre français, a cru devoir cimenter cette réconciliation forcée à la face du public, en les obligeant de se donner la main dans la pantomime turque qui termine le *Bourgeois Gentilhomme.* Cette scène, presqu'aussi hideuse que comique par les grimaces de la demoiselle Sainval au moment où elle a senti la main de sa jolie rivale dans la sienne, a été parodiée sur-le-champ chez Nicolet, et c'est ainsi que s'est terminée une querelle dont il n'a pas tenu à nos plus célèbres

avocats de faire retentir les voûtes augustes du temple de Thémis.

Tous nos Spectacles ont fait des efforts extraordinaires pour intéresser l'attention de M. le comte de Haga. L'Académie royale de Musique a remis, dans l'espace de trois semaines, huit ou dix opéras différens (1), plus qu'on n'en donnait autrefois en deux ou trois ans, plus qu'on n'en pourrait voir durant le Carnaval, en parcourant les principales villes de l'Italie. Les Comédiens français se sont empressés de remettre toutes les pièces qu'il avait paru désirer de voir, le *Siége de Calais*, le *Roi Léar*, le *Jaloux*, le *Séducteur*, l'*Impatient*, les *Rivaux amis*, *etc.* La première fois que monsieur le Comte honora ce spectacle de sa présence on donnait le *Mariage de Figaro*; il arriva au moment où le premier acte allait finir. Par un mouvement d'égards et de respect d'autant plus flatteur qu'il ne pouvait être ni prévu, ni préparé, le public ordonna aux Comédiens de recommencer la pièce. Quoiqu'une attention si française, si juste et si bien sentie ait pu coûter aux principaux acteurs, jamais la pièce ne fut mieux jouée, ni plus vivement applaudie. Madame Dugazon, qui relève d'une maladie infiniment dangereuse et que nous avions craint de perdre pour toujours, a reparu la première fois,

(1) *Armide*, les deux *Iphigénies* de Gluck, *Didon*, *Atys*, *Chimène*, *la Caravane*, *Castor*, *le Seigneur bienfaisant*.

pour M. le comte de Haga, dans *Blaise et Babet:* quelque intérêt qu'elle ait toujours donné à ce rôle, son talent y a déployé un charme plus séduisant encore et des grâces toutes nouvelles. C'est depuis l'arrivée de cet illustre voyageur qu'on s'est hâté de donner à ce Spectacle l'*Epreuve Villageoise*, dont nous avons déjà eu l'honneur de vous rendre compte, et *le Dormeur éveillé* de MM. Marmontel et Piccini, dont l'analyse se trouvera dans notre prochain envoi. Tous nos Théâtres ont été bien récompensés de leur zèle et de leur empressement par l'affluence de monde que leur attirait la présence de M. le comte de Haga, qui a daigné se trouver souvent le même jour à deux ou trois spectacles différens.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

ERRATUM.

Page 417, lignes 6 et 7, *supprimez les mots*, et voici le fait tel qu'il est consacré dans l'Histoire.